

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.



Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

MAI 1769.

TOME XXXI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.



AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUILLET 1769.

---

EXTRAIT.

*Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre, fondée sur des observations ; par M. POMME, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin-consultant du roi & de la fauconnerie. Quatrième édition, dans laquelle on trouve le Recueil des pièces publiées pour l'instruction du procès que le système de l'auteur a fait naître parmi les médecins, & la Réponse à toutes les objections des anonymes. A Lyon, chez Duplain ; & à Paris, chez Didot le jeune, 1769, in-12, deux volumes.*



ETTE quatrième édition de l'Ouvrage de M. Pomme ne diffère des précédentes, que par un nouvel Avertissement qu'il a mis à la tête du premier volume, dans lequel il annonce

les cures qu'il a faites à Paris, &, en particulier, celles de madame la marquise de Besons & de madame De la Coré; par une Réponse de M. Brun à une nouvelle Critique de l'Ouvrage de M. Pomme, & par un Recueil des différentes pièces qui ont été publiées dans le Journal de Médecine, pour & contre l'usage des humectans dans les affections vaporeuses; Recueil qui forme le second volume presque en entier, & auquel M. Pomme n'a ajouté que quelques Notes. Je me serois donc contenté de l'annoncer à l'article des *Livres nouveaux*, en renvoyant les lecteurs à l'Extrait que j'avois donné de la première édition dans le Journal de Septembre 1764, & aux différens Journaux où sont contenues les pièces que M. Pomme a recueillies, si deux imputations, également dénuées de fondement, mais dont l'une seroit aussi honorable pour moi, que l'autre seroit injurieuse, ne me mettoient dans la nécessité de faire mon apologie. Il n'est pas permis à un homme un peu jaloux de sa réputation, de souffrir, ni qu'on lui attribue un ouvrage qu'il n'a pas fait, sur-tout lorsque cet ouvrage peut honorer son auteur, & qu'il a mérité les suffrages des gens de l'art, seuls juges non récusables; ni qu'on ose l'accuser de partialité dans une matière qui intéresse la vie & la santé des citoyens.



On lit dans une Note, qui se trouve pag. 261 du second volume de la nouvelle édition du Traité de M. Pomme : « Le journaliste de médecine est à la tête de mes » redoutables adversaires. *La partialité qu'il » a montrée depuis long-tems*, dans la contestation présente, *quoiqu'il s'en fût érigé » le juge*, dévoile parfaitement ses intentions à cet égard ; & s'il en faut fournir les » preuves, les voici. »

Le reproche est grave dans une matière aussi importante que celle qui fait l'objet du Journal de Médecine ; il est bien plus grave encore, si, comme M. Pomme ne craint pas de l'affurer, je me suis érigé en juge de la dispute. Comment a-t-il cru pouvoir se dispenser de donner la preuve de cette assertion ? Si elle est fautive, il s'est rendu coupable de calomnie. J'aurois pu, sans doute, me constituer juge de cette dispute, comme de toutes celles qui s'élèvent en médecine ; j'en avois le droit en qualité de médecin & de membre du premier corps de médecins du royaume. C'est à ce titre que j'ai donné à M. Pomme lui-même des éloges pour avoir réveillé l'attention de ses confrères sur une méthode un peu trop négligée, non que cette méthode fût inconnue aux bons praticiens : M. Pomme n'avoit rien à leur apprendre à cet égard ; mais il faut convenir qu'après en avoir abusé, le com-

mun des praticiens ( voyez l'ingénieuse Satyre que l'auteur de Gil Blas fait de quelques medecins de son tems ) étoit tombé dans un excès opposé. Cependant, relativement à la querelle particuliere à M. Pomme, j'avois déclaré expressement, dans le Journal du mois d'Août 1766, que je recueillerois avec soin les pièces qu'on voudroit m'adresser, afin, ajoûtois-je, *que les medecins instruits en pussent déduire la pratique la plus salutaire dans ce genre de maladies.* J'en appelle à M. Pomme lui-même : Est-ce s'ériger en juge ? Ce n'est pas la seule infidélité que j'aurai à relever dans les reproches qu'il me fait. Celui de partialité, quoique je ne me sois chargé que de ramasser les pièces du procès, est de nature à ne devoir être hazardé que sur les preuves les plus fortes. Je vais examiner celles que M. Pomme apporte à l'appui de son accusation, après que j'aurai fait l'histoire de ma conduite à son égard, & dans toute la dispute que son Ouvrage a occasionnée.

Cet auteur publia, en 1760, un *Essai sur les Affections vaporeuses*, dont feu M. Vandermonde rendit compte dans le Journal de Médecine du mois de Mars 1761. Il redonna, en 1763, ce même ouvrage, augmenté d'un grand nombre d'observations, sous le titre de *Traité des Affections vaporeuses des deux sexes* : j'en fis l'Extrait dans

## DES AFFECTIONS VAPOREUSES. 7

le Journal de Septembre 1764. L'auteur fut si content de cet Extrait, qu'il le fit imprimer à la tête de la seconde édition de son Traité, publiée en 1765 : il est vrai qu'il jugea à propos de le supprimer dans la troisieme édition qui parut en 1767, & que j'annonçai dans le Journal d'Avril de la même année.

Ayant reçu, en 1766, un grand nombre d'observations relatives aux questions que cet ouvrage avoit donné lieu d'agiter ; j'avertis, comme je l'ai déjà dit, que je recueillerois avec soin toutes celles qu'on voudroit m'adresser : le nombre de celles que j'ai publiées, a été suffisant pour fournir à M. Pomme la matiere d'un volume ; & c'est le second de sa nouvelle édition. Presque toutes ces pièces sont destinées à confirmer sa doctrine ; celles qui lui ont paru contraires, n'ont jamais attaqué que la trop grande généralité qu'il lui a donnée : malgré cela, j'ai publié toutes les Réponses qu'il a plu à lui ou à ses partisans de faire aux plus legeres objections qui lui ont été opposées. S'il y a dans cette conduite quelque partialité, je ne crois pas que ce soit à M. Pomme à me la reprocher. Il auroit été plus doux pour lui, sans doute, de se voir ériger, dans le Journal de Médecine, un autel où il n'eût été permis que de brûler l'encens le plus fort en son honneur : à ce

prix, j'aurois pu me rendre digne des éloges qu'il m'avoit déjà donnés dans quelques endroits de ses ouvrages, & me voir associé aux partisans de sa Méthode qu'il loue si magnifiquement dans une Note de sa seconde édition ; mais, quelque puissant que fût cet attrait, la voie impérieuse du devoir m'a retenu ; & je n'ai pas cru qu'il me fût permis d'omettre aucun des morceaux qui pouvoient, le moins du monde, tendre à l'éclaircissement des questions controversées.

Première preuve de M. Pomme. *J'ai annoncé, dans mon Journal, la Traduction de l'Ouvrage de M. Whytt, son antagoniste, une année avant qu'on eût trouvé un traducteur ; & il cite les Journaux d'Octobre 1765, & de Janvier 1767.*

RÉPONSE. Quand il seroit vrai que j'aurois annoncé la traduction de l'ouvrage de M. Whytt à l'époque que M. Pomme assigne, je ne vois pas comment il a pu se flater de faire passer cette annonce pour un acte de partialité. Ce ne peut pas être parce qu'il regarde ce sçavant professeur, dont l'université d'Edimbourg regrette la perte, comme son antagoniste ; car cet ouvrage eût-il été uniquement destiné à combattre sa doctrine, j'aurois pu, sans manquer à l'impartialité la plus outrée, en annoncer la traduction ; à plus forte raison, si M. Whytt a ignoré toute sa vie que M. Pomme

eût écrit sur les maladies nerveuses ; ce qui ne permet pas de lui supposer le malin vouloir de l'attaquer. Il n'a donc pu donner quelque ombre de fondement à son reproche, qu'en me faisant faire cette annonce *un an avant qu'on eût trouvé un traducteur*. Je serois en droit de lui demander la preuve de cette assertion : rétablissons les faits qu'il ne craint pas d'altérer. J'annonçai, dans le Journal de Septembre, & non d'Octobre 1765, l'ouvrage anglois du docteur Whytt, sur les maladies des nerfs ; j'ajoutai qu'on m'avoit prié d'annoncer qu'on en imprimoit, à Paris, une traduction. Cette traduction étoit achevée d'imprimer au mois de Septembre 1766 ; & je l'annonçai dans le Journal d'Octobre suivant : j'en donnai l'Extrait dans les Journaux de Janvier & de Février 1767. Je laisse à M. Pomme le soin de concilier avec son calcul ces dates qui sont consacrées dans les Journaux de Médecine.

Seconde preuve de M. Pomme. *Si j'annonce sa troisieme édition, je le fais le censeur ridicule de l'épigramme placée à la tête de l'ouvrage de Robert Whytt, tandis qu'il censure tout l'ouvrage & la doctrine meurtrière de cet auteur.* Il renvoie au Journal d'Avril 1767.

RÉPONSE. Il est faux que j'aye fait M. Pomme le censeur de l'épigramme pla-

cée à la tête de la Traduction de M. Le Begue , tandis qu'il censure tout l'ouvrage. J'ai dit : *Voyez le Journal cité, pag. 379. M. Pomme se plaint de l'épigramme qui se trouve à la tête, &c. . . . épigramme qui n'est point de M. Whytt, comme il paroît l'avoir cru, mais de son traducteur ; il s'élève, en même tems, contre la Méthode de M. Whytt, & sur-tout contre le Code pharmaceutique que le traducteur a ajouté, &c.* Ce n'est pas ma faute si les plaintes qu'il a faites, dans le *Post-Scriptum* de cette édition, contre cette épigramme, lui ont paru depuis ridicules à lui-même ; il n'en est pas moins vrai qu'il avoit regardé cette épigramme comme une insulte qu'il avoit cru devoir repousser. Voici ses propres expressions : *Si, par des observations faites en France, il est prouvé que, &c. . . je dirai alors avec M. Whytt : Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt ; multum adhuc restat operæ, multumque restabit, &c ; & , avouant alors mon insuffisance, je rentrerai dans le chaos ténébreux où l'on nous a laissés.* Il faut convenir que ce n'est pas sans raison que M. Pomme, mieux conseillé, a retranché ce *Post-Scriptum* de sa nouvelle édition.

Troisième preuve de M. Pomme. J'ai annoncé une nouvelle Critique anonyme de son *Traité des Vapeurs*, sans en avoir ôté

*ténu la permission ; & si je suis obligé ensuite, pour réparer ma faute , d'insérer dans mon Journal sa Réponse , je l'ai fait , en ajoutant une apostille humiliante , & encore une réplique injurieuse de ce même anonyme. Il renvoie aux Journaux de Janvier & de Février 1768.*

Je répondrai à M. Pomme , 1<sup>o</sup> que mon Journal a été approuvé par un censeur royal , & que je n'ai pas besoin d'autre permission pour annoncer non-seulement tous les livres relatifs à la médecine , qui s'impriment dans les différentes parties de l'Europe , mais encore ceux qu'on doit publier , & même ceux qu'on ne fait que projeter : ainsi , s'il lui prenoit phantasie de refondre son Ouvrage , de substituer à une théorie fausse & imaginaire une description exacte & précise des différentes espèces de maladies nerveuses , & des affections qui peuvent se compliquer avec elles , ou auxquelles elles peuvent survenir ; à un traitement purement empyrique une méthode raisonnée , appliquée aux différens degrés de ces maladies : enfin , s'il entreprenoit jamais de corriger tous les défauts de son Ouvrage , & de restreindre sa méthode dans de justes bornes , en faisant connoître les cas où elle est applicable , ceux où elle est insuffisante , ceux où elle est nuisible , il peut s'adresser à moi en toute confiance ; je lui promets d'an-

noncer son projet ; & j'ose lui répondre d'avance que ses critiques même applaudiront à ses efforts.

2<sup>o</sup> Que je n'ai point été obligé , pour réparer une faute , qui n'est pas une faute , d'insérer dans mon Journal ce qu'il lui plaît d'appeller *sa Réponse* ; c'est par pure complaisance pour lui , quoique je sentisse bien , & que je l'eusse averti que cette prétendue Réponse ne pouvoit que lui faire tort.

3<sup>o</sup> Qu'il est bien singulier qu'il ose avouer que je l'ai humilié par une Note que je n'ai pas pu me dispenser de mettre , & qui ne contient que la plus exacte vérité. La voici cette Note : après avoir rapporté le titre de la Critique dont il se plaint , je dis : *Nous annonçons , pour la seconde fois , cet ouvrage à l'instance priere de M. Pomme qui nous a adressé l'apostille suivante , écrite de sa propre main , pour y servir de Réponse.*

J'ai dit que cette Note contenoit la plus exacte vérité. 1<sup>o</sup> C'est à l'instance priere de M. Pomme que j'ai fait cette annonce , & que j'ai inséré sa prétendue Réponse dans le Journal du mois de Janvier ; en voici la preuve dans l'extrait de trois lettres que je reçus de lui , à ce sujet , les 1<sup>er</sup> & 2 Décembre 1767 : *Vous avez été précocé, Monsieur & cher Confrere, me disoit-il dans sa premiere lettre, dans l'annonce du libelle*



*qu'on vient de me lâcher . . . . N. vous prie avec moi de l'annoncer de nouveau dans votre Journal de Janvier , avec l'apostille ci-jointe , qui fait toute ma réponse : je préfère devoir cette faveur à l'amitié & aux bontés dont vous m'honorez , qu'à l'autorité du magistrat qui m'honore de la sienne. Dans la seconde lettre du même jour : Je persiste , mon cher Monsieur , à vous prier de vouloir bien insérer l'apostille à l'annonce de la brochure en- question , & vous répète que je préfère vous devoir cette obligation à toute autre personne. Dans la troisième lettre du 2 Décembre , il s'exprime ainsi : Je vous remercie , Monsieur & cher Confrère , de la bonté avec laquelle vous vous prêtez à ma demande , & je vous en remercie très-sincèrement. 2° Il est encore exactement vrai , comme le porte la Note , que le titre de la Critique & la prétendue Réponse sont écrits de la main de M. Pomme : j'en conserve l'original.*

J'ai dit , en outre , que je n'avois pu me dispenser de mettre cette Note. Lorsque , à l'article des *Livres nouveaux* , je fais mention de quelque ouvrage , j'y joins quelquefois une petite notice , pour annoncer les matières qui y sont traitées ; quelquefois même je me permets de porter mon jugement sur le mérite de l'ouvrage : ces notices sont toujours de moi ; & je réponds de ce

qu'elles contiennent. M. Pomme n'auroit pas été fâché, sans doute, que je me fusse chargé de dire que *la Critique dont il se plaint, ne contenoit rien de nouveau; qu'il avoit déjà répondu à toutes ces objections; qu'elle étoit remplie de personnalités*; enfin que je certifiassé que j'avois été le témoin de ses cures. Mais ç'eût été me rendre coupable de la fausseté la plus répréhensible; car je ne connoissois point & je ne connois pas encore de Réponse de M. Pomme aux objections de l'anonyme; je n'avois découvert aucune personnalité dans sa Critique, & je n'ai été témoin d'aucune des cures de M. Pomme. Cet auteur s'est apperçu un peu trop tard que cette Réponse pouvoit nuire à sa cause: je le lui avois cependant fait sentir dans une lettre que je lui écrivis à ce sujet: il a donc grand tort de s'en prendre à moi, & encore plus de m'accuser de partialité.

Ses plaintes, concernant la Réplique de l'anonyme que j'ai insérée dans le Journal de Février 1768, Réplique qu'il lui plaît de qualifier d'*injurieuse*, ne sont pas moins injustes. S'il y a quelque chose d'injurieux pour M. Pomme dans toute cette querelle, c'est de n'avoir pas répondu jusqu'ici au défi que lui fait l'anonyme de démontrer, dans sa Critique, aucune phrase qu'on pût qualifier de *personnalité*; car, par-là, il reste

exposé au juste reproche, qu'on est en droit de lui faire, d'avoir calomnié l'anonyme.

Quatrième & dernière preuve de M. Pomme. *Je lui ai avoué moi-même que j'avois été chargé de faire imprimer ce libelle, (la Critique; ) ce qui ne laisse plus douter que je n'en sois l'auteur, ou tout au moins l'adjoint; »* & il cite, à ce propos, ces deux vers de Greffet :

» *Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme :*

» *Quand j'attaque quelqu'un, je le dois, & me nomme.* »

RÉPONSE. Cette Critique me fut adressée, au mois de Juin 1767, pour être insérée dans le Journal de Médecine : sa longueur ne me permettant pas d'en faire usage, je crus devoir écrire à l'auteur, que je parvins à connoître, pour lui faire agréer mes excuses, & l'inviter à la faire imprimer en un petit volume. Par sa réponse, il me pria de la remettre à un libraire, si j'en trouvois quelqu'un qui voulût s'en charger, exigeant seulement que je tusse son nom. Je la donnai, en conséquence, au sieur Vincent qui, ayant obtenu l'approbation d'un censeur royal, procéda tout de suite à son impression. J'annonçai cette Critique, comme on l'a vu ci-dessus, dans mon Journal de Décembre 1767. Le jour même que ce Journal parut, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> Décembre, M. Pomme m'adressa l'apostille dont il

est parlé dans sa troisieme preuve ; apostille qu'il destinoit à servir de réponse à un ouvrage que le libraire ne put mettre en vente que plus d'un mois après. Voilà la part que j'ai eu à cette critique : je n'ai point laissé ignorer ces faits à M. Pomme , puisque je les lui ai mandés dans une lettre que je lui écrivis , le premier Décembre 1767 , en réponse à la premiere de celles dont j'ai donné des extraits ci-dessus. Je le prie de croire que , si j'en étois l'auteur , je l'avouerois hautement , & j'en ferois gloire , non que je croie qu'on ne puisse pas , sans manquer à la probité , relever les erreurs d'un auteur , sans daigner se faire connoître : les vers qu'il cite , prouvent tout au plus le desir qu'il avoit de dire une grosse injure ; mais il ne me convient pas de me laisser attribuer l'ouvrage d'un autre. Les éloges que lui ont donnés les vrais médecins , la nécessité où M. Pomme s'est trouvé d'appeller M. Brun à son secours , pour y répondre , & sur-tout la foiblesse de cette Réponse , en laissant le Critique maître du champ de bataille , l'invitent à se faire connoître. Je le prie , en mon particulier , de me permettre de le nommer , pour effacer jusqu'au moindre soupçon que j'aie pu vouloir me faire honneur de son travail.

La Note , que je viens d'analyser , & à laquelle je crois avoir suffisamment répondu ,  
n'est

n'est pas le seul endroit de sa nouvelle édition, où M. Pomme me taxe de partialité ; il répète cette accusation dans un Avis qu'il a mis, en forme de *Post-Scriptum*, à la fin de ce second volume. « Il est nécessaire, dit-il, que j'avertisse MM. les médecins, qui s'occupent à fournir des observations relatives à mon système, de ne plus les adresser au Journaliste de médecine, parce qu'elles resteroient au rebut, ainsi que celles qu'il a reçues depuis la publication de sa Critique anonyme ; mais je les prie de vouloir bien me les adresser directement, & j'aurai soin de les publier moi-même à la suite de ce Recueil. » Il faut avouer que M. Pomme n'est pas adroit dans ses imputations. La preuve que je n'ai pas refusé d'insérer dans le Journal de Médecine les observations relatives à son système, c'est qu'il rapporte lui-même, pag. 382 du volume où il me fait ce reproche, une Observation de M. De Labrousse, qu'il annonce avoir extraite du Journal de Janvier 1768 ; & , pag. 433, des Observations de M. Feuillerade, extraites du Journal d'Août de la même année : on trouve, en outre, dans le Journal de Septembre, toujours même année, une Observation sur une tympanite, par M. De Laborde ; & une Réponse de M. Pomme lui-même à une Observation de M. Dufau,

J'ai encore entre les mains quelques morceaux pour & contre sa doctrine, que je me propose de faire paroître à leur rang. M. Pomme sçait bien que ce n'est qu'à lui seul qu'il doit attribuer le retardement qu'ont effuyé quelques-unes de ces pièces. Cependant je lui déclare que je ne prétends pas m'assujettir à publier tout ce qu'on m'envoie sur cette matiere ; j'ai mis au rebut quelques Observations de ses partisans, parce que je ne les ai pas cru assez intéressantes pour avoir place dans mon Journal ; mais j'en ai rebuté aussi qui n'étoient pas favorables à sa doctrine ; & peut-être ces dernières l'auroient-elles plus fâché, que les autres ne lui auroient été agréables. J'ai cru devoir supprimer aussi une Réponse, qu'il m'avoit adressée, à la Réplique de M. Dufau, insérée dans le Journal de Janvier 1769 ; je suis fâché d'être obligé de l'avertir que mes lecteurs se lassent de ses prétendues Réponses qui ne leur apprennent rien, & qui sont toutes calquées sur le même modele.

Je ne répondrai pas au reproche qu'il me fait dans une Note de la pag. 266 de son second volume, d'avoir supprimé un long préambule à une Observation de M. Guindant, que j'ai publiée dans le Journal de Novembre 1767. Je ne doute point que, lorsque l'âge & l'expérience auront mûri les

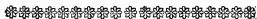
idées de cet auteur , il ne sçache très-mauvais gré à M. Pomme d'avoir conservé ce morceau.

Je finirai , en déclarant que je suis très-résolu de me conduire , à l'avenir , avec la même impartialité que par le passé ; & , malgré les attaques indiscrettes de M. Pomme , je me prêterai toujours à publier toutes les observations qui pourront tendre à éclaircir les objets controversés : ceux qui préféreront de les adresser à M. Pomme lui-même , sont les maîtres du choix ; je lui offre même , pourvu que les auteurs y consentent , de lui envoyer toutes celles que je ne jugerai pas à propos d'employer. Je prendrai seulement la liberté de prier MM. les auteurs , qui voudront écrire sur cette matière , d'éviter toutes les expressions grossières & injurieuses que quelques-uns d'eux , & sur-tout les partisans de la nouvelle doctrine , se sont permises ; mais il faut convenir que personne ne s'est rendu plus coupable que M. Pomme. Pour qu'on ne me taxe pas de l'accuser sans fondement , je vais mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes de ses phrases que j'extraurai fidèlement du second volume de sa nouvelle édition. Si M. Coste n'approuve pas les inductions qu'un des partisans de M. Pomme tire d'un fait , il lui dira , dans une Note de la page 44 , que *sa physique est une lanterne-sourde , qui n'éclaire que lui.*

Page 85 , *le ton tranchant d'un de ses antagonistes ne nous donne qu'une foible idée de sa témérité ; on en jugera bientôt par ses emportemens.* Page 99 , parlant du même médecin , dont il affecte de taire le nom , comme s'il eût craint de lui faire trop d'honneur , en le réfutant : *Notre médecin d'Arles s'égare jusqu'au point de ne pas craindre d'avancer qu'il a des victimes de la nouvelle Méthode sous les yeux ; mais il ne les cite pas. Croira-t-on cette imposture sur la parole de celui qui la profère ?* Voulant rapporter une observation citée par le critique anonyme , qui a si fort ému sa bile , il débute ainsi : *Quand on est assez téméraire pour oser se montrer en adversaire respectable , on est toujours assez inconséquent pour fournir des armes contre soi ; c'est ce que vient de faire cet anonyme , en présentant l'Observation suivante , que l'on trouve isolée dans un tas de sottises & de personnalités.* En voilà assez pour justifier mon reproche : ces expressions , & une foule d'autres que j'aurois pu recueillir , décelent peu de goût , & ne font tort qu'à ceux qui les emploient.







## OBSERVATIONS

*Sur la Fluxion catarrhale de la Vessie ; par  
M. PLANCHON, médecin à Tournai.*

*Autumno autem . . . . . & urinæ*

*Stillicidia . . . . .*

HIPPOCRAT. Aph. 22, sect. iij.

L'humeur catarrhale, jettée sur la membrane pituitaire, sur la gorge ou la poitrine, est presque toujours l'effet d'une transpiration diminuée ou supprimée, qui porte dans la masse du sang un principe acrimonieux & coagulant de la lymphe, semblable à la mucosité des narines, qu'on sçait être concrescible, *in lemas concrescibilis*. C'est de-là qu'on observe presque constamment un sang plus ou moins couenneux, ou du moins couvert d'une pellicule gluante & glaireuse, dans les maladies qui partent de cette cause si commune ; c'est de-là qu'on voit les maladies catarrhales dans ces saisons où la constitution de l'air est d'une nature à diminuer ou supprimer la transpiration. L'automne, par l'humidité d'un air froid & pesant, favorise ces maladies. Tel fut celui de 1767 : il fut pluvieux & froid ; &, dès la fin de l'été, il régnoit déjà ici une maladie catarrhale, qu'on nommoit improprement *la grippe*, dont beaucoup furent atteints

sans aucune suite fâcheuse (a). La plupart ; après une fièvre de vingt-quatre à trente-six heures , qui se terminoit par une sueur copieuse , se trouvoient mieux : il ne restoit au malade qu'une toux avec expectoration , qu'on facilitoit par des béchiques incraassans , & légèrement incisifs , des délayans mucilagineux , &c. Tel fut l'effet commun de cette constitution. J'en ai vu cependant un chez qui la *grippe* fut très-aiguë , & qui le mit au bord du tombeau. C'étoit un homme assez robuste , d'un tempérament sanguin-bilieux , âgé de trente-cinq ans environ : il fut pris de ce catarrhe avec les symptômes ordinaires. La fluxion occupoit la gorge. La fièvre étoit forte , avec accablement , lassitude , difficulté d'avaler , &c. Son chirurgien le saigna , conseilla des boissons propres , le fit purger. La fièvre ne cessa point ; mais la gorge se dégagea , pour faire place aux symptômes d'une péripneumonie inflammatoire : la toux , l'oppression , les malaises , une chaleur intérieure , un point de côté très-piquant , une expectoration san-

(a) Le refroidissement du tems , vers le milieu du mois , par les vents du nord , a causé quelques fièvres catarrhiques , avec angine & embarras de poitrine , qui ont cédé assez aisément à la cure antiphlogistique. Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois d'Octobre 1767. Tiré du *Journal de Médecine* , tom. xxviii , pag. 90.

guinolente, qui ne se faisoit qu'après une toux plusieurs fois répétée ; des redoublemens violens, le soir, marquoient que la maladie, en changeant de face, avoit plus d'intensité, & étoit plus dangereuse. Je fis répéter la saignée jusqu'à trois fois ; ce qui calma les symptômes de la poitrine. Le sang étoit très-couenneux. Il prit des béchiques incraassans, aiguillés d'un peu de kermès minéral, & d'oxymel scillitique. Ces remèdes faciliterent l'expectoration, favorisèrent les sueurs qui étoient copieuses. Un vésicatoire appliqué sur le point de côté, en dissipant la douleur, avoit paru dissiper la maladie, d'autant plus que les sueurs soulageoient le malade ; mais on vit bientôt que ce n'étoit qu'un faux calme. Tout-à-coup l'humeur morbifique se jeta sur le bas-ventre. Il devint tendu, gonflé, douloureux, constipé : le malade sembloit toucher à sa fin, tant la nature étoit en prise avec son ennemi ; mais les lavemens, les fomentations émollientes, avec les boissons mucilagineuses, procurèrent assez de relâchement pour donner une issue à la matiere morbifique, dont la nature avoit ménagé la coction & l'écoulement par des déjections cuites & bilieuses, dont l'abondance établit bientôt un vrai calme, & mena le malade à une convalescence parfaite. On voit par cette observation, que l'humeur catarrhale ne passa d'une partie à

une autre, que pour être mieux élaborée & évacuée par une diarrhée critique, que l'art a favorisée.

Un autre effet violent & dangereux, que j'ai vu produit par la *grippe*, fut chez une femme foible & délicate, à qui les bons alimens manquoient le plus souvent. Elle produisit un catarrhe suffocant, auquel j'ai cru la voir succomber. Ce qui le rendit tel, étoit une saburre glaireuse dont son estomac étoit plâtré. Je n'eus rien de plus pressé, chez cette malade, après une petite saignée, dont le sang étoit couenneux, que de la faire vomir avec une infusion d'ipécacuanha, qui dissipa l'orage. Elle vomit une grande quantité de glaires, & des matieres porracées. Le lendemain, je la fis resaigner; je l'évacuai ensuite avec des minoratifs; & alors, par le moyen de quelques béchiques incrassans & incisifs, elle ne tarda guères à se rétablir. Cette observation prouve bien que la saburre des premières voies rend les affections catarrhales plus dangereuses. La fièvre, qui les accompagne, ne reconnoît souvent point d'autre cause; & l'on a vu plus d'une fois la fièvre disparoître dans ces maladies, dès qu'on est parvenu à la parfaite évacuation des crudités qui surchargeoient le canal alimentaire.

Cette humeur morbifique n'est pas toujours tellement fixée sur les parties, où,

par l'effet du contact de l'air, elle paroît y être autant arrêtée que déposée, qu'elle ne puisse s'en déloger; dirai-je sans rentrer dans le torrent de la circulation? Passant du tissu muqueux des parties supérieures, où elle est, pour un tems, comme *engainée*, elle se glisse lentement, & par degrés, de cellules en cellules, jusqu'à ce qu'elle se soit fixée: les angines, les douleurs de côté, les fluxions rhumatismales ambulantes, qu'on observe de tems en tems, semblent le prouver.

La fluxion catarrhale de la vessie peut en être le produit; &, à cet égard, cette fluxion n'est point une maladie si rare que l'a cru *Hoffmann*, & n'est pas échappée à l'observation d'*Hippocrate*, qui la met au nombre des maladies de l'automne, sous le nom vague de *stillicidia urinæ*. *M. De Gorter* croit que cette strangurie provient de l'acrimonie des urines que des liquides, devenus âcres & piquans par la rétention de l'humeur de la transpiration qui ne peut s'évacuer par les cuirs de la peau, ont rendu telles, ou que c'est l'effet de l'humeur catarrhale, confondue avec les suc qui doivent atroser & enduire l'intérieur de l'urètre (a); [ *on pourroit ajouter de la vessie.* ]

(a) *Sed & urinæ stillicidium inferre valet corruptela, humoribus inducta & aëris, quæ cohibita evacuari per insensibilem transpirationem, mandatur*

De ces principes, il conseille les diaphorétiques, pour éloigner du couloir des urines cette humeur âcre, qui cause la strangurie.

Il est donc permis de conjecturer que la fluxion catarrhale de la vessie est une maladie plus commune qu'on ne l'a cru, mais moins observée, ou moins attribuée à l'humeur catarrhale, déposée sur les parois de la vessie & de l'urèthre, qu'à toute autre cause. C'est à l'attention de quelques observateurs que nous devons les connoissances que nous en avons : ils nous ont fait connoître la marche de cette maladie, & ce qui l'a précédée & accompagnée ; ils en ont reconnu la nature. Celle qu'a vue & traitée M. *Licutaud*, est la suite d'une affection goutteuse rhumatismale, dont l'humeur vraisemblablement n'avoit point été entièrement cuite ni évacuée ; puisqu'après sept jours d'une fausse convalescence, la fièvre reprit avec force, & se termina par un

*renibus ; ita urina ex hac materia aciore, & corrupta, impedita exhalare, infesta, transiens per urethram, inducere potest stranguriam. Vel etiam materia catarrhosa, in succum oblinientem interna latera urethrae, deposita, stranguriae causa esse potest. In utroque hoc casu, constat optimum esse auxilium ; derivare à viis urinae id acre ad cutem per diaphoretica. DE GORTER, Medicin. Hippocrat. pag. 315.*

cours d'urine abondant. Ces urines étoient chargées d'un sédiment copieux, de mucosités peu différentes de celles qui découlent des narines, sur la fin d'un *corysa* (a). L'autre est de M. Landeutte, observée dans le tems d'une fièvre catarrhale bénigne, dont plusieurs étoient atteints, & dont le cours a été assez conforme à celui d'un *corysa* (b): celle que je vais rapporter, est de la même nature. On verra que cette humeur catarrhale s'est glissée, par degrés, sur les organes de la sécrétion des urines, d'où il est résulté la strangurie la plus complète, qui menaçoit même d'une ischurie.

Une femme valétudinaire, attaquée de *rhumatisme*, âgée d'environ soixante ans, sujette autrefois à un asthme sec convulsif, fut atteinte, dans le commencement de Novembre 1767, d'un catarrhe, tel qu'il régnoit alors. Il lui prit une grosse fièvre qui dura vingt-quatre heures: elle toussa beaucoup sans expectoration: la fièvre cessa sans sueur; &, en deux jours de tems, cette fluxion catarrhale, tombée sur la poitrine, se dissipa sans aucune évacuation sensible. Cette disparition fut l'époque d'une espèce de langueur accompagnée d'une soif extrême. La malade se plaignit bientôt d'une vive douleur

(a) Lieutaud, *Précis de Médecine pratique*, pag. 386.

(b) *Journal de Méd.* tom. xxvj, pag. 136.

à la région lombaire, pour laquelle elle prit de la crème de tartre, de son propre avis. Huit jours après, il survint un accès de fièvre assez vif; il avoit été précédé d'une constipation de quelques jours. Cet accès de fièvre, après douze à dix-huit heures, fit place à une strangurie fâcheuse. La malade prenoit, pour se soulager, une forte infusion de thé & de safran; ce qui calma ses douleurs. Elle cessa d'en prendre; les douleurs reprirent. Ne pouvant, après huit jours, supporter plus long-tems cette difficulté & cette ardeur d'urine, qui augmentoit chaque jour, elle vint me trouver, le 20 Novembre. Je regardai ceci comme un transport de l'humeur catarrhale sur les voies urinaires, quoiqu'elle eût été autrefois hémorroïdaire. Elle n'étoit pas alors sans une agitation fébrile. Ces circonstances m'engagerent à lui prescrire une saignée du pied, l'*émulsion arabe de Fuller*, & des fomentations émollientes sur la partie souffrante. Elle négligea la saignée; & les adoucissans n'empêchèrent pas que la fluxion ne fît des progrès. Le 24, le soir, elle fut saisie d'une douleur lancinante à la région de l'uretère droite. Cette douleur partoît du rein droit, & descendoit jusques dans la vessie, & sur son orifice, & étoit suivie d'envies d'uriner sans cesse, & goutte à goutte, avec ardeur: l'état douloureux de



ces parties dénotoient qu'elles étoient le siège du mal. Il y avoit de plus une fièvre très-forte avec tremblement & sentiment d'un froid vif : la peau étoit brûlante. Tout ceci marquoit une inflammation déjà presque établie, dont la cause étoit l'abondance de cette humeur catarrhale, qui s'étoit déposée sur ces parties.

Saigner du bras dans ce moment pressant, étoit le premier moyen d'arrêter les progrès de cette inflammation. On pratiqua donc la saignée du bras : le sang fut couenneux. Prescrire des huileux, des diurétiques adoucissans, des calmans & des nîtreux; donner des lavemens relâchans; appliquer des topiques anodins, émolliens, résolutifs sur la région malade, c'étoit chercher à résoudre l'état phlogistique de ces parties, & favoriser la décharge de l'humeur morbifique, engouée dans les voies urinaires. Une potion faite avec *l'huile d'olive, l'esprit de nître dulcifié, le laudanum liquide de Sydenham, le syrop d'Althæa de Fernel, & l'eau de pariétaire*, &c. l'émulsion dont elle avoit déjà fait usage; une embrocation faite avec l'*onguent d'Althæa, le baume tranquille, & l'esprit de sel ammoniac* calmerent la vivacité des symptômes. Les urines, cette nuit, coulerent plus abondamment; elles étoient chargées d'une quantité de muçosité semblable à celle qui découle des narines,

à la suite d'un enchiffrement. Le 25, elle continua les mêmes remèdes ; le 26, je la purgeai avec le *féne* & le *fel Epsom* en apozème, dans lequel je fis entrer l'*althæa*, la *pariétaire* & la *réglisse*. Ces évacuations, que je sollicitai, pour faire une diversion à l'humeur qui s'étoit jettée sur les couloirs des urines, & purger la saburre presque inséparable des affections catarrhales avec fièvre, la soulagerent extrêmement. Le soir, elle reprit sa potion : on fomenta les parties affectées ; on répéta les embrocations. Le 27, elle reprit son apozème purgatif, qui l'évacua avec soulagement. Les urines furent alors plus abondantes, & toujours très-chargées de mucosités & d'un sédiment commun dans les maladies catarrhales : à cette époque, presque plus de douleur. Le 28 se passa très-bien, le 29 de même. Le 30, dans l'après-dîner, des douleurs de colique la saisirent avec des symptômes de sa première maladie. On répéta la potion ordinaire : il survint, dans ce tems, des vomissemens ; & huit selles copieuses furent sollicitées par un lavement commun.

Ces évacuations presque spontanées, qui me parurent être autant la suite d'une indigestion, que l'effet d'un reste de saburre & de matière morbifique élaborée, que la nature expulsoit, procurèrent du calme : la nuit se passa très-bien. Le 1<sup>er</sup> & le 2 Dé-

cembre, elle ne ressentit que quelques ardeurs d'urine qui couloit moins qu'elle ne buvoit. Il restoit encore quelque peu d'humeur morbifique, qui donna de nouvelles alarmes. Du 2 au 3, & du 3 au 4, elle eut, chaque nuit, un accès de strangurie des plus vifs, qui dura depuis minuit jusqu'au matin (a). J'en revins à l'émulsion arabe, aux fomentations : elle passa les jours assez bien. Je lui fis faire une embrocation sur la région de la vessie, avec l'huile de scorpion (b). Les urines furent alors très-abondantes pendant le jour ; elles surpassoient de beaucoup la quantité de la boisson qu'elle prenoit. La nuit du 4 au 5 fut exempte de strangurie. Ce jour-là, vers les sept heures, il en revint un accès qui dura deux heures : depuis ce moment, les urines coulerent abondamment sans aucune douleur. Le 6, elle n'en eut aucun vestige ; toujours beaucoup d'urines. Je prescrivis une purgation pour le 7, pour dérouter & évacuer un reste d'humeur morbifique, qui eût pu irriter

(a) C'est le propre des affections catarrhales & rhumatismales de sévir plus vivement la nuit jusqu'aux vers le matin.

(b) On fait encore des onctions avec l'huile de scorpion ; & cette pratique paroît avoir eu des succès. LIEUTAUD, Précis de Médecine pratique, pag. 381.

le *sphincter* de la vessie, & le canal de l'urèthre.

Cette abondance d'urine, charriée par ces diurétiques adoucissans, venoit de ce que, pendant le cours de la maladie, elle n'avoit point uriné, relativement à la quantité des boissons qu'elle avoit prises : le tissu cellulaire en étoit abreuvé ; & , sans ce flux copieux d'urine, on eût dû craindre une anasarque : déjà les extrémités inférieures étoient fort enflées. L'appétit revint enfin ; & elle se rétablit insensiblement.

En réfléchissant au principe & aux progrès de cette affection catarrhale, il est aisé de voir que l'humeur, jettée sur la poitrine, n'ayant point subi les efforts ordinaires que la nature fait pour la travailler & l'évacuer, ou par l'expectoration, ou par les sueurs, elle a resté dans sa crudité ; & , passant de cellules en cellules, elle descendit sur la région lombaire, & de-là sur les voies urinaires du côté droit. Cette route est plus vraisemblable & plus aisée que celle de la circulation, où elle seroit repassée pour se déposer sur les parties dont nous avons parlé, où son abondance & son acrimonie ont produit ces symptômes.

Les affections catarrhales & rhumatismales ambulantes, selon M. *De Borden*, ont leur siège dans le tissu muqueux : leur transport

transport de la membrane pituitaire sur la gorge, de la gorge sur la poitrine, qu'on observe souvent, dépose en faveur de ce que j'avance : c'est aussi le sentiment de M. Landeutte (a).

Personne enfin ne peut douter de la cause de cette maladie que je viens de rapporter : elle est la suite d'un catarrhe de la poitrine, qui ne s'est purgé par aucune évacuation ; & tout prouve que la nature a ici cherché à se débarrasser de cette humeur par une coction, dont les voies urinaires ont été celles de décharge, non sans un labeur sensible de leur part, à laquelle l'art a dû prêter ses soins.

Je vis, dans le milieu du mois d'Octobre de la même année, une femme cacochyme, âgée de cinquante à cinquante-cinq ans, sujette depuis long-tems, disoit-elle, à un vomissement de pituite, qui revenoit, tous les ans, dans l'automne. Ce défaut d'évacuation fut remplacé par une strangurie douloureuse, qui duroit déjà depuis plusieurs jours. La grippe régnoit alors. Elle avoit

(a) C'est moins par les urines même augmentées qu'arrive, & se fixe sur la vessie le levain catarrhal, que par le moyen du tissu cellulaire, qui en semble être la vraie route de communication, quoiqu'elle soit longue, coudée, ondulée & tortueuse. Journal de Méd. tom. xxvj, pag. 147.

un peu de fièvre. Je la fis saigner du pied : le sang fut couenneux. On donna des lavemens émolliens ; on appliqua des fomentations de même nature sur la région de la vessie , & sur le pubis. Je prescrivis des diurétiques adoucissans , qui , en trois ou quatre jours , dissipèrent ces symptômes : les urines devinrent catarrhales , épaisses , glaireuses. Je la purgeai ensuite : elle s'est rétablie en peu de tems. Dans sa convalescence , elle rendit encore plus d'urines épaisses & muqueuses qui déposaient dans le vase une matière abondante , blanche & rougeâtre.

C'est chez les cacochymes où la transpiration se supprime le plus souvent , & chez qui la pituite surabonde , que l'automne favorise le plus cet effet. L'humeur de la transpiration supprimée , d'une nature toujours plus ou moins catarrhale , âcre , trop tenue , *tenuis* , pour ne point causer d'ardeur d'urine , rend plus longue la maladie , qui , si elle est abondante , ne finit que par une coction telle qu'on l'observe dans un *coryza*. Les mucilagineux & les adoucissans l'enveloppent & la rendent moins irritante , tandis qu'ils relâchent les parties où elle s'est arrêtée , & favorisent ainsi son excretion.

N'est-il pas vraisemblable qu'une fran-

gurie violente, survenue, dans le même tems, à une femme grosse de trois mois, mais qui, par état, avoit été exposée à la suppression de la transpiration, étoit une fluxion catarrhale de la vessie ? Je suivis le même plan curatif : elle fut saignée deux fois ; elle prit des boissons mucilagineuses, adoucissantes : on appliqua des fomentations émollientes sur la partie affectée. Elle continua l'usage de ces remèdes plusieurs jours. Les urines coulèrent enfin sans peine ; elles furent plus épaisses ; & la malade se sentit soulagée, & bientôt n'eut plus aucun ressentiment de cette strangurie.

---

## OBSERVATIONS

*Sur le Ver solitaire ; par M. LABORDE,  
médecin-pensionnaire de la ville  
du Mas d'Agénois.*

Une jeune demoiselle de cette ville ; d'un tempérament sanguin & robuste, après avoir éprouvé, dès le berceau, tout ce que les maladies des enfans ont de danger, parvint à l'âge de puberté avec une assez bonne constitution en apparence. Vers ce tems-là, avec un appétit des plus soutenus, & qui paroissoit même extraordinaire dans une

personne du sexe, elle commença à ressentir quelques cardialgies qui, se répétant souvent, l'incommodoient aussi beaucoup. En même tems, elle aperçut dans ses excréments des petits vers plats d'environ six lignes de longueur sur deux & demie de largeur, & dont les deux extrémités se terminoient par un cercle. Elle en rendoit journellement une quantité considérable, & se portoit avec cela le mieux du monde. M. Ferran, chirurgien de cette ville, ne fut pas long-tems à soupçonner que ces petits vers pouvoient bien être produits, ou, mieux encore, être des fragmens du ver solitaire. Dans cette idée, que l'événement a justifiée, il eut recours aux meilleurs anthelmintiques, &, entr'autres, au mercure doux, &c. A la suite de leur action, la malade rendit environ deux aunes de ver solitaire, dont la figure étoit la même que celle des morceaux plats dont j'ai parlé plus haut : dès-lors elle se trouva beaucoup mieux ; & ses cardialgies ne furent ni aussi vives ni aussi fréquentes. Son embonpoint, toujours de concert avec son appétit, offroit avec l'existence du *tania* une certaine contradiction. Peu de tems après, la dépravation de ses digestions, portée au comble par un excès de viande de porc qu'elle mangea, la jetta dans une fièvre quo-



tidienne , qui dura six jours , accompagnée de legers frissons , d'une grande pâleur , de pesanteurs d'estomac , & de beaucoup d'accablement. Cette fièvre , qui d'abord parut peu de chose , & sans danger , fut , en conséquence , négligée ; & la malade ne s'en étant plainte à personne , on ne l'attaqua par aucun remede. Mais , le septieme jour , elle s'alluma de plus belle , & devint continuë-putride avec un redoublement le soir. Quoique le poulx fût dur & élevé , le visage rouge , le sujet pléthorique , je n'osai me déterminer à la saignée , parce que , d'un autre côté , j'avois des signes urgens d'un grand appareil dans les premieres voies ; que les déjections du ventre étoient fréquentes , copieuses , & toujours accompagnées d'une grande quantité de petits vers plats , mêlés avec des matieres bilieuses bien détrempées. Je m'attachai donc , les deux jours suivans , à détendre & humecter à l'aide des lavemens émolliens , d'une tisane acidulée & nitrée. Le troisieme jour , à compter du tems où je voyois la malade , sur l'indication de quelques nausées , je lui fis prendre quelques grains d'ipécacuanha avec la manne dans un verre d'eau de poulet émulsionnée , dont elle commença à faire un usage journalier. Cet émético-cathartique produisit le

meilleur effet, & évacua avec beaucoup de bile quantité de glaires qui filoient étonnamment. La malade se trouva un peu foulagée, & le poids de son estomac diminué. La fièvre cependant n'en fut pas amoindrie, & revint, dès le soir même, avec sa première violence. La nuit, beaucoup d'inquiétude & d'agitation avec une furdité qui se déclare. Le quatrième jour fut comme le précédent; mais je crus devoir procurer un peu de calme à l'aide d'une émulsion précédée d'un clystère laxatif. La nuit ayant été un peu plus tranquille, je prescrivis, le cinquième, au matin, une décoction de tamarins avec le sel d'Epsom, & le *semen-contra*; & j'aperçus, ce jour-là, beaucoup plus de ces petits vers que je n'avois fait encore. Le sixième jour se passa assez bien: même conduite que les autres. Enfin, le septième, voyant le feu calmé, la langue humide, & toujours chargée, je fis passer à la malade la manne, la rhubarbe avec le mercure doux; & j'eus la satisfaction, l'après-midi, de trouver, dans les évacuations qu'avoit procurées ce remède, un fragment de ver solitaire long de trois aunes, de la figure que j'ai décrite ci-dessus, aussi gros dans ses deux extrémités, que dans son corps, & dont les anneaux étoient distans d'environ six lignes l'un de

l'autre. Je crois, si je ne me trompe, devoir autant la sortie de ce ver aux délayans & aux humectans dont j'ai inondé les entrailles de la malade, qu'à la faculté des remèdes avec lesquels je l'ai attaqué ; ou serions-nous assez heureux pour posséder dans les remèdes mercuriels le spécifique du ver solitaire ? Ce qu'il y a de vrai, c'est que tous les symptômes cessèrent, après sa sortie ; que la surdité se dissipa ; que, depuis ce tems-là, la malade se porte au mieux, & ne rend plus de petits vers. Auroit-elle rendu le *tania* entier ? Lui en resteroit-il encore ? c'est ce que le tems nous apprendra.

La seule chose qui me paroît singulière dans cette observation, c'est que la malade ne maigrit point, dans le tems qu'elle étoit le plus incommodée du solitaire, & qu'elle avoit, au contraire, la plus vive fraîcheur. Oserois je encore en conclure avec Baglivi, (*Epist. ad D. Andry*, ) d'après Hippocrate & le sçavant Dodonée, que les cucurbitains ne sont que des fragmens du *tania*, & doivent conséquemment être regardés comme un signe pathognomonique de son existence ? J'ai sous les yeux quelques exemples qui semblent constater cette assertion. 1<sup>o</sup> Une demoiselle de cette ville, âgée de soixante ans, qui, après avoir beau-

coup souffert de l'estomac, & rendu, pendant quelque tems, des morceaux plats, évacua enfin une longueur considérable de ver plat, & se porte très-bien depuis. 2<sup>o</sup> La bru de la précédente a éprouvé à-peu-près le même accident. 3<sup>o</sup> Un payfan, que je voyois dans le début d'une fièvre que je jugeai putride-vermineuse, prit cinq grains de tartre stibié. Après avoir beaucoup vomi, il se plaignit horriblement du ventre; &, après beaucoup d'efforts pour aller à la selle, au milieu de beaucoup de matieres bilieuses fétides, j'apperçus un peloton de ver plat, long de plusieurs aunes. Le malade me dit, sur les questions que je lui fis, qu'il étoit fort sujet aux maux d'estomac, & qu'il avoit souvent rendu des vers comme des graines de citrouille. Je ne l'ai plus vu depuis cinq ans.

*P. S.* Il y a quatre ans que j'avois couché par écrit les observations précédentes: j'ajouterais, au sujet de celle qui fait l'objet de la premiere, qu'elle est encore sujette à des maux d'estomac, des coliques, des excrétiions de cucurbitains, & que, malgré cela, elle a de la fraîcheur & de l'embonpoint. On ne sera peut-être pas fâché de sçavoir quels sont les anthelmintiques dont elle s'est le mieux trouvée. Voici une composition de pilules dont je lui ai fait faire

SUR LE VER SOLITAIRE. 41  
usage, deux ou trois jours de suite, au  
renouveau de la lune.

R<sup>℞</sup>. *Aloës hepat.* gr. viij.

*Trochiscor. Alhand.* gr. iij.

*Aquil. alb.*

*Trochisc. Myrrhæ,* āā gr. x.

*Terantur unā ; fiat bolus cum syrupo  
flor. persicæ, superbibendo decoctum  
portulacæ cum rad. filicis maris.*

L'usage de ce bol lui a fait rendre une  
quantité prodigieuse de cucurbitains : elle en  
est aujourd'hui moins incommodée que ja-  
mais ; & j'ose espérer que peu-à-peu elle  
guérira radicalement par ce secours.

---

## OBSERVATIONS

*Sur deux Maladies spasmodiques ; par  
M. TAILLIERE, docteur en médecine,  
résidant aux Eaux minérales de Bour-  
bonne-les-Bains.*

1<sup>re</sup> OBSERV. Le 23 Février 1768, je fus  
appelé pour la nommée *Jeanne Gautros*,  
femme d'un chapelier de ce lieu. La per-  
sonne, qui m'étoit venue chercher, me dit,  
chemin faisant, qu'elle n'espéroit pas que  
mes soins pussent sauver cette malade ;  
qu'elle étoit, depuis quatre heures, en apo-

plexie, & que, malgré tous les secours, son état paroïssoit empirer. Je la trouvai effectivement privée de tous les sens, & sans mouvement : le pouls étoit petit & inégal; la gorge enflée, le visage rouge, les mâchoires fortement serrées, & les paupieres si bien fermées, que je n'aurois pu les ouvrir, sans les offenser. On avoit fait une saignée du pied; & dans ce moment, des voisines tâchoient avec beaucoup d'efforts de faire avaler à la malade quelques gouttes d'eau dans laquelle on avoit fait dissoudre une forte dose d'émétique. Je fis des questions au mari, qui m'apprit que sa femme étoit accouchée depuis trois semaines; que son enfant, qu'elle allaitoit, étoit mort depuis douze jours, & qu'elle étoit languissante depuis ce moment : il m'ajouta que le moindre chagrin la rendoit malade; que, la veille, elle avoit appris une nouvelle fort triste, qui lui avoit fait passer la nuit dans les pleurs, & que, vers les cinq heures du matin, elle étoit tombée dans l'état où je la voyois, en criant qu'elle étouffoit, qu'elle alloit mourir. Ce détail, joint à l'état spasmodique de la mâchoire & des paupieres, fut suffisant pour m'éclairer sur la nature du mal que j'avois à combattre. Je crus que c'étoit la véritable occasion d'employer le glaçon merveilleux de M. Blanc, (Journal de Méd. de Novembre 1767, pag. 555.)

Je profitai donc des efforts qu'on avoit faits pour introduire l'eau émétiqée ; mais je ne pus introduire qu'un glaçon très-petit. A peine fut-il fondu , que j'aperçus quelques mouvemens de la langue , & que j'éprouvai moins de résistance de la part des mâchoires : je les écartai un peu davantage , & j'introduisis un glaçon plus gros. Celui-ci opéra plus sensiblement que le premier ; & enfin , au troisième , la malade ouvrit les yeux , & parla. Elle ne se ressouvenoit point de ce qui s'étoit passé , & se plaignoit seulement d'une douleur gravative très-incommode , à la région de l'estomac. J'y fis appliquer des serviettes trempées dans l'eau froide. La douleur se dissipa promptement : il resta cependant à cette femme de la tristesse , de l'abattement , de l'éloignement pour les soins de son ménage , & , dans certains momens , un peu de délire. Je regardai cet état comme un effet de la cause que j'avois déjà reconnue. Je prescrivis une abondante boisson de bonne eau de fontaine , dans laquelle , pour soutenir la confiance , je feignis de mettre quelque médicament ; les bains presque froids deux fois par jour , & les exercices de la campagne. La malade fut bientôt rétablie , & jouit à présent d'une bonne santé , à cette sensibilité près , qui lui fait ressentir toujours trop vivement les effets du moindre chagrin.

II. OBS. Vers les derniers jours du mois de Mai 1768, Colombe Flocart, fille, âgée de vingt huit ans, demeurant à Bourbonne, fut vivement effrayée par des gens yvres, qui vinrent, pendant la nuit, fraper à sa porte avec beaucoup de bruit & de menaces. Cette frayeur fut suivie d'une palpitation qui d'abord ne donna pas beaucoup d'inquiétude, parce que la malade connoissoit cet état pour l'avoir déjà éprouvé, à plusieurs reprises, depuis l'âge de douze ans : cependant la palpitation, loin de diminuer pour cette fois, devint plus violente & plus continuë, & obligea de recourir à un chirurgien, qui fit plusieurs saignées, & prescrivit une boisson adoucissante. Ces premiers moyens n'ayant pas eu tout le succès qu'on desiroit, on appella un médecin. Outre la palpitation, la malade éprouvoit alors, plusieurs fois dans les vingt-quatre heures, des accès de suffocation : elle ressentait une douleur continuelle à la région de l'estomac, & vomissoit constamment toute espèce de boisson : le ventre étoit paresseux, & un peu gonflé. Le médecin crut devoir commencer par vider les premières voies ; il ordonna quelques grains d'émétique en lavage : ce remède fut suivi de minoratifs, de boissons laxatives avec les fels. Ces tentatives furent sans succès : la palpitation persistoit ; les



accès de suffocation étoient plus longs & plus pénibles ; le ventre étoit plus gonflé & douloureux ; les urines ne couloient qu'en petite quantité , lorsque je fus appelé en consultation , le 14 de Juin. Je trouvai le pouls petit, dur & fréquent. D'après la connoissance du tempérament de la malade , des maladies qu'elle avoit éprouvées pendant sa jeunesse , de la cause de celle-ci , & de tous les effets qui étoient alors sous mes yeux , je crus pouvoir prononcer hardiment que les nerfs étoient éréthisés , & que le spasme étoit la seule cause que nous eussions à combattre ; en conséquence , je proposai les humectans sous différentes formes. Mon confrere adhéra à mon avis ; & nous convînmes de mettre la malade à l'usage du petit-lait , ou d'une tisane legere de guimauve ; de lui faire prendre des demilavemens émolliens de trois heures en trois heures ; de la plonger , deux fois par jour , dans un bain d'eau légèrement tiède , & , dans l'intervalle , de faire appliquer sur le bas-ventre des fomentations émollientes tièdes. Nous assistâmes au premier bain , mon confrere & moi. La malade , malgré sa grande foiblesse , s'y trouvoit au mieux : cependant les parens , effrayés de la singularité du remede , demandoient qu'on la tirât de l'eau : je refusois ; mais bientôt mon

confrere se rangea de leur côté ; & je fus obligé de céder , de maniere que le bain ne dura guères plus d'un quart d'heure. Le soir , les accès de suffocation revinrent comme à l'ordinaire : on les attribua au bain ; & l'on décida qu'on n'en prendroit plus. Je cessai mes visites : mon confrere reprit sa premiere methode : les douleurs devinrent plus aiguës , plus générales ; le vomissement plus fréquent & plus pénible ; le bas-ventre plus élevé & plus dur : les extrémités inférieures enflerent ; les sécrétions furent suspendues : il n'y eut plus de sommeil. Alors on employa , pendant plusieurs jours , les gouttes anodines , la thériaque , l'eau de mélisse à titre de calmans : la maladie empira. Le 30 du même mois de Juin , tout le corps se couvrit de taches brunes , semblables à des échymoses ; & enfin la malade mourut , le 3 Juillet , après une longue agonie , & des douleurs inexprimables.

*Nota.* Si le contraste & la comparaison des faits peuvent quelquefois présenter une vérité nouvelle sous un jour plus heureux , ces observations auront peut-être quelque mérite. Le genre de maladie m'y paroît assez bien caractérisé , & les méthodes de traitement assez exactement contraires , pour que la conséquence soit facile à tirer. Je souhaite qu'elle fasse sur quelques-uns de

SUR DEUX MALADIES SPASMOD. 47  
mes lecteurs l'impression que j'en ai reçue ,  
& qu'elle puisse ajoûter quelque poids à une  
méthode de la bonté de laquelle je suis con-  
vaincu par plus d'une expérience.

---

## L E T T R E

*A l'Auteur des Réflexions sur les Affections  
vaporeuses ; par M. LAUGIER , docteur  
en médecine de la Faculté de Montpel-  
lier , résidant à Corp en Dauphiné.*

*Utilitate hominum nihil debet esse homini antiquius.*

M O N S I E U R ,

Le vrai médecin, qui ne doit chercher  
d'autre triomphe que celui de la vérité , qui  
ne doit avoir d'autre objet que l'utilité com-  
mune , le bien de l'humanité , pourroit-il  
jamais se formaliser que quelqu'un lui tendît  
une main secourable , pour briser les en-  
traves des préjugés où il seroit livré , secouer  
le joug de l'illusion , & sortir de l'esclavage  
où la force d'une opinion séduisante par son  
faux dehors, ou que le desir de se particulariser  
auroit fait naître , le retiendrait ? Hélas !  
sans ce secours mutuel ; la médecine , ce  
grand art , seroit encore dans l'enfance.  
Lorsqu'enivrés de l'esprit de système , en-  
traînés par la force de la contagion , nous

ne prenons pas la nature pour guide, nous ne nous nantifions pas de l'égide de l'observation, quel affreux dédale de maux ne préparons-nous pas à nos malades ? C'est au Clinicien zélé à établir d'abord le caractère des maladies, & de les rapporter à leurs genres & espèces par les signes physiques qui les distinguent ; de trouver ensuite, par une connoissance philosophique, la liaison nécessaire entre ces signes & la cause, &, par une connoissance, pour ainsi dire, géométrique, la proportion entre cette cause & l'effet. Alors ce ne sera plus en tâtonnant qu'il marchera dans la pénible carrière des indications, & se décidera en faveur de tel ou tel remède, selon que l'expérience lui en aura démontré l'utilité & la raison, le juste rapport avec la cause & l'état de la maladie.

Cette marche est bien différente de celle de ces enthousiastes, de ces médecins qui, jaloux seulement d'avoir un rang dans les Fastes de la médecine, ne donnent l'effort à leur imagination, que pour enfanter des singularités. Dominés par l'esprit de système, la réflexion les abandonne. Semblables à la *sèche*, ils vomissent l'ancre de l'illusion ; ils s'en couvrent ; ils s'en aveuglent ; ils craindroient même de voir plus loin, & se renferment dans le petit cercle d'indications que semble leur présenter le profil emprunté  
sous

sous lequel ils considèrent les maladies. Parce qu'un remède leur aura réussi quelquefois dans les cas individuels & analogues, ils estiment raisonnable d'en faire une même maladie, de lui assigner une cause commune, une cause constante, qu'ils soumettent, pour ainsi dire, à l'alambic, afin d'en extraire un rapport entre l'effet & la cause supposée, & entre celle-ci & le remède; si toutefois, à l'exemple de *Thémison*, ils ne regardent pas comme inutile la recherche des causes.

Voilà, Monsieur, sans contredit, la raison principale, pourquoi, dans les mêmes maladies, les médecins ont eu & ont encore des æthiologies & des thérapeutiques si différentes. Voilà pourquoi, (pour me servir d'un exemple,) l'un a employé, dans les affections vaporeuses, les antispasmodiques; l'autre, les toniques; un autre enfin, les délayans, les humectans, les relâchans; &, selon moi, chacun a tort, & tous les trois ont raison.

Le premier à tort, en ce qu'il n'envisage que nuëment, dans cette maladie, le symptôme ordinairement le plus frappant, je veux dire les mouvemens convulsifs. Le second a tort, en ce qu'il fixe toute son attention sur l'atonie des solides, peu soucieux d'ailleurs, & de ce qui peut lui avoir donné lieu, & singulièrement de la dépravation des

fluides, qui s'en est ensuivie, si toutefois elle n'en a pas été le principe. Le troisieme enfin a tort, parce qu'il n'a en vue qu'un principe isolé des convulsions, ( le prétendu racornissement des fibres; ) & l'indication qu'il en tire, n'est, pour la maladie, comme celles des deux premiers, que purement palliative. Tous les trois ont raison, parce que l'ensemble des remedes, tirés avec choix de cette triple indication, me paroît établir le plan curatif des affections vaporeuses, c'est-à-dire calmer les mouvemens convulsifs, délayer la masse des humeurs, & rétablir le ton des solides, surtout le mécanisme des digestions.

En effet, les premieres voies, & surtout l'estomac, sont toujours le théâtre où cette cruelle maladie joue ses scènes. Les rapports aigres ou insipides, & les vomissemens, les pesanteurs à la région de l'estomac, ses tensions, ses gonflemens souvent douloureux; ceux de l'*abdomen*, ensemble ses grouillemens, &c. ne sont-ils pas des signes univoques de leur mauvais état? N'est-ce pas ensuite des difficiles digestions, survenues à raison de la trop grande quantité ou de la mauvaise qualité des alimens, qu'on voit naître le plus souvent les paroxysmes les plus effrayans? Je sçais que les affections de l'ame en occasionnent nombre, & souvent tout-à-coup, sans qu'on

puisse pour lors l'attribuer raisonnablement au vice actuel de l'estomac ; mais on en déduira facilement la raison , sans recourir au racornissement , & de la position où se trouve alors le principe recteur , & de la dépravation des humeurs , qui n'est que le produit ordinaire , sur-tout dans le cas présent , d'une mauvaise chylication qui reconnoît principalement pour cause , ou les passions de l'ame , ou la suppression de quelque évacuation , ou le mauvais choix dans l'usage des alimens ; quelquefois tous les trois à la fois. Les passions de l'ame , en ce que , dès-lors par trop occupée , elle néglige les fonctions de la machine , & sur-tout celles de l'estomac ; une évacuation supprimée , qui pervertit l'action des sucg gastriques , & autres sucg récrémentitiels destinés à cette principale fonction ; le mauvais choix dans l'usage des alimens , parce qu'ils résistent , qu'ils deviennent inaccessibles aux agens de la digestion. De-là il en résulte nécessairement des crudités qui , s'insinuant insensiblement dans la masse du sang & des autres humeurs qui en émanent , les rendent de même nature : *Principiata redolent naturam principiorum*. En conséquence , les humeurs retardées dans leur circulation , en raison de l'épaississement qu'elles ont contracté , la sérosité a plus de tems pour s'en séparer , pour s'insinuer à travers

les interstices des fibres , & en diminuer le contact ; de-là le relâchement , l'atonie des solides , même des parties constituantes du cerveau.

D'après une pareille disposition des fluides & des solides , il ne sera pas difficile d'expliquer le trouble que les affections de l'ame excitent dans l'œconomie animale. L'ame , entièrement fixée sur l'objet qui l'affecte , semble n'employer son fluide nerveux que pour l'entretien des idées qui le lui représentent , ou qui lui sont relatives ; les autres parties s'en trouvent frustrées. Par une suite nécessaire , les différentes parties du cerveau sont molestées par la lenteur , l'inégalité avec lesquelles les humeurs y circulent , même par les stases qui peuvent en résulter ; & voilà ce qui sollicite l'impulsion du fluide nerveux dans différentes parties , & y excite les mouvemens désordonnés qu'on y observe , & leur anomalie.

L'atonie des fibres du cerveau me fournit encore la raison de la tenacité des idées de ces malades , même de leur délire mélancolique , en ce que les vibrations successives & continuées des fibres qui produisent ces idées , étant nourries par une méditation profonde , & souvent répétée , sur l'objet , ne sçauroient être facilement croisées par des idées contraires , attendu que les autres



fibres, qui pourroient les produire; sont, par leur atonie, peu susceptibles de vibration, & que les fibres, quoique dissonnes, retenant cette disposition qui leur est renouvelée à chaque instant, deviennent, par une simple succession souvent répétée; peu-à-peu consonnes, ainsi que les mouvemens de deux pendules, placées à une certaine distance l'une de l'autre, qui, quoique d'abord éthérocrones, deviennent peu-à-peu isochrones (a).

La pusillanimité qu'on observe dans ces malades, est une suite de la même disposition des organes du cerveau; car ces malades, ne voyant, pour ainsi dire, ni à droite ni à gauche, &, comme concentrés dans un petit nombre d'idées, ils croient voir de la résistance, de la difficulté en tout; un rien les ébranle, les épouvante: semblables à-peu-près à ces personnes qu'occupe, pendant le sommeil, un rêve fatigant, du moins intéressant, & qu'on éveille tout-à-coup.

Les racornisseurs des fibres me diront, sans doute, qu'en établissant pour cause leur prétendu *racornissement*, on expliqueroit plus aisément les spasmes qui semblent seuls caractériser les affections vaporeuses. J'avoue que leur théorie est plus séduisante de

(a) Astruc, *Quæst. de naturali & præternaturali judicii exercitio.*

prime-abord , & que les indications qu'elle fournit , sont plus simples & plus commodes ; mais je ne sçaurois concilier ce racornissement avec le tempérament décidément phlegmatique de nombre de sujets atteints de cette maladie , avec le vomissement des matieres aigres ou insipides , qu'on observe journellement ; avec l'humidité de la langue , du palais , de la peau des malades , hors du paroxysme sur-tout , la maladie existante. Comment , avec le *racornissement* , trouver la raison des bouffissures qui se rencontrent dans plusieurs de ces malades ? Pourquoi les onctueux , les farineux , les visqueux sont-ils si pernicioeux dans cette maladie ? Pourquoi le laitage , en général , y est-il si contraire ? Pourquoi cette maladie doit-elle si souvent sa naissance à l'usage continué de ces alimens & autres de même nature ?

Se repliant , ils m'objecteront qu'on ne sçauroit imaginer des mouvemens convulsifs , sans supposer une irritation des fibres ; que l'irritation des fibres est toujours en raison de leur tension ; ce qui doit renverser foncièrement mon hypothèse.

Le sang , qui circule dans les vaisseaux , a deux mouvemens , l'un direct , l'autre latéral : ces deux mouvemens sont en raison l'un de l'autre. Le sang , qui ne pèche pas par sa trop grande consistance , circulera

avec plus de facilité, agira avec moins de force, pèsera moins sur les fibres qui entrent dans la composition des vaisseaux, que celui qui aura trop de liaison; ce dernier les forcera, les étendra avec d'autant plus de facilité, que les fibres, qui se trouvent dans le relâchement, solliciteront moins son mouvement direct, & résisteront moins à son mouvement latéral. D'ailleurs tout le monde connoît le domaine que la région épigastrique a sur tous les organes du corps, & principalement sur celui de la tête. Les crudités se rencontrant toujours dans les premières voies des malades *vaporeux*, l'air, qui est contenu en grande quantité dans ces matières crues, par le séjour qu'elles contractent, & par la chaleur du corps, s'en dégage, se raréfie, dilate, distend, irrite les fibres qui, par sympathie, excitent un trouble souvent universel dans la machine. Les spasmes, les épilepsies, que les vers des premières voies causent journellement chez les enfans, & même les adultes, sont une preuve sans réplique de cette sympathie; & c'est ainsi que, sans avoir recours au *racornissement*, on peut expliquer comment les fibres, bien que dans le relâchement, sont susceptibles de tension, d'irritation à-peu-près comme une corde de violon détendue, qu'on rendroit vibratile au moyen d'un étançon, sans avoir recours à la clef.

La meilleure théorie sur le tout, est celle qui a pour base la pratique : or il est de fait que si, dans les affections vaporeuses, on ne rétablit pas le ton des solides, si on ne corrige point les digestions, tous les autres moyens deviennent infructueux ; les plus vantés ne sont que palliatifs, souvent même pernicieux.

Voici, Monsieur, en deux mots, ma conduite dans pareilles maladies. Je conseille à mes malades, lorsque leur situation le permet, la promenade, l'équitation & autres amusemens, comme très-propres à corriger les affections de l'ame, favoriser les digestions, affermir les solides, & détruire la diathèse grumeuse des humeurs : je leur interdis toutes les occupations sérieuses, & le travail trop pénible ; je leur fais faire usage, tant intérieurement qu'extérieurement, des délayans, des humectans, dans les cas seulement où la trop grande liaison des parties intégrantes des humeurs, la paresse du ventre, les coliques, la ténacité des glaires, des crudités qui quelquefois obstruent, pour ainsi dire, les premières voies, le demandent. Je fais venir au secours de ces premiers remèdes les toniques, les roborans ; & ceux qui m'ont paru le mieux réussir, sont, en même tems, antispasmodiques, tels que l'angélique, l'impératoire, le galanga, la livèche, l'iris de

Florence, la valériane, la zédoaire, le quinquina, l'écorce de citron ou d'orange. J'ai reconnu que les cinq derniers méritoient la préférence sur les autres. J'observe de les donner en substance, tantôt en poudre, tantôt en opiat, auxquels j'ajoute quelque doux purgatif, lorsque la quantité des glaires, ou la constipation du bas-ventre le requièrent. Je les donne pendant long-tems, & à plusieurs reprises, observant de faire user, dans les intervalles, des fleurs de tilleul, de camomille, de mille-feuilles théiformément; ou de mélisse, de menthe, dans les cas de foiblesse ou de vomissement.

Voilà, Monsieur, le plan de ma méthode dans les maladies, hors les paroxysmes, dont je puis assurer avec vérité, avoir retiré les plus grands avantages. Je n'ai pas encore eu l'occasion de me procurer vos *Réflexions sur les Vapeurs*. Je me féliciterois beaucoup de pouvoir me rencontrer avec vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.



## R É P O N S E

*De M. MARTEAU , médecin à Amiens ;  
à la dernière Lettre de M. DESBREST ,  
médecin à Cusset , insérée au Journal  
de Mars 1769.*

*Claudite jam rivos , pueri : sat prata biberunt.*

» Un malheur général des écrits produits  
» par les contestations , c'est qu'ils ne sont  
» pas aussi intéressans pour le public , que  
» pour les deux adversaires. *Le censeur croit*  
» *n'avoir jamais assez censuré.* Il relève  
» jusqu'à des minuties , & ne manque pas  
» de donner un mauvais tour à ce qui en est  
» susceptible le moins du monde. L'auteur  
» attaqué veut faire face à tout , & entre  
» dans des apologies dont on l'auroit aisé-  
» ment dispensé. . . . Ils s'entraînent dans  
» des détails si particuliers & si personnels ,  
» qu'on y devient insensible , quand la con-  
» testation dure trop long-tems. Si elle a  
» donné lieu à des éclaircissemens utiles ,  
» & qui aillent au fond de la matière , voilà  
» ce que le public , du moins le public sage ,  
» prend pour lui. »

Ces sages réflexions de l'historien de l'Académie feront , Monsieur , la règle de ma conduite. Le public se lasse bientôt du spec-

tacle de ces fortes de combats. Après avoir vu une ou deux joutes, il laisse les deux champions se battre sur l'arène sans témoins. Vous voudrez donc bien que je ne vous adresse pas une réplique en forme, & que je m'en tienne à ma première réponse. La dispute seroit éternelle; & nous excéderions le lecteur que nous n'avons peut-être déjà que trop ennuyé. Je me repose sur ses lumières. Il rapprochera les pièces du procès, & nous jugera. Il y joindra, sans doute, l'observation de M. Du Monceau. Ce ne sont plus *deux paysans sans astuce, qui racontent, dans la simplicité de leur ame, l'une ce qu'elle a senti, l'autre ce dont il a été le témoin* : ce sont deux époux éclairés; c'est un accoucheur & une sage-femme qui attestent la naissance tardive de leur enfant. Ce témoignage, Monsieur, vous paroît-il aussi suspect que celui de Louis Binant & de la Soyer? Trouverez-vous des raisons pour l'infirmer, ou des nuages pour l'obscurcir? Vous demanderez peut-être si Françoise Bonnet a bien senti ce dont elle s'accuse? si elle avoit le tact si fin, si délicat & si délié, que les objets n'aient pu se grossir à ses yeux? si le fleur De Berghes, son époux, a bien tout vu, tout examiné? Ce phénomène vous paroîtra, sans doute, encore un fait mal vu, absolument contraire à l'ordre de la na-

ture, & que vous devez rejeter. Voilà ; Monsieur, un belle occasion de rentrer en lice, & de disserter encore sur les naissances tardives. M. Du Monceau, dont je connois particulièrement le mérite, & qui s'est fait à Tournai la réputation la plus brillante & la plus solide, ne fera pas un athlète indigne de vous. Je fais cause commune avec lui, & je lui laisserai le soin de répondre aux nouvelles réflexions que vous pourrez produire contre les naissances tardives. Il n'est pas accoutumé comme vous, à voir la nature presque toujours uniforme dans ses productions, & réglée jusques dans ses écarts mêmes. Il sçait qu'elle s'en permet de plus d'une espece, & qui ne paroissent pas moins contraires à ses loix ordinaires, que les prolongations de la grossesse. Ouvrez les Fastes de l'Académie des sciences ; vous y verrez une nouvelle Sara & un nouvel Abraham nous rappeler le tems des patriarches ; une femme de quatre-vingt-trois ans devenir mere avec un époux de quatre-vingt-quatorze ans (a) ; une femme de cent six ans encore réglée (b) ; une autre accoucher à terme de deux enfans, dont l'un n'a que quatre ou cinq mois (c) : vous en verrez une quatrième accoucher encore à terme,

(a) Année 1710, Histoire, pag. 16.

(b) Ibid. 1708, pag. 52.

(c) Ibid. 1702, pag. 30.



&, le lendemain, mettre au monde un embryon de quarante jours (a). J'ai peut-être tort, Monsieur, de vous mettre sous les yeux des faits qui paroissent autant contredire les loix de la nature, que les naissances tardives. Comment pourrai-je vous les rendre croyables, ou même probables ? L'autorité des graves auteurs de qui je les emprunte, ne vous paroît plus un titre suffisant pour décider de leur probabilité, depuis que Paschal a jetté un ridicule éternel sur la doctrine du probabilisme des casuistes. Ces graves auteurs, vous les rangerez, sans doute, à côté de M. Lachenal, curé de Lézon, & des trente crédules témoins qui ont vu Jeanne Charles rendre par la narine gauche du talc, des granites & des fragments de cailloux. Je suis de meilleure composition que vous, Monsieur : faites-nous grace du certificat de tous les gens de votre pays, & je vous promets de croire sur votre parole, que votre parent ni les enfans à la mammelle n'ont point caché l'accouchement qui leur avoit donné du lait dans les seins.

Vous avez raison, Monsieur ; j'aurois eu bien de la peine à me garantir de l'effroi que m'auroit pu causer un bruit semblable au choc de l'eau sur la roue d'un moulin. La

(a) Ibid. 1729, pag. 12.

présence de la Soyer n'auroit pu manquer d'épouvanter même les plus intrépides. Ses voisins auroient eu raison de se plaindre d'un bruit aussi incommode ; mais, comme il n'a pas troublé leur repos, les nouvelles publiques ne l'ont pas annoncé ; & la connoissance n'en a pu parvenir à l'étranger. Sçavez-vous pourquoi cela ? C'est que ce n'étoit point le bruit de son ventre, que la Soyer comparoit au choc de l'eau sur la roue d'un moulin ; c'étoit la continuité des sauts de l'enfant, & la violence de ses mouvemens. Quel dommage que ces réflexions si sublimes portent à faux ! Un peu plus d'attention sur quelques lignes que j'avois pris soin de tracer en lettres italiques, vous auroit épargné cette méprise. Vous auriez deviné que, comme vous, je trouvois ces expressions un peu trop énergiques ; mais vous n'auriez pas confondu les secouffes d'un enfant dans le sein de sa mere, avec un bruit capable d'effrayer les plus intrépides.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'oubliois à satisfaire votre curiosité sur la position du climat qui a vu naître & mourir la génisse précocce dont j'ai fait note dans mon *Post-Scriptum*. La dame, dont je vous ai annoncé tenir ce fait, n'habite point les pays chauds de l'Arabie, de la Barbarie ni des Indes. C'est dans une

province septentrionale qu'on a fait cette observation ; c'est dans une basse cour de Picardie ; & c'étoit si peu un avortement , si bien une portée à terme , qu'il a fallu arracher le veau.

---

## L E T T R E

*De M. BEAUPREAU , maître en chirurgie de Paris , & dentiste , à M. COCHOIS , chirurgien François , & membre de la Faculté de Prague.*

MONSIEUR ,

Habitant un pays où l'art du dentiste est peu cultivé , vous m'aviez prié , il y a quelques années , de vous faire part des découvertes & des progrès de la chirurgie en cette partie : le desir de ne parler que d'après une expérience suivie , & d'être assuré du succès de mes tentatives , est la cause de mon délai.

Je vous entretiendrai aujourd'hui des dépôts du sinus maxillaire ; maladie assez fréquente , comme vous pouvez en juger par les faits recueillis sur ce sujet , dans le quatrième tome des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie : vous y verrez la description des différens moyens qu'on a mis en usage jusqu'à présent , pour en obtenir la cure. J'y suis parvenu par des moyens simples ; & le succès a constamment suivi mes

procédés : je me flatte que vous les trouverez fondés en raison.

Les anciens ont attribué différens usages au sinus maxillaire ; ils regardoient cette cavité comme capable d'augmenter les sons ; ils ont cru qu'elle servoit à l'odorat & à la sécrétion de la morve : selon eux , cette matière étoit ensuite portée hors du sinus , lorsque l'on étoit couché ; que le sinus droit se vidoit , lorsque l'on étoit couché sur le côté gauche , & *vice versa*. Des observations plus réfléchies & plus multipliées sur cette cavité , m'ont appris que ses vrais usages ne sont autres que d'augmenter la profondeur de l'orbite , d'élever l'arcade zygomatique , pour faciliter le jeu du muscle crétaphite ; d'augmenter l'étendue du bord alvéolaire , & la profondeur des narines ; & enfin de coopérer à la configuration plus ou moins agréable de la face. J'ai remarqué aussi que cette cavité ne se vuide pas naturellement : la matière , qui y est contenue , est expulsée par un mécanisme très-simple , que j'expliquerai , après avoir donné une légère description de cette cavité.

Le sinus maxillaire n'existe pas dans le fœtus même à terme ; il ne commence à paroître qu'après la naissance : ce n'est d'abord qu'une substance cellulaire. Ces cellules se renversent les unes sur les autres , s'affaissent , & laissent un vuide au milieu ,  
avec

avec une petite ouverture du côté des narines.

Il y a dans la substance osseuse un grand nombre de vaisseaux, lesquels se réunissent, & forment une membrane qui tapisse cette cavité, & qui s'étend à proportion que les parois osseuses s'écartent. Cette membrane contient des vaisseaux sécrétoires, qui forment sur la surface externe une espèce de velouté. Une partie de l'humeur séparée sert à lubrifier la membrane, & à empêcher son exsiccation par l'air qui y entre & qui en ressort au moyen de la petite ouverture que nous avons dit être dans l'intérieur des narines. La partie la plus tenace de l'humeur s'attache sur le velouté à-peu-près comme du duvet sur du velours. Il y a dans cette cavité plusieurs anfractuosités formées par des lignes osseuses, qui paroissent soutenir la voûte orbitaire : la membrane est plus épaisse & plus rapprochée dans ces endroits, que dans le reste de la cavité. Lorsque le sinus a peu d'étendue, l'orifice est presque parallèle au fond de la cavité : il s'élève, à mesure qu'elle s'aggrandit ; & , lorsque la dilatation est parfaite, il se trouve situé au-dessous du cornet supérieur du nez.

Pour concevoir que la liqueur filtrée dans l'intérieur de cette cavité, s'évacue, lorsque l'on est couché sur le côté opposé, il faudroit supposer l'orifice situé à la partie la

plus déclive ; ce qui n'arrive que lorsque l'on est appuyé sur le sommet de la tête ; de plus, il faudroit que cette liqueur fût liquide, & en assez grande quantité pour pouvoir couler naturellement ; c'est ce qui est contraire aux expériences que nous avons faites, tant sur les vivans, que sur les morts.

Comment donc la nature se débarrasse-t-elle du superflu de la sécrétion qui s'y fait ? Voici comme je le conçois. Lorsque l'on se mouche, on ferme la bouche, on pince le nez, & on fait une forte inspiration. L'air, poussé avec force par les poumons, & trouvant un obstacle à sa sortie, s'insinue dans les sinus par l'orifice naturel ; il soulève les petites parties veloutées de la membrane, & détache la matiere qui y étoit comme adaptée : la bouche & le nez cessant d'être comprimés, l'air s'étend, & entraîne au-dehors cette matiere. Cette sortie est encore favorisée par la configuration de l'intérieur du sinus du côté de l'orifice qui est comme un entonnoir renversé. Pour m'assurer que c'est de cette maniere que l'humeur sort du sinus, j'ai fait plusieurs fois l'expérience suivante. Ayant injecté de la liqueur dans le sinus, par une ouverture pratiquée au bord alvéolaire, & pénétrant dans cette cavité ; que j'ai fermée avec une éponge préparée, j'ai fait coucher les malades sur

le côté opposé : la liqueur , quoique très-fluide & très-abondante , est restée dans la cavité , au moins pour la plus grande partie ; ensuite j'ai fait moucher les malades : toute la liqueur en est sortie. Comment supposer , après cela , qu'une humeur glutineuse , & peu abondante , s'évacuera naturellement , lorsque l'on est couché ? Quoique la membrane , qui tapisse l'intérieur du sinus , soit défendue par des parois osseuses , elle est cependant susceptible d'affections contre nature ; de-là ces dépôts dont la cause la plus ordinaire est la carie des dents molaires qui se trouvent dans l'arcade alvéolaire qui répond à la base du sinus.

J'ai observé qu'à l'extrémité des racines des dents affectées de carie, il y avoit presque toujours un tubercule produit par le gonflement du périoste dentaire ; suite des fluxions (a) que ce prolongement communi-

(a) L'existence de ce prolongement du périoste est démontrée. Il y a quelques années que j'ai trouvé un kyste de la grosseur d'un œuf de pigeon , qui avoit son principe à une racine de dent cassée. Il contenoit une matiere roussâtre : l'alvéole étoit détruite , & la gencive étoit fort dilatée & violette. Au mois de Décembre dernier , j'ai présenté à l'Académie de Chirurgie une racine cassée , avec un tubercule gros comme une grosse noisette : il étoit composé de plusieurs cellules qui contenoient une matiere purulente assez épaisse. M. Mertrud , membre de l'Académie, a été chargé de l'examiner.

quoit assez communément à la membrane qui tapisse le sinus. Cette communication se fait, ou immédiatement par la pénétration des racines dans cette cavité, ou médiatement à travers les porosités de l'os : souvent la tumeur est extérieure ; & le pus pénètre dans l'intérieur, à travers la substance osseuse gonflée, & les porosités dilatées. La membrane interne se détruit ; & le pus s'épanche dans le sinus : cet épanchement s'évacue par l'ouverture naturelle, dans la fosse nazale, lorsque le malade se mouche. J'ai entrepris de guérir ces maladies par un traitement des plus simples : après l'extraction des dents cariées, je perfore l'alvéole par le trou d'une des racines ; quelquefois je ne fais qu'un seul trou des loges des trois racines. Lorsque c'est une grosse molaire, qui a causé le mal, les injections de vin avec le sucre ou avec le miel, si la maladie est récente, suffisent ordinairement pour guérir ; si elle est ancienne, je me sers, sur la fin du traitement, d'une infusion de feuilles de noyer avec l'eau vulnéraire & le miel rosat, à laquelle on ajoûte l'eau de chaux : souvent je la conseille pure, sur-tout lorsqu'il y a soupçon d'un peu de fongosité à la membrane qu'on a nommée *pituitaire*. Si le trou tendoit à s'oblitérer trop vite, on le tiendrait ouvert avec un morceau d'éponge préparée, taillée en cône, & attachée avec



un fil, pour la retirer plus facilement. On supprime l'éponge ; & on cesse le pansement, lorsque le malade ne mouche plus de pus, & qu'il ne sent plus d'odeur dans le nez : la nature alors se charge d'oblitérer le trou ; ce qui ne tarde pas. La simplicité de cette méthode me dispense de panser les malades, si ce n'est pendant les premiers jours ; ensuite ils se pansent eux-mêmes, quand ils le jugent à propos, à leur commodité. Il suffit qu'ils le fassent deux fois par jour, lorsqu'il y a du pus, & une seule sur la fin du traitement. Je leur conseille alors de faire cinq à six injections de suite, afin de déterger parfaitement la membrane : ce traitement dure communément un mois ou six semaines, quelquefois plus, sur-tout s'il y a gonflement à l'os, & écartement de ses fibres, parce que le gonflement de la membrane intérieure aura oblitéré l'orifice naturel du sinus, d'où s'ensuivra la rétention d'une partie de la liqueur filtrée dans la cavité, qui n'aura pu être absorbée : dans ce cas, il faut faire l'ouverture plus grande ; ce qui est aisé à pratiquer ; parce que l'os est, ou ramolli, ou détruit. L'ouverture reste long-tems à se refermer, parce que les fibres osseuses dilatées ne s'affaissent que par degrés, & qu'il faut dessécher la membrane gonflée ou ulcérée. Il n'y a rien à changer au traitement ; mais il est convenable de

prévenir les malades, qu'ils conserveront long-tems l'ouverture, & qu'il n'en résultera aucun inconvénient.

Vous voyez, Monsieur, que cette méthode est bien simple, & bien éloignée de celle de ces praticiens qui croient qu'il est utile de briser fréquemment l'os maxillaire, non-seulement autour du trou qu'ils ont fait, mais qui portent l'instrument jusques sous l'orbite, qui remplissent ensuite le sinus avec des tampons de coton imbibés de baume du Commendeur : ils se servent quelquefois de teinture de myrrhe & d'aloës, dans l'intention de procurer l'exfoliation de l'os carié ; & ils ne manquent pas d'attribuer aux progrès du mal tous les effets qui ne sont que la suite assez ordinaire de leur procédé. L'on ne peut pas briser les os spongieux, que l'on ne forme des éclats, & ayant de pointes qui piquent les chairs, & qui les rendent fongueuses, avec suppuration, comme dans la carie. Ces os s'exfolieroient naturellement, sans le secours de ces teintures qui sont, comme vous le sçavez, de foibles ressources contre cette maladie : l'exfoliation se fait plus vite dans les os spongieux, que dans les os compactes : l'expérience journalière le prouve ; l'on en sent bien la raison. Ces vaisseaux se prolongent plus facilement à travers les porosités de l'os altéré, pour le détacher du

sain, lorsqu'il est spongieux, que quand il est compacte.

J'ai eu occasion de voir deux malades qui avoient souffert, pendant environ deux ans, sans être guéris, plusieurs opérations très-douloureuses, suivant la maniere de traiter que j'ai proscrite de ma pratique.

Le premier est M. Sorel, procureur à Evreux. M. Piet, maître en chirurgie de Paris, a vu le malade avant & après sa guérison. Lorsqu'il me vint consulter, il avoit au sinus un grand trou qui s'étendoit depuis le bord alvéolaire jusqu'à la fosse canine, au-dessus de la petite dent molaire, cause de la maladie, & qui avoit été arrachée. Cette ouverture, & même jusqu'au sinus, étoit tamponnée, ou, pour mieux dire, bourrée de coton imbibé de baume du Commandeur : cette grande brèche étoit la suite de plusieurs opérations très-douloureuses : le malade en avoit eu souvent de fortes échymoses autour de l'œil. Mon premier soin fut de supprimer tous ces tampons, & de faire faire au malade des injections avec le vin sucré. Il partit, peu de jours après ; continua ce traitement jusqu'à parfaite guérison qu'il a obtenue sans difficulté, par le moyen très-simple que j'ai fait succéder aux ramponnemens douloureux, si à charge à la nature, que l'art contrarioit constamment.

J'observerai que, la première fois que je sondai le sinus, je trouvai dans l'intérieur, au-dessus de la seconde petite molaire, l'os découvert d'environ la largeur de l'ongle du petit doigt; ce qui n'a pas été un obstacle à la guérison. Je n'ai rien ajouté aux pansemens, par rapport à cet état: je l'ai vu, l'année d'après, parfaitement guéri.

Le second malade, que je vous citerai, pour juger de la différence de mon procédé, est le sieur Courbec, traiteur, rue Aux-Ours. Après avoir été pansé, vingt mois, tous les jours, avec des tampons de coton, imbibés de baume du Commendeur, & avoir éprouvé plusieurs opérations très-dououreuses, indépendamment de l'extraction de la dent cariée, cause de la maladie, & d'une dent saine, pour augmenter l'étendue du trou fait au sinus, il souffroit toujours des douleurs considérables autour de l'orbite, suite de l'irritation faite journellement à la membrane qui tapisse le sinus, & qui communique intimement avec le prolongement du péricrâne qui recouvre l'intérieur de l'orbite. Ayant été consulté, & m'étant assuré qu'il n'y avoit point de carie, je lui conseillai les injections vulnéraires, aiguës d'eau de chaux. M. Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, a vu l'état du malade, avant que j'entreprisse la cure. Il n'étoit pas nécessaire qu'il prît une

seringue pour s'injecter ; il lui suffisoit de mettre de la liqueur dans sa bouche : la liqueur passoit par le sinus, & sortoit par l'ouverture naturelle qui répond dans l'intérieur du nez.

Je n'ai observé cette circonstance que sur deux ou trois malades. M. l'abbé \*\*\*, chanoine de la cathédrale d'Arras, en est un. Il a eu une pareille maladie avec complication d'accidens, puisqu'avant son arrivée à Paris, il avoit eu deux incisions à la face, une sur l'apophyse nazale, avec l'os découvert, & l'autre dans le tissu graisseux de la paupière inférieure. Il mouchoit beaucoup de pus : la membrane interne du nez étoit gonflée, &c. Etant à Paris, il consulta M. Bellefeste, ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris, qui me l'adressa. L'extraction des deux dernières dents molaires cariées, dont les racines pénétroient dans le sinus, me faciliterent le moyen d'augmenter la perforation de l'alvéole dans cette cavité. Il s'est toujours pansé lui-même : il a resté quelque tems à Paris, à cause de la gravité de sa maladie ; il a guéri sans autre moyen que cette opération, & les injections qui ont été variées suivant l'état dans lequel étoit la membrane interne du sinus. Plusieurs personnes de l'art l'ont vu à son arrivée à Paris : il a tenu l'orifice de la

plaie ouverte près de deux ans, dans la crainte de récidive.

Je préfère encore cette méthode à celle de fonder le sinus par l'ouverture naturelle, dans l'intérieur des narines, sous le cornet supérieur. Comme il est rare de voir de ces maladies qui n'ayent été causées par des dents cariées, on peut regarder la guérison comme impossible, sans l'extraction de ces dents : il n'y a même aucun praticien qui n'ait recours à ce moyen, toutes les fois qu'il y a quelques maladies rebelles aux environs de l'une & l'autre mâchoire, ou aux yeux. Il y a trop d'exemples de ces maladies qui ont résisté au feu, aux caustiques & à tout autre moyen, pour qu'il soit nécessaire de vous en rapporter un grand nombre ; je me bornerai à quelques-unes.

1<sup>re</sup> OBSERV. Il y a environ deux ans que M. Robin, maître en chirurgie, me fit appeler pour un maître à danser, qui avoit souvent des fluxions & une ophthalmie habituelle : elle augmentoit à chaque fluxion. Ayant examiné sa bouche, je trouvai plusieurs mauvaises dents à la mâchoire supérieure, avec l'os gonflé, & des abscesses sur les gencives. Je lui conseillai l'extraction de toutes ces mauvaises dents ou racines : l'ophthalmie guérit sans autre moyen, quoiqu'elle fût fort ancienne.

II. OBSERV. Il y a quelques années que je fus appelé pour une dame qui avoit un petit abcès à la base du menton, entretenu par deux dents incisives qui avoient été limées trop jeunes, & qui s'étoient altérées. On a employé, pendant près de deux ans, bien des moyens : les caustiques n'ont pas été oubliés ; on a même obtenu l'exfoliation de l'os, sans pouvoir guérir la malade. L'extraction des dents a terminé la maladie en moins de quinze jours.

III. OBSERV. Sur la fin de Décembre dernier, il vint chez moi un jeune homme qui avoit à la mâchoire inférieure une fistule d'où découloit beaucoup de pus. Je lui tirai deux racines d'une grosse dent molaire, cassée ; après l'extraction, je sondai la mâchoire qui se trouva perforée. Cette maladie a été abandonnée aux soins de la nature qui a terminé la cure en très-peu de tems.

IV. OBSERV. Dans le courant de l'été dernier, M. Louis m'adressa un malade qui avoit deux ulcères à la joue gauche, d'où découloit beaucoup de pus : le sinus étoit affecté. On avoit pansé ce malade pendant dix-huit mois : une mauvaise dent avoit été tirée en partie. Ayant examiné sa bouche, j'observai qu'il y avoit encore des dents cariées ; je les tirai ; j'augmentai le trou du sinus par l'alvéole de la première dent arrachée ; j'établis ensuite une communication

de l'extérieur de la joue avec le fond du sinus, par le moyen d'un trochisque de *minium*. Les injections de vin sucré furent employées pour déterger le sinus. Cette maladie, qui paroissoit si rebelle, a été guérie en moins d'un mois.

D'après ces observations, on peut juger de quelle utilité il pourroit être de sonder le sinus par l'orifice naturel. Puisque l'application immédiate des caustiques les plus actifs sur un petit ulcère extérieur, n'a pu guérir, que doivent faire les injections introduites dans le sinus, au moyen d'une sonde creuse, sans avoir extrait la dent qui a causé la maladie ? On a beau soutenir que le séjour de la liqueur dans cette cavité est très-avantageux à la guérison de la membrane : il n'est pas nécessaire, pour cela, d'avoir recours à cette opération ; en mettant un petit morceau d'éponge dans le trou de l'alvéole, & évitant de se moucher, la liqueur peut rester deux ou trois heures dans la cavité, comme les malades l'ont éprouvé par l'odeur de l'injection.

Il est encore une autre méthode pour la guérison des maladies du sinus ; c'est l'application du cautère actuel. Je ne pense pas qu'elle soit utile dans bien des cas, sur-tout lorsqu'il n'y a pas d'excroissances à détruire : on peut même y suppléer par le potentiel, soit avec le beurre d'antimoine, soit avec l'eau



mercurielle , &c. dont on imbibe , avec les précautions requises , un petit morceau de bois blanc qui , étant poreux , en retient assez pour agir sur les parties que l'on veut détruire.

Ce simple exposé me paroît suffisant pour encourager à suivre la méthode que je propose , & que j'ai pratiquée avec succès : elle réussira toujours , lorsqu'il n'y aura point de vice interne ni de concrétions polypeuses ; ce qui demanderoit un traitement particulier ; mais ces cas sont rares , & les autres très-communs.

J'ai encore à vous faire part d'une nouvelle opération dont je suis l'auteur , puisqu'il n'y a point d'exemple qu'elle ait été pratiquée avant moi. M. Fauchard , dans son second volume , pag. 282 , rapporte qu'un dentiste avoit percé les gencives , afin de faire tenir une pièce artificielle à la mâchoire supérieure d'une dame ; ce qui ne réussit pas , comme vous pouvez en juger , parce que la pièce entraîna les gencives , & les déchira. Je sentoisi tout l'avantage qu'il y avoit à fixer antérieurement les pièces artificielles de plusieurs dents que l'on place à la mâchoire supérieure ; j'avois perforé plusieurs fois le sinus & l'apophyse palatine , sans qu'il en fût résulté aucun inconvénient ; j'avois vu , au contraire , que le trou devenoit calleux , au moyen d'une

corde à boyau, qui y avoit été introduite. Je me suis déterminé, par les instances d'une dame, à perforer l'arcade alvéolaire, entre la grande & la petite incisive, le plus près de l'union de la gencive avec la lèvre, & dirigeant mon instrument vers le fond du palais. L'os perforé des deux côtés, j'ai passé des fils d'or dans les trous; j'ai recourbé ces fils contre la voûte palatine, passé ensuite dans les trous faits à la pièce artificielle & fixée contre l'alvéole: il y a eu, quelque tems, un peu de suppuration; ensuite elle a cessé; & la pièce, quoique d'une étendue très-grande, tient très-bien, n'étant fixée qu'à une seule dent de côté. M. Louis, choisi par la dame, pour voir mon opération, en a fait un rapport fort avantageux à l'Académie. La malade lui a avoué, ainsi qu'à moi, que cette opération étoit bien moins douloureuse que l'extraction des dents, & que l'os étoit totalement insensible. L'opération fut prompte, parce que l'os étoit spongieux. Je l'ai pratiquée depuis, avec un très-grand succès, sur un homme d'environ quarante-cinq ans: elle a été plus longue par la dureté de l'os maxillaire, & par la rencontre d'une racine de dent, qui avoit été coupée par les fils qui avoient fixé la pièce précédemment. Malgré cette difficulté, le malade a peu souffert, & a été à la campagne le même jour, & le

lende main, ensuite a continué ses fonctions. M. Gervaise, docteur en médecine de la Faculté de Paris, a vu le malade, & a été très-satisfait du succès. La pièce n'est attachée à la mâchoire que par un bout ; & de l'autre à une dent du fond.

La facilité que j'ai eue dans la première opération, & la difficulté que j'ai rencontrée dans la seconde, m'ont fait faire une espèce de trépan perforatif, qui, par un mouvement de rotation, surmonte facilement les obstacles que peuvent offrir les parois extérieures de l'os de la mâchoire : de plus, on évitera au malade l'effort que l'opérateur est obligé de faire, en perçant avec un poinçon, comme j'ai fait dans les deux premières que j'ai pratiquées.

Voilà, Monsieur, des observations que j'ai cru dignes de vous être communiquées, sur les maladies du sinus maxillaire : je ne vous parle point de celles qui arrivent entre les lames de l'apophyse palatine, que les praticiens paroissent avoir confondues avec celles du sinus : il est cependant facile de les distinguer, en examinant l'espèce de dent qui a causé le mal.

Il y a encore une maladie de la bouche, qui mérite l'attention des chirurgiens qui s'attachent à cette partie de la chirurgie ; c'est la suppuration des gencives, qui, détruisant le bord alvéolaire, produit la perte des

dents, sans être affectées de carie. J'aurai occasion de vous entretenir, dans un autre tems, des moyens que j'ai mis en usage pour parvenir à la guérir; lorsque la supuration n'a pas totalement détruit les alvéoles, & que les dents ne sont pas trop allongées & chancelantes; dans ce cas, il n'y a pas d'autre ressource que de les fixer avec des plaques de fils d'or.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## OBSERVATIONS

*Sur les Découvertes d'Os; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

Les anciens avoient cru que, quand un os étoit à découvert, c'est-à-dire dénué de son périoste, il devoit s'exfolier; &, en conséquence, ils ont recommandé de ne pas tenter la réunion des plaies où cet accident se rencontroit, & de les tenir ouvertes jusqu'à ce que l'exfoliation fût faite. Quoique quelques modernes aient reconnu la fausseté de cette opinion, &, en conséquence, le danger de la pratique, j'ai cru devoir publier les observations que j'ai eu occasion de faire à ce sujet, attendu qu'il se trouve encore des chirurgiens qui n'adoptent pas cette  
derniere

SUR LES DÉCOUVERTURES D'OS. 81  
dernière façon de penser , & qui suivent  
aveuglément la première.

1<sup>re</sup> OBSERV. *Jean Trot* , âgé de sept  
ans , natif de cette ville , fut porté dans  
notre hôpital , le 10 Octobre 1763 , pour  
une plaie faite par la roue d'une charrette ,  
qui lui avoit passé transversalement sur le  
front ; plaie qui en occupoit toute l'étendue.  
L'accident étant arrivé la veille , il fut pansé  
avec quelques morceaux de linge appliqués  
sur la plaie , & soutenus par quelques tours  
de bande. En levant cet appareil , je vis  
que le coronal étoit découvert dans l'éten-  
due des deux éminentes que l'on nomme  
*bosses* : le péricrâne , qui les recouvre , étoit  
en partie décollé , & presque tombé en  
pourriture. La réunion , dans pareil cas , ne  
devoit , ce semble , guères convenir , au-  
tant par la nature de la plaie , qui étoit con-  
tuse , que parce qu'elle n'étoit pas récente.  
Cependant , en examinant la grande décou-  
verture qu'il y avoit déjà , & , après m'être  
assuré qu'il n'y avoit point de lésion à l'os ,  
je crus , pour éviter , s'il étoit possible , que  
le coronal fût moins découvert , que je de-  
vois en tenter la réunion ; & je le fis avec  
une bande roulée à deux chefs , dont les  
circuits , en forme de doloire , soutenoient  
& relevoient le lambeau inférieur , tandis  
que le supérieur étoit rapproché par des jets  
de bande , qui passaient verticalement sur

la tête. Ce bandage eut plus de succès que je n'avois osé l'espérer, à cause de la rétraction naturelle de la peau. En le levant, le quatrième jour, je trouvai que la plaie ne laissoit à découvert que la portion du coronal, qui étoit nue dans le premier tems, ainsi que la partie du périoste, qui étoit auparavant contuse & décollée, que je n'avois pas enlevée, & qui tomba, le troisième jour, par la suppuration. Les pansemens, que j'employois, furent des plus simples. Un plumasseau sec, fait de bonne charpie, fut appliqué sur l'os découvert; & sur les lèvres de la plaie, des petites languettes de linge, sur lesquelles il y avoit du cérat étendu. Une conduite aussi simple, avec l'attention de réprimer les chairs avec la pierre infernale, lorsqu'elles augmentoient trop, a parfaitement bien guéri ce malade, sans que j'aye apperçu aucune marque d'exfoliation, malgré les soins que je pris pour la reconnoître.

II. OBSERV. *Philippe Aubert*, de la ville d'Angoulême, se présenta à la porte de l'hôpital, le 23 Octobre 1766, pour qu'on lui donnât des emplâtres pour le guérir d'une chute qu'il avoit faite sur la tête, depuis environ quinze jours. En l'examinant, j'apperçus que les tégumens, en différens endroits, étoient tombés en pourriture, & dans d'autres, tellement œdé-

maciés, qu'il y avoit tout à craindre pour ce dernier accident. Il y avoit à la partie postérieure deux ouvertures qui laissoient à découvert une partie des pariétaux & de l'occipital, de la largeur d'un écu de six livres. Je conseillai à cet homme d'entrer dans notre maison, attendu que les emplâtres, que j'aurois pu lui donner, n'étoient point en état de le guérir. Il suivit mes avis; &, dans le moment, crainte que, jusqu'au panséement du lendemain, le mal n'eût empiré, je lui fis des incisions, en différens sens, sur la tête, jusqu'au lieu du pus; & par-tout je trouvois l'os à découvert, sans aucun vestige de péricrâne; & je puis assurer, sans risque de me tromper, que l'ensemble de toutes ces découvertures laissoit au moins à nud les deux tiers du crâne. Malgré une aussi grande dénudation, le malade sortit parfaitement guéri, le 29 Décembre, en suivant le même traitement que j'avois fait à l'enfant qui a fait le sujet de ma première observation.

Ces observations ne seroient point les seules que j'aurois à rapporter, pour prouver que les os, qui sont à découvert, ne s'exfolient pas toujours. Il y a peu de parties dans notre corps, qui ne m'en aient fourni de semblables, soit que les dénudations fussent la suite de quelques dépôts, ou de quelque cause extérieure. Mais je m'en

tiens à ces deux exemples , les croyant plus que suffisans pour démontrer , avec ce que les autres ont dit , que les os , qui sont à découvert , sans être altérés , ne s'exfolient que très-rarement. Je passe à quelques réflexions sur le traitement de ces maladies.

On propose deux méthodes de panser ainsi les os à découvert , sçavoir avec des remèdes spiritueux , ou avec des remèdes suppurans. J'ai essayé l'une & l'autre méthode ; & j'avouerai , quoique la dernière m'ait paru la meilleure , qu'elle étoit encore susceptible d'inconvéniens. L'application des corps gras recommandés , tels que le baume d'*Arcaus* , ou un onguent digestif , de quelque espèce qu'il soit , se colle sur la surface de l'os ; & souvent , pour détacher ce qui s'y trouve enduit , on est obligé de se servir de la feuille de myrte , qui peut détruire , dans ce cas , les bourgeons des vaisseaux naissans , s'il y en a ; ou par des attouchemens réitérés , offense l'os. De plus , ces corps gras peuvent , s'il m'est permis de m'exprimer ainsi , engouer les vaisseaux régénérans , & empêcher qu'il n'en sorte le suc propre à s'agglutiner avec celui qui vient de la circonférence de la plaie , pour former la vraie cicatrice. La meilleure méthode que je trouve pour panser ces espèces de plaies , c'est d'appliquer sur la surface de l'os un plumasseau sec , fait avec de la charpie bien



peignée. Le pus, que je regarde comme le meilleur émollient, & auquel on ne pourroit suppléer par aucun médicament, se répand, par ce moyen, sur la surface de l'os, découverte, en s'infinuant par-dessous le plumasseau. Il relâche les fibres osseuses, & permet aux vaisseaux, qui sont dessous, de laisser transuder le suc que nous avons dit propre à s'agglutiner avec celui qui vient des vaisseaux de la circonférence de la plaie, & qui forme autour un cercle blanc qui est la marque assurée d'une vraie cicatrisation. La première observation prouve l'avantage de la simplicité de ces pansemens, & la seconde, qu'effectivement le pus est le digestif le plus propre pour obtenir une prompte guérison. Joignez à ces preuves, pour mieux confirmer ce que j'ai avancé au sujet de la propriété du pus dans ce cas, que j'ai observé plusieurs fois que les découvertures d'os, dépendantes de l'inflammation primitive, & de la suppuration du périoste, se guérissent bien plus facilement que celles qui reconnoissent une cause extérieure, & qui enlève le périoste de dessus l'os.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A I 1769.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. à demi du mat.	A 2 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pous. lig.	A midi, pous. lig.	Le soir, pous. lig.
1	7 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{3}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
2	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8	28 6	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
3	5 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	9	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
4	9	14	11 $\frac{1}{4}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
5	10	18 $\frac{2}{3}$	12	28 4	28 4	28 3 $\frac{3}{4}$
6	9 $\frac{1}{2}$	18	8 $\frac{3}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{3}{4}$
7	7	12	7 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
8	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	10	28 2	28 1	28 1
9	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	28
10	7	12	7	28	28	28 $\frac{1}{2}$
11	6 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	6	27 11 $\frac{2}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
12	5	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
13	7	10	10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
14	9 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
15	9	17 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11
16	8 $\frac{1}{4}$	17	10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11
17	8	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10
18	13 $\frac{1}{2}$	16	11 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10	27 11
19	11	14	12	27 11	27 11 $\frac{3}{4}$	28
20	12 $\frac{1}{2}$	18	13	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
21	12	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28	28	28
22	13	23	17 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{3}{4}$
23	15	23	18 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{3}{4}$	28
24	16 $\frac{1}{2}$	22	15 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2
25	13	20	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
26	13 $\frac{1}{2}$	19	16 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28
27	15	21	15	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10
28	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$
29	12	15 $\frac{1}{4}$	11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$
30	10	16 $\frac{1}{2}$	11	27 10	27 10	27 10
31	11 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-E. n. vent.	N-N-E. nuages. vent.	Beau.
2	N-E. beau. vent.	N-N-E. beau. vent.	Beau.
3	N. leg. nuag.	N. nuages.	Nuages.
4	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
5	N. b. nuages.	O. nuages.	Beau.
6	O-N-O. n. v.	O. nuag. couvert.	Nuages.
7	N. couv. v.	O-N-O. nuages.	Nuages.
8	N-N-E. couv. pluie.	S-S-O. couv.	Couvert.
9	O-N-O. c.	O. couv. pl.	Couvert.
10	N O. nuages.	N-O. nuag.	Beau.
11	O. pluie. c.	O. pl. nuag.	Beau.
12	O-S-O. n.	S. nuages.	Beau.
13	E. couv. pl.	S-E. pl. cont.	Nuages.
14	E-N-E. nuag.	E-N E. nuag.	Nuages.
15	N. beau.	N-N-E. n.	Beau.
16	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
17	N-N-E. n.	N-E. nuages. pluie.	Couvert.
18	S. couvert.	S. pl. cont.	Couvert.
19	S-O. couv. pluie. ton.	O-N-O. pl. nuages.	Nuages.
20	S-O. pet. pl. couvert.	S-S O. couv. éclairs.	Nuages.
21	O. pluie fine.	N. couvert. nuages.	Nuages.
22	E. leg. nuages.	E. nuages.	Nuages.
23	E-S E. nuag.	S. nuages.	Nuages.
24	O. nuages.	O. n. éclairs.	Nuages.

# 38 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	O - N - O. n.	O. nuages.	Nuages.
26	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.
27	S - O. couv.	S - O. n. écl. t. gr. pl. grêle.	Pluie.
28	S - O. couv. petite pluie.	S - O. couv.	Couvert.
29	E. nuages.	O - S - O. forte ond. nuages.	Pluie. Nuages.
30	S - O. nuages.	S. pluie.	
31	S - O. pl. nuages. vent.	S - O. couvert. pluie,	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $23 \frac{2}{3}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 5 degrés au-dessous du même terme : la différence entre ces deux points est de  $18 \frac{2}{3}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $8 \frac{1}{2}$  lignes; la différence entre ces deux termes est de  $9 \frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.  
 5 fois du N-N-E.  
 2 fois du N-E.  
 1 fois de l'E-N-E.  
 3 fois de l'E.  
 1 fois de l'E-S-E.  
 1 fois du S-E.  
 4 fois du S.  
 2 fois du S-S-O.

MALADIES REGN. A PARIS. 84

Le vent a soufflé 6 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

8 fois de l'O.

5 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 9 jours beau.

26 jours des nuages.

16 jours couvert.

14 jours de la pluie.

1 jour de la grêle.

5 jours du vent.

4 jours des éclairs & du tonnerre.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1769.*

On n'a presque point observé de maladies nouvelles, pendant ce mois. Les affections catarrhales & rhumatismales, qui régnent depuis quelque tems, n'ont pas paru se ralentir. La petite vérole a continué à se multiplier, sans cependant faire de grands ravages. On a vu également des péripneumonies inflammatoires, & des fièvres intermittentes. Quelques enfans ont été affectés de diverses éruptions à la peau, mais sans fièvre.



*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois d'Avril 1769 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le vent ayant été , ce mois , le plus souvent *nord-est* , il y a eu peu de pluie , quoiqu'elle eût été désirée , vers la fin du mois , pour les nouvelles semailles. Le mercure , dans le barometre , étant descendu , la nuit du 8 au 9 , jusqu'au terme de 27 pouces 3 lignes , & le vent s'étant porté au sud , il y a eu quelques jours de pluie ; mais elle n'a été forte que le 11 , en conséquence d'un orage : depuis ce jour , il n'y a eu presque point de pluie.

Il a gelé , les cinq à six premiers jours du mois : le 5 , le thermometre a été observé , au matin , à 1 degré au-dessous du terme de la congelation. Le tems s'est échauffé vers la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 18 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de

27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

18 fois du N. vers l'Est.

5 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

6 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.

1 jour de grêle.

1 jour d'éclairs.

1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois, mais plus à la fin qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Avril 1769.*

Il y a eu peu de maladies populaires, en ville, pendant le cours de ce mois; quelques fièvres continuës-rémittentes-putrides, des affections catarrheuses, des fausses-pleurésies, de la rougeole, ou de la fièvre rouge, dans un petit nombre d'enfans. Cependant la fièvre continuë a paru plus grave que dans le mois précédent. Les fausses-pleurésies consistoient dans un petit point de côté, avec plus ou moins d'oppression, sans

chaleur ni fièvre considérable. Le sang tiré des veines , n'étoit pas proprement inflammatoire : souvent il y avoit des signes de saburre dans les premières voies , pour laquelle un émétique étoit indiqué , & faisoit bien. L'opiniâtreté du point a obligé , dans quelques malades , d'en venir à l'application d'un vésicatoire sur la partie affectée ; c'étoit le meilleur moyen de le déraciner.

Nous avons vu , dans nos hôpitaux , quelques personnes attaquées d'érésipele au visage , avec squinancie , qui étoit plutôt bilieux qu'inflammatoire. Après quelques saignées , les délayans légèrement incisifs & diaphorétiques , tels que les décoctions de cerfeuil & de pissenlit dans du petit-lait , une infusion de fleurs de sureau dans l'oxymel allongé , &c. suivis des apozèmes laxatifs , étoient les remèdes appropriés.

Il régnoit , à l'est de la campagne , une fièvre miliaire-putride d'un mauvais caractère , & à laquelle nombre de malades ont succombé.

## LIVRES NOUVEAUX.

Jo. Fred. Cartheuser , *med. doct.* &c. *Fundamenta Materiæ medicæ , tam generalis quàm specialis , editio nova , præcedente emendatior , ac longè auctior ; curante Jo. Car. Desessartz , D. M. P.* C'est-à-dire :



Les Fondemens de la Matière médicale, générale & particulière; par M. J. *Fred. Cartheuser*, docteur & professeur en médecine, &c.; édition nouvelle, plus correcte que les précédentes, & considérablement augmentée; publiée par les soins de M. J. *Charl. Desessartx*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez *Cavelier*, 1769, in 12, deux volumes.

Mémoires de l'Académie royale de Prusse, concernant l'Anatomie, la Physiologie, la Physique, l'Histoire naturelle, la Botanique, la Minéralogie, &c. avec un Choix des Mémoires de Chymie & de Philosophie spéculative; des Discours préliminaires, & des Appendices où l'on indique les nouvelles découvertes. Par M. *Paul*, correspondant de la Société royale des sciences de Montpellier, Associé de l'Académie des sciences & belles-lettres de Marseille. A Avignon, chez *Niel*, 1768, in-4<sup>o</sup>, deux volumes.

Mémoires de Chirurgie, avec quelques Remarques historiques sur l'état de la médecine & de la chirurgie en France & en Angleterre, par *George Arnaud*, docteur en médecine, ancien membre de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, & un des professeurs de l'école de Saint-Côme, membre de la Société des chirurgiens de Londres. A Londres, chez *Nourse*; & à Paris,

chez *Desaint*, rue du Foin, 1768, in 4<sup>to</sup>,  
deux volumes.

*Observations on the Asthma and on the Hooping Cough; by John. Millar, M. D.* C'est-à-dire : Observations sur l'Asthme & la Coqueluche ; par M. J. Millar. A Londres, chez *Cadel, Noteman, Johnston & Payne*, 1769, in-8<sup>o</sup>.

Précis historique de la nouvelle Méthode d'inoculer la petite Vérole, avec une Exposition abrégée de cette méthode ; ouvrage destiné à montrer comment elle s'est établie en Angleterre, les grands succès dont elle a été suivie, & qu'elle est dûe incontestablement à M. *Sutton*. Par M. *Power*, docteur en médecine, & instruit par l'auteur même de sa méthode. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez *Le Breton*, 1769, in-12.

Essai suivi d'Observations sur la Phthisie, la Fièvre lente, les Ulceres à la vessie, les Cours de ventre purulens, guéris avec un remède nouveau ; par M. *De la Brouffe*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société royale des sciences de la même ville, &c. avec cette épi-  
graphie :

*Medicus præstantior, qui in præscribendis re-  
mediis parcior.*

A Avignon, chez *Tournel* ; & se trouve à Paris, chez *Vincent*, petite brochure in-12, de 24 pages.

Essais sur la Putréfaction des Humeurs animales, sur la Suppuration, & sur la Croûte inflammatoire, traduits du latin de différens auteurs, auxquels on a réuni toutes les expériences détachées, relatives à cette question, avec une Dissertation sur la Salive, & des Réflexions sur tous ces objets; par *J. J. Gardane*, censeur royal, docteur-régent de la Faculté de Paris, médecin de Montpellier, de la Société royale des sciences de cette dernière ville, & de celle de Nancy, avec cette épigraphe :

*Origo medicinæ, & quidquid solidioris eidem  
inest, ab experientiâ potissimè provenit.*

BAGLIV.

A Paris, chez la veuve *D'Houry*, 1769, in-12.

Réponse à un Ecrit anonyme, au sujet d'un nouvel instrument de chirurgie, propre à extraire les corps étrangers, engagés dans l'œsophage, & à faire passer dans l'estomac les alimens & les médicamens liquides, dans les difficultés d'avaler; par *M. De Beauve*, maître en chirurgie de Paris. A Paris, chez *D'Houry*, 1769, in-8°.

Observations sur les Eaux minérales de Pougues; par *M. Raulin*, docteur en médecine, &c. avec l'Analyse chymique des mêmes eaux; par *M. Costel*, maître apothicaire de Paris. A Paris, chez *Edme*, 1769, in-12.

# T A B L E.

<b>E</b> XTRAIT du <i>Traité des Affections vaporeuses des deux sexes.</i> Par M. Pommé, médecin.	Page 3
<i>Observations sur une Fluxion catarrhale de la Vessie.</i> Par M. Planchon, médecin.	21
— sur le <i>Ver solitaire.</i> Par M. De Laborde, médecin.	35
— sur deux <i>Maladies spasmodiques.</i> Par M. Taille, médecin.	41
<i>Lettre à l'Auteur des Réflexions sur les Affections vaporeuses.</i> Par M. Laugier, médecin.	47
<i>Réponse de M. Marteau, médecin, à M. Desbrest, au sujet des Naissances tardives.</i>	58
<i>Lettre sur les Maladies des Sinus.</i> Par M. Beaupreau, chirurgien.	63
<i>Observations sur les Découvertes d'Os.</i> Par M. Martin, chirurgien.	80
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1769.</i>	86
<i>Maladies qui ont régné à Paris; pendant le mois de Mai 1769.</i>	89
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Avril 1769.</i> Par M. Bouchet, médecin.	90
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril 1769.</i> Par le même.	91
<i>Livres nouveaux.</i>	92

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1769. A Paris, ce 23 Juin 1769.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

A O U S T 1769.

---

TOME XXXI.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

A O U S T 1769.

---

P R E M I E R E X T R A I T.

Medical Transactions published by the College of Physicians in London; vol. I. *C'est-à-dire : Transactions médicales, publiées par le Collège des Médecins de Londres; vol. I. A Londres, chez Baker & Doddsley, 1768, in-8°.*

**C**ONVAINCU que les raisonnemens purement abstraits ont très-peu contribué aux progrès de la médecine, & que ceux qu'elle a faits depuis le commencement du dernier siècle, sont principalement dûs à l'attention que les observateurs ont prêtée aux phénomènes que le hazard ou

l'expérience leur ont offerts, & au soin que les Sociétés sçavantes ont eu de nous conserver leurs observations, le Collège des Médecins de Londres a résolu de recueillir avec soin tous les faits de médecine qu'on voudra lui communiquer, & de publier ceux qui lui paroîtront les plus utiles. Quoique son but principal soit de compléter l'histoire des maladies, & de constater les effets des différens remèdes, il ne refusera cependant pas de recevoir tous les autres Mémoires qu'on lui enverra, pourvu qu'ils soient relatifs à la médecine. Il ne croit pas devoir donner aucune préférence aux cas rares & extraordinaires; il publiera cependant ceux qu'on lui adressera, persuadé que tous les faits méritent d'être conservés, parce qu'ils apprennent toujours quelque chose. On ne finiroit point, si on vouloit recueillir les cas particuliers qui se présentent chaque jour dans les maladies communes, & les effets ordinaires des remèdes; mais il arrive souvent que, dans ces cas même, on s'éloigne avec succès des routes battues, & qu'on fait des tentatives heureuses. Le Collège exhorte les auteurs, qui lui feront part des succès qu'ils auront eus en ce genre, à élaguer de leurs observations les accidens communs dont on doit supposer que tous les médecins sont suffisamment instruits. Enfin il desireroit beau-



coup que les auteurs ne se bornassent pas à rapporter leurs succès : un praticien consommé rendroit un très-grand service à l'art, en publiant les cas particuliers où les méthodes accréditées ont été sans effet, ou ont paru nuisibles.

Ce premier Recueil contient vingt-une pièces : nous allons tâcher de présenter à nos lecteurs ce qu'elles contiennent de plus essentiel. Nous ne nous arrêterons cependant pas aux *Remarques de M. Guillaume Héberden sur les Eaux des puits de la ville de Londres*, ces Remarques ne pouvant avoir qu'une application très-indirecte à nos eaux qui, en général, sont plus douces & plus saines que celles qui font la boisson ordinaire des habitans de Londres ; mais voici une observation qui nous a paru mériter l'attention des médecins qui habitent des pays dont les eaux sont crues ou dures, c'est-à-dire chargées de terre calcaire en dissolution, de sélénite, & de sels nîtreux & marin à base terreuse. Il est assez ordinaire que, pour rendre ces eaux moins dures, on les fasse bouillir. M. Héberden convient qu'à la vérité, on les dépouille, par cette méthode, de la plus grande quantité de leur terre & de leur sélénite ; mais on augmente nécessairement la proportion des autres matières salines au dissolvant ; ce qui les rend peut-être plus mal-faisantes. Il propose de précipiter

la matiere terreuse, tant celle qui est pure ; que celle qui est unie aux trois acides minéraux, & constitue les sels de ces eaux avec un peu d'alkali fixe bien pur : par ce moyen, on change la nature de ces sels, & on les rend par-là moins mal-faisans. Voici encore une autre remarque qui nous a paru mériter l'attention de nos lecteurs : cet auteur paroît persuadé que l'usage de l'eau distillée pour boisson ordinaire, pourroit être d'un grand secours dans les affections glanduleuses, étant assez porté à croire que les engorgemens les plus ordinaires de ces organes reconnoissent pour cause les eaux dont les malades ont fait usage.

Le second Mémoire a pour objet l'*Elephantiasis* : il est de M. Thomas Héberden, frere du précédent, qui exerce la médecine à Madere où cette maladie est assez commune. Nous nous dispenserons de rapporter la description qu'il en fait, cette description ne différant que très-peu de celle qu'Arétée de Cappadoce nous a transmise, & surtout de celle qu'on trouve dans l'excellente *Histoire de l'Elephantiasis de M. Raimond*. Mais une remarque qui nous paroît particulière à notre auteur, c'est que cette maladie attaque les personnes qui en sont infectées, de deux manieres très-distinctes ; l'une, vive & prompte, à la maniere des maladies aiguës ; l'autre, plus lente, plus insensible,

& , par conséquent , plus insidieuse. La premiere est souvent la suite de la crapule ; & les habitans de Madere l'attribuent communément au mélange de certains alimens , tels que le poisson , les légumes aqueux , & le laitage : les passions vives de l'ame n'ont pas moins d'énergie pour l'exciter. On n'entreprend guères de traiter que cette premiere espece : l'espece chronique n'étant pas si apparente , les malades la négligent , & tâchent de la cacher jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au point d'être incurable. M. Héberden a vu plusieurs accidens de la premiere espece céder à la methode anti-phlogistique , c'est-à-dire aux saignées , aux potions salines , & à la solution de crème de tartre dans l'eau pour boisson ordinaire. Lorsque la fièvre est calmée , on passe à l'usage du quinquina avec l'écorce de sassafras , & à des lotions incisives. Il a vu également pallier quelques maladies confirmées ; mais il n'a jamais vu qu'un seul exemple d'une cure radicale , dans ce dernier cas : nous croyons devoir le transcrire ici. Il paroît persuadé que , si les succès sont si rares , cela ne vient que de ce que les malades n'ont pas assez de persévérance pour continuer l'usage des remedes , & observer le régime pendant tout le tems qu'il seroit nécessaire pour opérer une cure complete.

L'éléphantiaque confirmé , que M. Hé-

berden guérit, avoit le visage & les extrémités couverts de tubercules livides & squirreux ; il étoit d'une maigreur extrême ; ses sourcils étoient enflés ; le poil en étoit entièrement tombé ; les os du nez s'étoient affaïffés ; les aîles en étoient tuméfiées , ainsi que les lobes des oreilles : il avoit une cataracte dans chaque œil , qui le privoit presque entièrement de la vue ; les extrémités étoient insensibles ; & il avoit perdu le mouvement des doigts des pieds & des mains. M. Héberden tenta, pendant sept ans, tous les remèdes qu'il crut les plus propres à évacuer l'humeur morbifique par la voie des sueurs ou des urines, tels que l'antimoine crud, l'essence d'antimoine, l'antimoine crud uni à l'æthiops minéral ; les pilules altérantes de Plummer, aidées d'une infusion de saffras ; le mercure doux à petites doses, les frictions mercurielles, la solution de sublimé avec la décoction de saffras, la décoction de falsepareille, les sels neutres, la teinture de cantharides, le petit-lait simple & médicamenteux, les bains d'eau tiède, les bains médicinaux, &c. Il continua chacune de ces méthodes pendant des mois entiers ; & , quoiqu'il se flatât souvent d'avoir fait quelques progrès, il n'étoit pas long-tems à revenir de son erreur. Les bons effets que le quinquina a coutume de produire dans les mortifications, les plaies,

& sur-tout dans les affections écrouelleuses, le déterminèrent à le tenter dans cette maladie; en conséquence, le 28 Mars 1758, il prescrivit à son malade un électuaire composé d'une once & demie du meilleur quinquina, & de demi-once d'écorce de la racine de saffras, l'un & l'autre en poudre, incorporés avec une suffisante quantité de syrop simple. Le malade en prenoit de la grosseur d'une grosse muscade deux fois le jour : outre cela, il lui faisoit laver, matin & soir, ses bras & ses jambes avec la lotion suivante, décrite par Quincy : Prenez d'esprit-de-vin, huit onces; de lessive de tartre, une once; d'esprit de sel ammoniac, deux gros : mêlez; & il lui fit appliquer un large vésicatoire entre les deux épaules.

A la fin de Mai, les tubercules parurent considérablement amollis; le 28 Juin, ils étoient entièrement dissipés; &, à leur place, les parties étoient couvertes d'une efflorescence écailleuse, d'un rouge très-vif, ressemblant à une dartre. Le 8 Juillet, cette éruption avoit perdu la vivacité de sa couleur : elle devint brune, pela, & laissa la peau saine & nette. Le malade recouvra peu-à-peu la sensation à ses bras & à ses jambes, avec le mouvement de ses doigts & de ses orteils; le poil de ses sourcils revint. Le seul vestige de la maladie qui lui reste, c'est que son nez est épaté. Les cataractes

sont entièrement guéries ; & le malade a repris son embonpoint. Son régime, pendant tout le tems de la cure, consista à manger de la viande à son dîner, quelquefois de la volaille, mais le plus souvent du bœuf : à son déjeûner, il prenoit des tartines de pain & de beurre, & deux tasses de café avec moitié lait. Il soupoit souvent de la même manière, ou bien il goboit deux œufs frais : on lui permettoit de manger de la laitue, & quelquefois des concombres frais. Ce malade étoit âgé de trente-un ans. Il a conservé une si grande confiance pour le remède qui l'a guéri, qu'il n'a jamais cessé d'en prendre, chaque jour, depuis le moment qu'il l'a commencé. M. Héberden termine son récit, en observant qu'il ne s'est jamais apperçu que les remèdes mercuriels aient aigri cette maladie, comme on le pense communément, quelque attentif qu'il ait été à bien observer leurs effets.

Les ascarides sont le sujet du troisième Mémoire : il a été communiqué par M. G. Héberden. Un médecin de ses amis, qui y étoit sujet depuis son enfance, a fait les observations suivantes : Les symptômes, que cette espèce particulière de vers a coutume de produire, sont une sensation très-incommode dans le rectum, & une demangeaison presque insupportable à l'anus ; l'une

& l'autre se font sentir plus fortement aux approches de la nuit, & ne permettent de dormir que fort tard. Elles sont accompagnées d'une chaleur si forte, que le rectum en devient enflé, tant intérieurement qu'extérieurement; &, si on ne calme pas promptement ces symptômes, ils produisent un ténésme accompagné de déjections muqueuses. Quelquefois le malade éprouve des tranchées dans le bas-ventre, un peu au-dessus des os pubis. Lorsque les douleurs sont très-vives, le malade rend une mucosité sanguinolente, dans laquelle il y a souvent des ascarides vivans. On les accuse quelquefois de troubler le sommeil, & de produire de légers maux de tête.

Les purgatifs & les lavemens irritans sont d'un foible secours. L'observateur a essayé les lavemens de tabac, ceux d'eau de chaux, sans en retirer aucun avantage. Six grains de sels de mars, dissous dans six onces d'eau, produisirent de la douleur dans le rectum, de légères tranchées sans purgation, & du ténésme; mais ils entraînent quelques ascarides qui étoient tous vivans. Ces douleurs ne cessèrent que lorsqu'on eut injecté un peu de lait tiède. Les lavemens de lait & d'huile calment immédiatement le ténésme & les déjections muqueuses: si l'on est obligé de purger, dans cette circonstance, il faut que ce ne soit qu'avec de la manne

& de l'huile ; la rhubarbe même est trop irritante. Mais , en général , le purgatif , qui a le mieux réussi , & dont , par conséquent , le malade a fait le plus d'usage , est le cinnabre & la rhubarbe , de chaque , demi-gros : cette poudre ne manquoit jamais d'entraîner une mucofité transparente comme du blanc d'œuf , dans laquelle on voyoit remuer une grande quantité d'ascarides. Le cinnabre adhéroit souvent à cette mucofité , qui ne venoit jamais en si grande quantité , lorsqu'il n'y avoit pas de cinnabre dans la médecine. Le mercure doux n'agissoit que comme tous les autres purgatifs un peu vifs. L'huile en lavement entraînoit quelquefois ces animalcules ; elle nageoit sur la mucofité dans laquelle les ascarides étoient vivans : cette mucofité les défendant contre tout ce qui pouvoit leur nuire , lorsqu'on les en retiroit , & qu'on les exposoit à l'air , ils cessent de se mouvoir , & paroissent mourir en peu de minutes. En général , la santé du malade ne paroît pas avoir beaucoup souffert de cette longue incommodité.

La quatrième pièce communiquée par le même médecin , est la relation de l'effet singulier d'une très-grande dose de sel marin dans une maladie vermineuse extraordinaire ; effet observé par M. Leigh Thomas , chirurgien à Hawarden dans le comté de Flint. Daniel Néal fut attaqué , vers le mois



de Février 1757, d'une douleur extraordinaire dans l'estomac, accompagnée de nausées, de vomissement, de constipation & d'une perte presque totale du sommeil & de l'appétit. Il tomba bientôt dans le marasme le plus affreux, & perdit la faculté de marcher, & même de se tenir debout : son ventre durcit, & se retira au point que le sternum recouvroit le nombril ; ses urines furent constamment laiteuses, & déposèrent un sédiment blanc ; ses excréments étoient durs, pelotonnés, & ressembloient à des crottes de brebis, d'une couleur brune ; encore ne les rendoit-il qu'au moyen de quelque remède. Dans cette situation fâcheuse, il tenta différens remèdes qui ne lui procurèrent aucun soulagement. Il entra, dans l'été de 1761, dans un hôpital où on le traita avec beaucoup de soin, mais avec aussi peu de succès. Il languit ainsi jusqu'aux fêtes de Noël de la même année, qu'un de ses voisins lui conseilla d'avalier de l'eau & du sel, prétendant avoir vu quelqu'un qui avoit été guéri, par ce moyen, de douleurs semblables. Encouragé par ce récit, Néel fit dissoudre deux livres de sel ordinaire dans deux pintes d'eau de fontaine, & but le tout en moins d'une heure. Peu de tems après, il sentit une forte oppression dans la région de l'estomac, se trouva très-mal, & vomit avec beaucoup de violence : au quatrième vomisse-

ment, il rendit environ une demi-chopine de petits vers *en partie ascarides* ; & le reste ressembloit aux vers qu'on trouve dans les intestins des chevaux, étant seulement plus petits, & de la grosseur d'un grain de froment : après cela, le sel s'ouvrit un passage par les intestins, qui étoient entièrement fermés depuis quinze jours. Il eut tout de suite cinq ou six selles copieuses, fétides, teintées de sang, dans lesquelles il y avoit une quantité de vers semblables à ceux qu'il avoit vomis. Fatigué par la violence de cette opération, il se coucha, & s'endormit d'un sommeil tranquille, qui dura deux heures, pendant lesquelles il sua beaucoup, & se réveilla fort soulagé, ne se plaignant que d'un sentiment d'érosion dans la gorge, l'estomac & les intestins, & d'une soif inextinguible, qu'il tâcha d'appaîser, en buvant une grande quantité d'eau froide, de petit-lait, de lait de beurre, &c. Les urines venoient en petite quantité ; & il ne les rendoit qu'avec beaucoup de peine, étant fortement imprégnées de sel ; d'où s'ensuivit une dysurie & une strangurie. Cependant ces accidens se calmerent peu à-peu par l'usage des boissons ci-dessus ; & , le troisième jour, il se trouva si parfaitement rétabli, qu'il reprit encore deux autres livres de sel, dissoutes dans la même quantité d'eau : les effets furent presque les mêmes, à la réserve que les vers étoient morts, &

qu'ils étoient accompagnés d'une grande quantité de glaires. La soif, la strangurie, &c. recommencerent ; mais elles céderent au même traitement que la première fois. Il sua copieusement pendant trois jours, dormit tranquillement, & commença à s'étendre sans douleur. Le cinquième jour, il quitta son lit ; & , quoiqu'encore foible, il fut en état de marcher : ses forces & son appétit se rétablirent bien vite ; & il jouit maintenant d'une santé parfaite. Il continue à prendre, pendant deux ou trois jours avant chaque nouvelle lune, une demi-livre de sel dans une chopine d'eau, quoiqu'il ne sente aucun retour de sa maladie.

La nyctalopie est une maladie peu commune, qu'on trouve rarement décrite : en voici un exemple assez singulier, rapporté par M. G. Héberden. Un homme d'environ trente ans, fut attaqué, dans le printemps, d'une fièvre tierce, pour laquelle il fit usage du quinquina, mais en trop petite quantité ; ce qui ne fit qu'affoiblir les accès. Il prit les bains froids : au second, la fièvre disparut entièrement. Trois jours après son dernier accès, étant employé à bord d'un vaisseau sur la rivière, il observa, au coucher du soleil, que tous les objets prenoient une teinte bleue : cette teinte prenant de plus en plus de l'intensité, il finit par ne plus rien appercevoir, distinguant à grand

peine la lumière d'une chandelle. Le lendemain matin, au lever du soleil, sa vue se rétablit parfaitement. La nuit suivante, il éprouva le même accident, qui se renouvela pendant les douze jours & nuits qu'il resta encore à bord. Au bout de ce tems, il descendit à terre; &, en trois jours, sa vue se trouva parfaitement rétablie. Un mois après, il fut à bord d'un autre vaisseau: au bout de trois jours, sa nyctalopie revint comme la première fois, & se renouvela pendant neuf nuits qu'il resta dans ce vaisseau. Il revint à terre où il n'éprouva point le même accident: quelque tems après, il monta dans un autre vaisseau où il demeura dix jours, pendant lesquels il ne perdit la vue que deux fois; &, depuis ce tems-là, il ne l'avoit plus perdue. Au mois d'Août suivant, il se plaignit d'un défaut d'appetit, de foiblesse, de difficulté de respirer, & d'une toux importune: il fut promptement abbatu, eut des frissons fréquens, des douleurs de reins, de la difficulté d'uriner, des vomissemens: ces accidens allerent en augmentant jusqu'à la mi-Novembre qu'il mourut. M. Héberden remarque que cet homme avoit travaillé dans les fonderies de plomb, & qu'il y avoit perdu deux fois l'usage de ses mains.

De toutes les pièces qui composent ce Recueil, il n'en est point qui nous ait paru mériter

mériter plus d'attention que les *Observations sur les Cancers* de M. Mark Akenfide, l'un des médecins du roi d'Angleterre. Cet auteur rapporte d'abord une obfervation qui lui a paru propre à jeter du jour sur l'origine de l'efpece la plus ordinaire de cancers. Nous ne croyons pas devoir la rapporter, parce qu'elle n'a rien qui puiffe conduire au traitement de ce genre de maladies; nous allons donc paffer à celles qui font plus relatives à la pratique.

Les avantages que le mercure fublimé corroſif parut, il y a quelques années, avoir ſur toutes les autres préparations mercurielles dans les maladies vénériennes, firent penſer à M. Akenfide, qu'il pourroit également être utile dans les écrouelles & dans les ulcères d'un mauvais caractère. L'expérience l'ayant convaincu de la vérité de cette opinion, il commença à faire quelques eſſais du même remède dans les cancers, quelque tems avant qu'on n'eût commencé à parler de la ciguë. Nous allons rapporter un précis des obſervations qu'il fit à ce ſujet.

Au commencement de l'année 1760, une femme de cinquante ans entra à l'hôpital de Saint-Thomas, pour une tumeur ſquirrhueuſe qui s'étendoit depuis la foſſe articulaire de la mâchoire inférieure, dans tout l'intérieur de cette mâchoire, au point d'em-

pêcher la déglutition, & de lui causer des douleurs vives dans la gorge & toute la bouche, accompagnées d'un mauvais goût & d'une mauvaise odeur. La surface de la tumeur n'étoit pas moins douloureuse ; la douleur, qui s'étendoit jusqu'aux tempes, étoit lancinante comme dans le cancer. M. Akenfide lui fit prendre, deux fois le jour, le quart d'un grain de sublimé corrosif dans une cuillerée d'eau-de-vie, ordonnant de lui tenir le ventre libre, en lui faisant prendre, chaque jour, environ trois demi-septiers d'eau de Lambeth. Elle éprouva un soulagement très-prompt de ce régime : les douleurs s'appaîserent peu-à-peu ; la tumeur squirrheuse diminua ; la déglutition devint plus facile, & sa bouche fut délivrée du mauvais goût qu'elle sentoit ; de sorte qu'en moins de cinq semaines, elle demanda à sortir de l'hôpital. La maladie reparut quelque tems après qu'elle eut discontinué ses remèdes ; &, la fièvre étant survenue vers le même tems, elle se trouva plus affectée que jamais. Elle fut reçue une seconde fois dans l'hôpital. Dès que la fièvre fut calmée, M. Akenfide la remit à l'usage du sublimé : elle en éprouva le même succès ; de sorte qu'en moins d'un mois, elle se trouva si bien, qu'on ne put pas la retenir plus long-tems. On n'a plus entendu parler d'elle : quoiqu'on ne puisse

pas dire qu'elle ait été guérie, il est cependant vraisemblable qu'elle a continué à se bien trouver.

Peu de tems après, notre auteur fut consulté pour une femme plus âgée, dont la langue, après avoir été, pendant quelque tems, tuméfiée & squirrheuse, devint ensuite ulcérée & cancéreuse : elle sentoit des douleurs très-aiguës dans l'ulcere & dans les parties voisines. Le sublimé corrosif, qu'on lui administra à la dose d'un quart de grain deux fois le jour, & le soin qu'on prit de lui tenir le ventre libre, guériront presque entièrement cette maladie en quelques semaines : l'ulcere fut cicatrisé ; les douleurs s'évanouirent ; & il ne resta presque rien de la tumeur. Dans d'autres cas, où l'ulcere étoit plus ancien, plus étendu & plus profond, ce remède n'a pas paru avoir un grand effet.

Vers ce tems, parut l'Ouvrage de M. Storck sur la ciguë. M. Akenfide essaya ce remède sur un grand nombre de malades, dont les uns avoient des cancers ulcérés de différentes dates ; les autres, des tumeurs squirrheuses non ulcérées, mais accompagnées de douleurs aiguës : il l'essaya aussi dans les tumeurs écrouelleuses, dans les vieux ulcères d'un mauvais caractère, soit internes, soit externes ; & il convient de bonne foi qu'il n'eut qu'une bien petite part

des succès qu'il s'étoit promis, d'après l'autorité de M. Storck. Il s'est convaincu que ce remede pouvoit être employé sans danger; qu'à la vérité, il causoit quelquefois un peu de mal à l'estomac, mais qu'on y remédioit aisément, en faisant prendre au malade quelque aromatique chaud; quelquefois aussi elle produisoit de légers vertiges accompagnés de sueurs froides qu'on calmoit par le même moyen. Dans le commencement, elle purgeoit quelquefois; mais, à mesure que les malades s'y accoutumoient, elle cessoit de produire cet effet, & paroissoit même produire l'effet contraire.

Quant à son action sur les parties affectées, elle paroissoit d'abord promettre beaucoup. Les douleurs aiguës des tumeurs squirrheuses étoient suspendues comme par enchantement: la matiere ichoreuse des ulceres prenoit quelquefois, en quarante-huit heures, le caractère d'un pus louable. La décoction de ciguë, appliquée extérieurement en fomentation, ou en cataplasme, dans les tumeurs écrouelleuses, produisoit d'abord des changemens favorables. Mais aucun de ces effets n'étoit permanent: il y en avoit peu qui se soutinssent au-delà de quinze jours. Quand on s'appercevoit que le remede cessoit d'agir, on en augmentoit la dose: les choses sembloient reprendre une meilleure tournure, & la cure avancer;



mais ces progrès n'étoient pas plus constans. En général, la ciguë a paru agir comme tous les narcotiques qui font des merveilles dans le commencement, & qui perdent leur efficacité, à mesure que le malade s'y familiarise; la reprenant, lorsqu'on les emploie en plus grande quantité, jusqu'à ce que la dose soit portée au point qu'on ne puisse plus l'augmenter; pour lors le malade tombe dans un état souvent pire que celui dont on l'avoit tiré. M. Akenfide convient cependant que, dans les cancers, sur-tout dans ceux de la matrice, la ciguë agit comme une sorte d'anodin spécifique, & calme les douleurs beaucoup plus efficacement que l'*opium* & tous les autres narcotiques; ce qu'il prouve par l'exemple d'une femme d'environ cinquante ans, qui avoit eu plusieurs enfans. Elle avoit un cancer à la matrice, qui paroissoit faire des progrès, depuis que ces menstrues avoient cessé. Elle sentoit dans le bas-ventre des déchiremens presque continuels, accompagnés de douleurs très-aiguës comme dans les cancers; ce qui l'obligeoit de garder le lit depuis quelque tems. Elle rendoit aussi journellement par le vagin une grande quantité d'une matiere ichoreuse, verdâtre, fort âcre. M. Akenfide lui prescrivit un demi scrupule d'extrait de ciguë deux fois le jour: ses douleurs se calmerent en très-peu de tems;

l'écoulement s'arrêta presque entièrement ; & elle fut en état de se lever , & même de sortir. Le remede la purgeoit en quelque forte , & n'occasionna ni maux d'estomac , ni vertiges , ni sueurs froides. Cet état se soutint pendant dix jours , au bout desquels les douleurs revinrent par degrés. Il augmenta la dose du remede à quinze grains deux fois le jour , qui ramenerent le calme comme la premiere fois : ce calme se soutint pendant dix jours , au bout desquels les douleurs redevinrent plus fortes que jamais. M. Akenfide n'ayant pu la voir dans cette circonstance , après quarante-huit heures de tourmens , elle tomba dans une affection comateuse , le délire , & mourut.

M. Akenfide a cru pouvoir conclure du calme , quoique passager , que la ciguë a coutume de produire , qu'elle pouvoit être d'un très-grand secours dans le traitement de cette formidable maladie , si l'on pouvoit lui associer quelque remede capable de résoudre les obstructions squirrheuses , & de corriger l'acrimonie & la putridité des fluides. On a vu ci-dessus ce qu'on pouvoit attendre du sublimé corrosif : le quinquina est reconnu pour un excellent remede dans les mortifications , les ulceres d'un mauvais caractère , pour lesquels on le joint souvent avec succès aux remedes altérans mercuriels. Il étoit donc naturel de l'essayer dans

les cancers, joint à la ciguë ou au sublimé corrosif, ou à tous les deux en même tems. Nous allons rapporter l'histoire de trois maladies que cet auteur a traitées par cette méthode.

Une femme de trente ans, d'une constitution saine, quoique délicate, peu de tems après être accouchée, sentit une douleur dans le côté du ventre, qui dura un mois sans intermission, & ensuite l'abandonna. Peu de tems après, elle s'aperçut d'une dureté & d'une tumeur à la matrice. Cette tumeur s'accrut lentement, & enfin fut accompagnée de douleurs lancinantes, comme dans un cancer commençant. Il y avoit un mois qu'elle étoit dans cet état, lorsque M. Akenfide la vit : ses douleurs étoient si violentes, qu'elles lui arrachotent quelquefois des larmes, & même des cris. Le squirrhe se faisoit sentir au-dessus des os pubis. Il lui ordonna, deux fois le jour, cinq grains d'extrait de ciguë ; & , trois fois le jour, trois onces d'une décoction de quinquina, faite dans la proportion d'une once par livre de décoction. Il augmenta, par degrés, la dose de la ciguë jusqu'à un demi-scrupule. Par cette méthode, ses douleurs furent bientôt calmées : l'enflure & la dureté diminuèrent ; & , en six semaines, tout fut disparu. Mais, au bout de quelque tems, elle s'aperçut, dans le bas-ventre, d'une

tumeur d'une autre espece , qui étoit vraisemblablement causée par une hydropisie commençante de l'ovaire. On lui fit aussi-tôt discontinuer l'usage des premiers remedes ; & ce nouvel accident céda bientôt à une infusion amere , avec les sels lixiviels , & à quelques autres apéritifs. M. Akenfide apprit , long-tems après , qu'elle jouissoit de la meilleure santé , & qu'elle n'avoit eu aucun retour de ses douleurs , ni de son squirrhe.

Le second exemple , que M. Akenfide rapporte de l'efficacité de cette méthode , est celui d'une femme d'un moyen âge , qu'il traita en 1763. Cette femme avoit eu , pendant long-tems , la langue gonflée & squirrheuse du côté gauche , dans presque la moitié de sa longueur. Lorsqu'il fut appelé , il y avoit un ulcere d'environ un pouce de long , qui avoit l'air dentelé , & étoit couvert d'une mucofité blanche. Elle y sentoit des douleurs vives & lancinantes , qui s'étendoient à toute la joue , & jusqu'aux tempes : elle étoit d'ailleurs assez bien , & d'une bonne constitution. M. Akenfide lui prescrivit cinq grains d'extrait de ciguë deux fois le jour , un quart de grain de sublimé deux fois le jour , trois onces de décoction de quinquina trois fois le jour. Ses douleurs commencerent à se calmer au bout de quarante-huit heures ; & elles étoient entièrement dissipées au bout

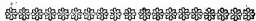
de huit jours. L'ulcere guérit peu-à-peu. Après trois semaines d'usage de ce remede, il lui survint une salivation qu'on ne jugea pas à propos d'arrêter : elle continua donc le sublimé ; mais elle substitua la décoction des bois à celle de quinquina. Elle fut tenue à cet usage pendant trois semaines, pendant lesquelles elle rendit, chaque jour, une chopine ou trois demi-septiers de salive, sans le moindre retour de ses premiers maux. Elle fut prise alors d'une fièvre catarrhale avec un point de côté : on lui fit cesser la ciguë & le sublimé. La fièvre céda à un traitement méthodique : depuis ce tems, elle s'est toujours bien portée.

Un matelot, entre 40 & 50 ans, entra à l'hôpital Saint-Thomas, au mois de Janvier 1767, pour un cancer à la lèvre. Quinze jours ou trois semaines auparavant, il avoit glissé du mât d'un vaisseau où il travailloit, & s'étoit froissé violemment la lèvre contre un cordage. Elle enfla sur le champ, & devint squirrheuse au bout de quatre ou cinq jours. Il y sentit de la chaleur & des douleurs lancinantes qui s'étendirent de jour en jour. Huit jours après l'accident, la lèvre s'ulcéra ; &, lorsqu'il entra à l'hôpital, elle étoit retirée en en-bas, & poussée en dehors. L'ulcere s'étendoit d'un angle de la bouche à l'autre ; mais la plus grande déperdition de substance, & la plus grande

profondeur de l'ulcere, étoient dans le milieu de la lèvre. Cet ulcere avoit l'air très-fordide, étoit dentelé, & d'un brun verdâtre; en un mot, c'étoit un véritable cancer ulcéré. M. Akenfide lui prescrivit les mêmes remèdes qu'à la femme qui fait le sujet de l'observation précédente. Ses douleurs diminuèrent sensiblement en vingt-quatre heures; &, en peu de jours, elles furent entièrement apaisées. En même tems, son ulcere parut prendre un meilleur caractère. Au bout de dix jours d'usage de la ciguë, les douleurs étant entièrement calmées, on la lui fit cesser; & on le tint seulement à l'usage du sublimé corrosif, & de la décoction de quinquina. La cicatrice de l'ulcere n'en avança pas moins; elle fut parfaite le 27 Janvier. On le retint, malgré cela, encore quinze jours à l'hôpital, pour voir s'il n'y auroit pas de retour. Pendant la dernière semaine, il discontinua l'usage du sublimé, & s'en tint à la décoction de quinquina seule. La lèvre étoit parfaitement saine; & il ne lui est resté qu'une scissure d'un pouce de long, dans le milieu où l'ulcere avoit le plus rongé.

M. Akenfide termine son Mémoire, en faisant observer que tous les cas où cette méthode a réussi, étoient des maladies récentes: dans les cancers invétérés, dans lesquels il y avoit de grandes portions de

glandes ou de chairs consommées, il les a trouvés sans effet. C'est beaucoup que d'avoir trouvé une méthode efficace dans les commencemens d'une maladie aussi rebelle, mais qui heureusement se manifeste d'assez bonne heure, pour qu'on puisse espérer d'y remédier, avant qu'elle n'ait fait de grands progrès. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs, en nous arrêtant un peu sur les détails de cet important Mémoire; nous réserverons pour un second Extrait le compte que nous nous proposons de rendre des autres pièces du Recueil que nous annonçons.



## M É M O I R E

*Contenant quelques Réflexions sur l'Usage  
des Vomitifs dans le Traitement des  
Maladies aiguës; par M. BALME,  
D. M. M. & médecin au Puy en Velay.*

## P R E M I E R E P A R T I E.

On a reconnu depuis long-tems l'utilité des vomitifs dans la pratique de la médecine: cette vérité est démontrée par l'usage qu'ont fait de ce remède les plus anciens maîtres de l'art, non-seulement

dans le traitement des maladies, soit aiguës, soit chroniques, mais encore dans leurs règles diététiques, négligées si fort ensuite, qu'il ne nous en reste plus guères d'autre connoissance que celle que nous pouvons retirer de l'histoire.

*Hippocrate*, le pere de la médecine, fut imité par ses disciples, dans l'usage des vomitifs. Les *Asclépiades*, qui lui furent si opposés, & qui donnerent exclusion à presque tous les remedes, conserverent pourtant celui-ci. Les vomitifs furent encore connus & employés par les Arabes; en un mot, toutes les sectes établies dans la médecine, depuis *Hippocrate* jusqu'à nous, ont adopté l'usage de ce remede, dont ensuite elles n'ont borné ou étendu l'emploi, qu'autant que leurs divers systèmes pouvoient le permettre ou s'en accommoder; ensorte qu'on auroit droit d'avancer que c'est le remede dont l'usage a le moins souffert de contradiction qu'aucun autre. D'après les recherches que j'ai faites sur cette matiere, il me seroit facile de montrer la vérité des assertions que je viens d'avancer; mais un assemblage de citations pourroient ne devenir qu'ennuyeuses, & donner trop d'étendue à ce Mémoire: nous renvoyons à un autre endroit le détail de toutes ces preuves.



Le sujet, qui, dans le siècle dernier, divisa les membres de la célèbre *Faculté de Paris*, est trop bien connu à présent, pour le regarder comme une preuve d'une opposition formelle à l'usage des *vomitifs*. L'acharnement des *Blondel* & des *Gui-Patin* n'eût pas eu lieu certainement, si on avoit sollicité le vomissement par tout autre remède que par les *antimoniaux* : leur ignorance absolue de la chymie, ignorance très-dangereuse en médecine, n'investivoit uniquement que les préparations d'un art qu'ils détestoient, & qu'ils auroient dû connoître. D'ailleurs les raisonnemens extravagans de *Gui-Patin* sur la *saignée* & la *purgation*, montrent trop bien qu'il n'étoit point fait pour donner des loix dans l'art de guérir : sa présomption encore & son animosité excluent toute croyance à ses assertions, comme à celles de *Blondel* & autres du même parti.

Ce n'est, sans doute, qu'à la *chymie*, reçue plus favorablement dans ce siècle, plus cultivée, & généralement adoptée, que nous sommes redevables de tant d'avantages que nous avons sur le passé. Les médecins modernes ont mieux connu les *vomitifs*, leurs qualités, leurs vertus, leurs effets ; ils en ont étendu l'usage dans le traitement des maladies aiguës ; & l'observation leur en a encore mieux persuadé, dans ces cas, la nécessité

indispensable (a). Cependant, malgré l'accord, qui paroît se trouver à présent chez tous les médecins de l'Europe, sur ce point de doctrine, comme nous avons droit de le conclure d'après les observations communiquées, on ne peut qu'être fort étonné de n'avoir vu personne s'élever contre l'opinion & les assertions de M. De Haën, contre l'usage d'un remède si fort accrédité, & si digne de la confiance & des éloges qu'on lui a donnés, & qu'on lui continue (b).

(a) Si nous avons fait réellement quelques progrès dans l'usage des vomitifs pour la cure des maladies aiguës, & si effectivement nous avons en ce point, l'avantage sur les médecins anciens; en revanche, ils étoient bien supérieurs à nous dans l'emploi qu'ils faisoient de ce remède dans le traitement des maladies chroniques : nous qui prétendons qu'absolument l'avons banni de la classe des remèdes que nous employons communément pour ce genre de maladie, devons-nous nous en applaudir ? y avons-nous gagné ou perdu ? Il s'en faut de beaucoup que nos succès fassent preuve du bien que nous avons retiré de leur exclusion. . . . C'est un sujet qui mérite d'être discuté & approfondi. Si ce Mémoire est reçu favorablement, je pourrai, dans un second, faire part de mes recherches sur cette partie.

(b) Antonii De Haën, *consilarii & archiatri S. C. R. A. Majestatis, &c. Ratiq. medendi in Nosocomio practico*. . . . Tom. I, pars 1, cap. ij ; pars 3, cap. j, §. 1 . . . . Tom. V, pars 10, cap. v.

On conçoit difficilement comment M. *De Haën* a pu avancer que ceux qui ont donné leur confiance aux *vomitifs*, ne sont point conformes à la médecine ancienne & *Hippocratique*, & que leur pratique n'a point eu le succès qu'ils s'en promettoient. Les docteurs *Huxham* & *Pringle*, & M. *Tissot*, sont les seuls médecins à-peu-près, dont les observations résultantes de l'emploi de ce remède, soient reçues favorablement de M. *De Haën*.

Mais, quand même les médecins modernes se seroient écartés de la pratique des anciens, & d'*Hippocrate* même, dans l'usage des vomitifs, je ne vois pas pourquoi M. *De Haën* auroit droit de blâmer cette conduite : deux raisons servent à leur justification. La première est que, malgré l'emploi de ce remède, les modernes peuvent aider la nature, favoriser la coction, attendre les crises, & établir sur elles seules le point d'une guérison parfaite. Je ne crois pas que cette doctrine soit opposée à celle d'*Hippocrate*. La seconde est fondée sur la possession bien avantageuse, où nous sommes à présent, d'excellens vomitifs, dont la force ou l'activité peut être modérée, augmentée, diminuée à notre gré ; ce qui les met fort au-dessus du *veratrum* des anciens, ou de quelques autres du même genre, dont

la vertu est souvent incertaine, & dont quelquefois la férocité leur faisoit appréhender & ménager l'usage, plus fréquent encore pourtant parmi eux, qu'on ne le croit communément. Mais, dans la supposition même que les médecins modernes seroient les premiers qui eussent employé les vomitifs, il n'y a aucune raison de s'y opposer : les succès étant aussi constans & aussi avérés qu'ils le sont, on devroit nécessairement conclure que nous avons procuré un bien de plus.

Nous ne suivrons point ici M. *De Haën* dans le détail de toutes les assertions contre l'usage des vomitifs ; nous nous contenterons d'examiner succinctement les raisons qui ont déterminé cet illustre médecin à exclure ces remèdes du traitement des maladies aiguës, ( c'est-à-dire de celles auxquelles on les applique de nos jours ; ) & , pour ce qui regarde l'autorité des anciens dans l'usage de ce remède , pour abrégér les recherches de ceux qui pourroient former des doutes sur cela , nous les renvoyons à l'ouvrage de *Pierre Castelli* , médecin de Rome , dont nous n'avons malheureusement qu'une partie des trois que cet auteur nous avoit promises : on y verra des faits recueillis avec soin & avec discernement , des ouvrages anciens , & principalement de ceux d'*Hippocrate* , qui donneront la preuve  
la

la plus complete de la fausse prétention de M. *De Haën* (a).

Nous n'examinerons point encore l'opinion de M. *De Haën* dans l'adoption ou la recommandation qu'il nous fait en faveur des *délayans*, *atténuans*, *invisquans*, &c. en un mot, de la *boisson abondante* qu'il substitue aux *vomitifs*. La discussion de cet objet, quoique très-important, sera renvoyée encore à un autre tems. Nous nous dispenserons aussi de donner ici l'exposition des indications ordinaires qui exigent l'*émétique* : chacun peut y suppléer par les connoissances les plus communes ; conséquemment, lorsque nous recommanderons les *vomitifs*, nous tiendrons pour supposée l'existence de ces indications ; comme aussi, sous le nom générique de *vomitif* ou d'*émétique*, ce sera d'une dissolution de *tartré stibié* dans l'eau commune, ou des meilleures *préparations antimoniales émétiques*, ou encore de l'*ipécacuanha*, donnés à dose ordinaire, dont nous entendons parler.

(a) *Emetica Petri Castelli, medici Romani, & professoris publici, in quâ agitur de vomitu & vomitoriis; opus medicis omnibus utile, & necessarium ad curandum omnes morbos, cum Hippocraticam doctrinam sequentibus, tum Galenicam, Paracelsicam & Empyricam; omnibus demonstratis ratione, auctoritate & experimentis. Romæ, 1634, in-fol.* Je ne l'ai trouvé qu'à Paris, dans la bibliothèque du roi.

Je ne spécifierai pas non plus le genre de maladies aiguës, où j'entends que les *vomitifs* peuvent être employés avec succès : je suis bien-aïse de prévenir que ce sont les mêmes maladies auxquelles les praticiens de tous les pays se sont félicités, & se félicitent encore d'appliquer cette sorte de remède : de ce genre sont les différentes *fièvres putrides*, *continues* ou *intermittentes* ; la plupart des *fièvres malignes*, le plus grand nombre des *maladies épidémiques*, les *angines*, les *pleurésies* ou *péricneumonies putrides* ou *bilieuses*, les *diarrhées*, les *dyssenteries d'automne* principalement, quelques *fièvres éruptives*, & *autres affections aiguës*, dans lesquelles la dépravation des matieres dans les premières voies a lieu le plus souvent, & est une des causes qui rend la maladie plus ou moins dangereuse & grave, & dont l'expulsion importe beaucoup pour le succès de la cure.

On peut juger conséquemment, de l'exclusion que je donne aux *vomitifs* dans le traitement des maladies, dont le caractère porte avec soi une contre-indication formelle, comme dans les *pleurésies*, *péricneumonies exquises*, dans les *fièvres vraiment essentielles & inflammatoires*, dont nous sçavons que la terminaison ne peut être obtenue que par le travail de la nature, *molimine coctionis*, que l'art ne peut abso-

lument favoriser par le secours des vomitifs, &c. .... J'adopterai encore les contre-indications qui nous prémunissent contre des effets dangereux & terribles que peut occasionner l'action des vomitifs, dans les cas, par exemple, où des hémorrhagies funestes sont très-faciles à être suscitées, comme on l'observe dans l'habitude ou la constitution de différens sujets, mais cependant avec des restrictions convenables; car je suis très-persuadé qu'on s'abuse beaucoup, autorisé le plus souvent sur des inductions purement théoriques, que l'observation clinique détruit avec bien moins de peine qu'elles n'ont été trouvées, où connues ..... &c. J'entre en matière.

M. De Haën nous dit que Boerhaave employoit très-rarement les vomitifs : personne ne pouvoit mieux nous instruire de la pratique du maître, que le disciple. Cependant comment accorderons-nous cette assertion de M. De Haën avec ce que Boerhaave a consigné dans ses ouvrages ? *In innumeris ergo morbis, tum ACUTIS, tum chronicis, profunt hæc medicamenta vomitoria.* (*Mat. med.*) Accuserons-nous encore Boerhaave, comme l'a déjà fait M. Ménuet, de donner, du fond de son cabinet, les meilleurs avis, & d'en retirer lui-même peu de fruit ? Il y auroit quelque fondement à le croire; car il paroît trop bien que Boer-

*haave*, en effet, n'étoit point ami de ce remède : les suites de son action avoient une incompatibilité trop apparente avec le système que cet homme célèbre s'étoit fait en médecine. L'irritation, qui se fait dans l'estomac & dans toutes les parties adjacentes, les efforts, les secousses, qu'éprouve la machine entière par l'action du vomitif, avoient droit d'épouvanter celui qui ne craignoit que *déchirures de petits vaisseaux*, *engorgement*, *inflammation*, *gangrene*, &c. & qui trouvoit, sans doute, plus commode, & moins effrayant, de *délayer*, *d'émousser*, *d'atténuer* & *d'évacuer doucement* . . . . &c.

Cependant on ne peut pas dire que la *théorie Boerhaaviennne* soit absolument incompatible avec l'usage des vomitifs. Quelques-uns de ses partisans, pour ne pas renoncer, sans doute, aux succès que l'observation leur a montrés d'après l'action de ce remède, ont sçu la faire plier à l'explication des phénomènes heureux qu'ils en ont obtenus : c'est ainsi que *Geisler*, trop passionné, sans doute, pour les *émétiques*, a cru trouver, dans le système de *Boerhaave*, les preuves les plus convaincantes pour assurer la vertu & la nécessité de ces remèdes dans la cure des *inflammations exquisés*, comme dans celle des *épanchemens de sang dans le cerveau* ; suite des



soups reçus à la tête ; opinion aussi extrême, & peut-être plus dangereuse que celle qui donne une exclusion absolue aux vomitifs : malgré l'exemple bien effrayant, que cette dernière nous a fourni, on présume bien que je veux parler du fameux *Lamétie*. La *théorie des engorgemens*, qu'il tenoit de son maître, l'aveugla au point de négliger les vrais secours qu'il eût trouvés dans un vomitif ; remède absolument nécessaire, ainsi que le rapporte M. *Eller*, contre cette terrible indigestion, qui lui donna la mort, & qu'il ne combattit que par des saignées multipliées.

Il paroît d'abord, au premier coup d'œil ; que le *Boerhaavianisme* n'a pas subjugué autant M. *De Haën* : cependant, malgré sa circonspection apparente, il ne lui reste pas moins attaché ; en voici une preuve. M. *De Haën* arrivé à *Vienne*, observa avec soin & avec attention, (*religieusement*,) les différences & les variétés qui pouvoient se trouver dans ce climat, sans doute, afin de ne pas traiter les Allemands à la façon hollandoise ; ce qui est très-juste. Dans ce même tems, on fit l'ouverture d'une fille de sept ans, morte, le septième jour, d'une très-forte pleurésie, (*sævâ pleuritide*,) à qui on avoit ordonné un émétique, dès le commencement de la maladie. M. *De Haën* observa avec horreur, ainsi que tous les

assistans , l'état pitoyable du poumon & de la poitrine entière ; ce qui commença dès-lors à lui rendre l'usage de ce remede aussi suspect en Allemagne , qu'il lui avoit été en Hollande ; conséquemment , suspectant ensuite de plus en plus l'apologie ou les éloges qu'on en faisoit , il ne l'employa presque pas une seule fois , en deux ans & demi d'une pratique qu'il nous assure être très-étendue & très-heureuse.

Je ne crois pas que , quelque prévenu que l'on soit contre les *vomitifs* , on puisse voir dans l'observation de M. *De Haën* la moindre preuve contre l'usage de ce remede. Le raisonnement de ce médecin revient à-peu-près à ceci : *Post hoc , ergo propter hoc* ; sorte de logique qui n'a jamais été concluante , & qui peut-être n'est que trop en vogue parmi nous. *Cet enfant prit un vomitif dans le commencement de sa maladie* : nous ignorons sur quelles indications le médecin ordonna ce remede ; elles pouvoient être fausses ou nulles ; & alors ce n'est plus au remede que l'on doit seul imputer la mort de la malade. *Cette fille mourut le septième jour* : on peut bien dire que sa mort eût été bien plus prompte , si l'effet du remede y avoit donné lieu : la malade auroit eu , dans ce cas , des accidens que M. *De Haën* ne nous eût pas laissé ignorer ; mais il n'en dit rien ; il ne nous

donne pas le plus petit détail de cette maladie ; ce qu'il auroit dû faire cependant , puisqu'il cherchoit à en retirer des preuves de la validité de son opinion ; car , jusqu'à présent , nous avons droit de soutenir que cette mort rentre dans la classe des terminaisons ordinaires de cette maladie : on a assigné , depuis plus de vingt siècles , que la pleurésie se juge le plus souvent au septieme jour , quelquefois au quatorzieme , ou plus loin encore , si elle se termine par la suppuration.

Ainsi je ne crains pas d'avancer que , si les medecins concluoient , dans la pratique , des effets des remedes connus , des plus foibles comme des plus forts , ainsi que le fait M. *De Haën des vomitifs* , il n'y en auroit absolument aucun contre lequel les preuves ne fussent égales , peut-être même plus concluantes. Il y a apparence que M. *De Haën* n'a pas eu connoissance de deux ou trois faits mémorables , rapportés dans l'*Histoire de l'Académie des sciences de Paris* , année 1715 & 1723. Le premier nous apprend la hardiesse d'un medecin , qui ordonna l'*émétique* dans un *vomissement de sang* , rebelle à tous les secours qu'on y avoit apportés , & qui céda , avec le succès le plus heureux , à ce dernier remede. Il est rapporté , dans le second , qu'un chirurgien major osa donner le même remede à un *soldat blessé*

à l'orifice supérieur de l'estomac ; & qu'il lui fut répété encore , deux mois après sa convalescence , à l'occasion d'une fièvre tierce qui lui survint ; & , malgré un grand vomissement de sang , suite des efforts qui avoient rouvert la plaie , la guérison fut complète. Ce même chirurgien donna encore l'*émétique* avec succès à un officier blessé à l'estomac , à la suite d'une débâche , malgré les oppositions d'un confrere qui vouloit le saigner ; mais il ne le fut qu'après l'action du remède.

Je suis bien persuadé que si M. *De Haën* avoit connu ces deux ou trois cures singulieres , il n'eût très-certainement point oublié de prévenir les doutes qu'on pouvoit former là-dessus , dans l'appréhension qu'une telle hardiesse ne donnât naissance à un axiome général. Cependant je soutiens qu'on auroit plus de droit de retirer de ces observations des règles générales , que M. *De Haën* n'en a de conclure des effets pernicieux des vomitifs , d'après la mort & l'ouverture du cadavre de cette petite fille. . . .

Quant à ce qui regarde la différence du climat , nous ne nous arrêterons pas à cette considération : je doute si on pourroit en retirer de bonnes preuves , pour assurer que les vomitifs conviennent plutôt aux Français qu'aux Allemands , ou qu'aux Hollandois ; il suffira de faire remarquer que ,

malgré les assurances de M. *De Haën*, les ouvrages, tant des *professeurs célèbres de l'école de Leyde*, que de celle de *Vienne*, j'y joindrai encore les observations des *illustres praticiens* de ces différens pays, & l'autorité du célèbre *Van-Swieten* qui a connu l'une & l'autre nation, témoignent, de la façon la plus convaincante, que ces remèdes ne produisent pas, en *Hollande* & en *Allemagne*, tous les mauvais effets que M. *De Haën* s'efforce de nous persuader; mais attachons-nous à des preuves plus essentielles.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a disputé sur le fameux *Aphorisme d'Hippocrate*, (*Aph. 22, sect. j.*) La sorte d'obscurité qui est répandue sur cette sentence, & qui n'est dûe, je crois, qu'à son trop de généralité, a fait que chacun a cru pouvoir en autoriser son opinion particulière; & M. *De Haën* n'a pas manqué de s'en prévaloir, pour fonder l'exclusion qu'il donne aux *vomitifs* dans la cure des maladies aiguës. Dans les recherches que nous allons faire du vrai sens de cet *Aphorisme*, nous espérons démontrer qu'on a eu tort d'en tirer des raisons d'exclusion, comme d'adoption, de ce remède. Nous profiterons des lumières que nous ont déjà donné sur cette matière les ouvrages de plusieurs illustres

praticiens, tels que *Prosper Martianus* ; *Plempius*, *Pierre Castelli*, *M. Quesnay*, le célèbre auteur des *Recherches sur le Poulx*, & *M. Robert*, médecins, dont les connoissances & la sagacité sont reconnues & applaudies ; mais ce que nous suivrons plus précisément, c'est l'observation pratique, le seul guide le moins sujet à nous égarer.

*Concocta movere oportet, non cruda ; neque in principiis, nisi turgeant ; plurima verò non turgent.* (*Aph. 22, sect j.*) Il faut solliciter l'évacuation des *humeurs cuites*, nous dit *Hippocrate*, & non des *humeurs crues*, pas même dans le commencement de la maladie, à moins qu'il n'y ait des signes de *turgescence* ou d'excrétion ; mais rarement a-t-on occasion d'en voir paroître. . . . Déterminons à présent ce que c'est que *matiere cuite* & *matiere crue* : cette explication nous donne, si je ne me trompe, celle de l'Aphorisme en entier. Les *humeurs cuites* sont celles qui ont été travaillées par la nature ; disons mieux, c'est le résultat du travail de la nature : les *humeurs crues* sont donc celles qui, n'ayant pas été travaillées par la nature, sont destinées à subir ce changement ; car on ne peut nier que, si elles ne doivent point souffrir cette élaboration, elles ne doivent pas porter le nom d'*humeurs crues*. Mon-

trons à présent sous quelles apparences se manifestent à nos yeux *les humeurs cuites* & *les humeurs crûes*.

Les praticiens ont observé & observent tous les jours , qu'après avoir obtenu des évacuations considérables , même extraordinaires , soit par les *vomitifs* ou les *purgatifs* donnés dans le commencement de la maladie , soit encore , comme le font quelques-uns , par une continuation non interrompue des *purgatifs* , depuis le commencement du mal jusqu'à la fin , la maladie n'en a pas moins suivi l'ordre naturel , c'est-à-dire parcouru tous ses tems , souvent au grand étonnement de plusieurs : qu'étoit-ce donc qui fomentoit la *fièvre* , ou qui l'entretenoit ? C'est l'*humeur crüe* ; c'est cette humeur qui n'avoit pas encore subi l'élaboration nécessaire ; c'est cette humeur dont le changement est si indispensable , comme l'assure avec tant de raison M. Roux , qu'aucune maladie ne se termine , sans qu'il n'ait eu lieu , ou n'ait été achevé ; c'est cette humeur que les observateurs attentifs ont sçu appercevoir dans le cours de la maladie , & attendre à sa terminaison ; c'est précisément cette même humeur qui , après le travail de la *côction* , s'est montrée , par les excrétoires du bas-ventre , sous la forme d'une matière liée , jaune , & de consistance de purée ; dans les urines , sous l'apparence d'un sédi-

ment blanc, & bien lié; on la voit, dans les crachats, d'une consistance & d'une forme à-peu-près égale à celle du pus; dans une sueur critique, sous la forme d'une rosée comme onctueuse, & plus ou moins fétide: c'est la matiere qui se ramasse sous l'épiderme, dans la petite vérole, & autres fièvres éruptives; c'est la matiere des abscess, des gangrenes, en un mot, de toutes les *éruptions critiques*.

La *matiere crüe*, nous dit *Hippocrate*, est *claire, tenue, limpide*; elle ne sort qu'en petite quantité, & avec irritation: il faut qu'elle s'épaississe, & qu'elle prenne la consistance requise par la nature, pour former la *matiere cuite*; conséquemment, nous devons reconnoître l'*humeur crüe* dans ces cours de ventre suscités par l'art, ou par la force du mal; dans ces sueurs accablantes, dans ces expectorations pénibles, dans ces urines claires & transparentes, ou dans celles qui sont rouges ou briquetées; dans toutes ces excréctions, en un mot, qui ne sont point le fruit du travail de la *coction*, & qui, en aggravant le mal, ne se font qu'au grand détriment du malade.

Croira-t-on maintenant, par ce que nous venons d'exposer, que le changement, que doit subir l'*humeur morbifique* ou *crüe*, puisse être l'ouvrage de l'art? Croira-t-on que son évacuation puisse être anticipée



ou sollicitée au gré de l'artiste ? La nature est trop maîtresse de ses opérations : en vain voudroit-on empiéter sur ses droits ; les mauvais succès annonceront toujours les mauvaises entreprises : nous sçavons seulement que la *fièvre*, malheureusement trop long-tems appréhendée, est l'*agent* par qui s'opere le changement de l'*humeur morbifique* ; mais les moyens dont il se sert, nous sont encore inconnus ; & l'*humeur morbifique* ne se montre jamais à nos yeux, que *cruë* ou *cuite*, dans toutes les formes différentes qu'elle prend.

Une courte considération, que nous allons encore ajoûter, servira à éclaircir davantage cet objet : examinons brièvement la marche d'une maladie commençante. Les premiers signes d'une maladie se montrent presque toujours avec si peu de violence, que le malade ignore le plus souvent ce qui le menace, s'abuse ou s'étourdit sur son état : l'idée d'une légère indisposition ne l'empêche point de suivre son genre de vie accoutumé ; elle lui masque même jusqu'à des affections ou des symptômes qui sont déjà graves : sa nourriture sur-tout est à-peu-près la même ; souvent, par cette seule raison, ou par d'autres, est-elle plus abondante : les symptômes augmentent pourtant ; la fièvre & tous les signes de la maladie paroissent avec plus ou moins de force ;

& la machine est enfin obligée de succomber.

Après avoir envisagé ainsi le commencement de la maladie, dira-t-on que ce sont des matieres dépravées dans les premieres voies, qui sont la seule & unique cause que nous devons accuser & avoir en vue ? Dira-t-on que c'est-là précisément l'*humeur cruë* ? Nous ne voyons, dans ces matieres évacuées, aucun des caracteres que nous lui connoissons ; & il n'y aura que *les medecins*, dont parle M. *Lieutaud*, lorsqu'il nous dit que *leurs idées ne vont point au-delà des premieres voies*, qui pourront conclure ainsi. Cette cause premiere & essentielle de la maladie est bien plus cachée & bien plus dispersée ; elle vient de plus loin encore, qu'on ne le croit communément ; elle est à l'abri des atteintes que nous voudrions lui porter ; elle éludera toujours l'action de nos remedes quelconques ; elle dépend d'un *agent* auquel tous nos secours ne peuvent être substitués, mais que nous pouvons aider & favoriser ; c'est le seul moyen que nous possédons pour l'expulsion de cette cause pernicieuse & mortelle, sans le pouvoir & les facultés de la nature, chargée seule de la conduite de ce grand travail.

On a bien quelque droit cependant de regarder le séjour de ces mauvais suc dans les premieres voies, comme un des foyers

du mal ; mais, encore une fois, ils n'en font pas la cause propre & essentielle, quoiqu'ils en puissent devenir, dans les suites, une des causes les plus terribles, & les plus à craindre, en empêchant le travail de la *coction*, c'est-à-dire en arrêtant les mouvemens salutaires, destinés à l'élaboration & à l'expulsion de la *matiere morbifique*. Par conséquent, ces mauvais suc, par leur séjour dans les premières voies, ne servent qu'à aggraver le mal, en donnant naissance, par leur dépravation, à des symptômes nouveaux & étrangers, qui ne font que surcharger, pour ainsi dire, la maladie.

Chacun sçait combien les signes qui nous annoncent la présence de ces matieres qu'on appelle avec raison *grossieres* & *visqueuses*, se montrent fréquemment dans les maladies, & sur-tout d'une façon plus apparente dans leur commencement ; on sçait encore quelles sont les exhortations continues & répétées de nos *maîtres*, dans la considération qu'ils nous recommandent de faire sur l'état des premières voies : ces exhortations ne sont point vaines ni récentes ; elles sont consignées depuis long-tems, & toujours autorisées par l'observation. Je n'alléguerai point, pour leur donner du crédit, la différence du genre de vie présent d'avec le passé : quelques-uns, prévenus pour la sobriété ancienne, se sont imaginés que nous

avons cette indication de plus à remplir dans le traitement de nos maladies ; mais les *vomitifs*, qui étoient si fort en usage chez les anciens, comme un des principaux points de leurs règles diététiques, prouvent bien mieux, à mon avis, qu'il y avoit les mêmes indications à remplir dans leurs maladies ; & nous voyons d'ailleurs, par l'histoire qu'ils nous en ont laissée, que leurs signes, leurs causes, leurs tems & leur terminaison étoient à-peu-près les mêmes que nous les observons encore aujourd'hui : c'est un fait qui a été contesté par quelques-uns, mais qui n'est nullement révoqué par les médecins attentifs & observateurs.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que nous avons deux objets principaux à considérer dans le traitement des maladies, qui, quoique bien distincts, ne laissent pas que d'être confondus souvent par notre faute ou par notre peu d'attention. Le premier objet roule sur le caractère propre de la maladie, & sur sa cause première & essentielle ; cause que l'art seul est dans l'impossibilité de détruire ; il n'y a que la nature qui soit capable de se charger & d'exécuter cette opération. C'est précisément à cette cause que le fameux Aphorisme d'*Hippocrate*, déjà cité, doit se rapporter uniquement, puisqu'en nous y apprenant le pouvoir & les intentions de la nature, il nous y indique encore

encore le moyen de la favoriser & de l'aider, sans anticiper sur ses droits, & cela, en évitant de solliciter l'évacuation de la *matiere crüe*, mais bien en attendant que la *coction* en ait été faite, pour que, par nos secours alors effectifs, l'expulsion en soit encore plus promptement obtenue.

Le second objet, que nous devons considérer dans le traitement des maladies, embrasse tous les symptômes étrangers qui leur arrivent; tous symptômes indépendans de la cause première & essentielle, & que l'observation nous a appris que l'art pouvoit faire disparaître, en sollicitant des évacuations, principalement dans le commencement de la maladie; évacuations encore qui ne se faisoient qu'au gré de la nature, & au grand soulagement du malade. On est déjà prévenu que la cause de tous ces symptômes étrangers n'est autre chose que la dépravation des sucs dans les premières voies; & il n'est pas à douter, malgré les oppositions, que le meilleur moyen d'y remédier, est l'évacuation qu'on en procure. Quant aux remèdes que nous devons employer à cette intention, il est clair que ceux dont l'action sera la plus prompte & la plus énergique, doivent être préférés à tous les autres: il n'y a donc plus à balancer sur le choix; c'est aux *vomitifs* que nous devons avoir recours.

Mais, pourra-t-on objecter, *Hippocrate* avertit qu'il falloit évacuer les *humeurs cruës*, lorsqu'elles entroient en *turgescence* ; ce qui pouvoit donc avoir lieu quelquefois, & se faire, conséquemment, pour le bien du malade. Je conviens de bonne foi, qu'on a quelque raison de croire qu'on peut procurer, dans certains cas, l'excrétion des *matieres cruës* ; mais ce sont alors des occasions particulieres qu'il faut bien se garder d'envisager comme générales. Quelle sera donc cette *matiere cruë* qui peut donner des signes de *turgescence*, & dont on peut solliciter heureusement l'évacuation ? Nous sommes fort portés à croire que ce n'est autre chose que le *suc nourricier* ou *muqueux*, dans la *dépravation* plus ou moins considérable, qui lui arrive, & qui le détermine à l'expulsion. Quoique nous ignorions en quoi consiste cette singuliere *dépravation*, nous pouvons dire que c'est la même dont les *Sydenham*, les *Freind*, les *Guidetti*, les *Haller*, & plusieurs autres *illustres praticiens*, ont vu les effets dans différentes épidémies ; c'est, dis-je, d'après de tels effets, que ces grands hommes ont reconnu l'inutilité, même le danger, d'une méthode générale, & la plus approuvée ; c'est dans ces cas qu'ils se sont vus obligés de ne point laisser à la nature le soin de l'expulsion de cette *humeur cruë* : il a fallu

sortir des règles. L'expérience & l'observation leur ont appris la nécessité de procurer *une fonte*, pour ainsi dire, de toute cette humeur, par des évacuations sollicitées, durant tout le cours de la maladie; ce n'étoit plus le tems ni l'occasion d'attendre la *coction*; la nature, affaïssée sous le poids de l'humeur morbifique, ne demandoit qu'à être allégée; ses forces annihilées ne pouvoient aider ni déterminer aucune évacuation . . . . c'est peut-être le seul cas où l'art se soit chargé sans danger, & avec raison, de la cure entière de la maladie. Peut-être pourroit-on dire encore que le travail de la nature, au déclin de la maladie, est aussi nécessaire & aussi effectif, pour la guérison entière, que les remèdes ou les secours du médecin.

C'est d'après ce que nous venons de dire, que l'on trouvera la raison des succès de quelques *purgatifs* donnés quelquefois dans le commencement d'une maladie; c'est d'après cela encore, que l'on pourra évaluer les observations de quelques praticiens qui, d'après l'emploi le plus heureux des *purgatifs* pendant tout le cours de quelques maladies aiguës, nous annoncent ensuite pour méthode générale, & la plus sûre, celle qui leur a réussi dans une occasion qu'ils auroient dû, au contraire, regarder, & nous faire remarquer, comme

particuliere ; c'est encore par ce moyen , que l'on trouveroit peut-être la raison du traitement de *la colique des peintres*, employé avec tant de succès à l'hôpital de la *Charité* à Paris : c'est cet hôpital que je voudrois montrer à M. *De Haën*, pour toute réponse aux objections qu'il fait contre cette pratique.

Concluons donc à présent, avec *Hippocrate*, que l'*humeur*, que l'on doit appeller véritablement *cruë*, entre rarement en *surgescence* ; que, si l'art peut solliciter quelquefois avec profit son évacuation, c'est une exception à la loi générale qu'elle n'attaque point. Il restera toujours incontestablement vrai que la *matiere cruë* est destinée à subir la *coction* pour la terminaison heureuse de la maladie.

Si l'on s'arrêtoit à ce que nous avons dit jusqu'à présent de la nécessité des *vomitifs*, on pourroit peut-être inférer que l'usage comme l'action de ce remede se réduisent à bien peu de chose, que bien d'occasions ou de circonstances peuvent souvent encore annuler ; mais on se tromperoit ; car on verra par ce qui suit, que les effets de ce remede ont plus d'étendue, & sont d'une nécessité plus fréquente & plus absolue qu'on ne pense.

C'est par l'expulsion des matieres contenues dans les premieres voies, que se



manifeste d'abord à tous les yeux l'action des *vomitifs* ; par cette première action, dis-je, on obtient la disparition d'une foule de symptômes plus ou moins graves, qui n'étoient produits & entretenus que par le séjour de ces matieres dépravées, de ces suc's grossiers & visqueux dans l'estomac, ou encore dans le commencement du canal intestinal, d'où, par l'action du remede, ils sont forcés de refluer : la nature, auparavant opprimée par cette cause étrangere, se trouve, par une suite de l'évacuation, plus allégée, plus libre, plus en état d'entreprendre & de terminer le travail de la *côction* ; par ce moyen encore, elle est réveillée, ou retirée de cette inaction dangereuse, où elle paroît être, sur-tout dans le commencement des *fièvres putrides* . . . &c.

Les heureux effets des *vomitifs* ne se bornent point à ceux que nous venons d'assigner ; il en est d'autres non moins favorables, & peut-être plus brillans, qui, quoique moins vus & moins recherchés, méritent toute notre attention : ces effets sont une suite nécessaire des heureuses secousses qu'éprouve la machine dans l'action de ce remede ; cette action, dis-je, paroît être dirigée vers un *organe général*, mais sur-tout vers *trois* de ces principaux centres ; je veux dire *les trois grandes poches de l'organe cellulaire*, celle de la *poitrine*,

celle de *la région épigastrique*, & du *bas-ventre*. C'est principalement dans ces endroits que s'exerce avec tant de fruit cette grande action des *vomitifs*, d'où elle est distribuée ensuite à toutes les autres parties du corps ; c'est par cette action que nous voyons arriver ces grands changemens dans la maladie, qui ont si fort droit de nous surprendre, en allant au-devant même de nos espérances & de nos soupçons.

Nous ne pouvons pas dire précisément en quoi consiste cette action ; nous n'en appercevons guères que les résultats : il est à croire cependant, que c'est dans une sorte d'*éparpillement des forces*, auparavant fixées ou cantonnées dans certains endroits, d'où résultoient divers *spasmes*, ou différentes irritations, uniques causes de la plûpart des symptômes que nous appercevions, & qui nous effrayoient. Par quel autre moyen trouveroit-on, après l'action d'un *émétique*, la raison de la disparition d'un *crachement de sang*, d'une *esquinancie*, d'un *délire*, de la cessation des sentimens pénibles, que le malade éprouve, & qu'il rapporte toujours au creux de l'estomac ? *sentimens* qui se montrent, sur-tout avant les *éruptions cutanées*, que les *émétiques* aident & sollicitent avec tant de succès ? Comment expliqueroit-on la cure du *cours de ventre*, je veux dire de ces *diarrhées*, ou de ces *dyssente-*

*teries*, qui, dans le vrai, n'ont d'autre spécifique bien reconnu, qu'un *émétique*? .... Ainsi donc on pourroit dire que l'action de ce remède consiste principalement à établir une distribution plus générale, & mieux ordonnée, des *forces*, en portant dans tous les *organes* l'état de vie & d'action nécessaire pour le travail de la *coction*, d'où résulte, par conséquent, le cours des *esprits* plus uniforme, les *oscillations nerveuses*, plus douces, plus modérées & plus générales; le *jeu des vaisseaux*, mieux réglé & mieux distribué . . . . &c.

*Sydenham*, & bien d'autres médecins, après avoir obtenu, par un *vomitif*, des changemens les plus heureux & les plus inattendus dans la maladie, étoient surpris de voir, dans les matieres évacuées, une si petite raison, ou une si petite cause, pour des effets si grands & si terribles: vainement les attribuoient-ils à une extrême dépravation d'une bien petite quantité de matiere, qui, de leur aveu même, ne montrait rien, à l'extérieur, des mauvaises qualités qu'ils lui supposoient; mais, en envisageant, ainsi que nous venons de le faire, l'action des *vomitifs*, ils eussent trouvé des raisons plus satisfaisantes & plus vraies du phénomène qui les étonnoit, & qui étonnera encore, si l'on s'en tient aux explications ordinaires: c'est aussi de ce même point de vue que

## 152 RÉPONSE A LA CRITIQUE

Pon doit envisager les heureux effets de l'usage bien ordonné des *émétiques* dans le traitement des maladies chirurgicales... &c.

*Fin de la premiere Partie.*

---

*La seconde Partie de ces Réflexions sur les Vomitifs se trouvera dans le Journal prochain.*

---

## L E T T R E

*De M. POMME, médecin-consultant du roi, à M. LE CAMUS, médecin de la Faculté de Paris, en Réponse à la Critique qu'il a faite du Traité des Vapeurs, dans son livre intitulé Médecine pratique.*

Je viens de parcourir, Monsieur, votre *Médecine pratique*; &, m'arrêtant, par préférence, sur l'article *Vapeurs*, j'y trouve une critique offensante qui énerve vos argumens aux yeux même de mes antagonistes. Quoi qu'il en soit de votre procédé, vous permettrez que je vous renvoye à la quatrième édition de mon *Traité des Vapeurs*, pour la solution des difficultés qui vous embarrassent. Si, après avoir lu attentivement

les faits cités , sur lesquels j'établis mon système , & après y avoir médité la manière d'agir du bain froid , dans le cas particulier où je l'emploie , vous persistez à vouloir me prouver que ce remède est tout-à-fait opposé à mes principes , je tâcherai de m'expliquer plus clairement , & défendrai ma cause , sans en venir , comme vous , aux personnalités. Il vous restera encore à prouver , par des expériences contraires aux miennes , que la tension des nerfs , que vous admettez avec moi , pour cause générale des vapeurs , peut être combattue par les irritans , tels que l'*aloës* & autres ; ou par des anti-spasmodiques , tels que le musc , le castoréum & ses semblables. Je ne me contente pas de citations d'auteurs ; j'en connois le défaut ; & je demande , depuis long-tems , des expériences qui vous soient propres , c'est-à-dire des cures réelles , opérées par ces poisons ; ce qui ne doit pas être oublié dans un ouvrage de pratique.

Jusques-là , vos objections , auxquelles j'ai déjà répondu tant de fois , resteront sans valeur ; & vos invectives prouveront que ce n'est point aux médecins en général que j'ai adressé les reproches qui vous choquent tant dans mon ouvrage , ( je les respecte trop , ) mais bien aux empiriques qui s'efforcent d'entretenir l'erreur ; & , puisque vous le voulez , je leur répéterai encore ,

» que ce sont des aveugles volontaires, qui  
 » refusent de se laisser deffiller les yeux ; des  
 » jaloux qui rejettent une méthode nou-  
 » velle, parce qu'ils ne l'ont pas enfantée ;  
 » des gens asservis par intérêt au préjugé  
 » & à la routine ; des hommes dangereux ,  
 » qui ne prêtent que des secours aussi avides  
 » que meurtriers ; des empyriques enfin, qui ,  
 » sous prétexte qu'aux maux violens il faut  
 » des violens remedes, ne leur opposent  
 » que des prétendus spécifiques, dont les  
 » effets sont funestes. » (*Traité des Vapeurs*,  
 Préface. ) C'est à cette secte pharma-  
 ceutique que je ne cesserai d'adresser ces  
 reproches, & non aux médecins en gé-  
 néral, puisque le plus grand nombre mérite  
 d'être excepté.

*Je n'ai donc point cherché à déprimer mes  
 confreres à l'exemple de Charmis ; ( voyez  
 la Médecine pratique de M. Le Camus ,  
 pag. 217, ) puisqu'au contraire, j'ai loué  
 nombre d'auteurs vivans, & me suis dé-  
 claré le disciple de ceux qui m'ont précédé :  
 je ne dois pas ma reputation à la nouveauté ;  
 & je n'ai jamais fait trafic de la vie des  
 hommes, ( ibidem, ) puisqu'on ne connoît  
 encore, dans la capitale & dans les pro-  
 vinces, que des guérisons opérées par le nou-  
 veau traitement. Je mérite encore moins le  
 titre injurieux que vous donnez à Charmis,  
 ( ibidem, ) mais bien celui de réparateur,*

*des fautes*, pour ne pas dire des meurtres, que l'empyrisme commet journellement.

Je me serois bien dispensé d'ajouter tout ceci à mes premières plaintes; vous m'y forcez par votre indiscretion. Quand est-ce que je pourrai vous exalter & vous louer avec usure? Il me tarde très-fort d'en être là: ce sera quand vous me réfuterez avec décence (a), que vous proposerez vos doutes

(a) Les premiers de nos adversaires ont soutenu avec chaleur, que la tension des nerfs & le relâchement étoient contradictoirement la cause prochaine des vapeurs; & de-là la nécessité d'employer les toniques & les anti-spasmodiques. . . . La force des expériences contraires a obligé les seconds d'avouer que la tension dominoit sur le relâchement. . . . M. Le Camus vient enfin se ranger aujourd'hui sous nos loix, en rejetant tout-à-fait le relâchement dont il s'agit. (*En effet, dit-il, dans les vapeurs, il y a à l'origine des nerfs une trop grande tension, ou une trop grande irritabilité, mere de tous les symptômes, qui affectent tous les malades. Voyez la Médecine pratique de M. Le Camus, pag. 212.*) Mais il conclut toujours, par des raisons à lui connues, en faveur des toniques, & se promet de m'injurier, jusqu'à ce que j'aye avoué ma prétendue erreur, sans s'appercevoir que je suis bien au-dessus des injures, & qu'il m'appartient plus qu'à lui, de m'appliquer les sentimens dont il fait ostentation dans son livre intitulé *La Médecine de l'Esprit*, dans lequel on lit ce qui suit: « Tous les » avis ont été bien reçus de ma part, lorsqu'ils » étoient fondés en raison, & donnés avec les

avec candeur, ou bien, quand, à l'exemple de ces anonymes effrénés qui vous ont précédé, vous prendrez le parti du silence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur deux Fœtus enfermés dans une même enveloppe ; par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville, &c. &c.*

Quoique les deux enfans dont je vais parler, n'aient rien eu de monstrueux, néanmoins la maniere dont ils étoient enveloppés, est très-rare, &, par conséquent, digne de l'attention des phyficiens. Lorsqu'une femme conçoit deux jumeaux, personne n'ignore que chacun d'eux a ordinairement un *placenta* à part, d'où il tire sa nourriture. Il arrive assez souvent, que

» égards que se doivent les gens de lettres. Quant  
 » à ceux qui ne cherchent qu'à répandre leur fiel  
 » sur tous les objets qui s'offrent à leurs regards,  
 » j'ai souffert qu'ils me salissent de leur venin, sans  
 » murmurer ; j'ai encore assez d'humanité pour  
 » croire que cela a pu les soulager ; je croirai  
 » encore leur répondre assez amèrement, en sça-  
 » chant me taire. » Voyez la *Médecine de l'Esprit*  
 de M. Le Camus, Préface, pag. ix.



les deux *placenta* sont joints ensemble ; & quelquefois il n'y a qu'un *placenta* qui sert aux deux enfans. Mais , soit qu'il y ait deux *placenta* séparés , ou qu'ils soient joints ensemble , ou enfin qu'il n'y en ait qu'un seul pour les deux enfans , chaque enfant a ses membranes particulières dont il est enveloppé séparément. Je l'ai ainsi observé pendant plusieurs années que j'ai vu accoucher un très-grand nombre de femmes ; & M. Mauriceau en a fait une maxime générale dans son *Livre des Accouchemens*. « Il » faut observer , dit-il , que , quand il y a » plusieurs enfans , ils ne sont jamais dans » une même enveloppe , à moins qu'ils » n'ayent leurs corps joints & adhérens l'un » à l'autre ; » ce qui est très-vrai , généralement parlant : cependant il n'y a pas long-tems qu'une femme grosse de trois mois & demi , accoucha , dans une maison de campagne , éloignée de deux lieues de la ville , de deux enfans qui , quoiqu'ils eussent leurs corps séparés , étoient attachés par leurs cordons à un *placenta* , & enfermés dans une même enveloppe. Je fis remarquer à l'accoucheuse la sagesse de la nature dans la précaution qu'elle prend ordinairement d'enfermer chaque enfant dans une membrane en particulier ; car , étant ainsi séparés , leurs cordons ne se peuvent entrelacer l'un dans l'autre ; au lieu que , quand

deux enfans font enfermés dans une membrane commune , ils peuvent aisément entrelacer leurs cordons , en se remuant , & , par conséquent , s'étouffer , comme il arriva effectivement aux enfans ici mentionnés , dont les cordons s'étoient embarrassés l'un dans l'autre , & avoient formé un nœud qui , ayant empêché le sang de circuler du *placenta* dans leurs vaisseaux , leur avoit causé la mort.

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur une prétendue Propriété de la Graine de Jusquiame appliquée extérieurement ; par M. DESBREST , docteur en médecine , ancien médecin des camps & armées du roi.*

*Nimium ne crede colori.*  
VIRGILE.

M. De Labrousse , dans le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier , dit , en parlant des propriétés de la jusquiame appliquée extérieurement , que la vapeur de la graine brûlée de cette plante , est propre à calmer les douleurs de dents , & que , par ce moyen , il a vu plusieurs fois des vers sortis de la dent cariée. Je n'aime point à révoquer en doute un fait bien avéré , &

je ne sçais pas argumenter contre l'expérience & l'observation , les seuls guides que nous ayons pour nous conduire sûrement dans la pratique de la médecine. Cependant, comme j'ai eu occasion de m'assurer que ces prétendus vers n'étoient autre chose que le germe même de la graine que l'on brûloit, j'espère que M. De Labrousse ne me sçaura pas mauvais gré d'avoir relevé une erreur qui ne lui est échappée que faute d'avoir donné toute l'attention nécessaire à l'examen d'un fait qui peut aisément en imposer.

Il y a plusieurs années que l'on vouloit me conduire auprès d'un malade qui, depuis plusieurs jours, éprouvoit de vives douleurs de dents, & qui, par le moyen d'une certaine graine qu'un jardinier lui avoit donnée, venoit de rendre plusieurs petits vers, & se trouvoit guéri : il avoit exactement suivi le procédé décrit par M. De Labrousse. J'allois donc pour voir & examiner ces vers ; mais, à mon arrivée, & l'eau & les vers, tout étoit jetté ; il ne restoit même plus de cette graine merveilleuse dont on ignoroit le nom : je regrettai cette occasion de m'instruire.

Peu de tems après, l'un de mes freres fut attaqué d'une douleur de dent assez vive pour lui faire desirer d'en voir arriver la fin : la graine merveilleuse avoit déjà fait

fortune. Le succès avoit été le même chez tous ceux qui en avoient fait usage ; & il passoit pour constant dans le pays , que les douleurs de dents étoient toujours causées par la présence des vers. On court donc au jardinier dentiste , qui envoie un plein dé à coudre de sa graine ; ( c'étoit la dose nécessaire pour l'opération. ) Comme j'avois droit de révision sur les médicamens destinés à l'usage de ma famille , j'examinai cette graine que je reconnus pour de la semence de jusquiame : je fus d'autant plus flaté de cette découverte , que j'en avois fait ramasser près d'une livre que je gardois pour engraisser mon cheval ; j'étois donc en état de doubler la dose , si la première , destinée à la guérison de mon frere , ne suffisoit pas. On jette la graine dessus des charbons ardens , que l'on recouvre avec un vase de terre , pour en recevoir la fumée ; on emplit ensuite le vase d'eau chaude ; & le malade , dans un lit bien couvert , en reçoit dans la bouche la vapeur qui le fait beaucoup cracher : cependant on examine le vase ; & j'apperois sur l'eau plusieurs petits corps blancs de la grosseur d'un crin de cheval , longs d'environ deux lignes , & courbés en forme de croissant. Vus au microscope , ils étoient bifurqués à l'une de leurs extrémités : rien ne paroissoit plus ressemblant à un petit ver ; & , avec des yeux plus crédules , j'au-  
rois

reis vu ces petits insectes se mouvoir. Cette bifurcation de l'une des extrémités, que j'observai dans tous ces petits corps, loin de passer à mes yeux pour la bouche de l'insecte, & conséquemment l'instrument des douleurs, me rappella que le pistile de plusieurs plantes étoit ainsi terminé. Enfin je crus entrevoir que c'étoit la graine elle-même qui fournissoit ce prétendu ver ; & , pour m'en convaincre , je fis mettre sur une table bien nette un réchaud plein de charbons ardens ; j'y jettai , à plusieurs reprises , différentes pincées de graine de jusquiame , dont les capsules , en éclatant avec un petit bruit , répandirent sur la table une grande quantité de ces prétendus vers tous bifurqués , & parfaitement ressemblans à ceux que mon frere croyoit sortis de sa dent.

Je dois dire ici , que la vapeur de cette plante stupéfiante ne calma presque pas la douleur de la dent : en écartant le prestige à qui elle devoit sa vertu , j'en détruisis presque'entièrement la propriété.



## OBSERVATION

*Sur une Pierre pesant une once moins demi-gros , de la forme & du volume d'un œuf de jeune poule , sortie , sans aucun secours de l'art , de la vessie d'une femme grosse , quatre jours avant qu'elle accouchât d'une fille forte , & bien portante ; ( par le sieur GUÉRIN , docteur en médecine de l'université de Montpellier , résidant à Verneuil au Perche. )*

Anne-Marie Sourbieux , femme de Nicolas Lion , tailleur , demeurant au hameau de Villette , paroisse de Charnel , à une lieue de Verneuil au Perche , diocèse d'Evreux , âgée d'environ trente-six ans , d'un tempérament fluet & délicat , rendoit , depuis deux ans , des urines épaisses & bourbeuses , qui déposoient un sédiment jaune , & quelquefois rougeâtre ; mais , à quelques legeres douleurs près , qu'elle ressentoit , de tems en tems , dans la vessie , elle se portoit assez bien. Ce ne fut que le premier Novembre 1766 , que , revenant de la Messe , elle fut saisie tout-à-coup d'une violente douleur au côté gauche , & , en même tems , d'un grand mal de cœur , suivi de vomissement de bile : une fièvre vive s'al-

lume aussi-tôt ; elle étoit accompagnée de soif , de sécheresse de la langue , de mal de tête , de constipation , d'urines épaisses , jaunes , vertes , d'une odeur extrêmement fétide ; de violentes douleurs & demangeaisons à la région de la vessie. Elle fut d'abord saignée du bras ; puis elle facilita le vomissement à l'aide de deux grains de tartre stibié : elle fut purgée ensuite deux ou trois fois , à deux ou trois jours d'intervalle entre chaque purgation ; elle ne se trouva point mieux. Le mal de cœur & le vomissement continuèrent jour & nuit , ainsi que la constipation à laquelle la malade remédioit par des lavemens ; la fièvre , la douleur de côté , la soif , les douleurs de vessie , tous les accidens , en un mot , subsistèrent jusques vers le mois de Mars 1767. Alors le point de côté , la cardialgie & le vomissement cessèrent ; mais , la fièvre devenue lente , les cuiffons , douleurs & demangeaisons de vessie persisterent. Lorsque la malade se tournoit à droite ou à gauche , elle sentoit comme un poids qui se portoit du même côté , & lui causoit une grande douleur accompagnée de ténésme , & d'une grande constipation : celle-ci a duré jusqu'à la fin de la maladie. La malade , en proie à tous ces fâcheux accidens , traînoit la vie la plus languissante ; elle ne pouvoit se tenir assise que sur l'extrémité du coccyx ; elle

marchoit entièrement courbée , traînant ses pieds , sans pouvoir les lever : le moindre choc contre le plus léger obstacle lui caufoit de vives douleurs dans la vessie ; elle étoit forcée de s'arrêter tout court , de serrer les genoux , de soulever & soutenir le bas-ventre avec une serviette qu'elle tenoit d'une main ; elle ne pouvoit que très-difficilement étendre les jambes & les cuisses dans le lit : tel fut le triste état dans lequel elle languit jusqu'au mois de Mai. Depuis ce tems jusqu'en Juillet , elle éprouva à-peu-près les mêmes douleurs de vessie ; mais elles n'étoient plus accompagnées de ces demangeaisons insupportables qui auparavant la forçoient de se froter avec violence. Quoique toujours avec la fièvre , elle se levoit & marchoit un peu : son état étoit plus supportable. Vers ce tems , un peu plus calme pour la malade , elle devint grosse ; & , dès ledit mois de Juillet , elle se trouva de nouveau forcée de s'aliter. Les douleurs de vessie devinrent plus violentes que jamais , & ont persisté jusqu'à la fin de la maladie. Il ne survint point alors de vomissement : la malade se plaignoit seulement de quelque embarras autour du cœur. Elle ne ressentit point d'abord de douleur de côté : ce n'a été qu'après environ cinq mois qu'elle a effuyé une douleur très-vive au côté droit , qui gênoit beaucoup la



respiration. Cette douleur a duré jusqu'à la fin de la maladie ; elle étoit pourtant un peu moins vive , par intervalle , sur les derniers tems. Pendant toute la durée de cette espece de rechute arrivée au mois de Juillet , il étoit impossible à la malade d'étendre les jambes & les cuisses dans le lit : elle étoit obligée de tenir ses genoux ployés & appuyés contre sa poitrine. Les trois derniers mois , les douleurs de vessie sont devenues plus violentes encore , & ont augmenté au point de produire des mouvemens convulsifs de tous les membres , avec extinction de la vue , perte de connoissance. Ces mouvemens convulsifs sont survenus , pendant les trois derniers mois , tantôt une , tantôt deux , tantôt trois fois par semaine. La malade urinoit avec beaucoup de peine , & de très-vives douleurs ; & , au milieu des efforts qu'elle faisoit pour rendre l'urine , il sortoit , de tems en tems , un peu de sang par le canal de l'urèthre , environ une cuillerée en trois ou quatre jours. Lorsque les urines , en sortant , formoient le fil , elles s'arrêtoient le plus souvent tout-à-coup. Pendant le dernier mois , elles n'ont plus été retenues ; mais elles sont sorties continuellement , involontairement , & goutte à goutte , avec de vives douleurs & de violentes convulsions qui ont toujours été en augmentant jusqu'au jeudi matin , 18 Février

1768, que la malade en a effuyé un accès plus violent encore que tous les précédens. Enfin, le lendemain, environ deux heures après minuit, au milieu des plus horribles tourmens, sans qu'il survînt pourtant, cette fois, de mouvemens convulsifs, elle se rouloit, s'agitoit avec la plus grande violence, lorsque tout-à-coup elle sentit un corps étranger s'élancer avec impétuosité hors de la vessie & du canal de l'urèthre. C'étoit une pierre de figure ovale, d'un blanc sale, unie, & un peu aplatie d'un côté, inégale, & semblable à du chagrin de l'autre, du volume & de la forme d'un œuf de jeune poule, pesant une once moins demi-gros : elle a vingt-une lignes de longueur, depuis l'extrémité de la base jusqu'à la pointe ; quarante lignes de circonférence dans son plus grand diametre, qui est de quatorze lignes ; douze lignes de diametre, & trente-six de circonférence, vers son milieu ; huit lignes de diametre près de la pointe, & vingt-deux de circonférence. Elle est dure, ferme, plus legere que les pierres ordinaires de pareil volume. La malade me l'a confiée pour peu de tems, sous la promesse expresse de la lui rendre ponctuellement. Si quelqu'un doutoit de l'exactitude de l'observation, & passoit par Verneuil, elle la lui montreroit : elle se fait un plaisir de la faire voir au premier venu ; mais elle ne veut pas

s'en deffaisir. L'expulsion de cette pierre fut suivie de quelques caillots de sang, puis de l'écoulement d'une matiere blanche & purulente. Les urines alors sortoient librement, mais involontairement. Quatre jours après la sortie de ce corps étranger, la malade accoucha, sans l'aide d'accoucheur ni sage-femme, très-heureusement, & à terme, d'une fille bien conformée, forte, & bien portante. A cette époque, la malade commença à retenir ses urines : seulement il falloit, lorsque l'envie de les rendre se faisoit sentir, qu'elle fût prompte à présenter le vase, sans quoi, elles lui échappoient, & se répandoient dans le lit. Elles passoient sans douleur d'abord ; mais, à la fin de leur sortie, la malade éprouvoit une vive cuisson qui duroit quelquefois un demi-quart d'heure. Toutes les suites & dépendances de l'accouchement se sont terminées assez heureusement. On juge bien que dès-lors, il ne fut plus guères possible de distinguer la matiere purulente, qui sortoit de la vessie & du méat urinaire, à cause de son mélange avec les lochies. Après six semaines de couches, la malade a commencé à marcher ; mais, dès qu'elle se baissoit, crachoit, mouchoit ou étérnuoit, l'urine s'écouloit contre son gré : ceci a duré environ trois mois. Depuis ce tems, cet accident va en diminuant ; elle retient plus aisément

ses urines, quoiqu'il lui arrive encore de les laisser échapper, lorsqu'elle étend les bras, ou leve quelque poids. Quelquefois, lorsqu'elle se présente pour uriner, l'urine a peine à sortir : une portion s'écoule ; & ce n'est qu'après qu'elle a marché un peu, que le reste vient. Elle s'imagine encore sentir, de tems en tems, comme le mouvement d'une pierre dans la vessie ; elle n'apperçoit pourtant point de sable ni de gravier, ni autre sédiment dans ses urines. Depuis l'enfance, elle étoit sujette à une migraine accompagnée de vomissement : maintenant elle éprouve les mêmes accidens plus fréquemment, environ une fois par semaine, sur-tout lorsqu'elle a été exposée au soleil : au reste, elle se porte passablement bien ; elle marche, mange, boit & dort bien. Six semaines avant l'accouchement, une sage-femme, qui vit alors la malade, assura que l'enfant présentait la tête à l'orifice de l'*uterus*. Il n'est pas douteux qu'il n'ait beaucoup contribué à l'expulsion de la pierre hors de la vessie : il est même plus que probable que la sortie d'un corps étranger de ce volume n'eût été possible que par un secours chirurgical, sans cette circonstance. Qui eût pensé que la grossesse, qui sembloit devoir être un surcroît de détresse & de calamité pour cette infortunée, deviendrait, dans les mains de la nature,

l'instrument de sa délivrance ? Quel médecin eût proposé une recette aussi efficace ? Il nous est fort ordinaire , au reste , d'observer que la nature a souvent des ressources , lorsque toutes les nôtres sont épuisées : aussi révérons-nous sa prééminence , & reconnaissons-nous que nous sommes d'autant plus avancés dans notre art , que nous l'imitons plus exactement , & la suivons de plus près.

On sçait que le canal de l'urèthre chez les femmes , est plus court , plus large , plus susceptible de dilatation , que chez les hommes , & qu'elles rendent avec moins de peine d'assez gros graviers : cependant je pense qu'il ne paroîtra pas peu surprenant qu'une pierre aussi volumineuse ait été expulsée par les seuls efforts de la nature , & qu'on ne s'étonnera pas moins , qu'une femme , qui , pendant sept mois avant de devenir grosse , & ensuite pendant les neuf mois de grossesse , étoit en proie à de si violentes douleurs , à des vomissemens si opiniâtres , à l'oppression , à la fièvre , à des douleurs si vives de côté , au ténésme , à une constipation si importune , à de si grands efforts pour uriner , à toute la torture que cause la présence d'une pierre dans la vessie , mais sur-tout à des mouvemens convulsifs de tous les membres , si violens , & d'une si longue durée ; je pense qu'on ne s'éton-

nera pas moins, dis-je, qu'une femme ; dans un état de langueur & de souffrance si déplorable, non-seulement ait conduit son fruit au terme marqué par la nature, mais encore qu'elle ait mis au monde un enfant fort & vigoureux.

Cette petite fille n'a vécu que sept semaines à la vérité ; mais elle s'étoit toujours très-bien portée. Elle n'a été malade que trois jours, d'une diarrhée épidémique dans le canton, dont elle est morte.

Pour ne point interrompre l'ordre des accidens que la malade a essuyés, je n'ai point rendu compte de plusieurs remèdes qui lui ont été administrés en différens tems, tels que plusieurs purgations prescrites dans le courant de la maladie ; une saignée du bras, faite au premier mois de la grossesse, à laquelle on joignit, par le conseil d'une personne des environs, qui n'est point de l'art, l'usage d'une infusion de romarin, qui augmenta les douleurs de la malade. Je n'ai rien dit d'autres remèdes que je lui indiquai, deux mois après, en Août 1767, la première & la seule fois que je la vis, jusqu'à la sortie de la pierre ; sçavoir des bouillons au veau avec addition des plantes rafraîchissantes ; une abondante boisson de petit-lait ; deux minérateurs de casse & de manne avec demi-gros de rhubarbe & deux gros de sel végétal dans deux verres de petit-lait,

à dix jours d'intervalle , & , entre ces deux minoratifs , l'usage des demi-bains pendant huit jours , & ensuite celui d'une infusion vulnérable , parce qu'on soupçonnoit érosion & ulcération à la vessie , sans penser à la pierre , dont on eût pu pourtant reconnoître la présence , il faut l'avouer , & par les accidens , & sur-tout par le signe seul univoque , la sonde , si on eût suivi exactement la malade. On ne se doutoit pas plus de la grosseur , qui ne datoit alors que d'environ deux mois. Il ne vint pas même dans l'esprit que cette femme , dans l'état de souffrance où elle étoit , se fût mise dans le cas de devenir mere.

Il est visible que les remedes dont j'ai fait mention , & dont la malade avoit cessé l'usage depuis long-tems , lorsqu'elle a rendu la pierre , n'ont point contribué à son expulsion , & que plusieurs même étoient peu convenables à son état ; ainsi l'exposition de ces remedes ne peut servir qu'à faire voir que la nature non-seulement se suffit souvent à elle-même pour se tirer d'embarras , mais qu'elle triomphe encore fréquemment des entraves ou obstacles qu'on lui oppose.



## OBSERVATION

*Sur une Plaie au Pied avec lésion d'un tendon ; par M. LE BEL , chirurgien des Mines de Pompéan en Bretagne.*

Les plaies des parties nerveuses & tendineuses , faites par des instrumens piquans , sont , en général , si dangereuses , qu'elles donnent lieu aux accidens les plus fâcheux , si l'art ne vient promptement au secours des blessés. Les observateurs en ont donné , en différens tems , des tableaux effrayans : le fait que j'offre au public , ne mérite pas moins l'attention du lecteur.

Le nommé *La Brie* , charpentier aux Mines de Pompéan en Bretagne , se laissa tomber sur le pied droit l'extrémité d'un morceau de bois du poids d'environ deux cent livres. La virole carrée d'un boulon de fer , qui étoit à cette extrémité , ayant porté à plomb sur le pied , un des angles y fit une plaie de sept à huit lignes d'étendue , un peu au-dessus de l'endroit où le grand os cunéiforme s'unit au scaphoïde , & sur la direction du tendon du muscle jambier antérieur.

Le blessé sentit d'abord une douleur très



vive; mais cette douleur s'étant un peu calmée, il marcha le jour & le lendemain de son accident, & se contenta d'appliquer sur sa plaie des compresses trempées dans l'eau-de-vie.

Le troisieme jour, la douleur fut si vive, que le malade fut obligé de garder le lit, & de m'envoyer chercher. Je trouvai les lèvres de la plaie un peu boursoufflées, & les environs fort enflammés. Je fis une saignée au bras, & j'appliquai sur la plaie un plumasseau couvert de baume d'*Arcaus*; je mis par-dessus un emplâtre d'onguent de la Mere, & je couvris le tout d'un cataplasme anodin.

Le quatrieme jour, les lèvres de la plaie étoient plus gonflées, l'inflammation & la douleur plus considérables; ce qui m'obligea de faire encore deux saignées au malade. Les pansemens furent faits comme le jour précédent: je lui fis, de plus, observer une diète exacte, & je le mis à l'usage d'une boisson délayante & rafraîchissante.

Le cinquieme jour, le malade, qui n'avoit point dormi, étoit fort agité: la force de la fièvre m'obligea de faire encore deux saignées. Le gonflement du pied, qui étoit fort augmenté, s'étendoit jusqu'à la partie moyenne de la jambe. A la levée du cataplasme, je le trouvai couvert d'une sérosité sanguinolente. Je réfléchis sur la nature de

cette blessure ; & je me crus fondé à attribuer le progrès des accidens à l'irritation de quelques parties tendineuses ou nerveuses. Je sondai la plaie ; je trouvai l'os découvert ; & le tendon du jambier antérieur , qui me parut fort gonflé & tendu , faisoit une saillie entre les lèvres de la plaie. Je ne doutai plus que la douleur , l'inflammation , la fièvre , & même un commencement de délire , ne vinssent de la lésion imparfaite de ce tendon , par l'action du corps qui avoit fait la blessure. Je dilatai la plaie haut & bas , autant que je le crus nécessaire , pour mettre le mal à découvert , & empêcher le croupissement de la sérosité roussâtre qui en découloit. Je fis entrer dans la plaie un mélange chaud d'huiles de lys & d'*hypericum* ; je mis avec ces mêmes huiles une embrocation sur toute l'étendue du pied & de la partie inférieure de la jambe ; & je couvris le tout avec le cataplasme anodin , imbu des mêmes huiles. Je levai l'appareil six heures après , afin de le renouveler : les accidens étoient augmentés ; le gonflement avoit gagné jusqu'au genou ; la tension & l'inflammation avoient pris de l'accroissement ; déjà les phlyctènes , qui occupoient le dessus du pied & la partie inférieure de la jambe , annonçoient la gangrène de ces parties. Je ne vis alors d'autre moyen , pour en arrêter le progrès , que la section entière

du tendon du jambier antérieur, que je fis à un pouce de son insertion du grand os cunéiforme, ayant préalablement passé dessous une sonde crenelée, pour conduire mon instrument. Je fis quelques taillades, tant sur le pied que sur la malléole externe, afin de procurer le dégorgement du tissu cellulaire; &, ayant remarqué une légère fluctuation sur la partie antérieure & moyenne de la jambe, j'y fis une incision qui donna issue à une petite quantité de matière d'un assez mauvais caractère. Je remarquai, en même tems, que la face interne du tibia étoit, en cet endroit, tout-à-fait dénuée de périoste dans l'étendue d'environ trois pouces. Je mis sur l'os découvert un peu de charpie sèche, & sur les extrémités du tendon, un plumasseau imbu d'huile d'*hypericum*: je pansai le reste des plaies avec des bourdonnets & plumasseaux chargés de digestif relâchant; & je couvris toute l'extrémité du cataplasme anodin.

Le lendemain de l'opération, je trouvai les choses à-peu-près comme je les avois laissées la veille; mais ce qui me satisfit beaucoup, ce fut de voir que le gonflement n'avoit plus augmenté: j'en augurai avantageusement; & je crus avoir attaqué le mal dans son principe. En effet, au troisième pansement, les accidens parurent sensiblement diminués; ce qui me fit connoître

qu'ayant rempli parfaitement l'indication, il ne me restoit plus que l'engorgement à détruire. Pour y parvenir, je joignis aux topiques émolliens quelques-uns de ceux qui sont propres à ranimer l'action systaltique des vaisseaux. Je me servis, entr'autres, de la poudre de baies de genièvre, cuite dans le vin rouge, dont je continuai l'usage quatre jours de suite; j'animai ensuite les digestifs pour la même fin, sans pourtant y joindre des substances trop actives, de peur de réveiller la cause irritante, & de faire naître de nouveaux accidens. Par cette conduite, j'eus le plaisir de voir l'engorgement diminuer par l'effet d'une abondante suppuration, qui détacha des lambeaux de peau & de tissu cellulaire, que la gangrene avoit saisis, & dont la chute mit plusieurs des tendons extenseurs des orteils à découvert : l'exfoliation d'une portion des ligamens de l'articulation du péroné avec le tibia, qui avoit été affectée de pourriture, laissa aussi la partie extérieure de cet os à découvert de l'étendue de deux pouces au-dessus de son articulation. J'abandonnai pour lors les remèdes relâchans, & leur substituai les spiritueux les plus forts & les plus actifs, tels que l'eau-de-vie, l'esprit-de-vin, le camphre, le sel ammoniac, l'essence de térébenthine, & le styrax, qui ne purent cependant s'opposer à la destruction

tion de toutes ces parties. Heureusement cette fonte énorme, qui m'obligeoit à faire les pansemens trois fois par jour, ne fut pas de longue durée : elle fut promptement suivie d'un entier relâchement qui mit le pied & la jambe très à l'aise, & fin à tous les accidens, en même tems qu'elle me donna l'espoir d'une guérison certaine : cette guérison fut néanmoins un peu retardée par l'apparition d'une fusée qui se glissa le long de la partie interne de la jambe, précisément à l'endroit où j'ai dit que le tibia étoit dénué, laquelle s'étendit sous les muscles extenseurs du pied jusques vers leur attache supérieure. Je ne crus pas devoir faire l'ouverture de ce sinus ; j'espérois beaucoup de l'usage des injections, & d'une compression graduée, qui me réussirent parfaitement. Les os, & sur-tout le tibia, s'exfolierent insensiblement ; ce qui laissa la plaie ouverte l'espace de trois mois, au bout duquel tems, il ne resta, de tout le désordre exposé ci-dessus, qu'un petit ulcere à la partie interne & inférieure de la jambe, & une difficulté dans le mouvement de l'articulation du pied, que le tems dissipera.

De cette observation, on peut tirer les inductions suivantes ; 1<sup>o</sup> que la lésion imparfaite des tendons peut faire naître des accidens très-graves, la gangrene, & même la perte du membre, si l'on n'y remédie

promptement ; 2<sup>o</sup> que l'usage des remèdes spiritueux , employés dans les premiers tems de telles blessures , ne peut qu'accélérer le développement des accidens ; 3<sup>o</sup> que le moyen le plus sûr de s'opposer à leur progrès , est de couper promptement & totalement le tendon blessé , au risque même de laisser le malade estropié , dont il est important de conserver le membre , en quelque état qu'il soit.

---

## OBSERVATIONS

*Sur la Membrane du Tympan ; par M. MARTIN , principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

La membrane du tympan a non-seulement occupé les plus célèbres anatomistes qui se sont attachés à l'examen de sa forme , de sa position , & aux variétés qu'on y remarque ; mais elle a encore été l'objet des recherches des physiologistes qui ont travaillé à en decouvrir les usages. *Rivinus* a prétendu avoir démontré que cette membrane étoit percée ; mais le grand nombre d'expériences que d'autres ont faites , surtout *Willis* , prouvent d'une manière incontestable , que l'ouverture , qu'on a pu y apercevoir , n'étoit qu'accidentelle. Comme il

m'a paru qu'il y avoit peu d'observations qui prouvent qu'effectivement cette membrane, ayant été ouverte dans un état de maladie, peut rester telle dans l'état de santé, & que pour lors il y a une véritable communication de la conque avec le fond de la bouche, j'ai cru que celles que j'ai à rapporter, pourroient être de quelque utilité.

### 1<sup>re</sup> OBSERVATION.

Le nommé *Joseph Marès*, âgé de douze ans, natif de cette ville, entra à l'hôpital, le 26 Août 1765, pour se faire traiter d'une douleur d'oreille des plus aiguës, accompagnée de la sortie de quelques vers ressemblans à l'espèce qu'on nomme *grillons* (a). Par les informations que je pris, pour savoir la cause de sa maladie, il me dit qu'il y avoit aux environs d'un mois qu'il s'étoit laissé surprendre par le sommeil, dans une terre en jachère, & que, lorsqu'il fut éveillé, il sentit une douleur dans l'oreille gauche, assez incommode; qui augmenta jusqu'à lui causer une fièvre ardente, accompagnée d'insomnies, pour laquelle on le figna plusieurs fois, tant du bras que du pied; & il ne fut bien foulagé, que lorsqu'il cra-

(a) Voyez le Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle; par M. *Valmont de Bomare*, dernière édition, tom. iiij.

cha un pus sanguinolent qui , selon ses expressions , venoit de l'arriere-bouche , & qu'il rendit par l'oreille quelques vers. Sa mere , & d'autres femmes , lui tirerent plusieurs de ces vers , & lui firent différens remedes qui furent sans succès ; ce qui les détermina à soumettre ce malade à nos soins. Je lui tirai & fis tirer , en ma présence , plusieurs de ces insectes ; & , jugeant qu'il pouvoit y en avoir de cachés dans l'oreille moyenne , je lui fis des injections avec l'essence de térébenthine ; qui passa , au premier coup de piston de seringue , dans le pavillon de l'œsophage , & même dans le larynx. Crainte d'enflammer ces parties par l'irritation , je supprimai cette injection , & je lui en substituai une faite avec la racine de fougere mâle , & les feuilles de *scordium* , qui passoit aussi quelquefois dans le pharynx , mais qui y causoit moins de douleur que la premiere. Les dernieres injections furent continuées l'espace de quinze jours ; & mon malade sortit parfaitement guéri , le 24 Septembre suivant.

II. OBSERV. Un homme âgé d'environ soixante ans , fit , le 22 Mars 1760 (a) , sur

(a) Cette observation est tirée de mon *Recueil d'Observations de Maladies* , fait à Paris , depuis l'année 1756 jusqu'en 1761 , pendant lequel tems , j'ai été élève des principaux hôpitaux de cette grande ville.



le dos, & le derriere de la tête, une chute qui lui produisit, dès le moment de l'accident, un saignement de nez & des oreilles, &, peu de tems après, le délire. Le chirurgien, qui fut appelé, lui donna les secours qu'on donne en pareil cas; & le malade guérit parfaitement de ces accidens. Le 1<sup>er</sup> Juin, il lui survint une vive douleur à l'oreille droite, qui fut, peu de tems après, accompagnée d'une abondante suppuration. Je le vis le 18 de ce mois; & une injection vulnéraire, qu'il me fut ordonné de lui faire, passa avec la plus grande facilité dans l'arrière-bouche. Ces injections furent continuées jusqu'au 8 Juillet que le malade n'en voulut plus, parce qu'il leur attribua une legere ophthalmie dont il fut attaqué, & à laquelle il n'avoit jamais été sujet.

III. OBSERV. Il y a aujourd'hui, 13 Décembre 1768, dans cet hôpital, une servante chez qui, à la suite d'une prodigieuse suppuration par l'oreille, il s'est formé un dépôt à l'apophyse mastoïde. La liqueur, qu'on injecte par l'ouverture de l'abcès, sort par le nez, ou tombe dans l'estomac, ainsi que celle qu'on pousse par la conque, dont une partie sort encore par la fistule mastoïdienne. Je donnerai cette observation, dans peu, sous un autre point de vue.

Les malades, qui font le sujet des deux premières observations, entendoient aussi distinctement qu'avant leur accident; & la fille, qui fait le sujet de la troisième, commençoit à rattraper la finesse de son ouïe, qu'elle avoit perdue au commencement de sa maladie.

Je laisse aux phyficiens le soin d'expliquer ce défaut de perte de l'ouïe, lorsque le tympan est ouvert depuis quelque tems (a);

(a) Peut-être qu'on nous objectera, que la solution du tympan se ferme quelque tems après qu'elle a été faite, & qu'il ne doit pas alors paroître surprenant que les malades entendent aussi-bien qu'avant leur accident. Mais, si l'on fait attention comment cette membrane est tendue & engagée dans une rainure profonde, creusée dans les os temporaux, on verra qu'elle tendra plutôt, par son ressort, à augmenter sa première division, qu'à favoriser la cicatrice; & j'ai très-souvent remarqué que les ulcères, qui répondent, ou, pour mieux m'expliquer, qui sont situés sur de fortes aponévroses, sont très-difficiles à guérir, soit que ces membranes se trouvent blessées, ou qu'elles ne le soient point; ce qui vient, sans doute, dans le premier cas, de la trop grande contractibilité de ces membranes, qui tend toujours à éloigner les lèvres de la plaie; & dans le second, de ce que ces mêmes membranes, par leur trop grande facilité à se mouvoir, ne présentent pas un fond assez solide pour servir de base à une cicatrice; & de-là, dans l'un & l'autre cas, les bords de la plaie restent toujours renversés; & il est difficile d'obtenir leur affaissement.

& je me contente de dire , en simple observateur , que , dans ces trois cas , il ne seroit pas difficile à ces malades , étant en santé , & exercés à fumer , de faire sortir la fumée du tabac par le dehors de l'oreille , & que cette expérience , d'abord si séduisante pour prouver que le tympan a une ouverture naturelle , ne le prouveroit cependant pas , quoiqu'on puisse encore employer , pour le prouver , la supercherie (a).

(a) Voyez les Leçons de Physique expérimentale de M. l'abbé *Nollet* , tom. iij , pag. 453.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I N 1769.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	12	14 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
2	11	17	12 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
3	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	10	28 1	28 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
4	8 $\frac{1}{4}$	16	12 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
5	12	17 $\frac{3}{4}$	14	28	28	27 11 $\frac{1}{4}$
6	14 $\frac{1}{4}$	19	13 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
7	12	16	13	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
8	13	18 $\frac{1}{2}$	14	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
9	14	20 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$
10	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
11	13 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 3
12	11	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
13	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
14	9 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28
15	10 $\frac{1}{2}$	13	11	27 10 $\frac{1}{2}$	28 10	27 11
16	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12	28	28	27 10
17	11 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$
18	11 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{3}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
19	9 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4
20	9 $\frac{1}{2}$	17	11 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2
21	11 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	12	28 $\frac{1}{2}$	28	28
22	12 $\frac{1}{4}$	18	13 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1
23	13	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28
24	14	16 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{1}{4}$
25	11	16 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2
26	13	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
27	13 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
28	15 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{3}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2
29	13	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	
30	11	14	11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 185

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 12 h.</i>
1	S-S-O. pl.	S-S-O. pl. contin.	Nuages.
2	S-O. gr. pl. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
3	S. couvert. gr. pluie.	S-O. nuages. gr. pluie.	Beau.
4	O. nuages.	S-S-E. nuag.	Couvert.
5	E. pluie.	S-O. pluie. n.	Couvert.
6	S-S-O. nuag.	S-O. n. pluie.	Couvert.
7	N-N-O. pl. couvert.	N. couvert.	Couvert.
8	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
9	N-N-O. c.	N. nuages.	Nuages.
10	S-O. couv. nuages.	S-S-O. nuag. pluie.	Nuages.
11	O. couvert. nuages.	O. nuages.	Beau.
12	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
13	N. couvert.	N-N-E. couv.	Couvert.
14	O. nuages.	O. nuag. pl.	Pluie.
15	O. pluie. c.	O-N-O. pl. couvert.	Couvert.
16	N. nuages.	O. couv. pl.	Pluie.
17	O. pl. couv.	O. pluie.	Nuages.
18	O. pl. nuag.	O-S-O. n. pl.	Beau.
19	N-N-O. pl. nuages.	N-N-O. n.	Beau.
20	O. couvert. nuages.	O-N-O. nua- ges.	Nuages.
21	O-S-O. cou- vert. pluie.	O. couv. pl.	Couv. vent.
22	O-N-O. n.	O-N-O. n.	Nuages.
23	N-N-E. cou- vert.	N-E. nuages. petite pluie.	Pluie.

# 186 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	S-S-O. couv. pluie.	S-S-O. couv. pluie.	Pluie.
25	S-O. couv. vent. pluie.	S-O. pluie. vent. nuag.	Beau.
26	O-S-O. n.	O. nuages.	Beau.
27	O. nuag. cou- vert.	O. nuages.	Nuages.
28	O-S-O. vent. c. pet. pl.	O-N-O. ond. nuages.	Nuages.
29	O. nuages.	O. nuag. pl.	Couvert.
30	N. couvert.	N-N-O. n. pl.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $20\frac{1}{4}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $8\frac{1}{4}$  degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $8\frac{1}{4}$  lignes: la différence entre ces deux termes est de  $7\frac{1}{4}$  lignes.

Le vent a soufflé 9 fois de l'O.

- 4 fois du S-O.
- 4 fois de l'O-N-O.
- 3 fois du S-S-O.
- 3 fois du N.
- 2 fois du N-N-O.
- 1 fois du N-O.
- 1 fois du S-S-E.
- 1 fois du N-N-E.

MALADIES REGN. A PARIS. 187.

Le vent a soufflé 1 fois de l'O-S-O.

2 fois du N-E.

Il a fait 8 jours beau.

29 jours des nuages.

14 jours couvert.

19 jours de la pluie.

3 jours du vent.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1769.*

Les affections catarrhales, qui régissent depuis plusieurs mois, durent encore : il y en a qui dégèrent en fièvres humorales assez opiniâtres, & même en fièvres putrides, dans le commencement desquelles les hypocondres sont souvent très-affectés. La petite vérole se multiplie ; & , lorsqu'elle survient à ceux qui sont déjà atteints de ces affections catarrhales, elle devient confluente & dangereuse ; autrement elle est communément assez bénigne.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Mai 1769 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

La sécheresse a continué, ce mois, au point de faire craindre pour les productions de la campagne : il n'y a eu guères de pluie que vers la fin du mois.

Il y a eu des variations dans la température de l'air. Le thermometre s'étoit porté, le 5, à 18 degrés : il gela, la nuit du 9 au 20 ; & l'on trouva de la glace, le 10 au matin : le 22, le 23 & le 24, la liqueur du thermometre monta au terme de 22 à 24 degrés. Le tems s'est refroidi considérablement, les derniers jours du mois ; à la suite d'un orage.

Le mercure, dans le barometre, qui s'étoit maintenu au-dessus du terme de 28 pouces, jusqu'au 8, a été constamment observé, le reste du mois, au-dessous de ce terme.

Le vent, du 1<sup>er</sup> au 20, a presque toujours été *nor.*, & *sud*, du 20 au 31.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 20 degrés.



MALADIES REGN. A LILLE. 189

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

7 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

5 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

4 jours de tonnerre.

3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , dans le mois de Mai 1769.*

La plûpart des maladies aiguës de ce mois , quoique s'annonçant sous un caractère inflammatoire , ont participé plus ou moins de la fièvre continuë-rémittente-putride , dont on a parlé dans les mois précédens ; telles ont été les angines , les pleurésies , les pétépneumonies , &c. dans lesquelles il a été question le plus souvent d'évacuer de la

faburre des premières voies , après les premières saignées. Le sang , tiré des veines , étoit rarement bien couenneux : aussi la plupart des malades supportoient mal les abondantes saignées qui étoient suivies d'affaïssement fâcheux dans le fort de la maladie. Dans plusieurs sujets attaqués de pareille fièvre , il s'est fait , dans le progrès de la maladie , une éruption miliaire-rouge , qui étoit purement symptomatique : pareille éruption a été absolument blanche dans deux sujets que j'ai traités. J'ai vu néanmoins quelques personnes travaillées de vraie péripleurmonie & de rhumatisme inflammatoire ; maladies qui ont dû être traitées par la méthode purement anti-phlogistique.

Nous avons vu encore quelques personnes attaquées de la colique nerveuse , dont il a été fait mention dans le Journal de Mai dernier.

## A V I S.

M. *Beyser* , pasteur de la paroisse Luthérienne de Sainte-Marie-aux-Mines , qui remplit les intervalles que lui laisse son ministère , en s'occupant fort utilement de la minéralogie , a imaginé une collection de mines en petit , rangée dans des petites boîtes faites en manière de livre. Tous les

morceaux de mines y sont distingués & séparés les uns des autres par des cases : ils sont numérotés ; & les numéros sont expliqués par un catalogue collé sur le couvercle de la boîte. On y trouvera des échantillons de toutes les espèces différentes de mines , & de leurs variétés connues , à l'exception des mines d'or crud du Pérou ; mais l'auteur présente en place des morceaux de mines où l'or y est véritablement minéralisé , telles que les pyrites auriférées qu'on a découvertes , depuis quelque tems , en Suisse ; ce qui remplit mieux le but qu'il s'est proposé , qui est de ne présenter aucune sorte de métal que dans l'état de mine. Ceux qui désireront s'instruire dans la minéralogie , ne peuvent mieux faire que de se procurer cette utile collection : cette collection n'est point embarrassante ; elle est composée de quatre boîtes représentant quatre petits in-8°. On payera , pour se la procurer , trente-six livres à l'auteur à Sainte-Marie : on pourra lui envoyer ce prix franc de port , par la poste , ou par telle autre commodité qu'on voudra : l'auteur la fera parvenir à l'adresse qu'on lui indiquera.

---

## E R R A T A

*Dans l'annonce de la nouvelle édition de la Matière médicale de Cartheuser , Journal de Juillet , pag. 93 , on a mis 2 volumes ; mettez 4 volumes.*

# T A B L E.

1. <i>EXTRAIT des Transactions médicales, publiées par le Collège des Médecins de Londres. Page 99</i>	
<i>Mémoire contenant quelques Réflexions sur l'Usage des Vomitifs dans le Traitement des Maladies aiguës. Par M. Balme, médecin.</i>	123
<i>Lettre de M. Pomme à M. Le Camus, médecin.</i>	152
<i>Observation sur deux Fetus enfermés dans une même enveloppe. Par M. Leantaud, chirurgien.</i>	156
<i>— sur une prétendue Propriété de la Graine de Jusquiame appliquée extérieurement. Par M. Desbrest, médecin.</i>	158
<i>— sur une Pierre sortie de la Vessie d'une femme grosse. Par M. Guérin, médecin.</i>	162
<i>— sur une Plaie au Pied avec lésion d'un tendon. Par M. Le Bel, chirurgien.</i>	172
<i>Observations sur la Membrane du Tympan. Par M. Martin, chirurgien.</i>	178
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juin 1769.</i>	184
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1769.</i>	187
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mai 1769. Par M. Bouchet, médecin.</i>	188
<i>Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Mai 1769. Par le même.</i>	189
<i>Avis.</i>	190

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1769. A Paris, ce 23 Juillet 1769.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

SEPTEMBRE 1769.

---

TOME XXXI.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

SEPTEMBRE 1769.

---

SECOND EXTRAIT.

Medical Transactions published by the College of Physicians in London; vol. I. *C'est-à-dire : Transactions médicales, publiées par le Collège des Médecins de Londres; vol. I. A Londres, chez Baker & Doddsley, 1768, in-8°.*

M. AKENSIDE, dont nous avons rapporté les observations sur le cancer dans notre premier Extrait, a fourni pour ce Recueil deux autres Mémoires intéressans. Le premier a pour objet l'usage de l'ipécacuanha dans l'asthme convulsif. Il assure

que , lorsque tous les autres anti-spasmodiques ont été sans effet , l'ipécacuanha , pourvu qu'il n'y ait point de contre-indication pour le vomissement , ne manque jamais d'emporter le paroxysme. Lorsqu'il trouve le malade dans un accès violent , il lui fait prendre sur le champ un scrupule de ce remède en poudre ; & il n'a jamais manqué de procurer un prompt soulagement. Dans l'asthme chronique ou habituel , il en donne trois ou cinq grains chaque matin , ou depuis cinq jusqu'à dix grains de deux jours l'un , suivant le degré de la maladie : il a fait continuer cet usage quelquefois des mois entiers , & même jusqu'à six semaines ; & , quoique les malades se plaignent d'abord des nausées qui les fatiguent , après une courte expérience , ils consentent volontiers à en continuer l'usage. Il fait vomir assez généralement à la dose de cinq grains ; mais le soulagement , qu'il procure dans l'asthme , ne dépend pas de ces vomissemens , puisqu'il n'est pas moins efficace , lorsqu'il ne fait pas vomir ; d'où il croit pouvoir conclure qu'il agit véritablement comme anti-spasmodique & relâchant ; propriété qu'il lui avoit déjà reconnue dans la dysenterie , & qu'il avoit annoncée dans son Commentaire sur cette maladie. Il rapporte , pour confirmer l'efficacité de ce



remède dans le cas proposé, deux observations dans lesquelles il paroît avoir eu l'effet le plus marqué.

Le second Mémoire contient une méthode de traiter les tumeurs lymphatiques des articulations : cette méthode consiste à appliquer un large vésicatoire autour de l'articulation malade, & à faire prendre intérieurement quelques remèdes altérans. Quatre observations, qui forment la plus grande partie du Mémoire, démontrent l'efficacité d'un pareil traitement. Une jeune femme de vingt-cinq ou trente ans, d'une bonne constitution, portoit, depuis deux mois, une enflure très-considérable à l'articulation du pied gauche, qui s'étendoit sur tout ce pied, & remontoit un peu vers le bas de la jambe. L'articulation étoit très-roide ; & elle ressentoit de la douleur, toutes les fois qu'elle vouloit la remuer. M. Akenfide fit envelopper toute l'articulation avec un large vésicatoire qui s'étendoit même sur toute la face supérieure du pied : en même tems, il lui fit prendre, chaque soir, deux grains de calomélas, & quatre onces de l'infusion amère de la pharmacopée de Londres, deux fois le jour. Au bout de quelques jours, elle fut attaquée de la miliaire ; ce qui l'obligea de suspendre les premiers remèdes, pour en substituer d'autres plus appropriés à

son nouvel état. Cette miliaire fut dissipée en une semaine. Dans cet intervalle , l'enflure & la roideur de l'articulation étoient fort diminuées. Elle reprit cependant ses premiers remedes ; & , au bout de trois semaines , elle se trouva parfaitement guérie.

La seconde observation a été faite sur un jeune homme de seize ou dix-sept ans , à qui il étoit survenu , sans cause manifeste , au genou gauche une enflure considérable qui en empêchoit le mouvement , sans cependant que la jambe ni la cuisse fussent intéressées. On lui appliqua un large vésicatoire autour du genou , & on lui fit prendre un grain de calomel chaque soir , & deux onces de décoction de quinquina trois fois le jour. L'enflure étant considérablement diminuée , on réduisit le vésicatoire à ne couvrir que la rotule ; & on lui frota le jarret avec de l'huile de pied de bœuf. Au bout de dix semaines de ce traitement , l'enflure & la roideur étoient presque dissipées ; & le genou avoit repris presque tout son mouvement.

M. Akenfide traita , dans le même tems , un autre homme de vingt-cinq ans , qui portoit , depuis quatre ans , une enflure semblable , avec roideur dans l'articulation du genou : elle fut guérie , par la même méthode , en moins de deux mois. La qua-

trieme observation est d'autant plus remarquable, que la nature de la tumeur & les circonstances de la maladie sembloient laisser peu d'espérance. Un jeune homme de vingt ans, d'une constitution scrophuleuse, étoit, depuis quelque tems, entre les mains du chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas, pour un ulcere d'un mauvais caractère, qui s'étendoit, depuis l'articulation, sur presque tout le pied. M. Akenfide lui avoit prescrit la décoction de quinquina avec un électuaire de fleurs de camomille. Après quelques semaines de cet usage, il fut pris de la petite vérole, pendant laquelle il continua les mêmes remèdes. Les choses se passèrent assez bien; mais, lorsqu'il eut pris sa quatrième purgation, on apperçut au coude droit une enflure scrophuleuse qui en rendoit le mouvement presque impossible. M. Akenfide fit envelopper toute l'articulation dans un large vésicatoire; &, avec sa décoction de quinquina, qu'il prenoit trois fois le jour, il lui prescrivit un grain de calomel chaque soir. Au bout de 2 ou 3 jours, le vésicatoire avoit considérablement diminué l'enflure. Cependant, comme il restoit encore de la roideur, les tendons étant un peu contractés, & l'articulation oedémateuse, il prescrivit d'entretenir le vésicatoire à la partie externe du coude, & fit faire des embrocations fré-

quentes avec l'huile de pied de bœuf : en moins de quinze jours , l'articulation fut rétablie. On fut obligé de lui faire l'amputation du pied , à raison de son ulcère ; mais le bras se conserva dans un très-bon état.

Depuis la publication du remède de mademoiselle Stéphens , on a fait , dans toute l'Angleterre , un très grand usage de différentes lessives alcalines , & de l'eau de chaux , pour dissoudre la pierre. Mais , quoiqu'on ait donné , depuis quelque tems , la préférence à la lessive des savonniers , il ne paroît pas qu'on se soit beaucoup occupé de déterminer la proportion de la chaux à l'alkali de manière à rendre cette lessive le plus efficace qu'il est possible. M. Thomas Lane , qui s'est occupé de cette recherche , a découvert que la proportion d'une partie de chaux sur deux ou trois parties d'alkali , ou encore plus sûrement , parties égales de ces deux ingrédiens , donnoient une lessive la plus efficace possible , pour dissoudre ce calcul. Il n'a pas trouvé qu'il y eût de différence remarquable entre les différentes especes de chaux , ni entre l'alkali de la potasse & celui du tartre. L'alkali de la soude & l'alkali volatil lui ont paru beaucoup moins actifs que les deux autres ; d'où il conclut que , quand on veut prescrire le savon dans cette vue , on fait bien de donner

la préférence à celui qui est fait avec le sel de tartre.

Nous n'extrairons rien du *Mémoire de M. Barry sur l'opération du mercure dans les différentes maladies, & sur les différentes constitutions* : comme ses observations sont purement théoriques, & qu'elles diffèrent peu de celles qu'on trouve dans la plûpart des auteurs modernes, nous croyons devoir réserver la place qui nous reste pour les Mémoires qui ont un rapport plus direct à la pratique ; nous passerons donc au Mémoire suivant qui contient l'histoire & la cure d'une maladie singulière de l'œsophage ; par M. Munckley.

Les commencemens de cette maladie sont presque toujours si légers, qu'on y fait ordinairement peu d'attention : le malade ne s'apperçoit que d'une légère difficulté à avaler les alimens solides : cet état dure plusieurs mois, pendant lesquels les alimens liquides, & même les solides, pourvu qu'ils soient en bien petits morceaux, & qu'on ne se presse point de les avaler, passent sans beaucoup de difficulté. Le mal augmente par degrés ; & le passage de l'œsophage devient si étroit, que les alimens solides ne peuvent plus passer ; mais, après s'être arrêtés, pendant quelque tems, dans le lieu où est l'obstacle, ils reviennent avec un bruit particulier, comme s'ils étoient chassés

par une espèce de mouvement convulsif. Le siège de cette maladie est tantôt près de la tête de l'œsophage ; d'autres fois , il est plus profond , & approche davantage de l'orifice supérieur de l'estomac : dans ce dernier cas , la partie de ce canal , qui se trouve au-dessus de l'obstacle , est quelquefois si fort dilatée , qu'elle est capable de contenir une très-grande quantité d'alimens. L'espèce de vomissement , qui succede à la déglutition , survient plutôt ou plus tard , selon que l'obstruction est plus ou moins profonde. Dans le dernier degré de cette maladie , les liquides cessent de passer ; & le malade périt faute de nourriture.

A l'ouverture des cadavres des personnes mortes de cette manière , on trouve l'œsophage considérablement épaissi , & quelquefois contracté au point de ne pas admettre la sonde la plus grêle , & , dans d'autres , entièrement oblitéré. M. Munc-kley , en proposant la méthode qui lui a réussi pour la cure de cette maladie , convient de bonne foi qu'elle lui a été communiquée par un médecin de réputation. Elle consiste , lorsque le mal est récent , à faire prendre , tous les soirs , de petites doses de mercure , ayant soin , en purgeant le malade à propos , de prévenir la salivation ; mais , lorsque la maladie est ancienne , que les alimens reviennent par la bouche , on

est obligé d'avoir recours à une méthode plus active ; & , dans ce cas , rien n'a réussi que le mercure administré de manière à procurer une salivation légère , mais continuë. Quoique cette méthode lui ait le plus souvent réussi , il avoue cependant que , lorsque le malade est au point d'être épuisé par le défaut de nourriture , rien ne peut le sauver de la mort.

Nous avons rendu compte , dans notre Journal de Novembre 1767 , de l'Essai du docteur Backer sur la Colique de Devonshire , & nous avons averti qu'il étoit destiné à faire partie du Recueil que nous analysons : nous y renverrons nos lecteurs , & nous passerons tout de suite aux autres pièces que le même auteur a ajoutées sur le même sujet : elles sont au nombre de cinq ; un Postcrit & un Appendix à son Essai ; un Examen des différens moyens par lesquels le plomb peut s'introduire dans le corps humain ; un Essai historique sur la colique spasmodique que ce métal a coutume de produire ; un Examen des différentes causes auxquelles on l'a attribuée.

Le Postcrit & l'Appendix ne sont destinés qu'à répondre aux objections qu'on a faites à M. Backer , sur la cause qu'il attribue à la colique de Devonshire. La plupart de ceux qui l'ont attaqué , voulant justifier la manière de faire le cidre dans cette pro-

vince, ont avancé qu'on n'employoit plus de presses garnies de plomb; qu'on leur en avoit substitué, depuis long-tems, d'autres dans la fabrique desquelles ce métal n'entre point. M. Backer répond, en niant le fait, fondé sur ses observations & sur le témoignage de personnes dignes de foi, qu'il a consultées : il ajoûte que, dans les lieux même où on n'emploie point de plomb pour les presses, on se sert de vaisseaux doublés de plomb, pour recevoir le suc de pommes, qui découle de ces presses, ou de tuyaux de plomb, pour le conduire dans les vaisseaux destinés à le recevoir. On lui a objecté aussi qu'on avoit vu des personnes, qui n'avoient jamais bu de cidre, prises de la même colique. Il répond qu'en supposant la vérité du fait, il n'avoit jamais prétendu que l'usage du cidre fût la seule voie par laquelle le plomb pouvoit s'introduire dans le corps humain. En effet, dans son Examen des différens moyens par lesquels cette introduction pouvoit se faire, sans qu'on s'en apperçût, ou même qu'on le soupçonnât, il observe qu'outre les peintres, les plombiers, & une infinité d'autres ouvriers, qui doivent évidemment au plomb les coliques auxquelles ils sont sujets, il y a une espèce de colique, qu'on peut appeller *chronique*, beaucoup plus formidable par la manière insidieuse dont elle attaque, & qui affecte



principalement les personnes d'un tempérament foible & irritable. Dans le principe, elle est si foible, qu'on y prête généralement peu d'attention : on l'attribue alors à toute autre cause qu'à celle de laquelle elle dépend effectivement ; on l'attaque même le plus souvent par des remèdes très-propres à l'aggraver. Cependant le mal fait des progrès, quoique plus lentement : chaque nouveau paroxysme est plus vif ; & le malade est, à la fin, réduit à la plus fâcheuse extrémité : ses muscles se dessèchent ; ses membres se retirent ; sa respiration devient difficile ; & , après avoir traîné, pendant long-tems, la plus misérable existence, il meurt en convulsion, ou d'apoplexie.

Un des principaux moyens par lesquels il prétend que ce poison s'introduit, est le vin lithargiré : il a même trouvé du vinaigre qui étoit imprégné de plomb, soit qu'il y eût été ajouté de propos délibéré, ce qui n'est guères vraisemblable, vu la propriété qu'il a de détruire son acidité, soit que le vinaigre eût été gardé dans quelque vaisseau de terre émaillée avec du plomb. C'est une pratique familière en Hollande, de corriger, avec des préparations de ce métal, des huiles très-désagréables, pour les substituer à l'huile d'olives ou d'amandes ; & M. De Haën a publié qu'une année où la mortalité des bestiaux avoit rendu le

beurre très-cher, quelques fermiers des Pays-bas s'aviserent d'en augmenter le poids, en y ajoûtant de la céruse. L'usage où l'on est en Angleterre, de garder le lait dans des vaisseaux de plomb, pour l'empêcher de s'aigrir, n'est pas sans inconvénien; car, quoique notre auteur avoue que le toie de soufre arsenical n'a produit aucun changement de couleur dans du lait qui avoit séjourné six jours dans un vaisseau de cette espece, cependant il n'est pas possible de concevoir qu'en tournant à l'aigre, il ne dissolve pas un métal si aisé à attaquer. Il en est de même des vaisseaux de plomb, ou doublés de plomb, dont on se sert en Angleterre, pour garder les salaisons: quoique la liqueur probatoire ne produise aucun changement de couleur dans la saumure, il n'est pas vraisemblable qu'elle n'attaque pas ces sortes de vaisseaux, d'autant mieux que M. Backer prétend avoir observé des traces très-sensibles d'érosion dans l'émail des vaisseaux de terre, où l'on avoit tenu de ces sortes de provisions.

Mais, quand on auroit quelques doutes sur ces deux moyens, il n'est pas possible d'en former sur le danger des vaisseaux de cuivre étamés avec un mélange d'étain & de plomb; car, malgré que les ouvriers protestent qu'ils se servent d'étain pur pour étamer, il est de fait qu'il en est très-peu

qui ayent l'art d'exécuter cette opération sans le secours du plomb. Ayant fait faire une fauce où entroit une certaine proportion de vinaigre distillé dans des vaisseaux de cette espece, M. Backer l'examina immédiatement après qu'elle fut faite ; & , après l'y avoir laissée séjourner vingt-quatre heures , la teinture volatile de soufre & le soie de soufre arsenical y produisirent un changement de couleur qui décéla suffisamment le plomb qu'elles contenoient. Il n'en fut pas de même d'une autre fauce où l'on n'ajouta le vinaigre, que lorsqu'elle eut été retirée du vaisseau étamé : les deux liqueurs probatoires n'y produisirent aucun changement de couleur. Il en fut de même, lorsqu'on la fit dans un vaisseau d'argent. De peur qu'on ne lui objectât que ces changemens de couleur étoient dûs à l'étain qui, selon M. Marggraff, se dissout aussi dans le vinaigre, il garda pendant long-tems, & exposa même à la chaleur bouillante, des feuilles d'étain dans du vinaigre ; il essaya ce vinaigre avec ses liqueurs probatoires : aucune ne souffrit d'altération dans sa couleur ; ce qui suffit pour prouver que la couleur brune, que prennent les liqueurs qu'on essaye avec les liqueurs probatoires que nous avons déjà nommées, est une preuve indubitable de la présence du plomb. Ce ne sont pas seulement les vaisseaux étamés qui sont

dangereux ; les vaisseaux de terre émaillés avec des chaux de plomb vitrifiées, ne le font pas moins. Pour s'en convaincre, il suffit de faire bouillir du vinaigre avec du verre de plomb, ou dans quelque vaisseau émaillé avec ce métal. On obtient aisément par son évaporation un véritable sucre de Saturne.

Dans les colonies Angloises de l'Amérique, on fait un très-grand usage de fium, ou d'eau-de-vie de sucre, qu'on prépare dans des vaisseaux de cuivre, bordés de plomb dans quelques endroits ; qu'on le distille dans des alambics du même métal étamé, dont le chapiteau est fait d'étain allié de plomb ; c'est à cette cause que notre auteur attribue la colique de Poitou, qui y est si commune ; & il en donne des preuves auxquelles il est difficile de se refuser. Il ne croit pas que les tuyaux de plomb, dont on se sert pour conduire les eaux dans les fontaines, soient aussi dangereux que les anciens paroissent l'avoir cru : ses expériences n'ont pu lui découvrir aucun vestige de plomb dans les eaux qui avoient été conduites par des tuyaux de ce métal, & même qui y avoient séjourné, à moins qu'elles ne fussent chargées de quelque acide. Sans entrer dans un examen détaillé des causes auxquelles M. Thierry a attribué la colique de Madrid, qu'il a décrite dans les Journaux  
de

de Médecine, il croit pouvoir soupçonner les vins d'en être la cause : il se fonde sur ce que Hoffmann a dit de ces vins qu'il accuse d'être austères, & très-disposés à l'acescence ; ce qui suffit pour faire soupçonner qu'on a recours, dans ce pays-là comme en beaucoup d'autres, aux préparations de plomb, pour remédier à ce défaut. D'un autre côté, Neuman assure que la plupart des vins d'Espagne sont composés de moût fermenté, ou à demi-fermenté, auquel on ajoute d'autre moût épaissi au feu ; & il soupçonne qu'on emploie, pour épaissir ce moût, ou des vaisseaux étamés, ou des vaisseaux de terre, émaillés avec du plomb ; ce qui suffit pour en introduire dans les vins une quantité capable de produire la colique qui régné dans la capitale de l'Espagne. Il se croit d'autant plus fondé à s'arrêter à cette dernière cause, qu'un médecin Anglois, qui a résidé long-tems à Lisbonne, l'a assuré qu'il régnoit dans cette dernière ville, une colique de même espèce, qui est dûe évidemment à cette pratique.

Pour confirmer de plus en plus combien la cause qu'il assigne, est capable de produire la maladie qu'il lui attribue, il a recueilli quelques observations sur les effets que le plomb a produits sur quelques personnes auxquelles il avoit été administré

comme remède, même à la plus petite dose. Nous ne rapporterons pas ces observations, le fait qu'elles tendent à prouver, étant assez connu des médecins. Il ne croit pas même que l'application extérieure des préparations de ce métal soient entièrement sans danger dans les tempéramens délicats & irritables. Il y a des exemples, dit-il, d'enfans atteints de convulsions, parce qu'on avoit appliqué de la céruse sur quelques excoriations qu'ils avoient. Il ajoûte qu'il a vu une colique très-violente & très-rebelle, qui paroïssoit avoir été produite par un cataplasme, dans lequel on avoit fait entrer de la litharge, & qu'on avoit appliqué au vagin, pour une demangeaison insupportable. L'exemple des plombiers, & de ceux qui travaillent à la coupelle, prouve assez combien les vapeurs même de ce métal sont dangereuses : il croit même que ce qui s'en exhale, lorsqu'il est simplement échauffé, suffit pour produire la colique.

M. Backer termine ce Mémoire, en rapportant les observations que M. Hunter a faites sur les muscles paralysés des personnes qui avoient été affectées de la colique de plomb. Ce célèbre anatomiste eut occasion de disséquer une personne qui étoit morte des suites de cette maladie ; il trouva que les muscles du bras & de la main, qui lui

avoient paru très-émaciés avant la mort du malade , étoient blancs comme de la crème , entièrement opaques ; que leurs fibres étoient très-distinctes , mais plus sèches & plus racornies qu'elles ne sont ordinairement. Il crut d'abord que c'étoit l'effet de la paralysie , lorsqu'elle avoit duré quelque tems ; mais quelques expériences , qu'il fit sur des chiens , lui prouverent qu'il étoit uniquement dû au plomb.

Les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire , ne nous permettent pas d'analyser les deux autres Mémoires du docteur Backer : comme ce sont des morceaux d'une discussion très-fine & très-délicate , ils perdroient trop à être abrégés ; mais les lecteurs pourront juger de la manière dont il a dû traiter ces deux sujets , par celle qu'il a suivie pour établir la véritable cause de la colique spasmodique. Nous allons donc passer aux observations de M. Warren sur les concrétions polypeuses des bronches.

L'espece de polype , qui se forme dans les ramifications de la trachée-artère , paroît avoir échappé à l'observation de la plupart des écrivains de médecine : le petit nombre de ceux qui l'ont observée , l'ont presque toujours prise pour toute autre chose. M. Warren fut appelé , au prin-

tems de 1764, pour une jeune fille de huit ans, qui avoit une affection écouelleuse : il lui étoit survenu une difficulté de respirer, accompagnée d'une toux sèche, presque continuelle, sans douleur cependant. Dans le jour, la difficulté de respirer & la toux diminuerent : elle fut assez bien la nuit ; & le lendemain matin, elle reprit son état naturel. Au bout de six semaines, elle parut plus oppressée : son poulx devint si fréquent, qu'il n'étoit pas possible d'en compter les pulsations ; sa langue étoit blanche & humide ; sa tête libre ; son ventre étoit resserré ; & elle n'éprouvoit aucune sensation douloureuse. On lui tira cinq onces de sang ; on lui appliqua un vésicatoire entre les deux épaules, & on lui prescrivit une potion laxative. Immédiatement après la saignée, la difficulté de respirer commença à diminuer : elle parut beaucoup plus légère, après l'effet de la purgation. Le lendemain matin, sa respiration étant encore gênée, & son poulx battant cent vingt fois dans une minute, on crut devoir lui prescrire une seconde potion purgative, dans la supposition très-vraisemblable, vu son âge, que tous ces accidens pouvoient être bien l'effet des vers. Il n'en parut cependant point ; mais sa respiration devint beaucoup plus libre par l'effet de ce remède. Les jours



suivans, son pouls battoit cent fois dans une minute; sa respiration, lorsqu'elle étoit tranquille, étoit assez libre: elle touffoit, mais n'expectoroit pas; elle suoit abondamment, les nuits, & maigrissoit à vue d'œil. Le septieme jour, sa respiration devint aussi laborieuse, & son pouls aussi fréquent qu'ils eussent été: elle fut beaucoup soulagée par une dose d'oxymel scillitique, qui la fit vomir deux ou trois fois. Les quatre jours suivans, elle prit, toutes les huit heures, dix gouttes de ce même remede dans une once & demie d'eau. La difficulté de respirer diminua pendant cet usage; mais le pouls continua de battre plus de cent vingt fois par minute. Dans la nuit du douzieme jour depuis l'attaque, elle s'éveilla en sursaut, & fut presque étouffée, en rendant, après une secousse de toux, une grosse concrétion polypeuse. Elle vint sans sang & sans mucofité; & elle fut, sur le champ, extrêmement soulagée. Pendant les trois mois suivans, elle ne passa guères trois jours sans en jeter quelques morceaux, à la vérité, moins considérables que le premier. Sa respiration continua à être très-affectée, pour peu qu'elle se donnât de mouvement, en marchant dans sa chambre; mais elle étoit assez libre, lorsqu'elle se tenoit en repos, & même lorsqu'elle marchoit en plein

air ; mais son pouls battoit au moins cent vingt fois par minute : elle avoit bon appétit, reprit un peu de force & de chair ; & ses sueurs cessèrent entièrement.

Cet état dura depuis le commencement de Février jusqu'au 28 Mai que la fréquence du pouls & la difficulté de respirer devinrent aussi grandes qu'auparavant. Le matin, elle rejetta, en toussant, un polype plus considérable qu'aucun de ceux qu'elle avoit rejettés jusqu'alors ; & , dans les quatre jours suivans, elle en rendit une quantité qui surpassoit celle qu'elle avoit rejetée les six semaines précédentes. Depuis ce moment, sa difficulté de respirer revint irrégulièrement, & fut constamment suivie d'excrétions polypeuses ; ce qui dura plus d'un an : au bout de ce tems, elle commença à se plaindre d'une douleur au talon droit. À proportion que cette douleur augmentoit, la difficulté de respirer devenoit moins fréquente. Au bout de six semaines, on s'aperçut qu'il s'y étoit formé un dépôt : l'ayant ouvert, on trouva le *calcaneum* carié. Depuis ce moment jusqu'à celui où M. Warren écrivoit, il s'est écoulé deux ans pendant lesquels la malade n'a eu ni difficulté de respirer, ni toux, ni n'a rendu de concrétion polypeuse. L'ulcère de son talon a continué de suppurer ; & une tumeur glanduleuse du

col, qui étoit tombée en suppuration avant qu'elle ne commençât à cracher des polypes, n'a pas cessé de fournir de la matière.

Le plus grand nombre des polypes, que cette jeune personne a rendus, avoient deux, trois, & même jusqu'à quatre pouces de long : leur figure représentoit très-exactement les ramifications de la trachée-artère. Par un de leurs bouts, ils avoient la forme d'un tronc épais, dont l'extrémité étoit frangée; l'autre bout se terminoit en ramifications qui alloient en décroissant : leur couleur, lorsqu'ils venoient d'être crachés, & même quelques jours après, n'étoit ni jaune ni bleuâtre, mais blanche & opaque comme du lait coagulé. Il y en avoit quelques-uns qui étoient d'un tissu plus ferme que les autres, & qu'on pouvoit agiter dans l'eau, sans les rompre : d'autres étoient si tendres, qu'à la moindre secousse qu'on leur donnoit dans l'eau, leurs branches se détachent. Ils étoient solides, composés de lames qui se séparoient aisément, & dont le tissu étoit de plus en plus lâche, à mesure qu'elles approchoient du centre ou de l'axe qui n'étoit qu'une mucofité blanche & pulpeuse, épaisse comme de la crème. Il y en avoit un de la grosseur d'une plume, dont le centre étoit vuide. Ces polypes étoient

spécifiquement plus pesans que l'eau, lorsqu'ils venoient d'être crachés ; mais , au bout d'un ou deux jours , qu'il survendit un commencement de putréfaction , ils nageoient , soutenus par les bulles d'air qui s'en dégagoient. Les fragmens , tant qu'ils étoient imbibés de mucosité , flottoient dans l'eau ; mais , aussi-tôt que cette mucosité étoit dissoute , ils se précipitoient au fond.

Pour expliquer la formation de ces concrétions polypeuses , notre auteur suppose que , dans les personnes écrouelleuses , ou affectées de quelque autre maniere , les glandes , qui tapissent tous les vaisseaux aériens du poumon , séparent une humeur qui n'étant pas assez épaisse pour les obstruer & les faire suppurer , l'est cependant au point de pouvoir prendre une forme concrète , à mesure qu'elle s'épanche dans les bronches.

Nous ne nous arrêterons point au *Mémoire de M. Guillaume Héberden sur la petite Vérole volante* ; nous n'extrairons rien non plus de la description que le même médecin a faite d'un rhume épidémique qui régna à Londres , dans le mois de Juillet 1767 , ces deux pièces n'étant intéressantes que par la maniere exacte dont on y décrit deux genres de maladies très-connus. Nous terminerons cet Extrait par le précis des

observations que M. Backer a faites sur les fleurs du *cardamine pratensis* ; dans lesquelles il a découvert une qualité anti-spasmodique. Une fille de dix-sept ans , ayant éprouvé une suppression de ses menstres , tomba dans une affection hystrérique très-violente , à laquelle succéda un asthme convulsif , dont elle éprouvoit jusqu'à vingt paroxysmes par jour. Lorsque son asthme paroïssoit revenir moins souvent , elle éprouvoit les crampes les plus douloureuses dans les muscles du bas-ventre. M. Backer tenta inutilement les anti spasmodiques les plus accrédités ; il fit appliquer un large vésicatoire entre les deux épaules , sans pouvoir lui procurer le moindre soulagement : le vésicatoire parut même aggraver son mal. Dans cette situation , quelqu'un conseilla à la malade de prendre , matin & soir , un scrupule de fleurs de cardamine. Les trois premiers jours , elle n'en éprouva aucun soulagement ; mais , en continuant cet usage , les accès d'asthme diminuerent sensiblement ; les crampes se dissipèrent ; & , en un mois de tems , elle fut parfaitement guérie. Encouragé par cet exemple , M. Backer prescrivit le même remède , à la dose d'un demi-gros , à un garçon & à une fille qui n'étoient pas encore dans l'âge de puberté , & qui étoient attaqués de la danse de S. Wit , pour laquelle on leur avoit fait prendre inuti-

lement les martiaux ; les bains froids , &c.  
Un mois d'usage de cette fleur suffit pour les guérir sans retour. Une fille d'un tempérament délicat & valétudinaire , âgée de trente-cinq ans ou environ , fut attaquée de convulsions à la suite d'un effroi qu'elle éprouva pendant qu'elle avoit ses règles : à ces convulsions succéda une très-grande difficulté d'avalier , qu'on attribua à une paralysie. Cet état dura treize ou quatorze ans ; & différens remedes , qu'on employa pour le combattre , ne parurent avoir aucun effet. En 1765 , elle eut une attaque d'hémiplégie , suivie , au bout de quelques heures , de convulsions qui la dissipèrent : ces convulsions attaquèrent la partie paralysée. Depuis ce tems , il ne se passoit guères de mois qu'elle n'éprouvât une attaque semblable ; & , à chaque paroxysme , la difficulté d'avalier paroissoit augmenter. En Janvier 1767 , M. Backer lui conseilla la fleur de *cardamine* , à la dose d'un demi-gros , deux fois le jour. Depuis cette époque jusqu'au mois d'Août , tems où ce médecin lut son Mémoire , elle n'avoit eu qu'une seule attaque : sa santé paroissoit s'être raffermie ; son appétit étoit beaucoup meilleur. En général , M. Backer a observé que l'estomac s'accommodoit très-bien de ce remede , & qu'il paroissoit favoriser la digestion.

La dernière personne , sur laquelle il l'avoit essayé , étoit une femme qui , depuis plusieurs années , étoit affectée de violentes convulsions dans les extrémités inférieures. La fleur du cardamine la soulagea sensiblement ; mais la maladie étoit trop grave pour céder à aucun remède : une fièvre emporta cette malheureuse. A l'ouverture de son cadavre , on trouva la substance médullaire du cerveau , du cervelet , & la moëlle épinière beaucoup plus fermes & plus denses que dans l'état naturel : les nerfs parurent même avoir perdu de leur volume ; & cette diminution étoit très-sensible dans les nerfs optiques.

Le Recueil est terminé par quelques questions du docteur Héberden sur certaines opinions qui paroissent avoir été adoptées par le plus grand nombre des praticiens , relativement à l'effet de certains remèdes , ou à quelques phénomènes de diverses maladies. Nous ne les rapportons pas ici , parce que nous espérons que quelqu'un se chargera de nous donner cet excellent Recueil dans notre langue.





## SUITE DU MÉMOIRE

*Contenant quelques Réflexions sur l'Usage  
des Vomitifs dans le Traitement des  
Maladies aiguës ; par M. BALME ,  
D. M. M. & médecin au Puy en Velay.*

## SECONDE PARTIE.

Il y a eu des médecins , comme il en est encore , qui , soit par la crainte que leur ont inspiré les *vomitifs* , soit par une sorte d'indifférence où ils ont été pour l'usage de ce remède , se sont déterminés à substituer à l'usage des *vomitifs* celui des *purgatifs* , qui leur a paru devoir mieux remplir les indications auxquelles ils vouloient satisfaire : ils ont espéré que les *purgatifs* seroient d'autant plus avantageusement substitués aux *vomitifs* , que l'effet , qu'on obtiendrait des premiers , se multiplieroit , premierement , par l'excrétion de la saburre des premières voies ; secondement , s'il y avoit apparence de *turgescence* , l'*humour cruë* seroit évacuée ; troisièmement , on suivroit à-peu-près les intentions de la nature , en appelant les humeurs vers un couloir dont elle se sert après la *cocction* ; quatrièmement , l'action des *purgatifs* étant moins violente que celle des



*vomitifs*, on seroit à l'abri de toutes les craintes que ce remede inspire. . . . &c. Quelque naturelles que paroissent ces objections, il nous sera facile d'en démontrer le peu de fondement, & la fausseté; ce qui ne peut se faire qu'en montrant les dangers qui en résultent.

Il est constant que les *purgatifs* n'évacuent que très-difficilement, & à la longue, les matieres contenues dans l'estomac, même dans les intestins : peut-être même encore cette évacuation n'est-elle dûe qu'au seul travail de la nature. On a commencé à s'appercevoir que la plûpart des minoratifs doux, que nous employons, ne purgent que par indigestion; d'où il résulte toujours une continuation gratuite des symptomes qui, comme nous avons déjà dit, ne font que fatiguer le malade, & aggraver le mal. Un proverbe fort commun, mais qui n'en est pas moins vrai, est que ces purgatifs ne font que *glisser*, & que l'évacuation qu'ils procurent, ne fait qu'affoiblir le malade.

L'espérance d'évacuer l'*humeur crüe*, sur le soupçon de *turgescence*, peut faire courir bien des dangers, & commettre des erreurs bien graves : la rareté de la *turgescence*, annoncée par *Hippocrate*, doit nous tenir en garde contre des inductions auxquelles nous pourrions nous fier trop légèrement : par les suites d'une telle conduite, on a vu

survenir des cours de ventre qui, en épuisant le malade, le mettoient à deux doigts de sa perte, dans le tems même destiné à son rétablissement : c'étoit un des symptômes que le docteur *Glass* redoutoit le plus, & que l'expérience lui avoit appris être occasionné par la négligence d'avoir donné un *vomitif*, dans le commencement de la maladie.

Le même inconvénient aura lieu, dans la confiance d'aider la nature, dans une excré-tion qu'elle sollicite le plus souvent pour la terminaison de la maladie, parce que l'action, qui doit être générale, suivant les vues de la nature, pour le travail de la *coction*, se trouve alors déterminée, par le *purgatif*, à se porter vers un couloir qui ne doit être ouvert que quand l'*effort général* aura cessé; ce qui n'arrive qu'à la fin de la maladie. C'est souvent de cet usage inconsideré des *purgatifs*, qu'on voit survenir cette *tension* ou ce météorisme du bas-ventre, avec raison si redouté, qui, tant qu'on ne trouvera pas le moyen de détourner cette action fixée dans les entrailles, rendra toutes les applications de cataplasmes, & de fomentations émollientes, absolument inutiles, vaines; *nugæ . . . .* &c.

Bien plus encore ! L'usage des *purgatifs* est souvent dangereux, très-nuisible même, dans le tems de certaines maladies, jugé le plus propre pour ordonner ces remèdes avec

succès, c'est-à-dire au déclin de la maladie. On a observé, dans divers tems & dans divers pays, beaucoup de fièvres continuës : j'en ai observé moi-même, soit dans les hôpitaux de Montpellier & de Paris, soit dans la ville même que j'habite, dont la terminaison, qu'on auroit présumé devoir se faire par les excrétoires du bas-ventre, vu le caractère de la maladie qu'on envisageoit comme putride, s'accomplissoit ou se manifestoit, au contraire, par une expectoration abondante d'une matiere bien cuite, & d'une consistance égale à celle qui paroît à la fin des *pleurésies*, ou des *fluxions de poitrine*. Combien de fois n'ai-je pas vu cette excrétion supprimée par les *purgatifs*, dans la vue de déterminer cette matiere à prendre une autre route, sans doute, dans la crainte de quelque engorgement, ou de quelqu'autre affection d'un *organe* qu'on jugeoit trop foible pour la force ou l'abondance de cette excrétion ? *Natura sui juris est* ? En effet, je l'ai vue revendiquer ses droits, lutter, à plusieurs reprises, avec son adversaire ; l'emporter même sur lui ; mais je l'ai vue aussi succomber malheureusement, & plus d'une fois.

Pour mieux faire sentir la vérité de ce que nous disons des suites de l'action des *purgatifs*, arrêtons-nous à une considération particuliere qui nous fera voir l'incon-

venient de plus près. « Le visage , pendant  
 » l'opération du purgatif , nous dit M. Ro-  
 » bert , est éteint ; il est pâle , jaune : il pa-  
 » roît moins plein qu'à l'ordinaire ; & sou-  
 » vent il ne se rétablit dans son premier état ,  
 » que plusieurs jours après la purgation.  
 » N'est-il pas évident que le purgatif attire  
 » l'action de différentes parties aux en-  
 » trailles , avant même qu'il soit survenu  
 » aucune évacuation ? Le corps se trouve  
 » anéanti ; les jambes sont chancelantes ; la  
 » voix est bégayante : cet état de foiblesse  
 » cesse , pour l'ordinaire , quand il a produit  
 » son effet : ce n'est donc pas la déperdition  
 » de substance , qui rend foible , c'est une iné-  
 » galité dans la distribution des forces ; les  
 » parties extérieures en sont dépourvues. » ...  
 Mais M. Robert ne considère encore ici que  
 les effets de ces remèdes dans un état fort pro-  
 che de celui de santé ; mais ces effets sont  
 bien plus marqués dans l'état de maladie :  
 c'est dans ce cas que l'on voit principale-  
 ment toute excrétion quelconque , annulée  
 par l'augmentation de celle des entrailles ;  
 ce sont des faits que l'observation & l'expé-  
 rience journalière établissent , de façon à  
 s'opposer à toute affirmation contraire.

Je n'entrerai pas dans un plus long détail  
 sur l'usage des *purgatifs* ; matière fort inté-  
 ressante pourtant , & qu'on pourroit peut-  
 être encore regarder comme neuve , malgré  
 tout

tout ce qui a été écrit sur ce sujet : je me contente de montrer les fausses prétentions que l'on auroit, en voulant substituer à l'usage des *émétiques* celui des *purgatifs* ; je laisse à d'autres plus éclairés & plus exercés que moi, le soin de traiter cette matière délicate avec toute la clarté & l'étendue qu'elle exige. Je me contenterai de remarquer que, graces à la révolution déjà assez bien commencée dans l'art, dont nous a parlé M. Robert, ceux même dont l'étude ni les connoissances ne sont point portées directement ou indirectement au traitement des maladies, savent déjà assez bien qu'il ne faut *purger* qu'à la fin d'une maladie aiguë : on pourroit même dire que cet axiome commence à devenir aussi commun que celui qui a régné pendant si long-tems, & qui faisoit *purger*, dès le commencement de la maladie jusqu'à sa terminaison ; sorte de pratique dont les partisans étoient nommés par Gédéon Harvée, *Medici stercorarii*.

Les inconvéniens & les dangers, que nous avons trouvés dans l'usage des *purgatifs*, ne se rencontrent point dans celui des *vomitifs* : par ces derniers remèdes, donnés principalement dans le commencement de la maladie, on obtient sûrement, & avec efficacité, l'expulsion de ces matières contenues dans les premières voies, dont la dépravation nous donne de si justes

craintes. L'action de ce remède est prompte, & sur-tout de fort peu de durée, dans le tems qui précède le vomissement : bientôt l'irritation, ou l'effort fixé dans l'estomac, va devenir *général* ; il s'annonce, comme on sçait, par un flux de salive abondant, qu'accompagne une sorte de mouvement convulsif de la mâchoire & de la lèvre inférieure, tantôt par une sorte de bégaiement : quelques larmes s'échappent involontairement ; la chaleur se répand dans toutes les parties ; la peau s'humecte ; le pouls, de petit & concentré qu'il a été pendant quelques instans, devient fort dilaté, plein, vif ; les efforts se succèdent les uns aux autres ; le vomissement paroît enfin ; toutes les parties de la machine sont en *action* ; il n'en est aucune qui ne prenne part à ce grand travail . . . . . &c.

L'usage des *vomitifs* ne s'oppose point aux vues ou aux intentions de la nature ; mais ils l'aident, la favorisent, en se prêtant, pour ainsi dire, à tous ses mouvemens. Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit pour cela, qu'on a pu observer souvent que ce remède a fait éprouver au malade une évacuation, plus ou moins considérable, *par haut & par bas*, sans que l'on dût attribuer à une dose trop forte une action double, qu'on n'avoit pas intention de procurer, & qui n'étonnoit ou

ne faisoit craindre que ceux qui , peu accoutumés à voir de pareils effets , bornent l'action des médicamens à celle qu'on leur attribue ordinairement ; c'est ce qui a déterminé beaucoup de praticiens à joindre au *vomitif* quelque *purgatif* à fort petite dose , pour faciliter à la nature le moyen d'obtenir les deux effets , & pour qu'elle ne trouve plus ensuite aucun obstacle au travail qu'elle médite. Qu'on ne croie pas que l'action de l'*émétique* est diminuée par l'addition du *purgatif* ; point du tout : elle a lieu avec toute l'énergie que l'on peut espérer ; & il arrive encore souvent que , malgré le *purgatif* , il n'y a que l'évacuation d'en-haut , *sursùm* , qui ait lieu.

De ce que la nature sollicite rarement des *vomissemens critiques* , on ne doit point conclure contre l'usage des remèdes qui sollicitent cette excrétion. Si on concluoit ainsi des *hémorrhagies critiques* , je doute si on feroit la *millieme* partie des *saignées* qui se pratiquent chez nous : d'ailleurs la comparaison , que l'on pourroit faire du *vomissement critique* avec celui que l'art sollicite , est aussi nulle que celle qu'on feroit des matières évacuées par ces deux moyens : le même fait a lieu , en sens contraire , dans l'usage des *purgatifs*. Malgré que la nature termine souvent ses *mouvements critiques* par la même évacuation que ces remèdes

sollicitent , il n'en est pas moins vrai & moins constant qu'ils sont dangereux & nuisibles , avant le tems prescrit par la nature : il résulte donc que la différence d'action des *vomitifs* d'avec les *purgatifs* , est aussi vraie & aussi incontestable dans leurs usages , comme elle l'est dans leurs effets (a).

Il est vrai qu'une sorte d'état d'abbatement & de foiblesse succede à l'action vive & impétueuse du *vomitif* ; mais ce n'est pas un état de langueur & d'inanition , comme après l'effet du *purgatif* , puisque le jeu fort & vigoureux des vaisseaux annonce le contraire : on auroit même quelque droit d'avancer que l'état du malade , qui suit cette évacuation , a beaucoup de rapport avec celui qui succede à une *crise*. L'illustre auteur des *Recherches sur le Pouls* m'a paru être le premier frappé de cette vraisemblance : nous devons à ce praticien illustre la connoissance d'une vérité pratique sur l'action de ce remede qui avoit échappé à

(a) Nous avons lieu d'être surpris de voir M. De Haën confondre l'usage des *vomitifs* avec celui des *purgatifs* , de façon à se servir , pour autoriser son opinion contre les *vomitifs* , des passages qu'il peut tirer d'*Hippocrate* , opposés à l'emploi des *purgatifs*. Il est encore bien plus étonnant que M. De Haën n'ait vu , dans l'action des *vomitifs* , que la vertu évacuante , *sursùm* ; celle , en un mot , qui est vue de tout le monde. ....



tous les observateurs & aux plus grands partisans de l'*émétique* ; voici ce qu'il nous en dit : « L'action de l'*émétique* sur le pouls & » sur l'état de la maladie est quelquefois fort » singulier , & très-remarquable : il suspend , » pour ainsi dire , tous les symptômes de la » maladie & sa marche : elle paroît terminée ; & elle n'est que calmée & affoupie. . . . Il semble que cette suspension » de symptômes , occasionnée par l'*émétique* , fasse , dans la marche de la maladie , un tems particulier , qui ne doit pas entrer dans le compte de ses jours ; » c'est ce qui mérite beaucoup l'attention » des observateurs . . . . » remarque bien essentielle , sans doute , & bien lumineuse ; elle nous prémunit contre toute surprise ; elle nous fixe sur un objet jusqu'à présent indéterminé ; elle établit encore mieux la différence de l'action du *vomitif* d'avec celle du *purgatif* ; & , malgré qu'elle donne des bornes à nos espérances , elle augmente notre confiance pour un remède dont elle nous fait si bien connoître la vertu , & apprécier les effets. . . .

Ce n'est pas sans raison qu'on redoutera l'issue d'une maladie , si , dans le commencement , on a négligé l'*émétique* , malgré la présence des indications les plus marquées pour l'usage de ce remède : il n'est que trop vrai qu'on a souvent occasion de voir les

suîtes funestes d'une pareille conduite. Cependant nos espérances ne sont pas déçues : l'observation nous apprend que quelquefois , dans le plus haut période de la maladie , on emploie un *émétique* avec succès ; c'est ce qu'on voit arriver dans le cours de plusieurs *fièvres continuës* , déjà très-avancées. L'*assoupissement* , ou la *prostration des forces* , nous annoncent le danger où est la nature de succomber. Un *émétique* est le meilleur remède qu'on puisse alors ordonner , pour opérer l'heureux changement qu'on desire , & qu'on obtient en effet. Mais , quoique les cas , dont nous venons de parler , parussent nous autoriser à retarder ou à négliger l'usage des *vomitifs* , ils n'en montrent pas moins la nécessité , dans le commencement de la maladie , pour prévenir tous les événemens fâcheux qui ne seroient que la suite d'une coupable sécurité à laquelle il ne seroit , sans doute , pas toujours possible de remédier.

Mais , dira-t-on , en concluant de tout ce que nous rapportons de l'usage des *vomitifs* , il résulteroit que les indications , pour prescrire ce remède , auroient souvent lieu , & qu'on trouveroit peu de maladies où il ne pût être employé avec fruit ; c'est aussi ce que l'observation nous apprend & nous autorise à soutenir. Combien de fois ce remède , donné en l'absence des indications

communes, de celles, en un mot, auxquelles les adversaires de l'*émétique* ne peuvent & n'osent se refuser, quoiqu'avec peine, mais donné seulement d'après des signes que le *vrai praticien* sçait découvrir & connoître lui seul; combien de fois, dis-je, ce remède n'a-t-il pas produit alors de ces effets qui n'étonnoient que ceux qui étoient habitués à voir restreindre l'usage de ce remède aux cas particuliers que les *théoriciens* nous assignent, même en tremblant? C'étoit, sans doute, ces occasions qui faisoient dire au fameux *Dumoulin*, après *soixante ans* d'une pratique très-étendue, qu'il s'étoit repenti rarement d'avoir donné l'*émétique*, mais bien souvent de ne l'avoir pas donné, arrêté, sans doute, souvent par le cri public, ou par quelque reste de sentiment de l'*école*, auquel il restoit attaché.

Il nous reste à examiner la dernière raison qui fait préférer l'emploi des *purgatifs*, ou de quelqu'autre remède moins énergique encore, à celui des *vomitifs*. C'est la crainte que ce remède inspire, nous dit-on : son action est trop vive; les secousses, qu'il occasionne, ont droit d'effrayer le malade & les assistans, & peuvent avoir les suites les plus funestes. Trop de contre-indications se présentent : *les personnes délicates & foibles; les enfans; ceux qui ont le genre nerveux trop mobile, & facile par*

*conséquent à être irrité & agacé trop vivement ; ceux qui ont , ou qu'on présume avoir , la poitrine affectée , l'estomac dérangé ; les femmes enceintes sur-tout ... &c.* tout cela forme , suivant le sentiment commun , des contre-indications réelles , auxquelles on ne peut rien opposer ; & tout médecin qui , dans de pareilles circonstances , s'aviserait d'ordonner ou de proposer un *émétique* , fût-ce dans un cas de nécessité absolue , est un homme qui retire justement la confiance que l'on pourroit avoir en lui : une foule d'exemples , que chacun sçait par tradition , lui sont opposés , & cela , avec tous les soins & tout l'apprêt que peuvent apporter des gens ignorans & prévenus.

Ce que je viens de dire , n'est que trop vrai ; & , si le médecin ne sacrifioit souvent son intérêt particulier au bien du malade , tant d'heureuses cures , dont les succès ne sont dûs qu'à l'usage hardi , mais bien entendu de ce remède , ne nous démontreroient pas , chaque jour , l'injustice de ces déclamations , & la fausseté des preuves que l'on allégué contre les *vomitifs*. Je n'entrerai point ici dans un détail qui nous meneroit trop loin : il suffira de mettre en doute au moins les assertions que l'on a données contre l'usage de ce remède , dans les cas dont nous venons de parler.

Nous ajoûterons seulement qu'une obser-

vation constante nous apprend que l'on sollicite, avec beaucoup plus de difficulté & de danger, le *vomissement* chez une personne d'une constitution robuste & forte; chez le payfan, par exemple, que chez ceux qui sont toujours, pour ainsi dire, dans un état de convalescence ou de maladie, tels que la plûpart des habitans des villes, ou mieux encore les personnes que nous avons indiquées plus haut. Pour ce qui est des *enfans*, par exemple, outre les observations des différens auteurs qui ont trouvé peu de remèdes, dans leurs maladies, plus convenables, & mieux appliqués que le *vomitif*; l'usage général, suivi & autorisé, qu'en font à *Montpellier*, je ne dis pas seulement les médecins, mais même les bonnes-femmes, les nourrices, &c. démontrent, d'une façon bien claire & bien convaincante, que ce remède n'est point contre-indiqué, non-seulement dans les *maladies des enfans*, quelle que soit encore la foiblesse & la délicatesse de leurs corps, mais encore chez les personnes qui seroient bien fâchées qu'on ne les crût pas toujours valétudinaires, & aux idées desquelles on se voit obligé d'applaudir par condescendance (a).

(a) Je ferai encore ici une remarque. Il est singulier de voir, dans la plûpart des ouvrages qui traitent des *maladies des enfans*, une longue suite de formules plus ou moins composées, pour satisfaire

Mais nous insisterons davantage sur l'examen de l'opinion de ceux qui regardent les *vomitifs* comme contre-indiqués, en général, dans la grossesse; opinion peut-être la plus insoutenable & la plus dénuée de fondement que l'on puisse former, après celle, sans doute, d'avoir adopté sans crainte, & avec une confiance aveugle, *la saignée* & *les purgatifs*, non-seulement dans les

aux indications différentes qui peuvent se présenter, comme si les enfans prenoient avec facilité les remèdes qu'on leur donne. J'ai vu des enfans refuser tout, jusqu'à l'eau même, dans un moment de fièvre violente; & qu'on aille ensuite leur faire prendre ces *poudres*, ces *bols*, ces *potions*, & tout cet attirail d'*apothicaire* que nous avons soin d'étaler dans une ordonnance. Les tristes mères n'ont pas tout le tort de nous reprocher notre sécurité : à leur place, nous en verrions mieux, sans doute, l'inutilité; & je suis très-fort dans l'opinion que la grande violence, que l'on fait à ces petites créatures, leur est plus préjudiciable que le remède, qu'on les force de prendre, ne peut leur être utile; aussi regarde-je les *vomitifs* comme le seul remède qui leur convient; d'abord parce que c'est lui qui est le mieux appliqué à la cause la plus fréquente de leurs maladies; & ensuite parce que c'est le plus aisé à leur faire prendre : de plus, par une distribution de doses, on peut s'en servir encore, s'il est nécessaire, comme *purgatif*, tous ces effets pouvant d'ailleurs s'obtenir avec facilité, puisqu'on masque fort bien le goût que ce remède peut donner à l'eau, avec un peu de syrop ou de sucre . . . . &c.

maladies des femmes grosses, mais même dans leur état de santé.

En vain le pere de la médecine nous a dit que, *si l'on ouvre la veine à une femme enceinte, on la fera avorter* ; en vain nous a-t-il dit encore que, *si la femme grosse vient à éprouver une évacuation considérable par les selles, elle court grand risque de perdre son fruit . . . .* en vain tous les disciples de ce fidele interprète de la nature se sont empressés de justifier les observations de leur maître : tout cela ne fait plus de sensation sur nous ; tout est oublié ou ignoré, ou même peut-être méprisé. En effet, combien est grande la différence de notre conduite avec la sienne ? C'est sur la *saignée* & les *purgatifs* que nous fondons les succès du traitement des maladies des femmes grosses ; c'est de l'usage répété de ces deux remèdes que nous espérons le plus souvent la révolution heureuse de la grossesse.

C'est à présent qu'il me semble entendre les objections des partisans de cette dernière méthode ; mille & mille observations sont citées en preuve de son efficacité : il n'est personne, selon eux, qui n'en soit ou ne doive en être convaincu ; c'est ici le triomphe de tous ceux qui se mêlent de l'art de guérir, ou qui anticipent sur le droit de ceux qui sont destinés à le pratiquer. Quelques médecins cependant se sont élevés

contre l'usage de la saignée & de la purgation dans les grossesses ; ( je parle de ces deux remèdes comme des prétendues *régles prophylactiques* : ) ils ont cherché à détruire ou à diminuer un préjugé qu'ils reconnoissoient trop dangereux ; mais il paroît qu'ils ont travaillé inutilement : sans doute que le tems propre à cette révolution, n'est pas encore arrivé.

Vainement nous joindrions-nous , sans doute , aux adversaires de la *saignée* & de la *purgation* chez les femmes enceintes ; les réflexions & les preuves , que nous pourrions ajouter à celles que l'on a déjà données , seroient en pure perte.

Mais les adversaires se multiplieroient bien davantage , si on venoit à proposer l'usage des *vomitifs* dans les *maladies des femmes grosses* ; ( j'entends dans ces maladies auxquelles , sans le cas de grossesse , on ne différerait pas d'appliquer ce remède. ) Ce seroit peut-être bien peu encore , qu'une telle opinion ne fût regardée que comme le résultat de la témérité la plus aveugle & la plus extravagante ; & , quoiqu'heureux & ferme dans votre sentiment , en résistant au torrent , vous veniez à obtenir des succès que vous êtes en droit d'attendre par l'application bien faite de ce remède , ne comptez pas , pour cela , sur des partisans ou des approbateurs : il ne peut s'en



trouver aucun pour vous : bien plus encore , la confiance publique ne sera jamais pour un homme qui ne sera regardé que comme un heureux téméraire.

Je vais rapporter cependant une observation bien intéressante en faveur des *vomitifs* , dont je n'ai garde de revendiquer le succès , puisque j'avoue de bonne foi , qu'il n'eût , sans doute , pas eu lieu , si le hazard , & une honte mal placée , n'y avoit contribué presqu'en entier. Les réflexions , que j'ajouterais à celles que peut fournir à chacun cette observation , inspireront peut-être un peu de défiance des *assertions gratuites* que l'on oppose à l'usage des *vomitifs* dans les maladies des femmes grosses ; je dis *gratuites* , & avec raison , parce qu'il nous manque des expériences qui constatent bien réellement le danger de ces remèdes dans ces cas-là ; ce qui nous fait avancer que tout ce qu'on en a dit jusqu'à présent , n'est fondé que sur des inductions purement *théoriques* , ou sur des faits isolés , qui doivent aussi peu faire des règles générales , que celles que l'on pourroit retirer de l'observation suivante.

Dans le séjour que je fis à Montpellier ; après avoir achevé mes études , je fus appelé un jour avec précipitation , pour la maîtresse de mon auberge , jeune femme enceinte de sept à huit mois , à laquelle

j'avois conseillé quelques petits remèdes dans le commencement de sa grossesse, qui étoit la première : je la trouvai dans un état assez violent, qui duroit depuis deux ou trois heures. Elle se sentoît presque suffoquée ; le visage pâle & défait ; les yeux abatus, ou comme éteints ; beaucoup d'agitation & d'angoisses ; des envies fréquentes de vomir, mais suivies de nul effet ; le pouls petit, vif & ferré ; la peau couverte d'une sueur abondante, & les extrémités froides ; balbutiant toujours quelques mots qu'on ne pouvoit comprendre, quoiqu'elle répondît parfaitement bien à toutes les interrogations qu'on lui faisoit.

Après avoir cherché la raison d'un événement aussi subit, & qui me faisoit si fort craindre, je découvris avec beaucoup de peine, & non sans quelque ruse, qu'elle venoit de manger une quantité énorme de poires, pour satisfaire à une envie qui la pressoit beaucoup, depuis quelque tems. Tous les symptômes avoient suivi de fort près cet excès d'alimens ; & elle n'avoit aucune raison de les attribuer à une autre cause.

Après m'être assuré qu'elle ne ressentoit aucune douleur ni dans le bas-ventre, ni à la région des reins, & qu'elle n'avoit surtout aucun des signes qui peuvent faire craindre un avortement prochain, j'avoue que

je m'arrêtai d'abord aux doutes que m'avoit suggérés un *illustre professeur*, sur l'exclusion absolue que l'on donnoit aux *vomitifs* dans les cas de grossesse ; & la cause de tous les symptômes m'étant aussi connue qu'elle l'étoit, je ne voyois aucune opposition ni aucun inconvénient à m'écarter de la route ordinaire. La *saignée* & les *purgatifs* ne pouvoient y avoir lieu : on avoit aussi peu d'effet à attendre des *lavemens*. Cependant les *stomachiques* & les *cordiaux* me fixerent, comme les seuls remèdes desquels on pouvoit attendre quelques succès, sur-tout d'après les recommandations qu'on en a faites dans des cas approchans de celui-ci ; aussi la malade en prit, sous différentes formes, dans l'espace de trois ou quatre heures, mais sans qu'on en apperçût le moindre effet. Je voulus employer les moyens mécaniques dont on se sert quelquefois pour exciter le vomissement ; mais ils ne produisirent que des efforts sans effet : les cardialgies, ou les serremens d'estomac, qu'elle éprouvoit, aussi sans effet, par la boisson de l'eau tiède, me firent encore abandonner cet autre moyen.

Enfin, après avoir renouvelé encore mes informations, & fait de nouvelles réflexions sur son état, je me déterminai à lui faire prendre le tartre émétique, à la dose de trois grains, dissous, & distribué en trois

petits verres d'eau communè. A la troisieme prise, l'évacuation, ou le vomissement, parut avec toute l'abondance des matieres qu'on avoit lieu d'attendre : j'aidai ou je favorisai l'action du remede, qui se passa, sans aucun trouble bien considérable, par une prise d'eau tiède après l'effet de chaque effort.

Je restai auprès de la malade tout le tems de l'action du vomitif : les symptomes disparurent presqu'en entier ; il ne resta qu'un petit sentiment pénible de lassitude & de chaleur incommode. Pour lui procurer un calme parfait, je lui fis prendre une legere potion anodine ; & elle s'endormit ensuite paisiblement. Je m'informai, de grand matin, du bon état sur lequel, comme on peut le présumer, je n'étois pas sans inquiétude. En apprenant qu'elle avoit passé très-bien le reste de la nuit, je m'applaudis de ma hardiesse ; & il me tarδοit d'en voir par moi-même les succès.

Mais, à ma visite, je fus bien plus surpris, lorsque cette femme, après m'avoir assuré de son bon état, & m'avoir remercié, me fit l'aveu de la honte qu'elle avoit eue à me confesser que, dès qu'elle se sentit affectée ou prise, après avoir mangé *ses poires*, il lui étoit survenu une perte rouge, assez considérable, qui avoit duré jusqu'à son sommeil, disoit-elle ; car, s'étant éveillée,

peu

peu après ma sortie , elle n'avoit plus rien senti , ni vu aucune trace ; que cette perte d'ailleurs n'avoit été accompagnée d'aucune douleur , ni aux reins ni aux lombes ; qu'elle se trouvoit parfaitement bien , & qu'elle comptoit se lever dans peu , pour reprendre ses exercices , ce que je lui défendis , & ce qu'elle fit malgré moi , sans qu'il en soit survenu aucun accident , comme dans le reste de la grossesse qui se termina le plus heureusement du monde.

Qu'on juge à présent de ma surprise à la nouvelle de cette *perte* qui accompagnoit tous les symptômes de cette indigestion , & qu'une honte des plus déplacées m'avoit cachée avec soin ; combien je frémis de la démarche que je croyois si assurée , en donnant le *vomitif* , & qui auroit pu avoir les suites les plus désagréables pour moi , si l'effet du remède n'avoit été suivi de plus de succès que personne n'oseroit en attendre , même soupçonner ! Le souvenir me retrace encore vivement les craintes du danger que j'ai couru. En vain , si ce succès étonnant n'avoit pas eu lieu , & que quelque malheur fût arrivé , aurois-je réclamé l'ignorance de cette *perte de sang*. Il est très sûr qu'on n'auroit eu aucun égard pour moi , toujours accusé sur deux principaux points ; le premier , de ma hardiesse à ordonner , *jeune médecin* , un remède désapprouvé , & exclus de

tous; le second, de ma négligence prétendue à m'instruire des contre-indications qui pouvoient se trouver (a).

On peut bien se convaincre par ce que nous venons de dire, que je ne cherche point à autoriser, moins encore à introduire l'ignorance & la témérité. A Dieu ne plaise que mes prétentions aient jamais pour but d'applaudir à deux vices si notables & si funestes à notre art ! Tout le fruit que je cherche à retirer d'une telle observation, est de faire douter au moins de ces assertions générales & gratuites sur les mauvais effets des *vomitifs* chez les femmes grosses, & nous faire soupçonner conséquemment, qu'il peut se trouver des cas ou des occasions dans leurs maladies, où ces remèdes peuvent être employés avec fruit (b).

(a) Quand même cette femme, ainsi qu'on l'a observé chez bien d'autres, eût conservé, dans le cours de sa grossesse, quelques *périodes* encore de ses *régles*, je doute bien fort qu'aucun médecin, quelque hardi qu'il fût, eût été assez entreprenant pour ordonner l'*émétique* en pareil cas : eût-il bien reconnu encore la différence de l'évacuation *périodique* d'avec celle qui annonce un avortement prochain.

(b) On sçait bien que la crainte de donner les *vomitifs* dans les *maladies des nouvelles accouchées*, a été à-peu-près la même pendant longtemps, & qu'elle a bien encore lieu chez plusieurs. Cependant on a sçu s'en soustraire. Quelques *maîtres de l'art* ont découvert, dans cette crainte,

J'ajouterais encore une réflexion ; & ce sera par elle que je finirai ce Mémoire. On observe, chaque jour, combien le *vomissement*, sollicité par la nature, chez une femme grosse, peut être utile & fréquent, sans qu'il en résulte le plus petit inconvénient. Chacun n'a-t-il pas été à même de voir quelques femmes enceintes éprouver, dans tout le cours de la grossesse, des *vomissements*, sur-tout après les repas, non-seulement sans qu'aucun accident en fût la

l'empire du préjugé ; ils ont cédé à l'impulsion de leur génie ; & les plus heureux effets ont couronné leur hardiesse. La circonspection doit être pourtant bien grande dans l'usage de ce remède, qui, loin d'être alors général, doit être réduit à des cas particuliers. Le commencement des *fièvres putrides*, qui arrivent aux *accouchées*, me paroît être un de ceux où l'*émétique* est le mieux appliqué. Les autres cas méritent plus d'attention & de lumières peut-être : comme lorsqu'on emploie ce remède, pour réveiller les forces de la nature, qui ne peut solliciter aucune évacuation, ou ouvrir aucun couloir, pour la terminaison d'une *fièvre laiteuse* . . . . &c. Ce sont ces cas, ou autres semblables, qui ont fait regarder à de grands praticiens le *vomitif* comme le meilleur des *emmenagogues*, ou le plus puissant *sudorifique*, suivant l'évacuation qui résultoit de son action salutaire . . . cas de pratique très-grave sans doute, & qui ne peut être bien vu & saisi avec fruit, que par les *maîtres de l'art*, seuls appréciateurs des systèmes ou des préjugés qui veulent régner avec trop d'empire.

suite, mais même avec un tel fruit, que, le vomissement venant à cesser par une cause quelconque, l'appétit, la couleur, la fraîcheur, les forces, le bon état de santé en un mot, disparoissoient pour faire place aux dégoûts, aux nausées, aux lassitudes, à la pâleur, à la foiblesse, &c. . . . au lieu qu'on auroit peut-être bien de la peine à me donner des exemples aussi fréquens de femmes grosses qui, ayant gardé le cours de ventre, ou une *diarrhée*, pendant un tems un peu considérable; n'ayent pas vu déchoir leur état de santé, ou même n'ayent perdu leur fruit tôt ou tard, & avant tems.

Mais, pourroit-on dire, le vomissement, qui est si utile à la femme grosse, est une évacuation dont la nature seule s'acquitte, & qu'il en seroit autrement, si l'art vouloit l'imiter. Sans doute que, si l'art se proposoit de le faire aussi fréquemment, je crois bien qu'il ne le feroit pas impunément, & sans un danger réel, peut-être inévitable . . . Mais c'est dans un cas particulier, dans une occasion nécessaire, qu'on réclame l'usage du vomitif. Aura-t-on tort d'aider quelquefois la nature qui s'explique avec succès si souvent par cette voie? . . . Soutiendra-t-on que les *purgatifs*, ou l'évacuation par les selles, sont, je ne dis pas plus, mais aussi favorables? Tout s'oppose



à cette prétention, & l'observation de nos maîtres, & le raisonnement. Combien d'*avortemens*, je ne crains pas de le dire, & j'ose le soutenir, n'ont-ils pas été la suite ou l'effet d'un *purgatif*, qui porte toujours le nom de *remède de précaution*, ou de *médecine-fort douce*, & qu'on n'a garde d'accuser comme la cause unique d'un événement si peu attendu ? Vainement s'efforcera-t-on d'en trouver d'autres raisons, & de l'attribuer à des accidens qui, s'ils sont arrivés, n'y ont souvent aucune part : un esprit moins prévenu, & plus attentif, les trouvera facilement dans l'usage affecté & condamnable des purgatifs que l'on vient de prodiguer à la femme grosse (a).

Ce sont des abus, ce me semble, contre lesquels on ne sçauroit s'élever avec trop de force. . . . Je me croirois trop heureux, si mes réflexions pouvoient être agréées des gens de l'art. Mais je le ferai assez, ne dussent-elles servir qu'à leur faire rappeler des oppositions formées depuis long-tems,

(a) La différence des *purgatifs* des anciens, d'avec ceux que nous avons, qui sont, à la vérité, bien plus doux, ne nous autorise point dans l'emploi fréquent que nous en faisons : leur action, pour être plus douce, en est plus longue, & n'en est pas moins effective ; c'est une de ces pitoyables raisons qu'alléguent sans cesse les *apologistes des purgatifs*, pour appuyer l'usage immodéré & inconséquent qu'ils en font. . . .

& avec tant de raison, renouvelées même de nos jours, contre des préjugés si dangereux, & si bien affermis, qu'ils ont toute l'apparence, & malheureusement toute la vigueur des dogmes les plus sûrs, & les mieux fondés. . . . On nous dit avec vérité, que le siècle où nous vivons, est celui de la philosophie, & du doute rationnel : que ne nous servons-nous, pour les progrès de notre art & pour le bonheur de l'humanité, de ces deux grands moyens, dont nous voyons toutes les autres sciences tirer un parti si avantageux, & qui les font marcher, comme on dit, à pas de géant, vers le point de perfection, dont on nous reproche d'être si éloignés ? . . .

---

## M É M O I R E

*Contre une prétendue Luxation de la Cuisse, adressée à M. ROUX, docteur en médecine, & Auteur du Journal ; par M. LEYMARDE LA COMBE, chirurgien au village de Bailly, dans le parc de Versailles.*

Permettez, je vous prie, Monsieur, que je me disculpe, par la voie du Journal, des imputations que M. Coulom, médecin de Versailles, & M. Desforges, curé de

Bailly, viennent de me faire dans leurs Lettres, que vous avez bien voulu insérer dans le Journal de Décembre 1768, au sujet d'une luxation de la cuisse. Ces MM. m'y reprochent de m'être inscrit en faux contre un fait notoire & évident, contre cette luxation que M. Gauthier, chirurgien à Versailles, prétend avoir réduite au village de Bailly, lieu de mon établissement, & dont il a donné la description dans le Journal d'Octobre 1767, pag. 380. Faites-moi, s'il vous plaît, la grace, Monsieur, de comparer l'Écrit de M. Gauthier, les Lettres de MM. Coulom & Desforges, à ce que je vais vous exposer; & jugez ensuite, avec les maîtres de l'art, notre contestation.

Au mois de Juin 1767, la demoiselle Berthau ressent, à la suite d'une chute, des douleurs vives dans l'articulation de la cuisse, avec difficulté de remuer la partie : cet état l'inquiète. On m'envoie chercher : je ne reconnois, à ces symptômes, qu'une forte contusion à l'articulation, parce que les signes caractéristiques d'une luxation manquent absolument. Je me contente d'appliquer, matin & soir, sur l'articulation des topiques résolutifs : ils n'empêchent pas les douleurs de continuer. Je crois devoir attribuer leur continuation à un rhumatisme dont la malade avoit été affectée quelque tems

avant la chute, ce dont M. Coulom ne disconvient pas dans un endroit de sa Lettre. Je pense que ces douleurs peuvent avoir été rappellées par les accidens de la chute, & compliquer l'état de la malade. Quinze jours se passent : la malade n'est point soulagée. M. notre curé, qui raisonne de médecine & de chirurgie, comme tous les curés de la campagne, la voit souvent. Ne m'honorant point de sa confiance, il présume que je ne connois rien à la maladie : il croit, d'après les réponses de la malade, *plus que d'après les miennes*, que la cuisse est luxée. Il fait venir de Versailles M. Gauthier à qui il fait part de son avis : M. Gauthier compare les deux extrémités : la blessée se trouve plus courte, dit-il, de quatre travers de doigts. On opine : je soutiens que la cuisse n'est pas luxée ; je me fonde sur ce que la douleur & la difficulté de remuer le membre, ne sont pas des signes assez positifs pour décider la réalité d'un déplacement. Le raccourcissement du membre ne me paroît pas un signe plus concluant : souvent il peut dépendre de la mauvaise direction qu'a, dans son lit, une malade dont la complexion grasse & pesante empêche de la placer commodément ; il peut encore avoir pour cause la rétraction automatique & involontaire que l'on remarque toujours dans un membre blessé & douloureux, &

qui semble soulager le malade qui y donne son assentiment : d'ailleurs ce raccourcissement , à la suite d'une chute sur le haut de la cuisse , est un signe commun à la fracture du col du *fémur* , & à la luxation de cet os. Cependant , sur des signes aussi foibles , M. Gauthier conclut que la cuisse est luxée en dedans , sans déterminer le lieu où la tête de l'os s'est placée : il fait faire quelques mouvemens au membre , en excluant l'extension & la contre-extension ; il dit que c'est ainsi que M. *Dupouy* réduit les cuisses luxées. Il assure aux spectateurs , que celle-ci est réduite : la malade reste encore quelque tems au lit ; elle marche ensuite avec des béquilles qu'elle n'a pas quittées depuis dix-huit mois que son accident est arrivé. Je fais part de mes doutes sur cette maladie & sur sa cure à quelques chirurgiens , mes confreres : ils s'en entretiennent ; & M. notre curé publie , dans le Journal de Médecine , *que mon témoignage ne doit pas être d'une sûre garantie.*

Pour vous mettre , Monsieur , ainsi que les maîtres de l'art , à qui j'appelle du jugement de mon curé , en état de faire droit sur la contestation qui me sépare de lui & des deux praticiens dénommés ci-dessus , je crois ne pouvoir mieux faire que d'analyser l'observation de M. Gauthier , & faire quelques remarques sur plusieurs points des

Lettres de MM. Coulom & Desforges, insérées dans le Journal de Décembre, toutes ces pièces étant sous vos yeux & sous ceux des praticiens éclairés qui lisent le Journal de Médecine.

I. M. Gauthier expose, dans son observation, *que mademoiselle Bertau, encore grasse, & âgée de soixante-seize ans, avoit, en dedans de la cuisse, une luxation si considérable, que cette cuisse étoit plus courte de quatre travers de doigts; & M. Desforges suppose que je suis convenu de ce raccourcissement. Si cette luxation considérable s'est trouvée en dedans, elle a dû être en haut; car, si elle eût été en bas, la tête de l'os s'étant logée dans le trou ovalaire, l'extrémité eût été plus longue que celle du côté opposé; mais elle s'est trouvée plus courte, dit M. Gauthier; donc la luxation étoit en haut. Ceux qui ont lu, sur les luxations de la cuisse, Lavauguyon, Petit, Duverney, Col-de-Villars, ou son continuateur, M. Simon, &c. & qui ont consulté l'expérience, savent, 1<sup>o</sup> que, dans la luxation de la cuisse en dedans & en haut, luxation qui se fait très-difficilement par des raisons anatomiques, connues des chirurgiens instruits, la tête de l'os se pose sur le pubis, au-dessus de la cavité cotyloïde, & y cause une tumeur dont M. Gauthier ne parle point; 2<sup>o</sup> l'extrémité plus courte, dans*

ce cas, ne peut l'être de quatre travers de doigts, parce que le raccourcissement n'étant qu'en raison de l'éloignement de la tête de l'os de la cavité, il n'arrive jamais, dans la luxation en dedans & en haut, que la tête de l'os s'éloigne de quatre doigts de la cavité d'où elle est sortie : aussi *Lavauguyon* a-t-il remarqué que, dans cette luxation, les jambes sont presque égales (a). 3° Que le genouil & le pied sont toujours tournés en dehors, & même plus en dehors, selon *M. Duverney*, que dans la luxation en dedans & en bas, malgré ce qu'établit *M. Coulpm*, que le pied, dans celle dont il s'agit, étoit tourné en dedans (b). Tous ces signes, & plusieurs autres qui constatent la certitude de cette luxation, & qui frappent tout praticien éclairé, ont échappé à la sagacité de *M. Gauthier* : il n'a parlé d'aucuns dans son Observation. Il n'auroit pu les omettre, s'il les eût observés ; il ne les a omis que parce qu'ils n'existoient pas : la luxation, qu'ils devoient faire connoître, n'existoit donc pas non plus.

II. Non-seulement *M. Gauthier* n'établit aucuns signes par lesquels il auroit dû reconnoître la luxation en question, il ne dit même pas un mot de la douleur & de la

(a) Traité des Opérations de Chirurgie, pag. 816.

(b) Pag. 544 du Journal de Décembre.

difficulté de remuer le membre, qui sont les seuls qui l'ont pourtant fait prononcer sur son existence. M. Desforges le fait pour lui ; il commente, en cet endroit de sa Lettre, l'Observation de M. Gauthier. « *Je vis la* » *malade*, dit-il (a), *dès le lendemain de* » *sa chute ; je la trouvai couchée sur le dos,* » *souffrant des douleurs considérables, &* » *ne pouvant faire aucun mouvement de sa* » *jambe & de sa cuisse : je l'interrogeai ; &* » *je soupçonnai, par ses réponses plus sûre-* » *ment que par celles du chirurgien, qu'il y* » *avoit déboitement ou luxation.* » Le soupçon de M. Desforges se change en réalité, à l'arrivée de M. Gauthier, qui ne décide la luxation qu'à l'aide de ces signes, & du raccourcissement du membre, & qui ne procède à la réduction qu'en conséquence. Mais des douleurs considérables dans une articulation après la chute d'une femme replette, après un choc dont la violence a dû être, en raison de la masse multipliée par la vitesse, & la difficulté de remuer la partie, qui a dû en être une suite nécessaire ont-elles jamais été regardées comme les signes décisifs d'aucune luxation ? Ne sçait-on pas qu'une contusion un peu forte dans une articulation excite, indépendamment d'une luxation, des douleurs vives & durables ?

(a) Page 544 du même Journal.



Ignore-t-on aussi que la crainte d'augmenter ces douleurs, empêche le malade de mouvoir la partie blessée ? Que ces MM. consultent seulement les rudimens de la chirurgie, ils y verront qu'on ne doit jamais établir la certitude d'un déplacement d'os, d'après des signes aussi équivoques, & aussi peu concluans : les écoliers de chirurgie ne s'y tromperoient pas ; ils sçavent, à n'en point douter, que ces symptômes, qui appartiennent également à la fracture, à la contusion de l'article, au tiraillement & à la rupture de quelques portions de ligamens, ne peuvent jamais faire prononcer affirmativement sur l'existence d'une luxation, s'il n'y a des signes qui la démontrent d'une manière péremptoire. Comment un praticien, *versé supérieurement dans son art*, a-t-il pu prendre le change dans un cas où l'absence des signes caractéristiques d'une luxation ne permettoient pas qu'on prononçât affirmativement ? Comment ne s'est-il pas rappelé, dans le moment, ses principes ? Pourquoi s'est-il laissé séduire par des signes purement équivoques ? C'est que les hommes peuvent se tromper.

III. M. Gauthier dit que le mal d'atoit de quinze jours, quand il a été appelé : M. Desforbes en met dix-sept, parce que tout est incertitude & contradictoire chez ces Messieurs. Mais une luxation telle que

celle qui fait le sujet de cette discussion , & qui auroit quinze ou dix-sept jours de date , n'auroit-elle pas le tems de causer les plus grands accidens ? Les auteurs cités plus haut , conviennent que les troncs des vaisseaux cruraux , fortement comprimés par la tête de l'os déplacé , produisent toujours , & très-promptement , l'engorgement , le gonflement & l'engourdissement de toute l'extrémité : enfin ils se réunissent tous à prononcer que la luxation de la cuisse en dedans & en haut , ( car il ne faut pas perdre de vue que celle dont il s'agit , selon l'exposé de M. Gauthier , étoit de cette espece , ) a toujours passé pour la plus fâcheuse de toutes.

M. Gauthier ne décrit pourtant aucun de ces accidens ; il n'en cite pas même l'apparition : il garde un profond silence sur des objets qui devoient rendre la luxation très-compiquée. S'il les eût réellement reconnus , les eût-il passés sous silence ? Se fût-il borné à dire que cette luxation étoit considérable ? Et qu'est-ce qu'une luxation considérable ?

IV. Je ne parle point du procédé dont M. Gauthier s'est servi pour réduire la prétendue luxation dont je parle : il ne pouvoit , sans doute , mieux faire que de suivre la route tracée par M. Dupouy ; mais , quoique cette méthode soit , à tous égards ,

moins laborieuse que l'ancienne, j'ai peine à croire qu'en s'en servant, on puisse réduire d'une manière subite, comme M. Gauthier dit l'avoir fait (a), des luxations de cette importance; aussi cette prétendue facilité, qui ne se trouve pas même entre les mains des plus habiles chirurgiens, est-elle une présomption bien fondée de croire la réduction de la cuisse de la femme Bertaü fort douteuse.

V. Enfin cette prétendue luxation réduite selon la méthode de M. Dupouy, cette conformation parfaitement rendue, a permis des mouvemens de flexion, d'extension & de circonduction : la malade a marché; la guérison a paru absolue. M. Portal s'est servi de l'observation dont elle fait le sujet, comme d'un fait concluant contre les assertions de M. Aubrai, au sujet des machines (b). D'après cela, qui ne croiroit pas la chose véritable ? Cependant, par une bizarrerie singulière, ce succès si marqué, ce fait si avéré par plusieurs personnes, se trouve formellement contredit par M. Desforges lui-même, par un homme qui prend le plus grand intérêt à défendre contre mes doutes la cause de M. Gauthier; c'est, en effet, ce qu'on lit à la fin de sa Lettre : *« La réduction, dit-il, n'a été que momen-*

(a) Page 381 de Journal d'Octobre 1767.

(b) Journal de Janvier 1768, pag. 63.

*» tanée : l'os est aussi-tôt sorti de sa ca-*  
*» vité. »* Où est donc cette guérison d'après laquelle la cuisse a fait des mouvemens avec la plus grande liberté ; cette guérison qui a permis à la malade de marcher, & de se promener dans un parc ? M. Gauthier n'auroit-il pas apperçu cette nouvelle luxation un moment après la réduction de la première ? N'en auroit-il pas parlé ? Le curé de ma paroisse se croiroit-il plus clairvoyant que cet opérateur ? Auroit-il aussi bien jugé ce déplacement secondaire, qu'il avoit fait le premier ? Je ne dois pas le présumer, d'après l'aveu qu'il fait *de n'avoir pas les yeux si fins* : néanmoins, comme il faut rendre raison de tout, M. Desforges allégué que ce nouveau phénomène n'a eu lieu que parce que la réduction a été faite trop tard ; mais un retard de quinze jours ne suffit pas pour rendre la réduction impossible. Le gonflement de la tête de l'os, & le rétrécissement de la cavité, qu'il assure n'avoir permis qu'une réduction imparfaite, ne peuvent faire, en si peu de tems, une difficulté aussi insurmontable : on a vu des luxations plus anciennes se réduire parfaitement ; &, si le fait rapporté par M. Gauthier, à la page 379 de son Observation, où l'os de la cuisse, luxé depuis très-long-tems, rentra subitement dans sa cavité, comme une bille dans un bilboquet, au moment que le ma-  
lade

lade montoit en carosse, n'avoit l'air d'une fable & d'un conte fait à plaisir, il donneroît la preuve la plus complete de la possibilité d'une réduction de luxation après un tems considérable.

D'après ce que je viens d'exposer, vous pouvez, Monsieur, ainsi que les maîtres de l'art, juger si c'est sans fondement que j'ai douté de l'existence de la luxation & de la réduction que M. Gauthier a prétendu en avoir faite, & si c'est avec fondement que mon curé me présente, par la voie du Journal de Médecine, comme un homme qui ne se connoît point aux maladies des os.

---

## M É M O I R E

*Sur le Défaut d'Anus ; par M. AUBRAI,  
maître en chirurgie à Caen.*

Si le nombre, l'exaëtitude & la sévérité des examens qu'exigent les loix pour la réception de nos aspirans, doivent rassurer le citoyen sur la capacité des sujets qu'on admet à sa confiance, il est à regretter, pour l'honneur & le progrès de la chirurgie, qu'on interdise au public, & aux élèves entr'autres, l'entrée de ces assemblées probatoires. Quel surcroît d'émulation l'œil du public ne produiroit-il pas chez les aspirans, les éle-

ves, les maîtres même ? Il est intéressant ; sans doute, que la sphère des secours chirurgicaux s'élargisse, & qu'elle s'épure de toute pratique inutile, cruelle ou dangereuse ; mais que deviendroient les avantages, s'ils se bornoient au petit nombre de têtes privilégiées, qui peuvent s'élever par elles-mêmes, ou par le choix éclairé de leurs lectures, à ce point désiré ? On ne devroit donc négliger aucun moyen de propager les lumières, dans les grandes villes sur-tout où le roi n'a point encore daigné exciter, par ses secours bienfaisans, le zèle & l'émulation des démonstrateurs. C'est à la discussion éclairée que le conflit des sentimens fait naître, en ces occasions, que je suis redevable de mes premières réflexions sur l'objet de ce Mémoire.

L'excrétion du *meconium* est, de toutes les fonctions naturelles, la première dont le besoin se fait sentir aux enfans nouveaux-nés, & celle dont la suspension les menace le plus éminemment : aussi les auteurs en chirurgie ont-ils détaillé scrupuleusement les symptômes qui caractérisent la rétention de cet excrément, & fait un précepte même de visiter exactement toutes les ouvertures naturelles de l'enfant, sur-tout celle du rectum, avant de le livrer à la nourrice. On peut réduire à cinq les différens genres d'obstacles qui s'opposent à cette évacua-

tion. 1<sup>o</sup> Ce peut être une membrane ; & ce cas est si fréquent , le diagnostic si clair , l'indication si précise , le *modus faciendi* enfin , si bien décrit dans tous les auteurs , qu'on ne voit rien à ajoûter à ce qu'ils en ont dit : il est pourtant essentiel d'observer que cette membrane ne naît pas toujours de la circonférence externe de la marge de l'anus , mais que quelquefois elle se détache , plus ou moins haut , des parois internes du rectum (a).

2<sup>o</sup> La peau , qui , pour l'ordinaire , se termine à la marge de l'anus , peut se prolonger sur cette ouverture , & la couvrir entièrement (b) : son épaisseur peut être augmentée par quelques couches du tissu cellulaire , très-abondant , comme l'on sçait ; dans cette région ; de-là vient que le diagnostic , qui résulte de l'état du périnée , ne sçauroit toujours être absolument le même , & que l'empâtement , la mollesse , le soulèvement de cette région par l'effort interne des excréments contre les barrières qui les retiennent , doivent être relatifs à l'épaisseur

(a) Sam. Védélius, *Misc. Cur.* déc. iij , ann. 2. Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie , tom. ij , in-12.

(b) Boneti *Paraleipomena ad lib. iij , sect. 14.* Saviard , observ. 3.

*Hcister* , *Inst. chir.* tom. ij , pag. 1103 , in-4<sup>o</sup> ; Amst.

des parties interposées. Le lieu où doit être l'anus, est désigné par un léger enfoncement, une sorte de cicatrice, un froncement plus ou moins sensible; quelquefois on n'en voit aucune trace : tel étoit le sujet dont parle Bonet (a). Quoique le pronostic de ce vice soit, en quelques circonstances, bien plus fâcheux que celui du précédent, on ne doit cependant point désespérer du succès, vu les guérisons étonnantes, consignées dans les Fautes de la chirurgie. Saviard, praticien éclairé, & d'un témoignage non suspect, assure, (obs. citée,) avoir plongé le bistouri près de trois travers de doigt, avec plein succès pour l'instant & pour les suites. Quant à l'opération qu'exige ce vice de conformation, un chirurgien, pour peu qu'il fût instruit, suppléeroit aisément au précepte; mais l'on peut consulter, si l'on veut, les auteurs que nous venons de citer, sur-tout les *Inst.* d'Heister; &, pour le lieu précis de l'anus, quand il n'est indiqué par aucun signe extérieur, le Mémoire de M. Petit, déjà cité.

3° Quelquefois l'anus n'est pas tout-à-fait clos; mais son diamètre est tellement rétréci, que les excréments ne sortent que par gouttes, ou en filant; & l'enfant succombe bientôt aux accidens qu'entraînent

(a) *Loco citato.*



l'accumulation des matieres, & les efforts qu'il fait pour s'en débarrasser. Noonhuisen, au rapport d'Heister, après avoir, dans un cas de cette espece, fait une incision avec le bistouri, dilata la plaie avec des ciseaux, *forfice* : les excréments sortirent en abondance ; & l'enfant fut guéri à l'ordinaire. Scultet rapporte (a) un fait semblable. Ce procédé n'a pourtant pas toujours réussi ; voyez Manget (b) : peut-être, (car les auteurs n'en disent mot, & oublient, comme il arrive souvent, l'essentiel de l'observation ; ) peut-être, dis-je, la différence du succès ne vient-elle que du plus ou moins de longueur de l'étrécissement. Quoi qu'il en soit, ne vaudroit-il pas mieux user avec circonspection des dilatans végétaux, comme on l'a fait heureusement pour quelques fistules pansées trop négligemment, en débridant légèrement, s'il étoit nécessaire, le contour externe de l'orifice rétréci.

4° On a vu l'extrémité du rectum, au lieu de flotter, pour ainsi dire, & de se perdre dans les graisses du bassin, s'aboucher avec la vessie (c) ou le vagin (d) : on

(a) *In Aram. Observ.* 71.

(b) *Biblioth. chir. de Ano imp. Observ.* 3.

(c) Fabricius Hild. *Observ.* 75, Cent. j.

(d) Heister, *Infl. chir.* pag. 1106.

l'a vue même percer l'os *sacrum* (a). Quoiqu'il résulte beaucoup d'inconvéniens & de dangers de cette conformation vicieuse, aucun auteur, que je sçache, n'a proposé d'opération pour y remédier.

5<sup>o</sup> Enfin le rectum peut manquer en tout ou en partie : son extrémité s'égaré, pour ainsi dire, dans le tissu cellulaire du petit bassin : l'on ne voit aucune trace d'anus, si ce n'est quelquefois un bourrelet, un durillon, une espece de cicatrice ; les sphincters, que ne pénètre point le rectum, abandonnés à eux-mêmes, se contractent ; & , se touchant immédiatement dans tous les points correspondans de leurs parois, ils représentent sous le doigt une espece de *corde tendineuse*. Le périné n'est point soulevé ; il semble plutôt s'enfoncer vers le bassin, *introtractum*, dit Heister : enfin l'on ne sent point, en le touchant, cette mollesse, cette espece de fluctuation qui, dans le cas d'obturation membranëuse seulement, dirige & assure le fer du chirurgien. Heureusement, pour le bien de l'humanité & l'honneur de la chirurgie, ce vice est des plus rares : Paré, Dionis, & bien d'autres, quoique très-employés de leur tẽps, n'en parlent point.

(a) M. De la Faie, Principes de Chirurgie.

On a peine à concevoir comment les auteurs, qui ont parlé de ce vice de conformation, ont pu tant varier, & se contredire même sur le pronostic & les indications qu'il suggere. Nous ne citerons, pour abrégér, que MM. Petit & Heister : j'estime trop M. Petit, & je sens trop sa supériorité pour oser le critiquer : on me permettra pourtant de l'opposer à lui-même, & de rétorquer avec lui ses propres observations, moins pour lui en reprocher le non-succès, que pour l'en disculper, puisqu'il dépend des bornes de l'art, & non de la faute de l'artiste ; c'est ce qu'il avoit senti lui-même (a). « Les enfans qui n'ont aucune » marque d'anus, & en qui la nature a, » pour ainsi dire, oublié la partie du rectum » qui doit se former, se réchappent difficilement : je ne veux pas dire qu'ils meurent tous (b) ; mais *il est certain qu'on ne peut réparer ce vice de conformation, . . .* » Pour peu qu'on réfléchisse sur l'état dans lequel j'ai dit que se trouve l'endroit du boyau qui doit former l'anus, on s'apercevra facilement de la difficulté, ou plutôt de l'impossibilité qu'il y a d'établir cette partie dans son état naturel . . . »

(a) Mémoires de l'Acad. royale de Chirurgie, tom. ij, pag. 245.

(b) J'ose l'assurer, moi, si on les opere.

» on ne peut remédier complètement au  
 » vice dont il s'agit. » Qui ne seroit étonné  
 de le voir , immédiatement après , con-  
 seiller de percer ; d'inciser , &c ? Mais quel  
 fruit peut-on retirer de ces manœuvres , s'il  
 est certain qu'on ne peut réparer ce vice de  
 conformation , & rétablir cette partie dans  
 son état naturel ? On voit assez que M. Petit  
 n'a osé donner l'effor à son génie , & qu'il  
 lutte lui-même contre ses assertions : aussi  
 fait-il entrevoir , à la fin de son Mémoire ,  
 qu'il auroit , avec Riolan , proscrit l'opéra-  
 tion , si Hilden , Manget & Saviard ne  
 témoignioient l'avoir faite avec succès. Il  
 faut que ce grand chirurgien ait été trompé  
 par le texte latin de Manget & de Hilden ;  
 & nous avons vu , n. 2 , que le cas dont  
 parle Saviard , n'est point de l'espece dont  
 il est ici question. *Accersitus (a) sum ad*  
*infantem masculum , die quarto à nati-*  
*vitae , & offendi debilem , vomituriensem ,*  
*cutis colorem ex viridi & flavo atrum ; anum*  
*clausum , & , loco ani , vestigium quoddam*  
*repræsentans , introtractum , tactui non vel*  
*parùm cedens , ex quibus circumstantiis ,*  
*parùm spei infantem conservandi in vitâ pa-*  
*rentibus indicavi , quia ex duritie vestigiî*  
*susplicabar intestinum rectum deficere , ut ,*

(a) Heister , *Ephem. Germ. Cent. 4.*

*cum Cels. Ruisch. Amstel. observavi; & propterea etiam si sectio institueretur, tamen ad locum fœcum me pervenire non posse; nam, in casibus sanabilibus, intestinum rectum cute & membranâ clausum est. ....*

Quoi de plus positif? & qui, après cela, s'attendroit à voir opérer M. Heister, puisqu'il pronostiquoit si justement l'incurabilité de ce vice? Ne valoit-il pas mieux, sans exposer la chirurgie au reproche mérité jadis par Archagatus, prononcer tout d'un coup *infantem fato suo relinquendum esse*, que de le livrer préliminairement à une opération cruelle dont il n'espéroit rien? On voit par-là, quel fonds on peut faire sur les auteurs qu'on allégué communément en faveur de l'opération pratiquée dans le cas dont il s'agit. Je sçais que quelques praticiens éclairés n'hésitent point encore à la conseiller; tel est, entr'autres, M. De la Faye (a) : il est vrai qu'il ne dit point l'avoir tentée; mais j'ose croire que, s'il l'a fait, il n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs. Qu'on n'appelle donc point *remède même incertain*, pour s'autoriser de l'axiome de Celse, tant rebattu, une manœuvre toujours & nécessairement meurtrière; car, sans parler de la difficulté re-

(a) Principes de Chirurgie.

connue de pénétrer dans la cavité de l'intestin dont on ignore l'aboutissement, l'incontinence des excréments, incontinence absolue & incurable par l'impossibilité de pénétrer les sphincters durillonnés, & de leur procurer un diamètre suffisant, & que d'ailleurs l'ouverture latérale des parois du rectum, (voyez, dans le Mémoire de M. Petit, l'observation de M. Engerran, ) & l'infiltration des matières stercorales dans l'étendue souvent de quelques pouces de tissu cellulaire divisé, doivent entraîner des suites mortelles. Eh ! quelle apparence d'ailleurs, abstraction des faits, qu'une opération de cette conséquence pût réussir sur une machine frêle & délicate, qu'on ose à peine exposer à la plus légère incision, puisqu'il est de précepte de la différer ? Qu'on ne croie point d'ailleurs, que le préjugé, ou l'intérêt de la cause que je défends, me fasse exagérer les difficultés ; j'en appelle à tous les observateurs : aussi Littre, pénétré de l'impossibilité de réussir par la voie du périnée, avoit-il proposé d'ouvrir à l'aîne un anus artificiel. En vain M. De Fontenelle, dans l'éloge de cet académicien, invite-t-il les chirurgiens à tenter ce moyen : aucun, que je sçache, n'a osé l'en croire. Ce n'est pas, comme quelques-uns l'ont objecté, qu'il valût mieux laisser périr l'enfant, que

de le sauver au prix d'une incommodité si dégoûtante : loin de nous un précepte aussi cruel ! mais c'est qu'il est susceptible d'autant d'inconvéniens & de dangers que le premier, sans être même aussi simple ni aussi naturel.

Nous croyons donc pouvoir conclure avec Fabrice d'Aquapendente (a), Levret, &c. (b) que ce vice est absolument inopérable, & qu'on doit le ranger avec le *spina bifida*, au traitement duquel tous les chirurgiens ont unanimement renoncé, vu le non-succès de leurs tentatives. Il est fâcheux, sans doute, d'abandonner ces infortunés à une mort certaine, en resserrant, pour ainsi dire, les bornes de la chirurgie ; mais il seroit cruel de les bourreler inutilement. On trouve, dans le Journal de Médecine, Janvier 1758, l'histoire d'une fille née sans anus, qui fut assez heureuse pour échapper au fer chirurgical. La nature, qui

(a) « Il y a quelquefois des enfans qui naissent » sans avoir le fondement percé ; ce qui arrive en » deux façons . . . . mais, en l'espece où il ne paroïssoit aucune trace d'anüs, je n'y ai point mis » la main. » *Oper. chir.* pag. 756, in-8°, éd. de Lyon.

(b) Dans tous les différens degrés de vice de conformation du rectum, il n'y a que celui où l'intestin se continue jusqu'aux tégumens, qui soit curable. *Art des Accouchemens*, Aphor. 1275.

L'avoit privée de la voie inférieure, sçut réparer sa faute, en la débarrassant, de tems en tems, par la supérieure, ou le vomissement des matieres fécales. Je sçais que ce cas est des plus extraordinaires ; qu'il seroit ridicule de compter sur un pareil, & qu'on a peine à concevoir comment cette fille a pu survivre à cette foule de symptomes effrayans que peignent les observateurs. Mais, je le demande aux partisans de l'opération, s'il en est encore, que seroit-elle devenue, si on l'eût tentée ? Cet argument est, je crois, sans réplique ; car il est clair que les raisonnemens les plus brillans ne pourroient infirmer cette nuée de faits qui tous attestent l'impossibilité du succès.

La perfection de la chirurgie consiste moins à multiplier les opérations, qu'à sçavoir s'en passer à propos ; & « il vaut » mieux, dit Fabrice d'Aquapendente, en » parlant des cas désespérés ; il vaut mieux » laisser mourir les patients, que de les » tuer, »





## OBSERVATION

*Sur l'Amputation d'une Cuisse pour une carie de trente-deux ans , & de la Rupture de l'Artere quarante jours après l'opération ; par M. BEAUSSIER, maître en chirurgie , lieutenant de M. le premier chirurgien du roi , chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Vendôme.*

Le but de cette observation n'est point d'entrer dans le détail d'une amputation de la cuisse : le manuel de cette cruelle opération , les raisons qui y déterminent , sont trop bien connues , pour qu'il soit nécessaire de multiplier les faits qui confirment une doctrine si bien établie ; les caries anciennes & profondes , & qui approchent des articulations , sont une des causes les plus pressantes , qui exigent l'amputation : ces caries étant presque toujours la suite de gangrenes de dépôts considérables , & étant souvent entretenues par quelque vice interne , rendent le pronostic des amputations également fâcheux pour le malade & pour le chirurgien. La longueur du traitement & de la suppuration jette , pour l'ordinaire , les malades dans le dépérissement & le marasme ; ce qui , joint à la répugnance natu-

relle à tout chirurgien, lorsqu'il s'agit d'amputer, est souvent la cause qu'on les abandonne à leur malheureux sort, plutôt que de tenter une opération aussi douteuse.

L'observation, que je donne dans la plus exacte vérité, doit ranimer le courage de mes confrères, & apprendre à ne jamais désespérer des ressources de la nature : l'accident, dont cette opération a été suivie, m'a paru si rare & si singulier, qu'il m'a déterminé, encore plus que le succès, à rendre le fait public.

Le nommé *Limoge*, cuisinier de M. le marquis de la Chesnaye, âgé de cinquante-sept ans, né avec un tempérament foible & délicat, essuya, à l'âge de vingt-deux ans, une petite vérole maligne & confluyente, qui fut suivie d'un dépôt gangreneux à la partie supérieure moyenne externe de la jambe droite. Il se fit une perte de substance considérable, tant aux tégumens qu'aux muscles; & les os restèrent à découvert, & altérés. Quelques années se sont passées dans différens traitemens; & le malade marchoit, & faisoit ses exercices ordinaires.

M. Le marquis de la Chesnaye, si recommandable par son humanité, ennuyé de ne voir aucune diminution dans la maladie de son domestique, le fit conduire à Paris, où il a été traité, pendant un très-long-tems, tant par différens maîtres de l'art, qu'à

L'hôpital de la Charité. On est venu à bout de faire exfolier une partie de ces os ; mais jamais on a pu les recouvrir en entier ; & le malheureux Limoge revint au château de Rougemont, à-peu-près dans le même état.

Trente ans se sont écoulés sans une augmentation bien sensible ; mais , depuis deux ans , la carie a fait un progrès si rapide , qu'elle a corrodé & vermoulu la substance entière du tibia & du péroné ; de sorte que cette jambe desséchée ne pouvoit plus rendre aucun service au malade , & fléchissoit dans l'endroit de la carie.

Les douleurs continuelles , & la fièvre habituelle consomboient le malade : la carie gagnoit le genou , & s'y étoit déjà fait cinq à six ouvertures.

Le malade , aussi ennuyé de la vie & de ses souffrances , qu'inquiet sur l'avenir , s'imagina qu'en se faisant faire l'amputation , son sort seroit bientôt décidé.

Comme tous ceux qui l'avoient traité , avoient toujours éloigné cette opération , la regardant moralement comme infructueuse , M. le marquis de la Chesnaye m'en fit prier de l'aller voir , afin de décider si l'opération étoit possible. J'examinai avec attention l'état de cette jambe ; & je vis clairement qu'elle ne tenoit plus qu'à quelques portions des tégumens & des muscles jumeaux : la

carie avoit attaqué les têtes des deux os. Je me fis rendre compte de tout ce qu'on avoit fait jusqu'à ce jour, & de la vie du malade ; après cela, je lui fis le pronostic de ce qui arriveroit, en lui laissant sa jambe, & de ce qui pouvoit & devoit lui arriver, en lui faisant l'amputation de la cuisse, opération qui devenoit cependant indispensable :

*Satius est anceps experiri remedium, quam nullum.* CELSE.

L'alternative où devoit tomber sa jambe, & de languir avec un moignon ulcéré & carié, ou de mourir des suites presque inévitables d'une pareille opération, ne fit point balancer le malade : il souhaita l'opération ; &, pour être plus à portée de mes soins, il me pria de le faire entrer à l'Hôtel-Dieu de Vendôme, en payant tout ce qui pourroit en coûter. Il y arriva, le 15 Août 1768.

Dès le lendemain de son arrivée, je lui établis, avec la lancette, un cautere à l'autre jambe ; je le fis ensuite saigner, purger, lui ordonnai un régime humectant & rafraîchissant, pour toute préparation, les forces n'en permettant pas d'autres.

Lorsque le cautere fut en pleine suppuration, je lui fis l'amputation de la cuisse, le 29. Il la supporta avec toute la fermeté & le courage possible : ni la fièvre ni autres accidens ne vinrent troubler la suppuration qui s'établit parfaitement, dans les huit premiers

miers jours. Les chairs parurent vermeilles & solides ; la ligature tomba d'elle-même ; le quinzième jour ; & l'os se recouvrit promptement. Jusques-là tout promettoit un heureux succès ; mais j'étois toujours en garde contre l'humeur que je soupçonnois dans le sang : quarante jours enfin se passerent ; & je parvins à cicatriser la plaie aux trois quarts.

Je fus bien effrayé, au bout de ce tems, de voir l'extrémité du moignon devenir dur & douloureux ; la plaie molle, pâle & livide, & de voir survenir un peu de fièvre. Je ne doutai point que nous ne fussions menacés de quelque dépôt, ou même de gangrene au moignon, comme je l'ai vu arriver. Le malade n'avoit rien à se reprocher depuis l'opération ; il fut mis à la diète la plus rigoureuse. J'appliquai les émolliens sur le moignon, & pansai avec le digestif, pour attirer la suppuration qui paroissoit se supprimer.

Je ne m'attendois pas à l'accident qui se préparoit ; & je ne pense pas que personne eût pu le prévoir. Deux heures après le pansement, le malade baigna dans son sang, & seroit péri dans l'instant, si lui-même ne se fût fait appliquer, par les sœurs de l'Hôtel-Dieu, le tourniquet qui lui avoit servi dans l'opération. Un de mes confreres y courut en mon absence, & trouva que l'artere s'étoit rompue au-dessus de la cicatrice de la ligature ; que cette éruption avoit

formé une cavité assez grande dans la plaie : il crut devoir tenter une ligature , & passa une aiguille dans le fond de cette plaie ; comprit ce qu'il put de chairs ; remplit le reste de charpie brute , & appliqua le bandage ordinaire.

J'arrivai , trois heures après ; j'y courus. Je trouvai le malade froid , & presque sans pouls ; les yeux égarés & convulsifs : le sang ne paroissoit pas redonner. Je lui fis prendre quelques cordiaux , & le fis garder à vue , lui laissant le tourniquet mollement serré. Le lendemain , l'appareil commença à se lâcher : je le levai promptement , & voulus découvrir jusqu'à la source. Je trouvai la ligature sur la charpie , les chairs n'ayant pas eu assez de solidité pour la soutenir.

Quoique je sentisse bien qu'il n'y avoit pas beaucoup à espérer de la vie du malade , je crus qu'il ne falloit cependant pas l'abandonner , & qu'il n'y avoit d'autres ressources que dans les astringens & la compression. J'appliquai sur l'ouverture de l'artere un morceau d'agaric préparé ; je remplis la cavité de plusieurs bourdonnets couverts du même astringent en poudre , plusieurs compresses graduées , une compression légère sur le trajet de l'artere ; & le tout soutenu du bandage ordinaire ; & , pour la plus grande sûreté , je laissai le tourniquet lâche , à la vérité.

Je n'eus , dans le moment , d'autres choses en vue que l'hémorrhagie , & fus obligé

d'abandonner à la nature le mauvais état de la plaie , qui fut plus heureux que je ne l'aurois imaginé.

Je ne puis attribuer la rupture de l'artère , qui n'avoit pas donné une seule goutte de sang depuis la ligature , qu'à l'altération & au changement de la plaie. Tout le moignon , sans doute , avoit éprouvé le même sort ; & les tuniques de l'artère , déjà affoiblies par la longue suppuration de cette extrémité , n'avoient pas eu assez de force pour résister aux secousses réitérées du sang dont les mouvemens étoient devenus plus précipités & plus gênés par l'engorgement inflammatoire du moignon.

L'hémorrhagie a cessé , dès ce moment ; la compression ; que je fus forcé de faire sur cette plaie , n'y causa aucun désordre. Je n'ai levé l'appareil que quelques jours après ; & j'ai observé , à chaque pansement , les mêmes précautions , pendant quinze jours.

Lorsque j'ai cru l'artère suffisamment solide , j'ai diminué peu-à-peu la compression sur le moignon , continuant seulement celle du trajet de l'artère ; & j'ai travaillé à la régénération des chairs , pour remplir la cavité que la compression avoit encore augmentée ; & , dans l'espace d'un mois , j'ai ramené la plaie dans l'état où elle étoit avant cet accident. J'ai purgé fréquemment : la plaie a été enfin cicatrisée avec les remèdes

276 OBS. SUR L'AMPUTATION, &c.  
ordinaires ; & le malade est sorti de l'Hôtel-Dieu , parfaitement guéri , les derniers jours de Novembre.

Je lui ai conseillé d'entretenir soigneusement le cautere que je regarde comme indispensable dans ces circonstances. Pour en prouver la nécessité , j'ajouterai ici , en deux mots , un exemple bien sensible.

Dans le même tems , je fus obligé de faire , au même Hôtel-Dieu , l'amputation de la jambe à un malheureux berger âgé de vingt-deux ans , qui , depuis l'âge de cinq ans , portoit deux ulcères considérables à la jambe gauche , partie moyenne inférieure. La mauvaise disposition du sujet , & la mal-propreté attirerent sur ces ulcères la gangrene qui dégénéra en un sphacèle affreux qui couvrit bientôt le reste de cette extrémité , dans laquelle il n'y avoit aucune apparence de sensibilité. Je fus forcé de faire l'amputation de cette jambe : le malade guérit parfaitement , & sans aucun accident. Sur la fin de la guérison , je voulus lui établir un cautere à l'autre jambe : jamais il ne voulut y consentir. Lorsque la cicatrice a été entièrement faite , il s'est répandu sur toute l'habitude de son corps des pustules purulentes , qui n'ont cédé à aucuns purgatifs ni aux fondans & autres remèdes. J'ai même appris depuis , qu'il perdoit les yeux par une ophthalmie des plus rebelles ; ce qu'il auroit sûrement évité par un cautere.



R É P O N S E

*A la Question proposée par M. RENARD ,  
D. M. à la Fere , Journal de Décembre  
1768 , pag. 551 ; par M. LABORDE ,  
médecin au Mas d'Agénois.*

On ne sçauroit proposer une question de pratique avec plus de clarté & de laconisme que le fait M. Renard : il faudroit le copier, pour présenter un extrait du cas dont il s'agit. Comme le lecteur ne peut que gagner à y être renvoyé, je me contente de coucher ici les observations suivantes.

1<sup>o</sup> La demoiselle dont il s'agit, foible & délicate, se baigne, comme elle étoit accoutumée, tous les ans; mais, quelques mois après, ses règles se dérangent; son ventre s'élève & durcit. Le médecin conseille fort à propos la saignée du bras; on s'y refuse: tout cependant concourt à devoir faire remplir cette indication; ce qui le prouve, c'est que tous les symptômes empirent peu après, & que la fièvre se met de la partie. L'engorgement organique du bas-ventre, la tension & la fièvre qui l'accompagnent; tout cela auroit-il été occasionné par les bains du printems, qui auroient jetté la fibre, déjà foible & délicate, dans un état d'inertie encore plus grande, d'où lui seroit

venue cette grande facilité à se prêter, au-delà de son ton, à l'abord des liqueurs, & en conséquence, à y produire des dispositions phlogistiques, & des stases inflammatoires ? C'est ce qui paroît vraisemblable, pour peu qu'on réfléchisse que les veines du pied gonflent dans l'eau ; que, sortant du bain, on se sent saisi d'une douce chaleur ; que la circulation semble se ranimer dans le corps ; qu'on transpire davantage ; effets tous dépendans d'une liberté plus grande & plus aisée du cours des liqueurs animales. Mais, sans aller chercher une cause éloignée, reste que les symptômes, qu'éprouvoit la malade, ne devoient indiquer autre chose qu'une pléthore particulière dans le bas-ventre ; effet nécessaire de la pléthore sanguine générale ; d'où on ne peut se dispenser de conclure que la saignée prompte du bras, qu'ordonnoit le médecin, étoit le secours le plus puissant que l'art pût suggérer dans ce cas, & le plus propre à prévenir les funestes effets qui résultent ordinairement de la stagnation des liqueurs, trop long-tems continuée.

2<sup>o</sup> Qu'arrive-t-il, en effet, à la malade, pour avoir retardé, deux mois ou environ, à se laisser saigner une fois seulement ? L'engorgement inflammatoire augmente ; le sang est couenneux ; il s'arrête peu-à-peu dans tous les capillaires ; il produit sourdement une disposition phlogistique dans tous les

organes du bas-ventre ; de-là le vomissement continuel par la sensibilité augmentée dans la tunique nerveuse de l'estomac ; de-là la rétention des lavemens par l'érétisme du canal intestinal, provenant de la même cause ; de-là enfin la suppression des urines par la crispation des tuyaux sécrétoires des reins, tous effets qu'auroit peut-être prévenus le traitement anti-phlogistique, pratiqué à propos.

3<sup>o</sup> Enfin, & c'est le pire des dangers où peut jetter le trop long croupissement des liqueurs, le sang & la lymphe, après avoir long-tems séjourné dans leurs vaisseaux, contractent de l'acrimonie, se dissolvent : leurs principes constitutifs se désunissent ; ils agissent avec des sels alkalescens contre des solides réduits à l'atonie par une dilatation longue & forcée, les brisent, les déchirent, les corrodent, & s'épanchent enfin dans les différentes cavités du corps ; voilà l'hydropisie, maladie cruelle, & , malheureusement pour ceux qui en sont attaqués, presque toujours l'opprobre de la médecine. Les évacuans & les apéritifs les mieux choisis, sont employés avec succès, ce semble, dans notre malade ; mais il est bien court, ce succès, & ne s'étend guères au-delà de la durée de l'action des susdits médicamens : tout s'irrite encore de nouveau, au point qu'il faut en venir à la ponction ; triste ressource, mais qui pourtant en est une. On évacue une pro-

digieuse quantité d'eaux gluantes : les purgatifs, les diurétiques ne mordent plus sur des solides épuisés. D'habiles praticiens ne peuvent plus inspirer de confiance à la malade : elle est réduite aux poudres d'Ailhaud ; c'est son refuge : c'est sa dernière ressource. Qu'elle est à plaindre !

Pour répondre donc à la question, *Si la saignée, qui a été faite dans les circonstances décrites ci-dessus, peut avoir occasionné tous les accidens qu'a essuyés la malade, & particulièrement l'hydropisie ascite ?* j'en'hésite pas de conclure que, bien loin qu'on doive imaginer que la saignée ait produit tous ces différens accidens, il y a, au contraire, lieu de présumer que ce secours seul auroit peut-être été en état de les prévenir tous, même l'hydropisie ascite, en faisant reprendre aux liqueurs leur libre circulation, mais qu'il devoit être employé promptement, & autant de fois que l'auroit exigé la continuation des symptômes qui indiquoient la nécessité de procurer, avant tout, une résolution salutaire ; ce qui est la première terminaison à laquelle l'art, à l'imitation de la nature, doit toujours tâcher de parvenir.

*Hinc intelligitur, quamam sit in omni morbo inflammatorio, interno, externo, illa semper querenda resolutio.* BOERH. Aphor. 401.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I L L E T 1769.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	10 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
2	12	17 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$
3	12 $\frac{3}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{3}{4}$	28 4	28 4	28 4
4	13	20	16 $\frac{1}{4}$	28 4	28 $3\frac{3}{4}$	28 $3\frac{1}{2}$
5	14 $\frac{1}{4}$	23	18 $\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{4}$	28 $3\frac{1}{2}$
6	15 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	18	28 $3\frac{1}{2}$	28 3	28 $2\frac{1}{2}$
7	15 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 2	28 1
8	15	24 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$
9	15	17 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 1	28 2
10	12	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 3
11	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	15	28 3	28 3	28 3
12	14 $\frac{1}{2}$	20	16 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3
13	14	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3
14	15 $\frac{1}{2}$	22	16 $\frac{3}{4}$	28 3	28 3	28 3
15	15	23 $\frac{1}{4}$	19	28 3	28 2	28 $1\frac{1}{4}$
16	17 $\frac{1}{4}$	23 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
17	17 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28
18	15	19	15	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1
19	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 2
20	13	20	16	28 2	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$
21	14	18 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$
22	13 $\frac{3}{4}$	15	13	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
23	13	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$
24	13 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 2	24 $2\frac{1}{2}$
25	13	20	15 $\frac{1}{4}$	28 3	28 $2\frac{1}{2}$	28 3
26	13 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 3	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$
27	12 $\frac{3}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 3	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$
28	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	16	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
29	13 $\frac{1}{4}$	17	14	28 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{4}$
30	14 $\frac{3}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	14	28 $\frac{1}{4}$	28	28 1
31	12 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	15	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-O. cou- vert.	N N-O. nua- ges.	Beau.
2	N O. nuages.	N O. nuag.	Nuages.
3	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
4	N. beau.	E. nuages.	Beau.
5	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
6	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
7	N-E. beau.	O-N-O. n. grêle. tonn.	Couvert.
8	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
9	O. nuages.	N-O. nuag. tonnerre.	Couvert.
10	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
11	N. beau.	N. beau.	Beau.
12	N. beau.	N. beau.	Beau.
13	N. beau.	N-O. beau.	Beau.
14	N-O. beau.	N-O. nuages.	Beau.
15	N. beau.	N. nuages.	Nuages.
16	E-N-E. cou- vert.	S. nuages.	Nuages.
17	S-S-O. cou- vert.	S-S-O. nuag.	Beau.
18	S-S-O. beau.	S-O. nuages.	Beau.
19	S-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
20	N-O. beau.	N-O. nuages.	Beau.
21	N-N-O. nua- ges.	N N-O. n.	Couvert.
22	N-N-O. pl.	N-N-O. pl.	Pluie.
23	N N O. cou- vert.	N-N-O. n. tonnerre. pl.	Beau.
24	N-O. cou- vert.	N O. nuages.	Beau.
25	N-O. nua- ges.	N-O. nuages.	Beau.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
26	N-N-O. con- vert.	N-N-O. nua- ges.	Beau.
27	N-N-O. nua- ges.	O. couvert.	Couvert.
28	O. couvert.	O. nuages.	Couv. grand vent.
29	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
30	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
31	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $24\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $10\frac{1}{4}$  degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de  $14\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 28 pouces: la différence entre ces deux termes est de 4 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois de l'O.

7 fois du N.

8 fois du N-O.

6 fois du N-N-O.

3 fois du N-E.

1 fois de l'E.

1 fois de l'E-N-E.

2 fois du S-O.

1 fois du S.

2 fois du S-S-O.

1 fois de l'O-N-O.

## 284 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 18 jours beau.

24 jours des nuages.

15 jours couvert.

2 jours de la pluie.

3 jours du tonnerre.

1 jour de la grêle.

1 jour du vent.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1769.*

Les affections catarrhales régnoient encore pendant le cours de ce mois : quelques-unes se sont principalement jettées sur les amygdales , sur la base de la langue & le fond de la bouche , & ont excité , dans quelques sujets , une abondante & longue salivation : on a vu aussi des débordemens de bile avec colique & tranchées considérables ; mais ils étoient de peu de durée , & cédoient bientôt d'eux-mêmes , ou à un purgatif. Les petites véroles continuent d'être abondantes ; mais communément elles ne sont pas d'une mauvaise qualité.





---

*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois de Juin 1769 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons pas eu de chaleur ce mois ; & le tems a été variable , quant au sec & à l'humide. La liqueur du thermometre ne s'est pas élevée , de tout le mois , au-dessus du terme de 18 degrés ; & , dans certains jours même , après le 15 , il ne s'est pas porté au-dessus de celui de 10 degrés.

Du 1<sup>er</sup> au 8 , & , du 15 au 30 , il s'est passé peu de jours sans pluie ; mais elle n'a été abondante que peu de jours.

Le mercure , dans le barometre , a presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces : le 17 , il a descendu à celui de 27 pouces 5 lignes.

Les vents ont été variables , mais plus souvent *sud* que *nord*.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de  $18\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement a été de

286 MALADIES REGN. A LILLE.

27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

2 fois du N. vers l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

15 fois du Sud vers l'Ou.

9 fois de l'Ouest.

7 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairci.

Les hygrometres ont marqué une legere humidité à la fin du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1769.*

La fièvre continuë-rémittente a encore été, ce mois, la maladie dominante : dans plusieurs personnes, elle paroissoit sous la forme de fièvre ardente ou hémitritée, très-accablante, & portant vivement à la tête : les disparates & le délire suivoient bientôt, revenant par accès ; ensuite les soubresauts & les convulsions ; présage de la mort. Immédiatement après la mort, le dos, les lombes, les extrémités inférieures paroissoient chargés de grandes taches noires, (de *vibices* ; ) & toute la peau du corps étoit

échymosée : plusieurs viscères se monroient dans un état de flétrissure gangreneuse ; & les veines , ainsi que les sinus du cerveau , étoient remplis d'un sang noir & dissous. Le principal de la cure devoit consister dans l'emploi prompt de diverses préparations de quinquina , tempérés avec le nître & l'orgeat. Après l'emploi des remèdes généraux , & sur-tout des émétiques , la teinture fébrifuge d'Huxham , tantôt acidulée avec l'élixir de vitriol , & parfois étendue dans du vin , a paru mériter la préférence. Cette maladie étoit bien moins commune dans la ville , que dans quelques cantons de la châtellenie , & sur-tout du côté de l'est , où elle étoit meurtrière.

Nous avons vu encore nombre de personnes attaquées de la colique nerveuse , & des récidives de cette colique , qui cependant étoit moins opiniâtre que ci-devant , lorsqu'elle étoit traitée convenablement.



## T A B L E.

<i>II. EXTRAIT des Transactions médicales, publiées par le Collège des Médecins de Londres. Page 195</i>	
<i>Suite du Mémoire contenant quelques Réflexions sur l'Usage des Vomitifs dans le Traitement des Maladies aiguës, Partie II. Par M. Balme, médecin.</i>	220
<i>Mémoire contre une prétendue Luxation de la Cuisse. Par M. Leymar de la Combe, chirurgien.</i>	246
<i>Mémoire sur le Défaut d'Anus. Par M. Aubrai, chirurgien.</i>	257
<i>Observation sur l'Amputation d'une Cuisse. Par M. Beaufrier, chirurgien.</i>	269
<i>Réponse à la Question proposée par M. Renard, D. M. à la Fere. Par M. Laborde, médecin.</i>	277
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1769.</i>	281
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1769.</i>	284
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1769. Par M. Boucher, médecin.</i>	285
<i>Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1769. Par le même.</i>	286

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1769. A Paris, ce 23 Août 1769.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

OCTOBRE 1769.

---

TOME XXXI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

OCTOBRE 1769.

---

EXTRAIT.

*Mémoires de l'Académie royale de Prusse, concernant l'Anatomie, la Physiologie, la Physique, l'Histoire naturelle, la Botanique, la Minéralogie, &c; avec un Choix des Mémoires de Chymie, & de Philosophie spéculative; des Discours préliminaires, & des Appendix, où l'on indique les nouvelles découvertes; par M. PAUL, correspondant de la Société royale des sciences de Montpellier, associé à l'Académie des sciences & belles-lettres de Marseille. A Avignon, chez Niel; & se trouve à Paris, chez Panckoucke, 1768, in-4°, deux volumes.*

**L**Es avantages, que les sciences naturelles ont retirés de l'établissement des Académies, sont trop généralement reconnus pour que nous ne nous croyions pas

dispensés de nous arrêter à faire sentir l'utilité du Recueil que nous annonçons. L'Académie de Berlin est peut être une de celles dont les travaux ont le plus contribué aux progrès des différentes branches de la physique expérimentale : aussi le Recueil de ses Mémoires est-il regardé comme un des plus riches & des plus précieux. Malheureusement la vaste étendue de son plan, qui embrasse tout le système des connoissances humaines, fait que les personnes, qui se renferment, par goût ou par état, dans l'étude des sciences naturelles, ne peuvent que très-difficilement se procurer le corps complet de ses Mémoires. Nous ne doutons pas qu'on ne sçache beaucoup de gré à M. Paul d'en avoir détaché ce qui étoit le plus capable de les intéresser dans les seize volumes *in-4<sup>o</sup>* que l'Académie royale de Prusse a publiés depuis son renouvellement, & d'en avoir facilité l'acquisition aux gens de lettres, en les réduisant sous une forme peu volumineuse.

On trouve donc, dans les deux volumes que nous annonçons, tous les Mémoires d'anatomie, de physiologie, de physique, d'histoire naturelle, &c. en un mot, toute la classe de philosophie expérimentale de l'Académie royale de Prusse, à l'exception de la partie chymique qui a déjà été donnée presque toute entière, séparément dans les



Differtations de M. Pott, & dans les Opuscules de M. Margraff. M. Paul ne s'est pas contenté de choisir simplement les Mémoires qu'il a cru devoir faire entrer dans son plan; il a travaillé à corriger le style de ces Mémoires qui ne pouvoient guères s'en passer.

» On sçait, dit-il, combien il est difficile  
 » de bien écrire dans un idiome étranger. Il  
 » y a cependant plusieurs pièces dans ce  
 » Recueil, qu'on diroit avoir été écrites à  
 » Paris, tant le style en est pur & correct.  
 » Il faut en louer les auteurs, & ne pas  
 » blâmer les autres. L'honneur que l'Académie royale de Prusse a fait à notre langue, en la préférant à la langue nationale, & au latin, est un hommage plus glorieux à la France, que des victoires & des conquêtes, & sollicite notre indulgence sur quelques fautes de langage, si supérieurement rachetées d'ailleurs par le fond. »

Il a cru aussi devoir donner, dans deux Discours préliminaires très-bien écrits, un précis, ou une courte analyse de la plûpart des Mémoires: en cela, il a suivi l'exemple de l'Académie royale des sciences. Ces Extraits sont très-utiles pour donner une idée du travail de chaque auteur, qui suffit souvent, lorsqu'on ne s'occupe pas particulièrement du même objet, ou du moins peuvent servir à retracer les principaux objets

du Mémoire, & épargner la peine de les relire. Mais il ne s'est pas seulement attaché à exposer les idées de chaque auteur ; il a joint presque par-tout un précis des découvertes relatives au sujet du Mémoire analysé : souvent même il a discuté les principes de l'auteur, & a mis par-là ses lecteurs sur la voie de juger plus exactement du mérite de ses travaux. Enfin il a recueilli, dans deux Appendix qu'il a placés à la fin de chaque volume, tout ce qui a été découvert par d'autres que les membres de l'Académie, depuis l'époque où commencent les Mémoires qu'il publie.

Les Mémoires de l'Académie royale de Prusse étant déjà très-connus du public, nous n'entreprendrons pas d'en donner le précis ; nous nous contenterons de faire connoître ce que l'éditeur a mis du sien dans ce Recueil, pour le rendre plus utile à ceux auxquels il est destiné. Nous allons donc présenter à nos lecteurs un précis des discussions où il entre sur quelques-uns des Mémoires qu'il a recueillis. Nous choisirons pour exemple l'Article XIV du Discours préliminaire du premier volume, qui a pour objet *l'origine des êtres animés*.

» L'origine des êtres animés est, dit-il,  
» enveloppée dans une nuit profonde, dont  
» il n'a été encore donné à personne de per-  
» cer le voilé. Le désespoir de pouvoir son-

» der cet abîme , a fait imaginer , dès les  
 » premiers tems de la philosophie , l'hypo-  
 » thèse de la préexistence & de la dissémi-  
 » nation des germes. M. Heinius montre  
 » scçavamment , dans une très-belle Difier-  
 » tation que nous avons tirée de la classe de  
 » philosophie spéculative , pour en orner ce  
 » Recueil , que cette hypothèse remonte  
 » jusqu'à Héraclite , Pythagore , & au pere  
 » de la médecine. » M. Paul se fait , à cette  
 occasion , cette question : *Est-il réellement*  
*des germes préexistans ?* De très-grands  
 hommes se sont déclarés contre cette opi-  
 nion qui a trouvé deux illustres défenseurs,  
 dans M. le baron de Haller & M. Bonnet  
 de Genève. Le premier , au jugement de  
 M. Bonnet , dans ses *Considérations sur les*  
*Corps organisés* , & dans sa *Contemplation*  
*de la Nature* , a fait une découverte sur  
 l'œuf fécondé , qui suffit pour démontrer  
 cette opinion de la maniere la plus rigou-  
 reuse : voici cette découverte & cette dé-  
 monstration.

» Une membrane tapisse intérieurement  
 » le jaune de l'œuf ; & cette membrane ,  
 » qui n'est que la continuation de celle qui  
 » revêt l'intestin grêle du poulet , est com-  
 » mune à l'estomac , au pharynx , à la bou-  
 » che , à la peau , à l'épiderme. Une autre  
 » membrane revêt extérieurement le jaune ;  
 » & cette membrane n'est que la continua-

» tion de celle qui recouvre l'intestin ; elle  
» s'unit au mésentère & au péritoine : les  
» artères & les veines , qui remplissent dans le  
» jaune , tirent leur origine des artères &  
» des veines mésentériques de l'embryon.  
» Le sang , qui circule dans le jaune , reçoit  
» du cœur le principe de son mouvement :  
» le jaune est donc essentiellement une dé-  
» pendance des intestins de l'embryon , &  
» ne compose avec lui qu'un même tout  
» organique. . . . Mais , puisque le jaune  
» existe dans les œufs qui n'ont pas été fé-  
» condés , il s'ensuit nécessairement que le  
» germe préexiste à la fécondation. » Bon-  
net , *Contemplation de la Nature* , tom. j ,  
part. 7 , chap. 10.

En convenant que cette preuve de fait ,  
infiniment supérieure à toutes les raisons mé-  
taphysiques qu'on peut apporter pour ou  
contre la préexistence des germes , est tout  
ce qu'on peut avancer de plus fort en leur  
faveur , M. Paul ose cependant encore dou-  
ter qu'elle doive être regardée comme rigou-  
reusement démonstrative ; & les raisons sur  
lesquelles son doute est fondé , sont prises  
des merveilles de la greffe , telles que M. Bon-  
net les admet lui-même , pour expliquer la  
formation des monstres. Il lui paroît difficile  
de regarder comme absolument improbable  
que l'union du jaune & du poulet ne puisse  
pas être l'effet d'une greffe semblable à tant

d'autres qui n'ont, ce semble, rien de plus étonnant. Il n'est point arrêté par les raisonnemens que fait M. Bonnet, d'après Haller, sur la disproportion du calibre des vaisseaux. *Détachez par la pensée*, dit cet auteur, *une artère ombilicale du fœtus ; greffez-la sur le bout rompu de celle qui unissoit le jaune au corps de la poule : vous voudriez, par un vaisseau qui n'a qu'un dix-millième de ligne de diamètre, faire circuler le sang du jaune ; dont l'artère a un dixième de ligne de largeur. D'un autre côté, vous voudriez enter le conduit du jaune, grand de demi-ligne, sur un intestin qui n'a pas la millième partie de ce diamètre : entreprendriez-vous de mettre la machine de Marly en mouvement avec un filet d'eau d'un pouce ?*

M. Paul répond à cet argument : Soit que les vaisseaux du germe soient simplement greffés avec ceux du jaune, comme on peut le présumer, ou qu'ils en soient une véritable continuation, comme le prétend M. de Haller, c'est toujours entreprendre de *mettre la machine de Marly en mouvement avec un filet d'eau d'un pouce*, dès qu'on supposera que le cœur du fœtus est le principe de la circulation qui s'opère dans le jaune.

Si le poulet préexiste dans la poule, il y a bien de l'apparence, dit M. Bonnet, que le

cheval préexiste dans la jument. M. Paul observe avec raison que cette conséquence ; si elle étoit absolue , iroit plus loin que les prémices ; car, de ce que le poulet préexisteroit dans la poule , il ne s'ensuivroit pas nécessairement que l'enfant dût préexister dans la femme , la nature pouvant varier ses loix entre les ovipares & les vivipares , & placer , tantôt le germe dans la femelle , tantôt dans le mâle. Quoique M. Bonnet ait expliqué , d'une manière très-séduisante , les faits les plus difficiles , notre critique ne s'est pas laissé entraîner par ces explications , tout ingénieuses qu'elles sont. Il observe même que la fécondité des principes que M. Bonnet emploie , est telle qu'ils expliquent même ce qui n'est pas , c'est-à-dire la stérilité du mulet qui cependant n'est pas réellement stérile ; d'où il conclut qu'il est permis de se défier un peu de cette fécondité. Plusieurs auteurs assurent que les mulets ont quelquefois engendré : sans donner aux faits qu'ils rapportent plus de crédit qu'ils ne méritent , M. Paul voudroit que l'on favorisât , au lieu de les contrarier , les accouplemens de la mule & du mulet , soit entr'eux , soit avec les animaux dont ils tirent leur origine , c'est-à-dire avec l'âne & le cheval. Il ne croit pas qu'on doive être détourné de ces expériences par les curieuses recherches que feu M. Hébenstreit

a faites sur les organes de la génération de la mule & du mulet ; & sur les causes de leur prétendue stérilité ; recherches dont il donne ici un précis , mais qu'il a cru devoir insérer en entier dans son Appendix.

Il termine cette discussion , en observant que , quand bien même il seroit démontré , par la découverte de M. de Haller , que le poulet , & , si l'on veut , tous les autres oiseaux ; préexistent à la fécondation , il ne seroit pas également démontré que le germe préexiste à l'animal , ou aux animaux générateurs. Pour faire voir combien cette opinion est peu fondée , il examine ce qui lui sert de base. La bonne philosophie se reconnoît impuissante à expliquer mécaniquement la formation des corps organisés ; donc les loix du mouvement ne peuvent suffire à cette formation ; & il faut recourir nécessairement à la puissance immédiate de celui par qui tout existe. Il croit pouvoir regarder ce raisonnement comme un pur sophisme , 1<sup>o</sup> parce que la bonne philosophie n'entreprend pas d'expliquer ce qui est inexplicable ; 2<sup>o</sup> parce qu'il ne s'agit pas nécessairement de ce que la bonne philosophie ne peut expliquer d'une manière satisfaisante la formation des corps organisés ; que ces corps ne puissent être le résultat des loix du mouvement , établies par le Créateur ; « car , ajoute-t-il , tout ce qui est

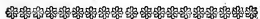
» incompréhensible n'est pas faux ; & les  
» bornes de notre esprit ne sont pas celles  
» du pouvoir de la nature. En outre ,  
» qu'on écarte bien loin de soi toute idée  
» de générations fortuites qui , je crois ,  
» n'ont plus aucun partisan , je ne vois pas  
» qu'il y ait du danger à admettre que , dans  
» le nombre presque infini des modifications  
» dont la matière est susceptible , l'organi-  
» sation a pu trouver sa place. . . . D'ail-  
» leurs qu'est ce qu'un germe ? Quelle idée  
» se faire d'un germe ? Ce ne peut être un  
» atome organisé : un atome est inaltérable ,  
» & , par conséquent , ne peut être orga-  
» nisé ; un tel atome est donc une contra-  
» diction. Si c'est un mixte , comme il faut  
» le supposer , & qu'il existe de tout tems ,  
» comme on le prétend , il faut donc l'ad-  
» mettre inaltérable aussi : or la nature nous  
» offre-t-elle de pareils mixtes ? Il faudroit  
» leur supposer plus de dureté ou de cohé-  
» sion entre leurs parties , que n'en ont l'or  
» ou le diamant ; & cependant l'animal ne  
» paroît qu'une simple gelée , ou quelque  
» chose de moins encore , lorsqu'il com-  
» mence à se développer ; & il semble , dit  
» M. Bonnet , que , si l'on pouvoit remonter  
» plus haut , on le trouveroit presque fluide.  
» On voit donc combien de difficultés on  
» auroit à dévorer , pour admettre des ger-  
» mes préexistans , de la manière dont on



» l'entend ordinairement. Il est vrai que,  
 » comme il n'y a point de succession en  
 » Dieu, & que ce qu'il a fait une fois, il  
 » peut le faire encore, on pourroit supposer  
 » qu'il forme journellement des germes, à  
 » mesure que les générations se succèdent.  
 » Mais nous ne sommes conduits à cette  
 » idée que par l'impossibilité de concevoir  
 » comment l'organisation pourroit n'être  
 » qu'une modification de la matière & du  
 » mouvement, ordonnée par le Créateur,  
 » dès l'origine du monde : or, je le répète,  
 » comme la difficulté, ou même l'impossi-  
 » bilité, de concevoir une chose, n'en  
 » prouve pas la fausseté, il est du moins  
 » permis de douter qu'il existe des germes,  
 » même dans ce dernier sens ; & , si je ne  
 » me trompe, cette question, assez vaine  
 » dans son objet, est entièrement insoluble,  
 » comme toutes les questions de physique  
 » spéculative, qui ne peuvent être immédia-  
 » tement soumises aux expériences ou au  
 » calcul ; en sorte que le Scepticisme est ici,  
 » comme dans une infinité d'autres cas, le  
 » seul parti raisonnable qu'il y ait à pren-  
 » dre. »

J'ai rapporté d'autant plus volontiers ce  
 long morceau, parce qu'il m'a paru le plus  
 propre à donner aux lecteurs une idée de la  
 philosophie de M. Paul, & de sa manière  
 de discuter les objets. Je le crois plus que

suffisant pour empêcher qu'on ne confonde notre éditeur avec ces compilateurs qui inondent le public de vieux lambeaux le plus souvent assez mal recousus : son Recueil, très-précieux par l'excellence des Mémoires qui le composent, l'est peut-être encore plus par la manière claire, & véritablement philosophique, avec laquelle il a discuté plusieurs questions qui font l'objet de ces Mémoires.



## OBSERVATION

*Sur un Mal de Gorge gangreneux ; par  
M. MARTEAU, docteur en médecine,  
aggrégé au collège des médecins  
d'Amiens.*

*Dum vivit, sperare licet.*

*PETRONII Satyricon.*

L'art, aidé de la nature, fait quelquefois des miracles ; & les symptômes, qui, aux yeux de l'expérience & de la raison, paroissent décidément mortels, ne sont pas toujours irremédiables.

Un homme fort & replet, âgé de cinquante-deux ans, se plaignit de mal de gorge, le vendredi 7 Octobre 1768, jour froid & pluvieux. Le samedi, son indisposition ne l'empêcha pas de vaquer à ses

affaires : cependant , pressé par le mal , il entra chez son chirurgien. Celui-ci n'aperçut rien dans la gorge ; mais il observa un gonflement oedémateux sur les cartilages thyroïde & cricoïde. Le malade avoit d'ailleurs assez de fièvre : il le renvoya se mettre au lit , & lui tira , dans le jour , quatre poëlettes de sang , & deux , le lendemain. Je fus appelé ; mais j'étois absent ; & l'on se contenta des conseils de l'apothicaire. Du syrop de mûres , un gargarisme & des lavemens ne suffisoient pas pour réprimer la fureur des symptomes qui s'aggravoient de moment en moment. Il touffoit , mais d'une voix sourde. Le lundi , une violente quinte de toux arracha un lambeau d'exfoliation gangreneuse de membranes roulées , de la grosseur au moins d'un œuf de pigeon , qui ne fut pas examinée scrupuleusement par les assistans : ils se contenterent de s'assurer que cette expectoration étoit charnue , & ne s'écrasoit pas sous le pied : elle fut balayée. Le malade parut respirer avec un peu plus d'aisance ; mais ce n'étoit qu'une trêve. Le mardi , sur le minuit , le malade étrangloit. J'étois de retour ; je fus averti , & j'y courus. Il étouffoit , comme dans un paroxysme , de l'asthme le plus violent. La voix étoit éteinte , & la respiration traînante & sibilieuse. Il touffoit : les quintes étoient violentes ; mais la toux étoit

fourde. L'expectoration étoit abondante ; mais pituiteuse & crüe. L'inspection de la gorge n'offroit aucun désordre. La déglutition étoit libre. Le pouls étoit gros , dur , brusque & précipité. On ne me fit point mention de l'expectoration de la veille ; & ce n'est qu'à la convalescence que le malade lui-même s'en est rappelé le souvenir. Malgré cela , mon diagnostic ne pouvoit être incertain. Cette angine n'étoit ni de l'espece inflammatoire ni de l'espece convulsive , dans lesquelles la voix est aiguë. Je retrouvois ici tous les caractères que j'avois observés dans quelques esquinancies gangreneuses , dont les ravages avoient spécialement affecté les organes de la respiration. L'aphonie sur-tout , à la suite des quintes de toux , devenoit un signe pathognomonique : quel pouvoit être mon pronostic ? J'annonçai , sans hésiter , l'expectoration future d'escarres de gangrene blanche , & la mort la plus inévitable : j'avois pour caution Arétée (a) , & mon expérience person-

(a) *Dum in pectus per arteriam asperam serpît (eschara , ) & eodem illo die strangulat ; pulmo enim & cor neque talem odoris fœtiditatem , neque ulcera , neque saniosos humores sustinent , spirandique difficultas , & tussēs enascuntur.* Lib. j , de Causis & Signis Morborum acutorum , cap. ix , pag 7.

nelle (a). Cependant, pour mettre en usage toutes les ressources qu'exigeoit l'urgence du cas, je prescrivis un looch de syrop de guimauve avec l'huile d'amandes-douces fortement camphrée, la prompte application d'un puissant vésicatoire à la gorge, & deux saignées, dans le courant de la nuit. En effet, quelles indications avois-je à remplir ? Donner de l'air aux poumons, en diminuant le volume du sang dont la plénitude & la dureté du pouls annonçoit l'excessive raréfaction ; imiter les efforts salutaires de la nature, en attirant au dehors une partie du virus gangreneux, & suspendre la rapidité de ses progrès de la trachée-artère vers les bronches. Il étoit tems de prendre ces précautions ; & je suis persuadé que six heures de délai decidoient du sort du malade, & le conduisoient au tombeau.

La première saignée parut donner deux heures de relâche ; & , dans ce court espace, l'épispastique avoit fait un effet prodigieux : de grosses phlyctènes avoient fourni un écoulement abondant. Une seconde quinte de toux & d'oppression ne se calma pas si facilement à la seconde ouverture de la veine. Les lambeaux déchirés de la membrane interne de la trachée-artère flottoient, & irri-

(a) Voyez mon *Traité du Mal de Gorge gangreneux*, pag. 73.

toient les secouffes de la poitrine : l'air d'ailleurs, portant les impressions les plus vives sur des houppes nerveuses, dépouillées de leur enveloppe, ne pouvoit que les agacer de plus en plus. Plusieurs escarres furent expectorées dans la nuit. Le lendemain matin, je trouvai la fièvre encore assez forte ; je prescrivis une troisieme saignée qui la modéra considérablement. Le sang étoit couenneux. Je fis panser l'escarre du vésicatoire avec l'emplâtre de mélilot ramolli par l'huile de *mille-pertuis*. L'expectoration des escarres gangreneuses se soutint jusqu'au onzieme jour qu'il n'en parut plus. Les crachats étoient une pituite abondante, mêlée de pus. La continuité de la toux rendoit l'insomnie cruelle ; mais ces secouffes étoient nécessaires pour arracher & chasser dehors ces portions d'escarres flottantes, & le pus qui suintoit de la surface des parties écorchées. L'impression de l'air laissoit dans tout le canal aérien une sensation douloureuse de chaleur & de sécheresse. Pour remédier à ce symptome, je fis éteindre le feu dans la chambre du malade, & je lui fis souvent respirer la vapeur d'une décoction émolliente. Cependant la fièvre baissoit dès le fixieme jour de la maladie ; & la peau s'ouvroit à des sueurs vraiment critiques, & presque continuelles. Le pouls étoit *large*,

*Souple, mollet & onduleux.* Je saisis ces heureuses dispositions de la nature, pour placer des bols de sel essentiel de quinquina avec le baume sec du Pérou, le camphre, & le baume de Canada. La suppuration des vésicatoires n'en devint que plus abondante, & louable. Enfin, au onzième jour, la fièvre cessa avec l'expectoration des escarres. J'administrai alors un looch de syrop balsamique avec l'huile camphrée, & le syrop de pavot blanc; & je supprimai de mes bols balsamiques le sel de quinquina. On vit, de moment en moment, la toux & la purulence diminuer, tant celle de la poitrine, que celle des vésicatoires; l'appétit & le sommeil renaître; mais la voix demuroit éteinte: ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> jour qu'elle a commencé à se faire un peu entendre, mais rauque & cassée. De jour en jour, elle est devenue plus nette, à mesure, sans doute, que la cicatrice se formoit.

On s'étonnera peut-être que, dans une esquinancie gangreneuse, j'aye fait tirer du sang jusqu'à trois fois, sans mettre en considération les trois saignées qui avoient précédé ma visite. Il semble que ce soit contrarier les principes que j'ai établis dans mon *Traité des Maux de Gorge gangreneux*. Ma réponse est prête. Je n'y ai pros crit la saignée qu'à raison de la

petitesse & de l'affaiblissement du pouls, & de l'abbatement des forces : ici, je rencontrois l'exception à la règle. Les forces étoient entières ; le pouls gros, dur & brusque ; & la férocité de la toux, jointe à l'oppression, me faisoient craindre la suffocation ou la rupture de quelque gros vaisseau pulmonaire. Avec les signes d'une pléthore si manifeste, je ne balancerois pas à saigner dans la peste même.

Je ne sçais si l'observation médicale a jamais fourni un exemple de cette nature : pour moi, je n'en connois aucun. Il paroît étonnant que le malade ait pu survivre à l'expectoration d'une si grande quantité d'escarres, & que les organes, dont elles se sont séparées, ayent pu se cicatrifer, sans laisser le moindre ulcere aux poumons. La gangrene s'est-elle bornée à la trachée-artère ? ou s'est-elle étendue jusqu'aux bronches ? J'ai rassemblé soigneusement ces escarres : elles avoient au moins l'épaisseur d'une demi-ligne. Je les ai étendues, à mesure, sur du papier. La pièce bifurquée A paroît être une division des bronches. Je prie M. Roux de les faire graver d'un simple trait qui puisse présenter leurs dimensions. Les anatomistes jugeront, par la somme totale des surfaces, si elles excèdent celle de la trachée-artère d'un homme de taille moyenne, en met-



tant en considération que je n'ai pu rassembler ce qui avoit été expectoré la veille de ma première visite (a).

J'ai eu l'occasion de traiter, au village de Campneufville au comté d'Eu, une jeune fille chez qui l'aphthe gangreneux des amygdales avoit jetté des fusées vers le larynx & les poumons. Comme celui-ci, elle dut son salut aux vésicatoires & à la décoction de quinquina; mais elle expectora infiniment moins de lambeaux d'escarres gangreneuses. Elle eut très-long-tems la voix rauque, & pendant près de quatre mois, une fièvre erratique, accompagnée de toux, & de crachement de pus: elle guérit cependant par l'usage des pilules balsamiques, des infusions théiformes de lierre terrestre, & de fleurs d'*hypericum*, & par le lait de vache, coupé d'eau d'orge.

Il ne faut jamais désespérer du salut d'un malade qui respire encore, & ne jamais oublier cette sage maxime d'Hippocrate : *Etiam in acutis non omnino tutæ sunt prædictiones, neque ad mortem neque ad sanitatem*, Aph. xix, sect. ij.

(a) J'aurois volontiers rempli les desirs de M. Marteau; mais les escarres, qu'il m'avoit adressées, collées sur une feuille de papier, étoient si fort gâtées, lorsqu'elles me sont parvenues, qu'il ne m'a pas été possible de les faire dessiner.

## CONSTITUTION

## ÉPIDÉMIQUE

*De quelques Endroits de la Provence ,  
traitée selon les jours critiques des an-  
ciens , & la nouvelle doctrine du poulx ;  
par M. DARLUE , médecin à Aix.*

L'on a remarqué, depuis la peste qu'on effuya à Marseille, & dans plusieurs endroits de la province, en 1720, une foule d'épidémies qui se donnent la main, & régnent annuellement dans les campagnes, les villages, & parmi le peuple des villes : tantôt c'est une pleurésie de mauvais caractère, principalement en hyver, ou au printemps ; tantôt des fièvres putrides malignes, la fièvre pétéchiale, la miliaire ; en été, des dyffenteries ; des fièvres rémittentes ; en automne, des affections catarrhales périlleuses, des péripneumonies bilieuses : ces maladies se succèdent les unes aux autres, & parcourent successivement la province.

C'est en partie à l'inclémence des saisons, aux variations promptes de l'air, aux changemens subits de l'atmosphère, aux froids rigoureux, aux tems pluvieux humides,

aux souffles empestés des vents de sud-est, nord-est & de l'est, aux chaleurs étouffantes des jours caniculaires ; aux longues sécheresses de l'été, accompagnées, dans certains lieux, d'exhalaisons putrides des marais, & des vapeurs infectées des eaux stagnantes, auxquels nous sommes exposés sous un ciel si ouvert, & battu de tous les vents, & un sol aussi aride que la Provence, que l'on doit les épidémies renaissantes. La nourriture simple & uniforme des gens du peuple, leurs mets peu susceptibles de putréfaction, n'influent pas beaucoup dans la production de ces sortes de maux : il faut toujours une cause primordiale dans les humeurs, pour nous disposer à l'épidémie ; & alors diverses personnes, que leur état oblige à s'exposer journellement à l'inclémence des saisons, en sont les premières victimes.

Des causes plus prochaines concourent à propager les maladies parmi le peuple. La terreur, qui s'empare de ceux qui ont perdu leurs voisins, leurs amis, leurs parents ; les veilles, la mauvaise nourriture, les soins agités qu'ils se sont donnés auprès d'eux, la misère qui abbat l'ame, la tristesse, le découragement qui l'accompagnent, sont des accessoires terribles qui disposent plus que tout à la contagion ;

ajoutez la mal-propreté, l'infection dans des appartemens écrasés où les malades sont entassés les uns sur les autres ; l'obstination de ne jamais renouveler l'air, de les étouffer de couvertures, malgré une fièvre incendiaire, & des sueurs fétides que l'on s'efforce encore d'exciter par toutes sortes de voies ; la charlatanerie, le dirai-je, de quelques médecins & de quelques chirurgiens qui grossissent souvent le mal, pour se faire valoir, & où ils n'entendent pas plus que les assistans ; la renommée qui grossit toujours les objets, & multiplie les pertes ; & vous aurez des causes moins éloignées, qui augmentent l'épidémie, & semblent la rendre permanente.

Les malades, dans les occasions, jettent quelquefois des vers : on ne manque pas de croire alors que les alimens corrompus en sont la cause ; l'on regarde ces insectes, qui se trouvent ordinairement où les humeurs dégénèrent en pourriture, comme la cause universelle de ces maladies que l'on ne traite qu'avec des amers, des mercuriaux, & cent autres remèdes aussi puériles que nuisibles. Si quelques signes d'inflammation accompagnent les fièvres ; qu'il y ait douleur de côté, des crachats teints de sang, des legeres hémorrhagies du nez, on ouvre impitoyablement les veines dans tout

état de la maladie ; on fait couler la bile ; & l'on évacue indifféremment la prétendue saburre des premières voies : si l'on soupçonne que l'inflammation est symptomatique , sans nul égard à l'état des viscères affectés , ni aux efforts de la nature que des pareils secours , devenus meurtriers par leur application inconsidérée , ne manquent pas de faire avorter. Cependant , si l'on ouvre les cadavres , au lieu de cet amas de pourriture dont on croit trouver l'estomac & les intestins inondés ; de cette bile porracée , ærugineuse , qui doit tapisser le canal intestinal ; de cette fourmillière d'insectes qu'on se flatte d'y trouver , ce n'est , la plupart du tems , qu'un estomac pâle , flasque , livide , que des intestins vuidés , ou seulement tendus & gorgés d'un air raréfié dans leurs replis ; mais , en revanche , le foie paroît volumineux , distendu , adhérent en plusieurs endroits : une sanie putride s'échappe de ses vaisseaux dilacérés. On voit des congestions d'humeurs dans les poumons , dans la tête : ils sont frappés de gangrene ; des adhérences des principaux viscères de part & d'autre ; des taches noirâtres ; la dissolution putride du sang ; les méninges enflammées ; un amas de sérosités dans le tissu cellulaire de la plèvre & des muscles intercostaux , qui étonne , & en a imposé à plusieurs qui , le trouvant

épanché dans la cavité, l'ont caractérisé d'*hydropisie de poitrine*, préparée dans trois ou quatre jours de tems; des dépôts purulens, & mille autres désordres que la pourriture elle seule, nichée dans les premières voies, ne sçauroit amener.

Qu'est-ce donc qui occasionne ce vice primordial dans les humeurs, dont les congestions lentes & sourdes dans les viscères, annoncées auparavant par un pouls nerveux, serré, convulsif, prouvent que le corps étoit disposé d'avance à contracter l'épidémie? Mais, sans chercher à développer ces causes secrètes dont un observateur intelligent peut entrevoir l'origine, voyons plutôt comment la nature, secondée par l'art, guérit souvent ces maladies.

Après les évacuations, qui sont toujours favorables, lorsqu'elles sont indiquées par les modifications du pouls, & les remèdes propres à détourner le courant des humeurs en stagnation dans les viscères, il reste des coctions ultérieures qui se forment, ou dans les poumons, par des crachats blancs, visqueux, homogènes; ou dans les urines, par des sédimens blanchâtres, dissouts, presque purulens; par des efflorescences, des rougeurs sur la peau; par des tumeurs, des abcès dans le tissu cellulaire; par des sueurs fétides, alkalines, aigres, visqueuses;

par des hémorrhagies utérines, hémorrhoidales ; par une excrétion de glaires blanches, fétides, ou colles visqueuses par bas : n'est-ce pas au médecin éclairé à concourir à ces évacuations favorables, à les seconder, à les prévoir même d'avance, s'il est possible, & ne jamais troubler la nature par l'application réitérée des purgatifs qu'une funeste pratique fait employer tous les deux jours de la maladie, & qu'une foule de médecins regardent comme les seuls remèdes curatifs de la fièvre putride ou maligne ?

L'automne de 1767 fut très-belle : on jouit, pendant près de trois mois, d'une température agréable. Les arbres ne perdirent leurs feuilles qu'en Décembre : les jardins étoient encore fleuris, & couverts de verdure, à Noël ; point de pluies, moins encore de malades. Les inoculations réussirent très-bien en plusieurs endroits de la Provence : on a remarqué que le virus, introduit dans le sang, se développe un peu plus tard en automne. Quelques-uns ont resté onze jours avant d'avoir la fièvre d'éruption, passé lequel tems, il ne falloit plus l'attendre (a). Deux de mes inoculés

(a) Cette assertion n'est pas toujours vraie : on a vu des accès de fièvre tierce se croiser avec la fièvre éruptive de la petite vérole, la suspendre

eurent , au troisieme jour de la fièvre , une éruption qui avoit toute l'apparence de fièvre scarlatine , & qui la propagea jusqu'au cinquieme jour. Les parens crurent que c'étoit la rougeole ; ils s'en féliciterent : cette rougeur saisit le visage , les bras , les jambes , les mains , dans les deux jours , & disparut sans desquamation. La petite vérole , en s'annonçant , fit tout cesser , & parut des plus bénignes. Il n'est pas rare de voir des inoculés avoir la rougeole tout ensemble avec la petite vérole : la marche de l'une peut suspendre quelquefois l'autre , sur-tout si la rougeole se déclare au commencement ; mais je n'en ai jamais vu résulter de grands inconvéniens.

Le tems se refroidit tout-à-coup vers la fin de Décembre ; & , aux premiers jours de Janvier , le thermometre baissa jusqu'au 9<sup>e</sup> degré au-dessous de la congelation ; gradation énorme pour la Provence ; ce qui n'étoit pas arrivé depuis très-long-tems. Heureusement ce grand froid ne dura que peu de jours : les arbres fruitiers en furent mal-

jusqu'au dix-septieme jour ; ou la fièvre tierce , guérie par le quinquina. On a vu se déclarer , lorsqu'on ne s'y attendoit plus , celle de la petite vérole , sans aucune suite fâcheuse : voilà une observation que sûrement peu d'inoculateurs ont faite.



traités ; les orangers, les oliviers gèlerent en plusieurs endroits. On observe, depuis quelques années, aux approches des premiers jours de l'année, des froids ainsi rigoureux, qui menacent d'une perte totale nos arbres destinés à végéter sous un ciel tempéré : ils ne sont pas annoncés par des changemens lents dans l'atmosphère. C'est quelquefois le plus beau jour du monde, un ciel pur sans nuages, un soleil échauffant qui précèdent ces variations meurtrières : des vents d'est, ou du sud, amènent des exhalaisons pernicieuses, couvrent les cieux de nuages. Il neige souvent ; & le froid est des plus vifs. Si l'on consulte le baromètre, on trouve des variations imprévues dans sa hauteur : il baisse ou il monte, plusieurs fois dans la journée, jusqu'à sept à huit lignes. Il en est de même du thermomètre, par les divers tems qu'on essuie dans le jour : les hygromètres sont plutôt relâchés que tendus. Les sels déliquescents sont promptement saturés par une abondance de corps étrangers qui voltigent dans l'air. Les vents de l'est, qui nous amènent la neige qui vient de la Corse, comme on parle vulgairement, en parcourant une immense étendue de mers, se chargent d'une infinité de vapeurs nuisibles au corps humain. Celle-ci est plus difficile à fondre : on craint moins les vents qui soufflent du nord au sud.

La constitution de l'automne, devenue ainsi tout-à-coup froide, n'amena dans la province, qu'une affection catarrhale qui avoit déjà précédé ce tems-là, en d'autres endroits, sous le nom de *grippe*, & qui ne fut réellement dangereuse qu'aux vieillards, aux personnes cacochymes, aux pulmoniques, & à tous ceux dont la poitrine étoit en souffrance, & principalement dans les villes.

Cette maladie étoit accompagnée de symptômes inflammatoires : les malades touffoient ; ils avoient le poulx haut, fréquent, dilaté, accompagné d'irritation : la rougeur du visage, la douleur de tête ; les lassitudes, l'abattement, le *coryza*, le larmolement, l'expectoration des crachats blancs, séreux, la chaleur de la poitrine s'y joignoient également.

La nature se suffisoit à elle-même dans cette maladie ; & la diète seule, une tisane pectorale, & , chez les personnes aisées, un minoratif vers sa terminaison qui arrivoit communément les jours impairs, le 5, le 7, le 9, furent les seuls remèdes qu'on employa ; & , quoique la fréquence du poulx, les douleurs de tête, la toux, les crachats sanglans dans quelques-uns semblaient indiquer la saignée, je ne sçais sur quel malheureux succès, peu, ou presque point, dans la province, y eurent recours. Il est vrai

que la nature amena souvent des hémorrhagies du nez, qui, rarement critiques dans d'autres tems, le devinrent ici. Les malades étouffoient, vers le quatrième jour; ils touffoient : leur visage s'enflait; le pouls étoit plein, élevé, dur, rebondissant à chaque pulsation. Le trouble, qui arrive si communément à la veille des crises, & si bien décrit par les anciens, se manifestoit : on pouvoit, à coup sûr, pronostiquer une hémorrhagie. J'en ai vu tomber en syncope par la force de la douleur de tête que la toux augmentoit, & alarmer les assistans. L'hémorrhagie survenue, tout cessoit en peu de tems : le malade suoit, expectoroit, & se trouvoit guéri sans convalescence.

Sans doute que la nature, par une évacuation aussi favorable, & dirigée vers les parties supérieures, guérissoit plus sûrement que n'auroit fait la saignée, en diminuant le volume des humeurs. Ne pouvoit-elle pas alors faire avorter la crise, affoiblir les forces, détruire l'action organique des viscères affectés, & rendre par-là la maladie funeste, comme on l'assuroit de quelques-uns ? C'est ce que je n'ai point éprouvé par moi-même : aussi plusieurs, prévenus de cette idée, refusèrent tout secours, ou en demandèrent, lorsqu'il n'étoit plus tems, quoiqu'atteints de véritables pleurésies.

Le printems ramena la température : on ne vit point de maladie épidémique pendant son cours. Quelques fièvres sporadiques, des pleurésies bénignes, des douleurs rhumatismales s'annoncerent, au mois de Mai, à l'occasion des pluies & des bouffées de froid : les vents d'est, toujours humides, & suivis de pluies & de brouillards, retarderent les chaleurs toujours précoces jusqu'à la fin de Juin, & firent manquer presque généralement dans les plaines la récolte des grains, ayant trop secoué les bleds en fleurs, détruit leur germe, & relâché leur tige.

Les inoculations, dans cette saison pluvieuse, ne réussirent pas aussi-bien qu'en automne : les petites plaies, qu'on s'obstine, en plusieurs endroits, d'ouvrir par les vésicatoires, fluèrent long-tems. On vit des dépôts subséquens, des fluxions, des érépèles vers ces parties, dont l'insertion du levain par piquûre, garantit toujours ; mais il n'est pas possible d'employer cette méthode par-tout : l'art, qui se perfectionne tous les jours, enseigné les moyens de se garantir de pareilles suites.

Après un printems si inconstant, on essuya, en Juillet, en Août, en Septembre même, des chaleurs très-vives, suivies d'une sécheresse continuelle : à la place des pluies, ce n'étoit que de gros brouillards, le

le matin, qui s'élevoient le long des rivières & des marais, & des jours & des nuits étouffans. La récolte du vin fut très-abondante; ce qui arrive communément dans les grandes sécheresses. L'automne devint tout-à-coup pluvieuse : des vents, des orages changerent la température de l'air; on essuya des inondations en plusieurs endroits, qui, se renouvelant de tems en tems pendant l'hiver, en ont adouci les froids qui avoient débuté, en Décembre, par être fort vifs, & nous menaçoient d'une plus longue durée. Les inoculations ont été très-favorables dans cette saison : quelques sujets, que je connois, ayant resté toujours levés, n'en ont pas même été malades. Les petites plaies se sont fermées avant le 20; & nulle suite défavorable ne s'en est ensuivie.

Des chaleurs aussi considérables pendant l'été, suivies de nuits étouffantes, causerent bientôt des dyssenteries parmi le peuple, des *cholera-morbus*, & finalement des fièvres rémittentes qui dégénéroient souvent en fièvres putrides-malignes. Entre plusieurs endroits, Cannes, Fréjus, Callian, Montauroux, Fayance, Callas en furent attaqués : Bargemon, Claviers, peut-être plus exposés à recevoir les exhalaisons corrompues des eaux stagnantes, ont vu régner

une fièvre d'un plus mauvais caractère, dont je parlerai plus bas.

La fièvre rémittente débutoit souvent par tierce, ou double-tierce : les accès se succédoient avec froid, si on la négligeoit tant soit peu ; ou l'action des premiers remèdes la faisoit dégénérer en fièvre rémittente, & souvent continuë. Les accès rentroient l'un dans l'autre ; ils se succédoient avec un froid, qui n'étoit pas bien considérable : ce n'étoit qu'un léger frisson aux pieds & à l'habitude du corps, qui duroit peu ; mais, en revanche, la chaleur étoit forte ; la soif également : l'affoupissement, la stupeur des malades, au quatrième jour, les délires fugitifs, l'anxiété, l'inquiétude s'ensuivoient ; la langue devenoit bientôt sèche, noire, gercée : ils ne sentoient plus la soif ; & cet état étoit fort à craindre pour eux.

Le matin, les malades étoient plus tranquilles ; la chaleur supportable. Mais l'abattement, les langueurs, un pouls lent, petit, concentré, inégal, beaucoup plus du côté droit, avec des pulsations plus promptes, & qui se suivoient, dans certains intervalles, avec rapidité, indiquoient le retour. Dans les redoublemens, le pouls devenoit capital ; il étoit plus élevé, plus prompt, mais dur, avec des rebondissemens obscurs ; la partie de l'artère, qui tou-

che le radius, plus faillante sous le doigt, & avec un fond d'irritation (a); le délire, & l'état convulsif des tendons, leurs soubresauts en étoient les suites. Plusieurs avoient alors le pouls compliqué de l'intestinal & du capital; & l'inégalité dans le rythme, & quelquefois l'intermittence, s'y faisoit remarquer.

Cette fièvre ne fut pas généralement de mauvais augure. Les émétiques & les purgatifs donnés dès le commencement, & les fébrifuges administrés à haute dose, eurent presque toujours un succès favorable. Le traitement en est si connu aujourd'hui, que je n'insisterai pas davantage là-dessus: ce n'est que sur l'état du pouls, dans les divers périodes de la maladie, que je m'arrêterai un peu. Ces sortes de fièvres sont fort communes dans la Provence & le Languedoc. Nous devons à ce siècle-ci les sçavans Traités des Torti, des Verlhof, & celui *De recondita Febrium Naturâ*, qu'on ne sçauroit trop consulter (b). J'en avois parlé autrefois dans ce Journal, ainsi que des modifica-

(a) Voyez les Figures des Pouls capitaux, stomacaux, &c. dans l'*Essai sur le Pouls* de M. Fouquet..... Journal de Médecine, Avril 1762.

(b) Voyez un sçavant Mémoire que M. Le Roi, professeur à Montpellier, a composé, suivi d'observations intéressantes, qui nous en fait desirer la suite.

tions du pouls, qui s'y joignoient, & dont je n'avois pas négligé la connoissance.

Les fébrifuges, ou l'extrait de quinquina, placé après les minoratifs, devenoit presque toujours purgatif lui-même, entretenoit la liberté du ventre, calmoit le froid, ainsi que les redoublemens toujours alarmans. Le pouls quittoit son caractère d'irritation; &, sans perdre l'inégalité ou le signe de l'intestinal, qui l'accompagnoit presque toujours dans tout le tems de la maladie, il se développoit de plus en plus, & passoit quelquefois au pouls de la sueur, ou *inciduus* : accompagné de cette excrétion favorable, il falloit bien se garder de donner des purgatifs. Lorsqu'il avoit l'intermittence marquée dans l'état de la fièvre, on risquoit d'amener une superpurgation qui n'avoit cependant pas d'issuë trop fâcheuse : il étoit plus prudent d'en commettre le soin à la nature qui se débarrassoit de la crise avec moins de trouble : le quinquina continué suffisoit pour cela.

Cette fièvre abandonnée à la nature, dans ceux qui ne voulurent pas de remèdes, ou qui demanderent tard du secours, avoit besoin de changer de caractère, pour se terminer en bien : quelques-uns eurent véritablement une fièvre maligne, après plusieurs accès de fièvre rémittente, dont ils se tirèrent par les simples efforts de la



nature. Pour avoir une issue aussi heureuse, il falloit qu'elle eût quitté le caractère de rémittence : alors on voyoit arriver, dans certains jours, des évacuations favorables; il se faisoit, en dernier lieu, une seconde coction dans la poitrine, annoncée par des crachats dont l'excrétion terminoit la fièvre. En général, il en mourut très-peu. Donnons un exemple de l'issue favorable de cette maladie.

Un prêtre mélancolique, à la fleur de l'âge, fut atteint de la fièvre rémittente qui avoit débuté par tierce : on l'avoit saigné & purgé deux fois. Le paroxysme se déclaroit, à midi, avec un peu de froid aux extrémités : le pouls s'élevoit pendant le chaud; il étoit dur, inégal, plein, accéléré, & intermittent dans quelques pulsations. La chaleur devenoit forte : le malade étoit assoupi; les tendons du carpe souffroient des soubresauts considérables; la langue étoit noire, les urines dépofoient un peu de sédiment briqueté. On lui donna, cette nuit, des juleps avec le nître & le sel sédatif : c'étoit le septieme jour de la fièvre rémittente.

Le lendemain, le pouls ayant encore l'inégalité & l'intermittence de la veille, avec un caractère d'irritation, je le fis purger avec les follicules de séné, les tamarins & la manne; minoratif fort doux, qui lui

donna une espece de superpurgation : dix-huit selles bilieuses putrides noirâtres en furent les suites. Le soir, la chaleur fut plus grande ; les soubresauts plus marqués, ainsi que le délire. L'intermittence du pouls étoit disparue : il étoit élevé ; dur, capital, compliqué avec l'inégalité de l'intestinal, ayant des pulsations plus promptes, & précipitées les unes sur les autres : on donna le même julep.

Le matin, neuvieme jour de la fièvre ; j'ordonnai des apozèmes fébrifuges, acidulés avec le syrop de limon, ou l'élixir de vitriol de Mynsicht, & composés d'une forte dose de quinquina, pour être pris de quatre en quatre heures. L'accès du soir fut le même : il y eut moins de froid ; le pouls fut moins capital. Quoique l'assoupissement fût continuel, le pouls redevint intermittent, le matin, non critique : le malade alla deux fois à la garde-robe. Le dixieme au matin, on donna l'extrait de quinquina à plus haute dose : le froid ne parut plus ; les évacuations du ventre continuerent encore avec le pouls intermittent & développé.

Le onzieme, on donna encore l'extrait de quinquina : le soir, le pouls parut *inciduus* ; il étoit souple, ondulant, plein, mol, comme redoublé dans ses pulsations, dont quelques-unes, par gradation, étoient plus fortes que les autres : le rythme étoit

pourtant inégal ; & le pouls de la sueur paroïssoit compliqué avec l'intestinal. Le malade sua copieusement dans la nuit : l'affoiblissement étoit disparu ; la langue se nettoyoit vers les bords ; les selles étoient moins noires. Le 12, le 13, le 14, la fièvre fut à peine marquée : le pouls avoit toujours, le matin, le caractère intestinal ; il s'élevoit tant soit peu vers le soir, & passoit à celui de la sueur. Les évacuations se continuèrent par le spécifique : il fut totalement sans fièvre vers le dix-septième jour (a).

La fièvre rémittente se montra à Bargemon & à Claviers sous un plus mauvais aspect : bientôt dégénérée, elle étala tous les symptômes d'une fièvre maligne plus dangereuse. Je fus appelé dans cette petite ville au mois de Novembre dernier : MM. Perrimon, pere & fils, MM. Bérard & Novel, médecins, avoient soigné alternativement plusieurs malades, depuis quatre à cinq mois. La fièvre avoit eu des variations pendant ce tems-là ; elle cessoit quelquefois pour reparoître bientôt parmi le

(a) Quand on emporte les accès de fièvre intermittente avec le quinquina, si le pouls reste constamment déprimé avec le caractère d'irritation, sans devenir pectoral intestinal, ou pouls de la sueur, critique & développé, avec les évacuations qui s'en ensuivent, on peut s'attendre à la récidiye.

peuple , sur-tout après que les vents du nord-est , ou nord-ouest , avoient soufflé. Plusieurs malades avoient déjà succombé : les prêtres , les personnes pusillanimes , ceux qui s'affectoient de l'épidémie , ceux qu'on avoit négligés , avoient péri ; les uns avec le hoquet , le météorisme du bas-ventre , & toutes les marques d'une gangrene interne ; les autres , dans une affection comateuse ; mais la plus grande partie s'en étoit assez bien tirée par des secours les plus simples.

La diète , la tisane , les lavemens furent les seuls remèdes qu'on administra à plusieurs malades qui n'en voulurent pas d'autres , ainsi que m'en instruisit M. Baron , maître chirurgien de cette ville. La plupart , atteints de symptômes très-graves , furent , jusqu'au vingtième jour , dans un danger éminent : la liberté spontanée du ventre , dont ils jouirent pendant le cours de la fièvre ; des évacuations plus nombreuses , qu'ils eurent dans certains jours marqués , précédées d'un trouble dans les fonctions , du délire , de l'anxiété , d'une respiration laborieuse ; en un mot , des signes avant-coureurs d'une crise favorable , avec un poulx plus dilaté , plus plein , les sauvèrent.

Un observateur exact , attentif à suivre ses malades , auroit vu se renouveler alors

le spectacle enchanteur des crises, décrites dans les Epidémies d'Hippocrate, que les changemens du pouls lui auroient annoncées des heures & des jours à l'avance. Je n'aurois pas voulu cependant tout donner à la nature : on sçait qu'Hippocrate a été justement blâmé par quelques sçavans modernes, de n'avoir pas tenté de sauver une partie de ses malades que l'art auroit pu rendre à la vie ; mais la médecine étoit encore au berceau ; & il ne falloit pas moins qu'un tableau si touchant de nos maux, pour en saisir le caractère & la marche.

Les hémorrhagies du nez ne furent point critiques : une évacuation plus favorable étoit celle qui se faisoit, en dernier lieu, par des crachats blancs, visqueux, &, pour ainsi dire, purulens, toujours accompagnée d'un pouls relatif à l'action de cet organe.

MM. les médecins nommés ci-dessus, tous également sages, prudents, & pleins d'humanité pour les pauvres, par des moyens simples, avoient sauvé la plus grande partie. L'ouverture des cadavres les avoit instruits des désordres de cette maladie : quelques-uns s'en étoient tirés par des dépôts gangreneux aux fesses ; la plus grande partie par les évacuations du ventre, &, en dernier lieu, par l'expectoration. Arrivés à Bargemon, nous procédâmes, le lendemain, à l'ouverture d'une femme qui étoit

morte la veille, avec un pouls depuis plusieurs jours misérable, petit, serré, convulsif; la langue noire, l'aphonie, le hoquet, & l'élévation des hypocondres.

Les intestins étoient gorgés d'air, pâles sur leurs membranes externes, ainsi que l'estomac : il y avoit deux ou trois vers lombricaux dans le cæcum, & peu de matieres putrides; le foie étoit tuméfié, volumineux, occupant jusqu'à la partie gauche de l'épigastre, comprimant, par son poids, l'estomac & les intestins, adhérent, par sa courbure, en plusieurs endroits, au diaphragme; livide, meurtri à la partie concave, coupé en plusieurs endroits : on n'y remarquoit aucun abcès ou dépôt sanieux; les vaisseaux étoient seulement gorgés de sang; la vésicule très-foncée en couleur, & la bile verdâtre.

Le pöumon étoit enflammé à la partie postérieure du lobe gauche, livide, frappé de taches gangreneuses, noirâtres, & adhérent aux côtes avec la plèvre, ainsi qu'au diaphragme; les sinus de la dure-mere fort distendus, & remplis de sang, ainsi que les vaisseaux de la pie-mere; tout le reste dans l'état naturel.

Sur une trentaine de malades que je vis pendant un mois que j'y restai, je fis les observations suivantes. On pourroit distinguer la maladie en trois classes; dans les

uns, elle commençoit par un léger mal à la tête, des lassitudes passagères, une fièvre à peine remarquable ; par un pouls petit, concentré, dur, inégal, & rapetissé vers l'éminence du *radius* ; ils passaient de la sorte quatre ou cinq jours, sans demander du secours : la langue n'étoit qu'un peu blanche, le ventre souple, la chaleur modérée : ils avoient des nausées ; d'autres vomissoient des matieres bilieuses : les déjections n'avoient pas trop d'infection. Cette fièvre, dans l'augmentation, avoit des symptômes plus considérables ; l'abbatement, les lassitudes, l'assoupissement dans les redoublemens du soir, l'élévation du ventre, quelques délires fugitifs en étoient les suites : c'étoit sous ce caractère-là qu'on pouvoit espérer bien des malades, quand le pouls se développoit insensiblement, & que les évacuations mentionnées accompagnoient cet état critique.

Les seconds touffoient dès les premiers jours ; ils se plaignoient du mal à la tête ; le pouls avoit le même caractère que ci-dessus ; la fièvre se masquoit sous l'apparence d'une affection catarrhale qui en im-  
posoit souvent ; la respiration paroissoit un peu gênée dans la nuit ; la poitrine étoit douloureuse par l'excrétion de quelques crachats muqueux ; le pouls, toujours déprimé, s'élevoit un peu plus dans les redou-

blemens , mais toujours serré & convulsif. Ils avoient une tendance à l'assoupissement : bientôt la poitrine ne souffroit plus ; la toux cessoit , ou ne paroissoit que de loin à loin. Le spasme du bas-ventre , la stupeur , la rigidité des membres , les soubresauts des tendons devenoient les symptomes les plus pressans ; l'assoupissement , la surdité ou le délire s'ensuivoient. Si , dans cet état misérable , ils jouissoient de la liberté du ventre , accompagnée d'un pouls intestinal , quoique non critique , & suivi d'irritation , on espéroit beaucoup d'eux : le pouls se développoit insensiblement vers le onzieme jour , qui étoit indicatif du 14 ou du 17 , & prenoit les modifications convenables aux évacuations de la poitrine. Les malades touffoient derechef : le pouls étoit compliqué de l'intestinal & du pectoral ; il devenoit pectoral , décidé , vers le 17 ; & l'excrétion critique survenoit. Les urines charrioient des sédiments visqueux , comme purulens : les malades suivoient quelquefois ; & la crise paroissoit se faire par plusieurs organes à la fois. Il y eut des hémorrhagies du nez dans l'état de la maladie , lorsque le pouls , dans les délires , devenoit capital & redoublé , mais d'un augure peu assuré , ou , tout au moins , indifférentes à la crise.

Dans les troisiemes , les symptomes funestes se déclaroient plus promptement : ils



passoient à l'augmentation de la maladie, dès les premiers jours. Le pouls étoit toujours serré, convulsif; l'affoupissement se manifestoit aux premiers redoublemens; les tendons étoient agités de soubresauts; les bras, les jambes se roidissoient; la langue étoit tremblante, noire, gercée: les malades ne pouvoient plus la tirer; ils refusoient la boisson: un délire phrénétique les obligeoit souvent à garder les bouillons dans la bouche, & les jeter ensuite sur leur lit: ils n'avoient plus de soif; l'aphonie aux uns, la voix entre-coupée aux autres en étoient les suites. Le bas-ventre se tendoit; la respiration étoit très-laborieuse; les déjections noirâtres, fétides, puantes; la stupeur, l'immobilité dans les uns, les convulsions dans les autres, s'annonçoient.

Un symptôme plus redoutable, & dont aucun ne s'étoit encore tiré, étoit le hoquet; il étoit toujours précédé par un pouls serré, convulsif, avec trois ou quatre pulsations plus promptes & plus inégales entr'elles, auxquelles succédoient d'autres moins inégales. Le pouls paroissoit avoir le caractère du pouls organique du foie, décrit par l'auteur des *Recherches*, tom. ij, pag. 3, seconde édition. La petite éminence de l'artère, entre le doigt indice & celui du milieu, qui sert à caractériser les pouls organiques inférieurs à M. Fouquet, lorsqu'on

les touche à sa maniere , s'y faisoit remarquer plus difficilement : quelquefois le hoquet , ayant été précédé par un vomissement d'une bile verdâtre , au lieu des pulsations promptes & inégales , il avoit tout le caractère du pouls stomacal. En s'étayant des descriptions des deux auteurs cités , on méconnoissoit rarement son caractère : voyez *Essai sur le Pouls de M. FOUQUET* , chap. xiiij , pag. 81. Une espece d'érésipele fugitive s'emparoit du visage au côté droit , avec la langue tremblante , la voix entrecoupée , précédée du vomissement ; un pouls , qui , de supérieur alors , devenoit si concentré & si petit , qu'on pouvoit à peine le reconnoître , étoient des signes avant-coureurs du hoquet , lequel se manifestoit souvent avec tant de force & de violence , que tout le corps du malade en étoit ébranlé , ainsi que son lit.

Les suites funestes de ce symptome étoient de ne plus cesser jusqu'à la mort , d'amener l'assoupissement ou la perte totale de connoissance , les mouvemens convulsifs du visage , de la langue , des lèvres ; de balbutier continuellement , de s'agiter , & d'expirer : peu avoient passé le onzieme jour. Un augure favorable dans ceux qui s'en tirent sous nos yeux , fut d'avoir extérieurement , après le onzieme jour , des taches rougeâtres , des élevures sur la peau des

bras, des jambes, avec un pouls développé : on pouvoit s'attendre alors à quelque dépôt favorable qui se manifestoit extérieurement ; à la gangrene externe, à des escarres charbonneuses, qu'une ligne blanche de séparation entre le vif & le mort, devoit bientôt accompagner ; prélude de la suppuration naissante. Quelques autres, pour avoir le pouls plus ouvert, un pouls intestinal, quoique non critique, suivi de selles spontanées pendant le hoquet, & ensuite un pouls supérieur pectoral, en ont été délivrés également au même période, & ont craché des matieres presque purulentes.

Nous ne nous permîmes guères plus d'une saignée dans le traitement de cette cruelle maladie, qui fut des plus simples, & toujours dirigé conformément aux efforts de la nature. Si je m'écartai quelquefois de cette règle, c'étoit dans ceux qui touffoient, & souffroient de la poitrine ; mais il falloit que le pouls fût alors supérieur, & que le caractère de l'intestinal ne prédominât pas. Le sang étoit communément rouge, sans sérosité, se collant aux palettes : ni l'action de l'air, ni la putréfaction qui s'en emparoit dans la suite, n'étoient capables d'en séparer les globules lymphatiques, enchaînés, pour ainsi dire, avec les globules rouges : très-peu avoient des taches couenneuses sur le sang ;

& cette partie gelatineuse du suc nourricier paroïssoit arrêtée ailleurs. Les émétiques antimoniaux, constamment indiqués, dès les premiers jours, par le poulx épigastrique, avoient toujours un effet favorable : les évacuations étoient considérables ; & les malades un peu soulagés. Le poulx prenoit mieux les signes de l'intestinal ; il se développoit un peu : ses pulsations promptes, accélérées les unes sur les autres ; son rythme inégal marquoient l'état du foie affecté. S'il devenoit intermittent deux jours après, ou qu'il conservât son inégalité, quoique toujours avec un fond d'irritation, je plaçois un minoratif qui agissoit également bien. Dans l'état de la maladie, lorsque l'intermittence se renouvelloit avec un développement plus marqué, il valoit mieux commettre le soin de cette évacuation à la nature qui s'en acquittoit avec moins de trouble ; autrement on risquoit d'amener la diarrhée qui affoiblissoit beaucoup les malades, & pouvoit faire avorter d'autres évacuations nécessaires à la guérison : on la prévenoit, en purgeant dès les premiers jours, appuyé des signes précédens ; sans quoi, il valoit mieux suspendre tout remède, & ne faire alors que la médecine expectative, en étudiant sans cesse la marche du poulx, pour s'en appuyer dans le traitement qu'il restoit à faire.

S'il

S'il n'y avoit pas des symptomes plus graves , il étoit inutile de vexer les malades par d'autres remedes : la diète , les fomentations , la tisane nîtrée , les lavemens de loin à loin favorisoient la crise qui ne manquoit pas d'arriver vers le quatorzieme jour. Alors le poulx développé , souple , intestinal ou pectoral , annonçoit les évacuations relatives à son caractere : si , au contraire , après le septieme jour , il demeuroit constamment déprimé , que les convulsions , la stupeur , la roideur des membres se manifestassent , on avoit recours aux vésicatoires à la nuque , & à d'autres secours , de l'efficacité desquels on ne s'appercevoit qu'au onzieme jour , les vésicatoires tardant même jusqu'alors de fluer , quoique l'épiderme eût été déchiré , & que la peau se montrât rouge & altérée.

Le suc des plantes chicoracées , celui de la bourrache & de la paquerette , dépuré ; les apozèmes , avec les simples delayans & discutifs , paroissoient résoudre la stase inflammatoire du sang dans le foie , favorisoient la sécrétion de la bile , amenoient la souplesse du poulx , ainsi que la liberté du ventre. Dans la stupeur , la roideur des membres , les convulsions , la liqueur anodine , les sels sédatifs , & le camphre , mariés aux décoctions anti-septiques , rendoient le poulx moins convulsif , en relâchant le

spasme des nerfs en contraction : on aiguisoit quelquefois ces potions avec le kermès minéral, sur-tout si l'état du pouls inférieur l'indiquoit.

Le symptôme le plus à craindre étoit le hoquet ; il étoit toujours précédé d'un pouls concentré, comme nous l'avons dit, avec des pulsations plus ou moins promptes ; la tension des hypocondres, leur élévation énorme, la langue noire, l'aphonie ou le balbutiement continuel en étoient les suites. Aucun malade ne s'étoit encore relevé avec ce fâcheux symptôme : l'inflammation gangreneuse du foie, des poudrons ou de l'estomac, pouvoient en être les causes prochaines, comme l'ouverture des cadavres l'avoit justifié. Hippocrate regarde ce signe comme mortel : tous ceux qui ont écrit après lui, l'ont confirmé de même. Morgagni, Ramazzini avoient trouvé, en pareil cas, l'estomac frappé de taches gangreneuses ; Sydenham l'avoit combattu avec succès, par le moyen de son *laudanum* ou du *diascordium*. Je me rappelle avoir lu une thèse sçavante sur le hoquet, que je n'ai pas sous la main, soutenue à Montpellier en 1764, où il est dit que M. Lamure, & autres célèbres professeurs de cette école, guérissent une fièvre maligne avec le hoquet, par le moyen de la tisane de poulet, par la mixture saline de Rivière, & des potions répétées,

dont le *diascordium* faisoit la base , données dans le cas urgent de ce symptome que rien ne calmoit davantage que ce dernier remede. Mais ce n'étoit pas trop le cas ici d'employer les anodins & les narcotiques , du moins avec un assoupissement aussi constant : *Quæ-an locum invenire possunt , si , cum cautelis debitis usurpentur , prælicorum esto judicium.* TRALLES, tom. iij , de *Singultu*. Il falloit les associer prudemment à d'autres secours : la gangrene naissante des viscères , la dépravation des humeurs arrêtées dans les vaisseaux , sembloient demander de forts anti-septiques mariés , de tems en tems , au suc des plantes savonneuses , aux délayans nîtreux , à la mixture de Riviere. L'extrait de quinquina , ou des fortes décoctions de son écorce avec le camphre , que j'édulcorois avec les acides végétaux , ou la liqueur anodine , & dont je faisois prendre aux malades des potions de quatre en quatre heures , remplirent l'indication ; & , après quelques jours de traitement , j'eus le bonheur d'arrêter ce symptome , dans quelques-uns , jusqu'alors si funeste.

Les malades , qui rendoient des vers lombricaux pendant le cours de la fièvre , exigeoient des précautions particulieres : ce n'étoit pas là cependant le symptome le plus à craindre , comme nous avons vu ; & ,

quoique tout le peuple, en général, regardât cette fièvre comme plus dangereuse alors, il falloit se tenir plus en garde contre les inflammations sourdes & gangreneuses qui enlevoient les malades. Les émétiques, les purgatifs, où l'on ajoûtoit quelques vermifuges amers, des huileux, détruisoient les insectes dont même la plus grande partie des malades étoient exempts. Les femmes d'une constitution plus relâchée, en avoient davantage : l'état du poulx convulsif, tremblottant, vacillant sous le doigt, indiquoit leurs mouvemens dans les intestins. Quelquefois, dans l'état de la maladie, ou à son déclin, il arrivoit des nausées, des envies fatigantes de vomir, sans rien craindre : on sentoit une irritation dans l'œsophage, un corps étranger qui sembloit s'y mouvoir, & menacer le malade de suffocation. Si l'on exploroit le poulx dans cette situation, on le trouvoit marqué au coin ci-dessus : c'étoit la présence de quelque ver, qui occasionnoit ce désordre. Les malades en rendoient aussi par la bouche. Rien ne réussissoit mieux qu'un grain de tartre stibié, donné dans une décoction anti-septique, comme la fleur de camomille; la petite absinthe, dans une dose nullement capable d'amener le vomissement. C'est avec le tartre stibié, ordonné en grand lavage, que nous purgions souvent les malades, qu'il falloit tromper ainsi,



lorsqu'ils avoient une répugnance marquée pour tout remède : deux grains avec un scrupule de nître dans leur tisane , amenoient toujours des évacuations favorables , sans échauffer nullément , & détruisoient , à coup sûr , les insectes. Donnons , avant de finir , une observation sur les différens états de cette maladie , pour mieux en constater le traitement.

Une fille d'environ dix-huit ans , ayant la fièvre putride avec des symptomes moins dangereux que les autres , quoiqu'avec un pouls concentré , inégal , petit ; beaucoup d'assoupissement & de rêveries dans la nuit ; le ventre un peu tendu , & la langue noire , fut saignée , & prit l'émétique avec succès : la fièvre augmenta , au quatrieme jour , avec beaucoup d'inquiétude & de chaleur ; le pouls parut un peu développé , non critique , au neuvieme jour : je prescrivis un minoratif. Quelqu'un m'ayant fait observer qu'elle avoit beaucoup de chaleur qui sembloit s'opposer à la purgation , ainsi que la véhémence du pouls , je suspendis la purgation , en prédisant la diarrhée pour le lendemain , si le pouls se soutenoit dans cet état. Le soir , il fut plus développé : l'intermittence étoit marquée à la septieme pulsation : il y eut beaucoup de trouble & d'agitation pendant la nuit ; la diarrhée parut le matin , dura jusqu'au douzieme jour ;

la fièvre baissa, & finit, au quatorzieme jour, sans autre secours.

M. Laille, maître chirurgien, d'un tempérament vif, ardent, ayant beaucoup travaillé depuis cinq mois, visité des malades, pansé des plaies gangreneuses, ouvert des cadavres avec MM. ses confreres, tomba malade. Pressé de continuer ses visites, il les fit quelques jours encore, ne regardant sa petite fièvre avec douleur de tête, que comme une espece de rhume. Au quatrieme jour, forcé de s'aliter, il prit l'émétique, à la dose seulement de deux grains, qui l'évacua beaucoup par haut & bas. Il touffoit déjà dès la veille : le lendemain, la toux ayant augmenté, la poitrine étant ferrée, douloureuse, avec un pouls supérieur, élevé, prompt, suivi d'irritation, compliqué de l'intestinal, je le fis saigner : le sang donna quelques marques de couenne.

Le sixieme jour, cet état se soutenoit en mal : le pouls étoit plus serré, plus dur, plus fréquent. Il prit le suc des plantes favoronneuses avec le nître : on fomenta le bas-ventre ; on donna des juleps sédatifs ; le soir, beaucoup de délayans. Le septieme jour, le pouls ayant paru intestinal, serré, & la toux ayant cessé, on le purgea avec succès.

Le 8, le pouls devint capital avec irritation : le bout de l'espace pulsant s'élevoit

sous l'index, plein, supérieur, redoublé. Le malade s'affouplit considérablement : on ne pouvoit plus lui rien faire entendre, étant devenu tout-à-fait sourd. Il eut des soubresauts dans les tendons, & des convulsions aux muscles de la face : on employa des pédiluves qui agissoient, en calmant un peu la douleur de tête, & le délire momentané. Les symptômes ayant augmenté, le pouls demeurant toujours plein, roide, élevé & capital, on le saigna du pied : il continua ses décoctions délayantes antiseptiques, où l'on ajoûta le camphre.

Le 9, les choses étoient dans le même état : le bas-ventre, qui s'éleva beaucoup, fit appréhender l'engorgement gangreneux du foie. Le pouls baissa, & devint intestinal, toujours compliqué d'irritation : on eut recours aux décoctions antiseptiques de quinquina avec le camphre & le syrop de limon ; on ne discontinua point les fomentations. Le soir, on employoit des juleps anodins avec le sel sédatif, & le nître, que l'on continua jusqu'au onzième jour. On avoit de la peine à tirer le malade de son assoupissement : il n'entendoit que par signes. Les parens avoient empêché l'application des vésicatoires auxquels le malade s'étoit également refusé. Le pouls étant devenu tout-à-fait intestinal, quoique non critique, mais un peu plus développé, on ajoûta à

ses potions le kermès minéral , qui amena des évacuations favorables ; il se développa davantage le 13. Le 14, on le purgea avec plus de succès : les convulsions cessèrent , ainsi que l'assoupissement. Il cracha , le 16, le 17, le 18, des matieres cuites , & fut sans fièvre , le 20.

Seigneuroit tomba malade , & fut pris d'une longue défaillance au moment de l'attaque : il avoit perdu son pere , s'étoit beaucoup attristé. Se trouvant alors une lieue loin de Bargemon , on le ramena promptement chez lui. Il toussa , en arrivant , vomit beaucoup : on l'émétisa le troisieme jour. La poitrine étoit prise le quatrieme au soir ; le poulx étoit supérieur , accéléré , plein , dur. On le saigna le cinquieme : il se sou tint de même , le sixieme. Le poulx devint intestinal avec irritation : on le purgea le septieme. Le découragement étoit extrême ; le ventre se tendit ; le poulx fut concentré , petit , avec le caractere du poulx du foie , ayant des pulsations plus promptes , du côté droit sur-tout , avec une petite éminence au milieu de l'espace pulsant ; la langue étoit noire , tremblante ; l'aphonie , ou perte de la voix , s'ensuivit ; les convulsions , la roideur des membres également.

Le 8 , la tension du ventre étoit si considérable , qu'en frappant la peau , elle ressonnoit comme un tambour. Le hoquet se

manifesta le 9 ; il étoit si considérable , que les côtes sembloient se dilater , & vouloir se rompre. L'enflure du ventre s'étendoit jusqu'à la poitrine : les hypocondres , se soulevant avec violence , faisoient mouvoir le lit & les couvertures ; tout le corps en étoit seconé ; & l'on entendoit le hoquet des degrés. Il prend le suc des plantes chicoracées , avec le nître & le sel sédatif. Le 8 , le hoquet continue ; le poulx est déprimé : on a recours au quinquina , au camphre que l'on répète de tems en tems. Le poulx semble se dilater un peu , le soir , du côté gauche ; il est comme supérieur , avec irritation : dans l'instant du hoquet , il s'arrête , devient intercudent ; & ce phénomène est plus que momentané. Du côté droit , il est toujours ferré , rapetissé vers le bout de l'espace pulsant avec l'intercadence ; il a souvent des pulsations promptes & redoublées : on ne discontinue point les remèdes , les fomentations & les savonneux combinés avec les anti-septiques sédatifs. Le 11 , le poulx devient supérieur de chaque côté , un peu mol , inégal , non critique ; il s'arrête encore dans le hoquet : on apperçoit des taches , des élevures rougeâtres sur la peau.

Le hoquet a quelques intervalles le 12 ; le ventre , quoique toujours tendu , est plus souple ; les fesses paroissent livides , meurtries : on croit que c'est par compression.

Le pouls paroît compliqué de l'intestinal avec le pouls de la sueur ; il est un peu plus dilaté , mol , inégal , ayant des pulsations plus fortes les unes que les autres. Le malade rend beaucoup de vents : il y a du relâche dans l'aphonie & les autres symptômes ; le ventre n'est plus si tendu ; le hoquet a de plus grands intervalles ; il dort un peu la nuit. Le 12 , le 13 , le pouls se soutient de même : les rougeurs gagnent les parties inférieures. La nuit du 14 , la respiration est laborieuse : le malade a du râle ; on le croit à l'extrémité : le pouls est ondulant , souple , mol , critique , battant successivement par trois pulsations plus fortes les unes que les autres ; la gangrene se manifeste aux fesses ; on continue ses potions qu'on rend un peu cordiales. Le 15 , l'escarre est déjà bornée par une ligne de séparation ; le 16 , les symptômes sont dissipés ; le pouls est devenu intestinal : le malade rend encore beaucoup de vents avec des matieres figurées. Le 18 , le 19 , le 20 , on traite la gangrene selon les règles de l'art : l'escarre tombe ; la suppuration est établie : il est sans fièvre , le 21.

Telle étoit , en général , la marche de cette maladie où l'on avoit souvent la satisfaction de remarquer les efforts victorieux de la nature , quand on ne la troubloit point par une médecine tumultueuse ; il ne faut

pas dissimuler que toutes les crises ne furent pas si heureuses ; plusieurs faillirent à succomber , dans le déclin de la maladie , affoiblis par la longueur & la durée de la fièvre ; ils avoient un pouls serré , convulsif , misérable ; & il falloit avoir recours à un régime analeptique , relever le pouls par les vésicatoires , les cordiaux , le quinquina même , pour favoriser la crise. Cependant cette méthode parut la plus convenable ; & , sur plus de cinquante malades , à peine en perdîmes-nous trois , dont deux étoient atteints de maladies chroniques : quelques autres ont eu le même sort , depuis que je suis parti de Bargemon , mais en petit nombre.

M. Bérard , médecin très-habile , m'a fait part de quelques remarques qu'il a faites depuis , que je crois très-importantes ; il m'assure que tous ceux qui ont essuyé la maladie , n'ont point été exposés à la reprendre , quoiqu'ils ayent soigné & visité les autres malades sans précaution ; que tous ceux qui ont essuyé l'affection catarrhale , qui se compliquoit souvent avec la fièvre maligne , en dernier lieu , en ont été quittes par-là , sans autre incommodité ; que tous ses malades ont beaucoup craché , vers la fin , des matières analogues au pus , & que ceux à qui on a été obligé d'appliquer des vésicatoires , n'ont point craché vers la terminaison de la fièvre : l'écoulement des plaies y a suppléé ,

malgré la toux qu'ils avoient, en débutant. L'écoulement des vésicatoires, suppléant à cette excrétion critique, devoit donner au poulx quelques modifications particulieres dont il ne m'instruit point, & que j'aurois été bien-aïse de remarquer.

Le poulx, selon M. Bordeu, tom. ij, pag. 21, se développe souvent dans l'administration des vésicatoires; la fièvre augmente un peu. Je ne remarquois cet événement, que lorsque la plaie commençoit à couler; je les ai toujours fait appliquer à la nuque, lorsqu'il étoit question d'obvier à l'affoupissement: on se trouvoit mieux, lorsque la poitrine étoit menacée, de les mettre aux jambes; & les deux différences font entrevoir qu'il n'est pas toujours indifférent de les appliquer au même endroit.

Après avoir détaillé nos succès, ne dissimulons pas nos fautes; c'est par-là qu'on peut se corriger, & apprendre à mieux faire; & quel est l'homme qui en soit exempt? Heureux qui sçait les connoître, les avouer, & ne pas en rougir! Tous nos pronostics n'ont pas été ainsi calqués au coin du vrai: trop de vivacité; défaut de patience & d'attention, nous ont fait souvent pronostiquer des hémorrhagies du nez, des diarrhées, quoiqu'avec les signes du poulx, qui ne sont pas arrivées. Ce n'est encore rien: les anciens préjugés dont on revient difficilement,



cette malheureuse habitude de toujours purger à la fin des maladies, prévenus de l'Aphorisme d'Hippocrate, *Quæ relinquuntur in morbis, recidivas solere faciunt*, qui cause encore tous les jours bien des maux, nous a fait suivre quelquefois cette route qui auroit pu devenir meurtrière, comme elle l'est souvent. Parisien, homme crapuleux, avoit un pouls pectoral, bien décidé, au quatorzième jour de la fièvre; il crachoit : le 20; un peu d'irritation & de chaleur s'y mêlerent. Je temporisai trois ou quatre jours; je crus que le malade avoit péché dans le régime; je purgeai, quoique le pouls m'avertît du contraire. Le soir, une hémoptysie terrible faillit à faire mourir le malade : le pouls se resserra davantage; la fièvre se ralluma : il toussa, fut étouffé, & mourut, quinze ou vingt jours après, crachant du pus. Que de médecins ont ainsi conduit leurs malades au tombeau, dans la convalescence même, lorsqu'ils ont méconnu l'état d'un pouls critique ! Je ne dis rien des causes éloignées de cette maladie, trop inconnues : il paroît qu'on peut la classer dans le rang des fièvres malignes, dont la fièvre rémittente, & la fièvre putride étoient l'accessoire. Elle est très-bien décrite par la plupart de ses symptômes, dans le sçavant Mémoire de M. Le Roi,

## OBSERVATION

*Sur une Hydropisie enkystée, communiquée à M. MARTEAU, médecin à Amiens; par M. ANDRIEU, chirurgien à Ailli-sur-Noi.*

Constance Hacque, du village d'Ailli, morte à l'âge de cinquante ans, n'a souffert aucun dérangement du flux périodique jusqu'à la fin de sa vie. Depuis quinze ans, elle étoit travaillée d'une douleur dans le ventre. Peu-à-peu elle s'est apperçue qu'il grossissoit : elle n'en remplissoit pas moins ses fonctions, buvant, mangeant & dormant comme dans la meilleure santé. Il y a environ dix ans, que M. Collignon, l'un des plus grands chirurgiens du royaume, lui proposa la ponction : elle refusa de s'y soumettre, & résolut de se familiariser avec un mal qui ne lui paroissoit pas intéresser le principe de la vie. Cependant peu-à-peu la circonférence de l'*abdomen* augmentoit. Six mois avant sa mort, le volume en étoit si prodigieux, qu'il ne lui permettoit plus de vaquer à ses affaires : son cadavre fut ouvert par MM. Andrieu, père & fils.

Les tégumens n'étoient point infiltrés : la face & les extrémités supérieures n'étoient

point amaigries ; mais les jambes étoient un peu. La circonférence de l'*abdomen* , à la hauteur de l'ombilic , étoit de six pieds & huit pouces. La région épigastrique étoit de beaucoup plus saillante que les côtes. Il ne paroissoit aucune dépression le long de la ligne blanche. Un coup de trocart à chaque flanc a fourni issue à cent vingt-cinq pintes ou deux cent cinquante livres d'une eau claire , limpide , inodore , & qui s'est conservée cinq jours , sans donner le moindre signe de corruption. A l'ouverture des tégumens & des muscles , le chirurgien s'attendoit de trouver bien des désordres dans le bas-ventre , & des restes d'épanchement. Tous les viscères étoient sains , & dans l'état le plus naturel. Il n'y avoit pas une goutte d'eau dans toute la capacité de l'*abdomen*. On s'aperçut alors que cet énorme amas d'eau avoit eu son siège dans la duplicature du péritoine , dont la lame interne étoit séparée de sa membrane celluleuse , & des muscles auxquels elle est adhérente. Le péritoine n'avoit conservé d'adhérence qu'avec la ligne blanche ; il étoit parsemé de vaisseaux sanguins très-sensibles. Les urines ont toujours été libres jusqu'à la mort ; & la malade n'a jamais été tourmentée de la soif.

Cette observation se rapproche beaucoup

de celle de M. Favelet, rapportée dans  
*l'Anatomie chirurgicale* de PALFIN, tom. ij,  
pag. 44 de l'édition de M. Petit.

---

## L E T T R E

*A M. MISSA, docteur-régent de la Faculté  
de médecine de Paris, ancien médecin  
des camps & armées du roi, &c. sur des  
Convulsions causées par la vapeur du  
charbon, & guéries avec le secours de  
la glace; par M. RENARD, D. M.  
à la Fere.*

MONSIEUR,

Il y a long-tems que je vous ai entendu  
dire qu'on n'est bon médecin, que quand  
on est bon observateur : voilà sûrement ce  
qui vous rend vous-même un des meilleurs  
praticiens de nos jours, & ce qui fait le  
principal mérite de vos observations imprimées  
en grand nombre dans les trois ou  
quatre premiers volumes du *Journal de Médecine*.  
Si ce livre précieux a aujourd'hui  
tant de célébrité, si son utilité est si généralement  
reconnue, vous devez en partager  
l'honneur avec tant d'autres sçavans auteurs  
qui vous ont secondé ou succédé, & qui  
continuent encore, tous les ans, d'élever  
ce

ce monument, l'asyle & le refuge de l'humanité affligée; de l'orner, de l'embellir de plus en plus, & de le rendre, en un mot, digne de l'admiration de tous les sçavans. Il n'est permis qu'à ceux qui sont guidés par le flambeau de l'expérience & de l'observation, de travailler à sa construction. J'ai déjà adressé aux habiles, aux célèbres architectes qui président à ce grand, à cet utile ouvrage, quelques petits matériaux dont ils ont bien voulu faire usage. Sans vos préceptes, Monsieur, sur la manière d'observer, sans vos excellentes remarques, si souvent répétées au lit de vos malades, je n'aurois jamais osé prétendre à cet honneur : c'est donc à vous que j'en ai la principale obligation. Je vais tâcher de l'accroître encore par de nouvelles observations : en voici une qui n'offre rien de fort extraordinaire, à la vérité, mais qui, au moins, a le mérite de confirmer les bons effets de la glace en topique, dans les maladies convulsives. Voyez le *Journal de Médecine*, Octobre 1767, pag. 345; & Décembre, pag. 562.

Madame Le Bœuf, femme d'un très-équitable & très-érudit avocat de cette ville, alloit périr, ( en Janvier 1768, ) par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans une alcove où elle s'étoit couchée, &

endormie, depuis environ une heure, sans le secours d'un air froid, & de la glace. Tout-à-coup le mari est éveillé par le bruit que fait un chat, en rendant ses excréments, dans la même alcove, qu'on pouvoit alors comparer à une machine pneumatique. Il saute en bas du lit, dans le dessein de chasser cet animal importun; mais il le trouve étendu roide sur le carreau : il le croit mort, & le jette dans la rivière par une fenêtre du premier étage. Il vole ensuite au lit de sa chère épouse : quel triste spectacle ! Il la trouve sans connoissance, tous les membres en convulsion, & respirant à peine. Un moment plus tard, elle étoit suffoquée. Les sphincters s'étoient aussi relâchés chez elle. L'inconsolable mari, qui croit avoir déjà perdu la moitié de lui-même, fait appeller ses meilleurs voisins par sa servante; ôte le foyer ardent, cause de tant de malheurs, & accourt lui-même chez moi. En chemin, il s'apperçoit qu'il est aussi malade : il a des éblouissemens; ses jambes chancelent . . . . que va-t-il devenir ? L'amour & le grand froid lui donnent du courage & des forces : il arrive ; & je cours avec lui secourir sa tendre moitié. Les fenêtres étoient restées ouvertes, depuis qu'on s'étoit débarrassé du chat : je fais ouvrir aussi tous les rideaux de l'alcove & du lit ; & je trouve la malade

à-peu-près dans l'état décrit ci-dessus. Elle faisoit des efforts singuliers pour respirer : la bouche étoit torse , sans parole ; & les yeux , qui étoient rarement ouverts , ne fixoient rien & ne voyoient rien : en un mot , tous les organes des sens étoient sans sentiment , sans action. J'attribuai tous ces accidens au défaut ou au peu d'élasticité de l'air extérieur , & à la trop grande raréfaction de l'air intérieur ou contenu ; & , comme je sçavois qu'il n'y avoit rien de plus propre pour condenser & diminuer le volume d'air raréfié , & rétablir l'équilibre entre les fluides & les solides , qu'un corps froid , je fais apporter aussi-tôt de la glace ; j'en introduis dans la bouche de la malade , à plusieurs reprises. Au troisieme morceau , elle ouvre les yeux , fixe les objets , & nous reconnoît tous. Son mari étoit absent : elle le demande. Il arrive : elle l'embrasse tendrement , & lui dit les choses les plus raisonnables pour le consoler. On lui applique un paquet de glace pulvérisée sur le front (a) : elle paroît avoir recouvré toute

(a) Un habile chirurgien de Laon , ( M. Nachet , ) qui nous a vu , M. La Brusle & moi , employer , en Septembre 1766 , avec le plus succès brillant , l'eau froide , & la glace dans les différentes maladies convulsives de madame Rillart ; ( voyez le *Journal de Médecine* , Octobre 1767 , )

sa présence d'esprit ; elle préside elle-même à sa toilette , se fait changer de lit , & s'endort. A son réveil , elle croit avoir fait un songe : cependant elle se plaint de maux de tête , de lassitudes , de foiblesse , & de douleurs de reins. Tout cela auroit peu inquiété chez un autre malade ; mais madame Le Bœuf étoit grosse d'environ trois mois : aussi lui conseillai-je , pendant quelques semaines , un grand repos , un régime convenable , & quelques autres secours. Elle a fait une couche heureuse : les suites ne l'ont pas été de même ; mais elle se porte très-bien aujourd'hui.

Le chat , qu'on avoit cru jeter dans la rivière , fut reçu par la glace : le choc fut rude ; peut-être cela contribua-t-il , autant que le grand air & l'impression de la glace , à le rappeler à la vie. Quoi qu'il en soit , il revint à la maison , quelques heures après , & si bien portant , qu'on avoit peine à croire qu'il eût été malade.

Tout cela prouve , Monsieur , que le grand air , l'eau froide , la glace , &c. sont

a fait imprimer dans le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1767 , deux observations sur des accidens causés par la vapeur du charbon , où il a aussi employé fort heureusement , & de concert avec M. Gaigniere , son confrere , l'eau à la glace en topique : *Intelligenti pauca.*



souvent indiqués , & peuvent opérer des espèces de miracles dans bien des circonstances (a) : *Sed ne quid nimis.*

J'ai l'honneur d'être , &c.

---

## OBSERVATIONS

*Pour servir de Réponse à la Lettre de M. BEAUPREAU, dentiste, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier ; par M. JOURDAIN, dentiste.*

Je croyois que, pour combattre une méthode, il falloit la connoître à fond, ou au moins concevoir ce que son auteur en a dit, sans altérer les faits, ni chercher à séduire par de fausses apparences.

M. Beaupreau, dans sa Lettre à M. Cochois, après avoir voulu donner comme nouvelle la méthode de perforer les alvéoles pour guérir les maladies des sinus maxillaires, rapporte une observation d'un chanoine de la cathédrale d'Arras, « auquel, » pour une maladie du sinus, on avoit fait

(a) J'ai arrêté, & même guéri plusieurs hémorrhagies des poulmons avec le secours de ces substances froides : ce sera la matière de quelques observations utiles, auxquelles je vais mettre la dernière main.

### 358 RÉPONSE A LA LETTRE

» deux incisions, une à la face, une sur l'apo-  
 » physe nazale, avec l'os découvert, & l'au-  
 » tre dans le tissu spongieux de la paupière  
 » inférieure. Il mouchoit beaucoup de pus :  
 » la membrane interne du nez étoit gon-  
 » flée. Le malade, étant à Paris, consulta  
 » M. Belleteste, ancien doyen de la Faculté  
 » de médecine de Paris, qui l'adressa à  
 » M. Beaupreau. L'extraction des deux den-  
 » tières molaires cariées, dont les racines  
 » pénétroient dans le sinus, faciliterent à  
 » M. Beaupreau le moyen d'augmenter la  
 » perforation de l'alvéole dans cette cavité.  
 » Le malade s'est toujours pansé lui-même ;  
 » il a resté quelque tems à Paris, à cause de la  
 » gravité de la maladie. Il a guéri sans autre  
 » moyen que cette opération & les injec-  
 » tions qui ont été variées suivant l'état  
 » dans lequel étoit la membrane interne du  
 » sinus. . . . . Il a tenu l'orifice de la plaie  
 » ouvert pendant près de deux ans, dans  
 » la crainte de la récurrence. »

Suivant M. Beaupreau lui-même, il est  
 certain que le traitement & la guérison  
 étoient douteux, puisqu'il a fallu près de  
 deux ans pour constater la solidité de l'un &  
 de l'autre. Quoique ce laps de tems soit fort  
 inquiétant, & que d'ailleurs il paroisse que  
 c'est plutôt à ce tems que la guérison est  
 due, qu'à tout autre moyen, si l'on en ex-  
 cepte l'extraction des dents, dont une auroit

peut-être fuffi, fi l'on eût un peu mieux confulté la nature, & qu'on n'eût pas été fi prompt à opérer, cela n'empêche pas M. Beaupreau de dire : « D'après cette ob-  
 » fervation, je préfère encore cette mé-  
 » thode à celle de fonder le finus par l'ou-  
 » verture naturelle dans l'intérieur des na-  
 » rines, fous le cornet fupérieur. »

Si M. Beaupreau eût un peu réfléchi, il ne fe feroit pas tant avancé ; car qu'à donc de fi extraordinaire cette obfervation, qui puiſſe être contre ma méthode ? Et, en examinant les chofes de près, M. Beaupreau ne doit-il pas craindre qu'on lui impute, à juſte titre, la durée de la maladie par la perforation des alvéoles des dents ôtées ? Le cas étoit tout fimple. Les accidens paroiffoient dépendre des dents cariées, dont les racines pénétroient dans le finus : il falloit les ôter ; mais il auroit encore été bien plus glorieux de s'affurer fi l'extraction d'une feule dent n'étoit pas fuffifante, & cela avec d'autant plus de raifon que les racines de l'une & de l'autre dent pénétroient dans le finus, & que les injections, portées dans la cavité par cette ouverture, auroient bien pu terminer la maladie en moins de tems, & éviter la double perforation, & confé-  
 quemment le grand vuide, en un mot, laiffer au malade une dent qui auroit pu lui rendre encore quelques ſervices ; car,

quoique les dents soient cariées, il ne s'en-suit pas de-là que toutes celles qui sont dans cet état, doivent être supprimées dans les maladies des sinus. Tous ceux qui ont quelques connoissances des différentes caries des dents, sçavent que les caries sèches conduisent quelquefois l'homme jusqu'au tombeau. Dans les autres especes de caries, il y a des signes particuliers qui indiquent encore si l'on doit extraire telle ou telle dent. L'on ne voit pas que M. Beaupreau se soit occupé de ces différences : il a ôté deux dents de suite, & a dilaté l'ouverture qu'elles avoient produite dans le sinus, sans déduire les raisons de nécessité, & sans avoir auparavant examiné si la nature ne lui auroit pas fourni quelques ressources, en n'ôtant qu'une dent d'abord, pour procurer une issue à la matiere contenue dans le sinus. Enfin je ne présume pas que M. Beaupreau veuille tirer gloire des opérations faites si promptement dans un cas des plus simples : il y auroit de l'injustice de sa part; &, dans le fond, il ne peut pas disconvenir que, si le premier opérateur eût porté son attention sur l'état des dents, il eût guéri ce malade très-promptement, sans l'exposer à l'opération que lui a faite M. Beaupreau, & qui, quoiqu'utile jusqu'à un certain point, a été très-certainement la cause de la durée de la maladie, pour avoir été

trop étendue & trop précipitée ; trop heureux encore , s'il ne reste pas de fistule !

Le grand art du chirurgien est de simplifier ses opérations , & non pas de les multiplier : il doit être l'ami de la nature , & non pas son destructeur.

En suivant de près mon Mémoire, M. Beaupreau se seroit encore aperçu que ma méthode a pour objet principal le traitement des maladies des sinus , qui ne dépendent point des dents cariées : quoique ces faits soient rares , ils existent cependant quelquefois ; j'en ai donné trois exemples qui me paroissent suffisans (a).

Si , dans certains cas , je me suis opposé à la perforation des alvéoles , c'est que l'expérience m'a convaincu qu'on peut , & qu'on doit même éviter cette opération , quand ces parties ne sont point attaquées , & qu'elles subsistent dans toute leur intégrité.

J'ai encore cru devoir préférer les injections faites par le nez , dans de certains cas , parce qu'en effet les injections , ainsi portées dans le sinus , séjournent davantage , & en plus grande quantité , dans cette cavité. M. Beaupreau se trompe donc , s'il croit qu'en injectant par les alvéoles , & qu'en bouchant ensuite les alvéoles , après avoir re-

(a) Journal de Médecine , Juillet & Août 1767.

tiré la séringue, il reste assez d'injection dans le sinus, pour y produire des avantages courts & réels. Lorsque M. Beaupreau a avancé ce dernier point de pratique, il n'a certainement pas observé que les injections, portées par les alvéoles, se perdent presque toutes dans le nez, & que le tems que l'on emploie pour retirer la séringue, & pour mettre le morceau d'éponge, qui doit boucher les alvéoles, suffit pour que le reste de l'injection se précipite, & qu'elle ne produise que très-peu, ou point du tout d'effet. D'après cet exposé tout simple, peut-on croire raisonnablement que ce passage subit de l'injection sur la membrane du sinus, puisse produire autant d'effet, que le séjour plus ou moins long de cette même injection, suivant les circonstances ? Mais M. Beaupreau aime mieux se tirer à l'écart, & employer des moyens spécieux, plutôt que d'avouer que, nullement habitué à l'opération que j'ai proposée, il y entrevoit trop de difficulté, & qu'il aime mieux la déclarer impossible, que de se donner toutes les peines qu'elle exige pour se la rendre familière. La négative est ordinairement la ressource de bien des gens, dans les cas épineux. M. Beaupreau, bien convaincu, sans doute, que sa première observation n'étoit pas suffisante pour convaincre les gens raisonnables de

l'inutilité de ma méthode , cherche un autre moyen de les séduire ; & c'est pour cela qu'il a recours à l'observation suivante.

» Dans le courant de l'été dernier ;  
 » M. Louis m'adressa un malade , qui avoit  
 » deux ulcères à la joue gauche , d'où dé-  
 » couloit beaucoup de pus : le sinus étoit  
 » affecté. On avoit pansé ce malade pen-  
 » dant dix-huit mois : une mauvaise dent  
 » avoit été tirée en partie. Ayant examiné  
 » sa bouche , j'observai qu'il y avoit encore  
 » des dents cariées ; je les tirai : j'augmen-  
 » tai le trou du sinus , par l'alvéole de la  
 » première dent ôtée : j'établis ensuite une  
 » communication de l'extérieur de la joue ,  
 » avec le fond du sinus , par le moyen  
 » d'un trochisque de *minium* : les injec-  
 » tions de vin sucré furent employées pour  
 » déterger le sinus. Cette maladie , qui pa-  
 » roissoit si rebelle , a été guérie en moins  
 » d'un mois. »

M. Beaupreau seroit , je crois , bien em-  
 barassé de citer ceux aux yeux desquels cette  
 maladie a paru si rebelle : je suis très-per-  
 suadé , au contraire , que tout bon chirur-  
 gien ne s'en seroit point effrayé. La cause  
 dépendoit d'une ou de plusieurs dents ca-  
 riées ; il falloit les ôter : voilà quel étoit le  
 point capital du traitement ; & un peu d'at-  
 tention de la part de ceux qui avoient vu le  
 malade avant M. Beaupreau , auroit suffi

pour empêcher M. Beaupreau de vouloir rejeter sur la généralité une marque d'attention particulière. *Chirurgus parvum morbum non attollat, & non sit verbosus & loquax.*

A la suite de son observation, M. Beaupreau ajoûte : « D'après ces observations, » on peut juger de quelle utilité il pour- » roit être de sonder le sinus par l'ori- » fice naturel, puisque l'application immé- » diate des caustiques les plus actifs sur » un petit ulcere extérieur n'a pu guérir, » que doivent faire les injections intro- » duites dans le sinus, au moyen d'une sonde » creuse, *sans avoir extrait la dent qui a* » *causé la maladie ?* »

Ce dernier membre de la phrase de M. Beaupreau prouve d'abord qu'il n'y avoit qu'une seule dent qu'il étoit nécessaire d'ôter : pourquoi a-t-il donc supprimé les autres ? Il a donc multiplié l'extraction des dents, sans prouver que cette conduite fût indispensable : ainsi, à le bien prendre, si M. Beaupreau a droit de se récrier contre ceux qui détruisent l'os maxillaire, pourquoi n'auroit-on pas également celui de lui reprocher de priver les malades de leurs dents ? Tout bien considéré, l'accusateur & l'accusé ont donc une conduite également inconséquente. Au surplus, il est bien étrange que M. Beaupreau ait regardé son observa-



tion comme un moyen péremptoire pour prouver l'insuffisance de ma méthode : qu'à de commun ce fait avec ceux pour lesquels j'ai cru devoir conseiller ma méthode ? Quand ai-je dit que , dans des circonstances semblables , on ne devoit point ôter les dents qui pouvoient être directement la cause de la maladie ? Qu'il lise mes observations ; & il y verra la conduite que je tiens en pareil cas. A qui ai-je encore proposé d'appliquer d'abord les caustiques les plus actifs sur des ulcères extérieurs ? En un mot , à qui ai-je promis que ma méthode l'emporterait sur toutes les autres , même en laissant subsister les dents qui feront la cause immédiate de la maladie. Je ne crois pas que , sans bleffer la vérité , M. Beaupreau puisse me taxer d'avoir introduit un dogme semblable : je le défie même de me présenter aucun malade , vis-à-vis duquel j'aie tenu ou conseillé une pareille conduite.

Comme le bien public sera toujours la règle de ma conduite , je verrai toujours avec plaisir les objections que l'on pourra me faire , quand elles seront plus justes & mieux fondées que celles de M. Beaupreau , qui , ayant reçu de moi les premiers documens de son état , trouvera encore chez moi , quand il le jugera à propos , toutes les instructions dont il peut avoir besoin

pour ma nouvelle méthode , sur laquelle il me permettra de ne lui point donner d'autres éclairciffemens par écrit, mon but n'étant point d'entreprendre une dispute littéraire sur un fait reconnu, & suffisamment approuvé par des médecins & par des chirurgiens très-instruits, qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils, dans des cas qui ont eu rapport à ma découverte.

---

## L E T T R E

*De M. AURRAN, second chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, &c. à M. MARTIN, chirurgien principal de l'hôpital de Saint-André de Bordeaux, sur un faux Anévrisme de l'Artere cubitale.*

C'est à vous, Monsieur, que doit le jour, le récit de la maladie que j'ai l'honneur de vous adresser, quoiqu'il y ait plusieurs années qu'il soit fait : vos observations sur l'*Ouverture des Arteres de l'avant-bras*, insérées dans le Journal de Médecine du mois de Mars dernier, me l'ont rappelée ; & je ne fais ici que transcrire la note que j'en dressai en ce tems-là : il m'a paru que ce fait pouvoit être placé à côté de ceux dont vous parlez, & que leur comparaison mettroit le lecteur en état de voir de quelle uti-

fité ils peuvent être pour la théorie & la pratique de ces sortes de lésions ; ce qui est le but qu'on se propose , en publiant une observation.

Le 29 Octobre 1766 , Jean-Louis Meteyé , ferrurier en ressorts de carrosse , travailloit à fendre avec son couteau une large courroie ; mais cet instrument , étant tiré de haut en bas avec trop de force , vint donner de la pointe sur l'avant-bras gauche , qui étoit par-dessous , & lui fit une plaie , un pouce au-dessus de l'extrémité inférieure du cubitus , dans laquelle on voyoit une partie du tendon du cubital interne : le sang sortit sur le champ avec rapidité ; & le blessé , craignant d'en trop perdre , mit promptement le doigt sur la plaie ; mais ce secours , naturellement indiqué , & si rarement heureux , quand il n'est point suivi d'une compression méthodique , en arrêtant l'hémorrhagie , donna lieu à un épanchement considérable , qui se fit dans les interstices des muscles de l'avant-bras , ou qui l'entourent par-devant. Le lendemain , le malade , effrayé par la tuméfaction de cette partie , eut recours à la chirurgie de l'Hôtel-Dieu de cette ville. Le sang couloit encore ; & il avoit pénétré un monstrueux arrangement de compresses & de bandes , qui étoit autour de cette partie , lorsque le célèbre M. le Cat en arrêta le

cours , par le moyen d'une compression qu'il fit dans la circonférence de la tumeur ; & sur le trajet de l'artère cubitale , qu'il prolongea jusques sur la brachiale : cet appareil ne fut levé que le huitième jour ; mais l'hémorrhagie reparut dans le moment qu'on diminuoit la compression des artères ; & elle revint encore , le quinzième jour qu'on leva le second appareil. Feu M. le Cat procéda sur le champ à l'opération de l'anévrisme , qu'il commença par une incision parallèle à l'os du coude ; il ne trouva dans la tumeur , que du sang coagulé : l'artère cubitale étoit coupée , & retirée vers la partie moyenne de l'avant-bras ; le bout inférieur n'avoit presque pas changé de place : les deux ligatures étant faites selon l'art , on appliqua l'appareil convenable. On le changea , le cinquième jour ; & nous trouvâmes un commencement de suppuration : le pus étoit brun , sanieux ; & les caillots , qui étoient restés adhérens aux parties solides , commençoient à se dissoudre ; le pus devint , de jour en jour , moins brun , à mesure que les caillots se fondoient : les ligatures ne tardèrent pas à tomber ; & la plaie , devenue simple , fut guérie en peu de tems. Ce malade est retourné à ses occupations ordinaires , qu'il exerce sans difficulté , de la part de la partie blessée.

Vous

Vous voyez par cette observation, Monsieur, qu'une compression méthodiquement faite, arrête complètement l'hémorrhagie, & borne l'épanchement du sang, qui coule d'une artère placée aussi favorablement que la cubitale. Il est évident que la méthode que suivit M. le Cat suffit pour arrêter l'hémorrhagie, venant d'une artère plus considérable ; plus profonde, & moins voisine d'une partie dure, que les artères de l'avant-bras. Cette méthode, plus ou moins connue des habiles chirurgiens, n'a été bien établie que par la doctrine sûre & lumineuse qui est dans un Mémoire que M. le Vacher, maître en chirurgie de Paris, a lu dans la Séance publique de l'Académie de chirurgie de l'année 1766, & qui a été publiée, dans son tems, par la voie des Journaux. Tel est le plus sûr moyen, & le secours le plus prompt que l'art fournisse, pour arrêter les progrès d'un épanchement de sang produit par l'ouverture d'une artère un peu considérable, en attendant l'opération qu'on sçait être inévitable dans ces cas-là. Je crois donc pouvoir conclure, en faveur des gens de l'art, que la confirmation de la doctrine de M. le Vacher est le point le plus intéressant que la lecture de mon observation puisse lui présenter.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## A O U S T 1769.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	13 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
2	13 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	16	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
3	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
4	15 $\frac{1}{4}$	22 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
5	17 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
6	18 $\frac{1}{4}$	20	14 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
7	13 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	15	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
8	15 $\frac{1}{4}$	20	17	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
9	15 $\frac{1}{2}$	22	19	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
10	15 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{3}{4}$	16	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
11	15 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	17	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
12	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	17	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
13	16 $\frac{1}{4}$	20	17 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
14	16 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
15	14	16 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
16	12 $\frac{1}{2}$	16	13	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
17	12	15	12 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
18	11 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
19	11 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	14	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
20	13 $\frac{1}{4}$	15	12	28	28	28
21	10	15	11	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
22	10	15 $\frac{1}{2}$	12	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
23	10	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
24	10 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	13	27 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$
25	11	16 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
26	12 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
27	13	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
28	13 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
29	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
30	13 $\frac{1}{4}$	19	15 $\frac{1}{4}$	28	28	28
31	14	17 $\frac{1}{2}$	14	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	E. beau.	E. nuages.	Beau.
2	E. nuages.	E. beau.	Beau.
3	E. nuages.	O-N-O. nuages.	Beau.
4	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
5	E-S-E. nuag.	S-O. couvert. tonnerre.	Nuages.
6	S-S-O. nuag.	S-O. couv. tonnerre.	Beau.
7	O. beau.	O. nuages.	Beau.
8	O. beau.	S. beau.	Beau.
9	E-S-E. beau.	E-S-E. beau.	Tonnerre.
10	E-S-E. pl.	O-N-O. nuages.	Couvert.
11	S-O. beau.	S-O. nuages.	Couvert.
12	S-O. pet. pl.	S-O. nuages.	Couvert.
13	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
14	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
15	S-O. couv.	S-O. pet. pl.	Couvert.
16	S-O. nuages.	S-O. couv.	Nuages.
17	N-N-O. nuages. pluie.	N-N-O. nuages.	Beau.
18	N-N-O. nuages.	N-N-O. nuages.	Beau.
19	S. pet. pluie.	O. pluie.	Couvert.
20	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
21	O-S-O. b.	O-S-O. nuages.	Beau.
22	O-S-O. couvert.	O-S-O. nuages.	Beau.
23	O-S-O. beau.	O-S-O. nuages.	Beau.
24	O-S-O. beau.	S-O. pet. pl.	Beau.
25	S-S-O. nuag.	O. nuages.	Beau.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	O. beau.	O-S-O. nuages.	Couvert.
27	S-S-O. nuages.	S-S O. nuag.	Couvert.
28	O-N-O. nuages.	O N-O. nuages.	Beau.
29	O-N-O. b.	O-N-O. n.	Couvert.
30	S. couvert.	S-S-O. nuag.	Beau.
31	S-S-O. beau.	O-S-O. nuag.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 10 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes: la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois de l'E.

3 fois de l'E-S-E.

3 fois du S.

4 fois du S-S-O.

9 fois du S-O.

6 fois de l'O-S-O.

6 fois de l'O.

4 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

2 fois du N-N-O.

Il a fait 22 jours beau.

24 jours des nuages.



## MALADIES REGN. A PARIS. 375

Il a fait 15 jours couvert.

5 jours de la pluie.

3 jours du tonnerre.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1769.*

On a continué d'observer, pendant ce mois, les mêmes affections catarrhales que dans le précédent : il a régné, outre cela, quelques fièvres bilieuses & putrides, qui n'ont pas toujours été sans danger.

Les petites véroles se sont considérablement multipliées ce mois-ci, sur-tout vers la fin : il y en a eu beaucoup de confluentes auxquelles les malades n'ont échappé qu'avec peine : on ne peut pas dire cependant qu'elles ayent été très-meurtrières.

---

*Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Juillet 1769 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été variable, ce mois, quant à la température de l'air, & quant au sec & à l'humide. La liqueur du thermometre, dans les premiers jours du mois, a monté à 23 & 24 degrés ; ce qui a encore été observé au milieu du mois ; mais, dans les

derniers jours , elle ne s'est pas portée au-dessus de 15 degrés.

Le mercure , dans le barometre , n'est guères monté , de tout le mois , au-dessus du terme de 28 pouces ; & , depuis le 10 , il a toujours été observé au-dessous de ce terme.

Du 15 au 31 , il ne s'est guères passé de jours sans pluie.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

7 fois du N. vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

2 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ou.

5 fois de l'Ouest.

10 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

4 jours d'éclairs.

3 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué une humidité legere à la fin du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , dans le mois de Juillet 1769.*

Nous n'avons eu en ville , ce mois , que très-peu de fièvres putrides de l'espece de celles dont nous avons fait mention les mois précédens ; mais il régnoit , à la campagne , vers le midi & le levant , une fièvre maligne pétéchiiale , dont nombre de personnes mourroient : les plus forts succomboient même plus vîte que les autres , à sçavoir du cinquieme au septieme jour. En ville , les fièvres continuës étoient bien moins fâcheuses ; & peu de gens en étoient attaqués.

Nous avons vu des points de côté , ou fausses pleurésies , causés ou fomentés par quelque saburre dans les premieres voies. Après deux ou trois saignées faites à tems , un émétique dissipoit les principaux symptomes , & terminoit quelquefois presque la maladie.

Les fièvres tierce & double-tierce commençoient à s'établir , & devenoient plus opiniâtres & plus compliquées que ci-devant.

La diarrhée bilieuse a été fort commune , ce mois : il en a été de même de diverses especes d'éruptions cutanées , sans fièvre , ou avec peu de fièvre ; mais il n'y avoit ni

rougeole ni petite vérole, non plus à la campagne qu'à la ville.

Quoique les apoplexies soient généralement assez communes dans cette contrée, elles y régissent cependant plus en automne, & dans les hyvers pluvieux, que dans d'autres tems : néanmoins, dans le cours de ce mois, nombre de personnes en ont été atteintes; & plusieurs en sont mortes; ce que nous n'avons pu attribuer qu'au tems nuageux & orageux de ce mois & du précédent. Nombre de personnes sont aussi tombées assez subitement, & sans cause manifeste, dans le délire phrénétique sans fièvre, ou plutôt dans la vraie manie; ce qui a été observé, sur-tout à l'égard des mélancoliques, & de quelques-uns qui avoient essayé des maladies de longue durée.

---

## PROGRAMME

*De l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Bordeaux.*

1769. Du 25 Août 1769.

L'Académie de Bordeaux avoit, cette année, trois prix à distribuer; l'un, double, réservé de 1767, sur la question de sçavoir *Quels sont les principes qui constituent l'argille; les différens changemens qu'elle*

*éprouve, & quels seroient les moyens de la fertiliser ?* Le second, simple, réservé de 1768, sur la question de sçavoir *Quelle est la meilleure maniere d'analyser les eaux minérales, & si l'analyse suffit seule pour en déterminer exactement la vertu & les propriétés ?* & le troisieme, prix simple courant, sur la question : *S'il n'y auroit point des moyens physiques pour détruire les lichen & la mousse des arbres, & les garantir du ravage que peut leur causer cette espece de maladie ; & quels sont les meilleurs de ces moyens ?*

I. Sur la question concernant l'argille ; ne trouvant point encore son objet parfaitement rempli, l'Académie a été obligée de réserver une seconde fois ce prix ; mais, dans l'espérance que de nouveaux efforts de la part des auteurs qui se sont déjà présentés, ou que de nouveaux ouvrages de la part de ceux qui voudroient aussi se mettre sur les rangs, pourront enfin pleinement satisfaire ses vues, elle en a conservé la destination au même sujet, qu'elle repropose, dès aujourd'hui, pour 1773, afin de donner aux auteurs le tems qui pourroit leur être nécessaire, pour faire les expériences relatives à la question proposée.

II. A l'égard du sujet concernant les moyens de garantir les arbres du ravage de la mousse, les pièces que l'Académie a re-

ques sur cette question , ne lui ayant présenté que très-peu de recherches , que des notions simples , & généralement connues ; que des expédiens , dont les uns lui ont paru peu sûrs , & fort équivoques , les autres peu praticables , ou trop dispendieux ; & ne lui ayant non plus présenté aucune expérience qui ait pu confirmer l'efficacité d'aucun des ces expédiens , elle a aussi réservé ce prix , & a délibéré de le réunir au prix courant de l'année 1771.

III. Quant à la question *sur l'Analyse des Eaux minérales* , l'Académie a trouvé avec satisfaction , même au-delà de ce qu'elle avoit pu desirer , en la proposant , ( elle regarde comme un devoir d'en faire l'aveu , ) dans un Mémoire , portant pour devise ce passage d'Hippocrate : *Neque verò negligentiorẽ se circa aquarum facultates cognoscendas exhibere convenit ; quemadmodum enim gustu differunt , & pondere , & statione , sic quoque virtute aliæ aliis longè præstant* ; & elle lui a adjugé le prix.

Dans les mains de l'auteur , la question proposée , en lui développant successivement les différens objets auxquels elle pouvoit conduire , s'est convertie en un Traité complet , dont la première partie présente , dans le détail le plus instructif , les procédés analytiques , qui peuvent le mieux découvrir les différens principes des eaux mi-

nérales ; & la seconde , plus intéressante encore , la meilleure méthode d'administrer ce genre de remède , suivant la différente maniere d'agir de chacun de ces principes , & suivant le genre des maladies auxquelles il peut être appliqué ; Traité dans lequel , marchant toujours à la lumière de l'expérience , & ne prenant qu'elle pour guide , l'auteur se montre par-tout homme instruit , & versé depuis long-tems dans la matiere qu'il traite ; observateur attentif , artiste consommé , praticien prudent & éclairé ; & où par-tout , sans crainte de profaner les mysteres de son art , il s'est rendu également utile , & à ceux qui peuvent y être les plus exercés , & à ceux qui chercheroient à y être initiés.

L'auteur de cet ouvrage est le sieur Marteau , docteur en médecine des Universités de Rheims & de Caen , & membre de l'Académie des sciences d'Amiens : c'est pour la seconde fois que l'Académie lui décerne une récompense justement méritée.

Mais , en rendant ainsi à cet auteur le tribut d'éloges qui est dû à ses travaux , cette compagnie croit cependant ne devoir point laisser ignorer qu'elle a lu aussi avec plaisir , sur la même matiere , un Mémoire ayant pour devise ces mots : *Parmi les différens corps que nous voyons tous les jours , il n'y en a aucun qui soit plus comman*

que l'eau, & qui, en lui présentant la même netteté dans les idées, la même méthode dans les procédés, le même jour répandu sur la question, auroit pu balancer ses suffrages, si, plus renfermé dans les bornes du sujet proposé, il ne lui avoit paru en cela présenter moins d'avantages, que la pièce avec laquelle il se trouvoit en concours.

Les sujets pour les deux prix, qu'elle aura à distribuer l'année prochaine, ont été annoncés par son programme de l'année dernière.

Elle demande aujourd'hui pour sujet de celui qu'elle aura à distribuer en 1771, & qui sera double, que l'on donne *Un procédé plus simple & moins dispendieux que ceux qui sont connus, ( & qui d'ailleurs soit le plus sain, ) pour obtenir, par le raffinage, le sucre de la plus belle qualité, & dans la plus grande quantité possible.*

Elle avertit les auteurs qu'elle ne recevra plus les Dissertations qui lui seront envoyées pour les prix, que jusqu'au premier d'Avril de l'année pour laquelle les sujets sont proposés. Les paquets seront affranchis de port, & adressés à *M. de Lamontagne, fils, conseiller au parlement, & secrétaire de l'académie.*

Les auteurs auront attention de ne point se faire connoître, & de mettre seulement



leur nom & leurs qualités dans un billet cacheté, joint à leur ouvrage.

On trouvera les ouvrages qui ont remporté les prix de l'Académie, chez les sieurs *Racle*, à Bordeaux; *Briasson*, à Paris; *Forest*, à Toulouse; *Chambaud*, à Avignon; *Bruyssset*, à Lyon; *Lallemand*, à Rouen; *Couret de Villeneuve*, à Orléans; & chez la veuve *Vatar*, à Nantes; tous marchands libraires.

## LIVRES NOUVEAUX.

La Botanique, mise à la portée de tout le monde, ou Collection des Planches, représentant les plantes usuelles d'après nature, avec le port, la forme & les couleurs qui leur sont propres, gravée d'une manière nouvelle, par M. *Regnault*, de l'Académie de peinture & sculpture, & accompagnée de détails essentiels sur la Botanique, avec cette épigraphe :

*Segnius irritant animos demissa per aures,  
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*

HOR.

grand *in-folio* proposé par souscription.

L'entreprise de M. *Regnault*, autant que nous pouvons en juger par la planche qui accompagne son *Prospectus*, nous paroît mériter d'être encouragée. Rien, en effet, n'est plus propre à faciliter l'étude de la bo-

tanique, & la rendre familiere aux hommes de tous les états & de toutes les conditions ; que des planches qui présentent exactement la forme, le port, la couleur, & les différentes parties de chaque plante : nous exhortons seulement l'auteur de s'appliquer sur-tout à détailler davantage les différentes parties de la fructification, comme étant celles qui servent le plus à caractériser les plantes.

Les conditions de la souscription sont, qu'on livrera soixante planches par an, avec leur explication ; le prix de chaque planche sera de 1 liv. 4 sols pour les abonnés : on délivrera aux souscripteurs un cahier de cinq planches, dans les premiers jours de chaque mois. On s'abonnera pour une année : la souscription sera ouverte jusqu'au premier Décembre exclusivement, pour l'année suivante, & pareillement d'année en année : on déposera 12 livres en se faisant inscrire, qui seront imputées sur les deux derniers cahiers de chaque année. Le premier cahier paroîtra au commencement de Janvier 1770 : les souscripteurs payeront 6 livres en l'envoyant chercher, & ainsi de suite, de mois en mois, pour les autres cahiers, qui se succéderont sans interruption. Ceux qui n'auront pas souscrit la première année, payeront 9 l. au lieu de 6 l. pour les cahiers déjà distribués, & ne joui-

ront de l'avantage de l'abonnement qu'un mois après qu'ils se seront faits inscrire.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, rue Croix des Petits-champs, au magasin des chapeaux des troupes du roi; *Dessaint junior, Delalain & Lacombe*, libraires.

Septieme Distribution des Planches du Traité historique des Plantes de Lorraine.

Cette distribution est de vingt-six planches, qui, jointes à celles qui sont déjà distribuées, font deux cent une planches. Cette distribution se fait chez *Durand & Cavelier*, libraires, & chez l'auteur, *M. Buc'hoz*, rue des Cordeliers.

Physico-Chymie théorique, en dialogue; par *L. J. Decroix*, apothicaire à Lille, avec cette épigraphe :

*Ars mea totius pimatür viscera terræ ;*

*Et liquat & mutat mille metalla modis.*

à Lille, chez *Lalau*, 1768, in-8°; on en trouve des exemplaires à Paris, chez *Delalain*.



# TABLE.

<i>Extrait des Mémoires de l'Académie de Prusse.</i>	PAGE 291
<i>Observation sur un Mal de Gorge gangreneux.</i> Par M. Matteau, médecin.	302
<i>Constitution épidémique.</i> Par M. Darluc, médecin.	310
<i>Observation sur une Hydropsie enkystée.</i> Par M. Andrieu, chirurgien.	350
<i>Lettre sur des Convulsions causées par la Vapeur du Charbon, guéries avec le secours de la glace.</i> Par M. Renard, médecin.	352
<i>Observations sur les Maladies des Sinus.</i> Par M. Jourdain, dentiste.	357
<i>— sur un faux Anévrysme de l'Artère cubitale.</i> Par M. Aurran, chirurgien.	366
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1769.</i>	370
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1769.</i>	373
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1769.</i> Par M. Boachet, médecin.	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de -Juillet 1769.</i> Par le même.	375
<i>Programme de l'Académie de Bordeaux.</i>	376
<i>Livres nouveaux.</i>	381

## APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1769. A Paris, ce 23 Septembre 1769.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

NOVEMBRE 1769.

---

TOME XXXI.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

NOVEMBRE 1769.

---

EXTRAIT.

*Jo. Frederici Cartheuser, med. doct. & profess. &c. Fundamenta Materiae medicae, tam generalis quàm specialis, editio nova, præcedente emendatior, ac longè auctior; curante Jo. Car. Desseffartx, D. M. P. C'est-à-dire: Les Fondemens de la Matière médicale, tant générale que particulière; par M. J. Fred. Cartheuser, docteur & professeur en médecine; édition nouvelle, plus correcte que les précédentes, & considérablement augmentée; publiée par les soins de M. J. Char. Desseffartz, médecin de la Faculté de Paris. A Paris, chez Cavelier, 1769, in-12, quatre volumes.*

**A**PRÈS la connoissance des phénomènes, de la marche & de la nature des maladies, il n'en est point de

plus essentielle au médecin, que celle des médicamens ou des instrumens qu'il doit mettre en usage pour remédier aux désordres de l'œconomie animale, toutes les fois qu'il est obligé de venir au secours de la nature. L'espece de luxe, qui a régné, dans presque tous les tems, dans cette branche de la médecine, en a toujours rendu l'étude extrêmement difficile : presque tous les auteurs, qui en ont traité, semblent avoir été plus curieux d'exagérer les richesses de l'art, que d'en indiquer le véritable emploi. Rien n'est plus précaire que les fondemens d'après lesquels la plupart d'entr'eux jugent de l'action des médicamens ; rien de plus vague que ce qu'ils disent de leurs vertus. Ce reproche ne sauroit tomber sur l'auteur dont nous analysons l'ouvrage ; car, marchant à la lumière de la saine chymie, ( non de cette chymie qui confond tout, mais de celle qui, procédant par ordre dans la décomposition des corps, en fait connoître les véritables principes qu'elle présente inaltérés, ) il fait connoître les parties véritablement actives des médicamens, & met par-là ses lecteurs en état de mieux juger de leurs vertus, & des actions qu'ils font en état d'exercer, tant sur nos organes que sur nos humeurs.

On remarque sur-tout ces avantages dans cette seconde édition, dans laquelle l'auteur



a soigneusement corrigé quelques erreurs qui lui étoient échappées dans la première, qu'il a enrichie d'un grand nombre d'articles qu'il avoit omis, ou qui ont pour objet des substances dont l'usage est devenu plus familier, & à laquelle l'éditeur a ajouté un assez grand nombre de Notes ou de Remarques pour confirmer les principes de l'auteur, ou relever quelques négligences qu'il est impossible d'éviter dans un ouvrage de quelque étendue. Nous croyons donc devoir recommander la lecture de cet ouvrage utile à tous ceux qui voudront avoir une idée exacte de la nature des médicamens & des avantages qu'on peut se promettre de leur emploi dans les différens genres de maladies. Pour en donner quelque idée à nos lecteurs, nous allons leur en présenter une courte analyse, dans laquelle nous aurons soin de faire observer les changemens & les additions que l'auteur a faits dans cette nouvelle édition.

Après avoir traité, dans une première section, des généralités de la matiere médicale, il passe tout de suite à l'examen particulier des différentes especes de remedes qu'il a divisés en seize classes; division puisée dans leur nature & leurs qualités sensibles. En traitant de chaque classe, il expose d'abord ses idées sur la nature & les principes des remedes qui la composent : de-là il

passé à leur manière d'agir & à leurs vertus médicinales en général ; ensuite il parle de chaque remède en particulier , en donne la description & l'analyse , & en fait connoître l'emploi.

La première classe est composée des remèdes insipides terreux , & des terres gelatineuses , tels que les yeux d'écrevisse , les coquilles de lac & de rivière , celles d'huîtres , les coquilles d'œuf , les perles , l'os de sèche , les coraux , le crystal , l'ostéocolle , les terres figillées , la chaux vive , & l'eau de chaux ; les différentes substances osseuses des animaux , comme l'ongle d'élan , le crâne humain , l'ivoire ; &c. les bezoards.

La seconde est formée des remèdes insipides mucilagineux & gelatineux : ces remèdes , dans l'édition précédente , formoient la quatrième classe. Ce n'est pas sans raison que M. Cartheuser les a rapprochés des précédens avec lesquels ils ont la plus grande analogie : outre ce rapprochement , l'auteur a encore enrichi cette classe de quelques substances dont il n'avoit point parlé dans la première édition , telles que le salep , la racine d'orchis qu'on peut lui substituer , &c. Il y a rangé aussi la vipère & le finck , dont il réduit la vertu à celle des simples gelatineux. Il en a retranché la racine de scorfonere.

La troisieme est composée des remedes doux, légèrement amers, légèrement austeres, & des remedes balsamiques, huileux & gras, qui, dans la premiere édition, formoient la treizieme classe. Il y a rapporté les semences de pavot, qu'il avoit rangées d'abord parmi les narcotiques; il y a ajoûté aussi les noix de béen; & il a fait un chapitre particulier des olives, & un autre de la cire, qu'il n'avoit fait qu'indiquer dans l'édition précédente.

La quatrieme a pour objet les acides & les acides doux; la cinquieme, les sels alkalis. Il a étendu, dans cette nouvelle édition, ce qu'il disoit, dans la premiere, sur la vertu des alkalis volatils; il ne paroît cependant pas adopter sans réserve les conséquences que M. Pringle a tirées de ses expériences sur la putréfaction. La fixieme traite des sels moyens. Il a réuni dans un seul chapitre ce qu'il dit des sels natifs vitrioliques, tels que les sels amers de Sedlitz, de Seidchuz, d'Epsom naturel & factice, ou celui qu'on retire des eaux-mèes du sel marin dans les salines d'Angleterre & dans celles de Lorraine, enfin celui des eaux de Carlesbad. Il nous a paru que notre auteur n'avoit pas une idée exacte de la véritable nature de ces sels qu'il regarde comme autant de sels admirables de Glauber, supposant qu'ils sont tous, à quelques legeres différences

près, composés d'acide vitriolique, & de sel alkali minéral. Il est étonnant qu'il n'ait point connoissance de la terre qui fait la base du sel d'Epſom, & de tous les sels amers cathartiques; base qui ne permet pas de les confondre avec le véritable sel de Glauber. Nous nous sommes crus d'autant plus permis de relever cette legere erreur, qu'elles sont très-rares dans cet ouvrage; mais poursuivons.

La septieme section est composée des remedes austeres styptiques. L'auteur n'a ajouté à ceux qui formoient cette classe dans la premiere édition, que les baies de myrte dont il n'avoit pas parlé. Les remedes doux forment la huitieme classe dans cette édition comme dans la précédente; les âcres, qui les précédoient, viennent à la suite, & composent la neuvieme. Outre plusieurs additions considérables, qu'il a faites à quelques articles particuliers, il y a rapporté le *marum verum* qu'il avoit mis d'abord parmi les balsamiques & aromatiques.

La dixieme classe comprend les amers: on y trouve, de plus que dans les précédentes, un article pour le *mungos*; un chapitre où il traite des racines de scrophulaire; un autre sur le *ſimarouba*, substances dont il n'avoit point parlé dans sa premiere édition. En outre, il a remis dans cette classe le *lignum colubrinum*, qu'il avoit d'abord

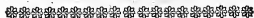
placé parmi les aromatiques. La onzieme est destinée aux âcres amers purgatifs , tant émétiques que cathartiques ; elle est enrichie d'un article sur le turbith végétal , d'un chapitre pour les hermodactes , d'un autre pour les racines de sénéka ou sénéga. Les remèdes vaporeux enyvrens & narcotiques composent la douzieme classe. L'auteur , comme nous l'avons déjà dit , en a retranché les semences de pavot , qui , en effet , ne méritent pas d'être mises au rang des narcotiques.

La classe des balsamiques & aromatiques , qui fait la treizieme , est la plus nombreuse ; elle forme elle seule le troisieme volume & partie du quatrieme de la nouvelle édition : c'est aussi une de celles où il y a les additions & les corrections les plus considérables. Ces additions ont pour objet le nard ou spic d'Inde , & Celtique , la schœnante , le *malabathrum* , la mélisse de Canarie , la menthe Romaine , le *botrys Ambrosioides* , le bois-saint , espece de bois de gaïac ; le bois de cèdre , l'écorce giroflée d'ambroine , l'opoponax , le baume de Tolu , la vanille , le pissasphalte , l'asphalte & la mûmie de Perse , dont l'auteur n'avoit point traité dans la premiere édition , sans compter un grand nombre d'autres articles qu'il n'avoit fait qu'indiquer , & qu'il a traités beaucoup plus au long.

La quatorzieme classe contient toutes les substances d'une saveur mixte. Il y a rapporté la racine de scorfonere qu'il avoit rangée, dans l'édition précédente, parmi les insipides mucilagineux ; il y a ajoûté la racine de saponaire, celle de gin-seng, le *lichen cinereus terrestris*, que le docteur Méad a si fort recommandé contre la rage ; le *lycopodium*, l'*uva ursi*, la branc-ursine d'Allemagne, l'*alchimilla*, l'aigremoine, le marrube blanc, le mouron à fleurs rouges, les fleurs de pêchers, les mille-pieds, & les vers de terre dont il n'avoit pas parlé, ou qu'il n'avoit fait qu'indiquer. La quinzieme est formée des substances sèches inflammables & minérales. La seizieme & derniere traite des eaux : l'auteur y a ajoûté un chapitre sur l'eau de mer.

Cette Notice succinte suffit pour faire connoître tous les avantages de cette nouvelle édition : nous croyons qu'il est superflu d'en rien extraire, la maniere dont l'auteur traite ses sujets, étant assez connue par la premiere édition.





## ANALYSE

*De la Réponse de M. BRUN, médecin à Pignans en Provence, aux Réflexions sur les Affections vaporeuses, ou Examen du Traité des Vapeurs des deux sexes de M. POMME; par M. ROSTAIN, docteur en médecine de l'université de Montpellier, conseiller-médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de Saint-Alban, résidant à Roanne, auteur des Réflexions.*

J'ai dit & je répète que M. Pomme n'a pas connu plusieurs des maladies dont il a donné les observations; ce qui doit rendre très-suspect le plus grand nombre des succès dont il fait parade; & M. Brun nous dit que *cette méprise parut, en effet, bien extraordinaire.* A cela je réponds qu'elle dût ne paroître telle qu'à ceux qui n'avoient pas lu son Livre, ou qui n'avoient pas assez de lumières pour le juger. Il ajoute, par une Note à la marge, que *c'est-là le dernier effort de leurs adversaires qui, n'ayant plus rien à repliquer, se replient sur les faits qu'ils voudroient nier ou défigurer.* Mais cela est dit contre toute apparence de raison. Cette Note s'adresse particulièrement à

moi : cependant je n'ai jamais fait de répliques. Pour que j'eusse répliqué, il auroit fallu que l'on m'eût préalablement répondu quelques raisons : on ne me répondit jamais que des injures. Je n'aurois donc pu que repousser des injures par d'autres injures : oh ! sur cela, j'avoue mon foible ; je ne sçais que les mépriser. Mais M. Brun essaie enfin , au bout de 18 mois , de me faire une réponse raisonnée ; & les injures n'y viennent qu'accessoirement , pour orner le discours. Pour le coup , je puis répliquer ; & je vais le faire ; mais ce sera avec cette tranquillité , cette modération que j'ai montrée dans l'examen du Traité de M. Pomme. Je releverai les défauts de cette Réponse ; j'en dévoilerai les infidélités ; j'en sapperai la doctrine ; mais j'épargnerai la personne de l'auteur , & le plaindrai de n'avoir pas sçu montrer plus de talent dans sa Réponse , que M. Pomme en a montré dans l'ouvrage dont il entreprend la défense.

*1<sup>re</sup> RÉPONSE de M. BRUN. Celle (des observations de M. Pomme , censurées par l'anonyme , ) qui me frappe le plus , dit M. Brun , paroîtra la première : c'est un racornissement des extrémités du corps, dont a été attaqué un jeune Bénédictin , & que notre anonyme caractérise de rhumatisme ; à quoi je répondrai que ce malade a été guéri, sans qu'on puisse le nier , par un traitement*



*différent de celui que l'on emploie communément pour le rhumatisme, mais bien par celui qui est reconnu pour spécifique dans le racornissement des nerfs; d'où je conclus que la maladie a été réellement celle sous laquelle M. Pomme la présente.*

M. Brun est donc bien persuadé que le bain, le petit-lait, l'eau de poulet, en un mot, que tous les relâchans ne sont pas les remèdes qui s'emploient communément pour le rhumatisme; & il se croit donc en droit d'en conclure que la maladie dont il s'agit, n'étoit pas un rhumatisme, mais un racornissement. Mais, si la prémisse est fautive, que deviendra la conséquence? Or il est faux que les relâchans ne s'emploient pas communément pour le rhumatisme, puisque Sydenham & Boerhaave, sur l'exemple desquels tous les bons praticiens d'aujourd'hui modèlent le plus généralement leurs procédés, ne proposent pas d'autres méthodes; puisque tous les auteurs, & spécialement M. Tissot, de l'amitié duquel M. Pomme se félicite avec raison, & dont il profite si mal pour son instruction, s'accordent à les proposer pour les malades qui se trouvent dans les dispositions que M. Pomme reconnoissoit dans le sien, & puisqu'en un mot, il n'est point d'usage plus commun, dans le traitement de cette maladie, que celui du lait, du petit-lait, de

toutes les boissons adoucissantes, des bains par immersion, des bains de vapeurs, des fomentations émollientes, &c : donc M. Brun a tort d'alléguer cette raison, pour prouver que l'indisposition de l'un & de l'autre malade, dont il rapporte les observations, étoit un racornissement, & non un rhumatisme.

Que j'ai eu raison de dire, dans ma Critique, qu'en agissant en aveugle, on peut avoir quelquefois des succès ! M. Pomme ne se doutoit pas qu'il avoit un rhumatisme à traiter, & encore moins que les relâchans en pussent être le remède ; cependant, en employant les relâchans, il a, sans méthode, guéri, par un traitement assez méthodique, un rhumatisme qu'il ne connoissoit pas.

M. Brun étoit, sans doute, bien éloigné de penser que la solution de cet argument fût aussi aisée ; & je suis persuadé qu'il n'avoit dérangé l'ordre de mes objections, pour le mettre à la tête de sa Réponse, que parce qu'il le croyoit invincible : cependant il se doutoit qu'il ne suffiroit pas pour me convaincre ; tant il me juge revêche ! & c'est pour cela qu'il m'invite à faire le voyage de Paris, pour y prendre des informations chez celui des malades de M. Pomme, qui fait le sujet de la seconde information qu'il rapporte.

*Par les informations , dit-il , que cet anonyme pourra prendre chez lui , il sçaura qu'un médecin de Paris l'avoit traité , pendant long-tems , avec les purgatifs & les sudorifiques , dans la vue d'attaquer un rhumatisme , & non un racornissement des nerfs , & que , par ce traitement bannal , ce malade avoit déjà perdu , à l'âge de trente ans , l'usage des mains & des jambes , qu'il a repris ensuite par le traitement de M. Pomme.*

Mais , quand j'aurois fait cent lieues pour aller prendre ces informations , qu'apprendrois-je ? Je ne sçaurois , toutes informations faites , que ce que je sçais déjà , sçavoir que M. Pomme n'a pas connu le genre de la maladie , & que , s'il dit vrai (a) , le médecin , qui l'avoit précédé , n'en avoit pas connu l'espece. Que M. Pomme n'ait pas connu le genre de la maladie , cela est

(a) J'en demande pardon à M. Pomme ; mais , puisqu'il a lui-même fait imprimer cette Réponse de M. Brun , il a dû nous donner pour vrai tout ce qu'elle contient ; mais j'y ferai voir un grand nombre d'endroits en pure contradiction avec la vérité. Il ne doit donc pas se fâcher , si l'on hésite à ajoûter foi à tout ce qu'il dit , d'autant mieux que j'ai donné bien d'autres preuves de son défaut d'exactitude , sans compter celles qui se peuvent tirer de la Note qu'il adressa à M. Roux , pag. 26 du second volume de la nouvelle édition. Voyez le Journal de Méd. de Juillet 1769.

évident, puisqu'il traitoit un rhumatisme qui causoit les plus vives douleurs, tandis qu'il croyoit traiter un racornissement causé par l'oblitération des vaisseaux, qui eût nécessairement exclu tout sentiment; &, d'autre part, il n'est pas moins certain que l'autre médecin n'en auroit pas connu l'espece, si l'exposé de M. Pomme est sincere, puisqu'au lieu des émolliens, (qui, heureusement pour le malade, se seroient trouvés, par hazard, convenir à son état,) il auroit employé les purgatifs & les sudorifiques.

Ce n'est pas que les purgatifs & les sudorifiques ne conviennent très-souvent dans le rhumatisme, de même que les eaux thermales dont M. Pomme proscriit tout usage; mais c'est lorsque les malades se trouvent dans des dispositions différentes de celles où étoient, selon son exposé, ceux dont il parle; c'est ce que M. Brun pourroit apprendre de tous les bons praticiens, entre lesquels je choisis M. Tissot, pour le lui citer de préférence, parce qu'il est le seul médecin d'une réputation bien méritée, pour lequel M. Pomme témoigne de l'estime, quoiqu'il soit infiniment éloigné de penser comme lui.

*II. RÉPONSE de M. BRUN. La seconde est celle d'une affection scorbutique, compliquée de spasme, sur un chirurgien de réputation, qui y est cité, & qui, selon cet anonyme,*

l'anonyme, n'avoit aucun signe de spasme. Qu'il excepte donc le plus caractéristique : je le trouve dans le seul effet de deux onces de manne, qui irritèrent si fort l'estomac & les entrailles de ce scorbutique, que les symptômes spasmodiques reparurent avec plus de force.

S'il y a eu des symptômes spasmodiques dans le cours de cette maladie, M. Pomme étoit, sans doute, bien intéressé à les faire connoître, puisqu'il l'a mise au nombre des vapeurs compliquées, & qu'il l'a qualifiée d'*affection scorbutique, compliquée de spasme*. Cependant je défie, tant M. Pomme que M. Brun, d'indiquer un symptôme, dans cette observation, qui ait seulement l'apparence du spasme. Il y est dit que les dernières selles, que procura une médecine composée de trois onces de manne, irritèrent si fort les vaisseaux hémorrhoidaux, qu'elles procurèrent des cuissens & des douleurs; que la fièvre survint, le lendemain, & que les symptômes scorbutiques reparurent avec la même force; &, au lieu de cela, M. Brun, qui ose, sans aucune espèce de preuves, accuser d'impostures les antagonistes de M. Pomme, prend sur lui de nous dire, comme une vérité, que deux onces de manne, irritèrent si fort l'estomac & les entrailles de ce scorbutique, que les symptômes spasmodiques reparurent avec plus de force.

Si M. Brun veut me soutenir qu'il a copié fidèlement cette observation de M. Pomme, il faut qu'il place l'estomac au fondement, où les derniers effets d'un purgatif excitent des cuiffons; ce qui arrive très-ordinairement, & bien moins par l'action du remède, que par l'irritation que cause le passage des matieres dont il procure l'évacuation. Il faut qu'il me démontre que des symptomes scorbutiques & des symptomes spasmodiques ne sont qu'une même chose; que deux ou trois n'expriment que le même nombre, & qu'enfin il soit égal que l'on dise *avec la même*, ou *avec plus de force*. Voilà, dans ce peu de mots, quatre infidélités: il en est deux, à la vérité, qui sont de peu de conséquence; mais elles concourent avec les autres à faire voir le peu de scrupule que se font ces Messieurs d'en imposer au public. Ils m'accusent calomnieusement d'avoir tronqué & transposé les faits; & ils n'ont pas honte de les altérer.

*III. RÉPONSE de M. BRUN. La troisième regardera la chute de l'épiderme, celle des poils & des cheveux qui, selon lui, n'ont pas le moindre rapport avec les vapeurs, ni même avec le racornissement des solides, mais avec la vérole & la lèpre.*

Il en est de certains auteurs comme des mauvais plaideurs: les uns & les autres se défendent d'abord par des moyens qu'ils peu-

vent croire légitimes ; mais leur en fait-on appercevoir la frivolité ? Il n'est aucune subtilité dont, à la fin, ils ne soient capables de faire usage. M. Brun vient d'en donner une preuve bien évidente dans sa seconde Réponse : il en donne ici une nouvelle ; & ce ne sera pas, à beaucoup près, la dernière. Il ne me fait parler que de la chute de l'épiderme & de celle des poils & des cheveux ; mais il supprime un autre symptôme rapporté dans l'observation de M. Pomme, dont cependant j'ai fait mention, parce que ce symptôme, qui consiste en des crevasses aux doigts des mains & des pieds, est aussi étranger aux vapeurs, qu'il est ordinaire à la lépre ; & de plus, il me fait dire que ces symptômes n'ont pas le moindre rapport, *même avec le racornissement* ; ce que je n'ai eu garde d'avancer, puisque, pour démontrer à M. Pomme, que tout ce qui produit le racornissement, n'est pas ce que l'on appelle *vapeurs*, je lui ai donné l'exemple de la lépre qu'il faudroit, dans cette supposition, qualifier de *vapeurs*, puisqu'elle produit le racornissement.

*Cela prouve, continue M. Brun, que ce censeur est encore bien jeune, puisqu'il ne connoît pas les symptômes, ou qu'il ne sçait pas les distinguer de ceux que la vérole produit.*

Pour moi, je ne jugerai pas de son âge

par son sçavoir ; mais je jugerai , avec tous les médecins éclairés , qu'il faut être bien neuf en médecine , pour n'avoir pas encore appris que l'alopecie , ou la chute des poils & des cheveux , est un effet assez ordinaire des vieilles véroles & de la lèpre ; que les crevasses profondes de la peau des mains & des pieds sont un des principaux caractères de celle-ci ; que le soulèvement , qui se fait par écailles de l'épiderme qui recouvre des endroits dartreux ou pustuleux de la peau , sont également un symptôme de l'une & de l'autre , & enfin pour se persuader que la chute de l'épiderme , des poils & des cheveux , & que des crevasses de la peau puissent être appelées *des vapeurs*.

*IV. RÉPONSE de M. BRUN. Dans la quatrième , une tympanite confirmée est surnommée spasmodique par M. Pomme ; & l'anonyme en est surpris , quoiqu'on lui dise qu'il n'y avoit chez la malade aucune contre-indication à supposer , je veux dire l'atonie ; & , pour plus grande preuve , elle a été guérie par les remèdes que M. Combazier conseille , en pareils cas , sans le mélange d'aucun tonique.*

Voilà une plaisante Réponse ! M. Pomme a cru traiter une tympanite qu'il nomme *spasmodique* : je lui dis avec Van-Swieten , qu'une tympanite ne sçauroit être spasmodique , parce qu'elle a toujours pour cause



prochaine & concomitante l'atonie des intestins ; & il me répond, par l'organe de M. Brun, que je dois sçavoir qu'il n'y avoit point d'atonie, parce qu'il m'a dit qu'il n'y avoit point d'atonie : je les défie de me démontrer que ce ne soit pas là le plus fidele résultat de leur phrase. Quelle logique ! Ce n'est pas tout : M. Brun, *pour plus grande preuve*, désigne les remedes dont M. Pomme s'est servi pour traiter cette prétendue tympanite, auquel il ne mêla, dit-il, aucun tonique ; & il se trouve que ces remedes sont eux-mêmes de puissans toniques, & des plus capables de remédier à l'atonie, sçavoir l'eau froide, & à la glace ; mais il en connoît si peu les propriétés, qu'il leur ajoûta des lavemens huileux, & de l'eau de poulet, sans se douter que ces remedes n'étoient propres qu'à produire un effet tout opposé.

*V. RÉPONSE de M. BRUN. La cinquieme fera mention d'une tympanite naissante, caractérisée par tous les signes, parmi lesquels la passion flatueuse tenoit le premier rang ; mais ce ne seront que des coliques, dit cet anonyme, parce quelles ont été guéries par des fomentations, & de l'eau de poulet.*

J'ai dit, en effet, que ce n'étoit qu'une colique ; & je persiste à le dire : il est bien vrai que des coliques violentes, & opiniâtres

sont quelquefois suivies de la tympanite ; mais elle ne survient alors , ainsi que le dit Van-Swieten , qu'après que les douleurs ont cessé , lorsque les fibres des intestins ayant été long-tems tiraillées au point d'être prêtes à se rompre , il en résulte un état d'atonie , qui prive les intestins de toute action & de tout sentiment. Dans cet état , leurs parois sont dans l'impuissance de résister à l'expansion de l'air qui a été démontré pouvoir se raréfier par la chaleur du corps , au point d'augmenter son volume d'un huitieme ; & ce huitieme , en sus du volume d'air naturellement contenu dans l'estomac & dans tout le canal intestinal , se rassemblant dans les portions de ce canal , qui ont perdu leur ressort , les distend immensément. Jusques-là , la maladie n'est que ce que l'on nomme *colique* ; & ce n'est qu'à ce dernier période de la maladie , dans lequel cette distension se fait sans douleur ; parce que l'intestin est dans un état de paralysie , qu'elle prend le nom de *tympanite* ; de même qu'un rhumatisme cesse d'en porter le nom , lorsqu'il est dégénéré en paralysie. Si les partisans du racornissement m'objectent que cette colique menaçoit le malade d'une tympanite , je leur répondrai que cela est plus que douteux , puisque , de cinq cent coliques de cette espece , & plus violentes que M. Pomme ne nous dépeint

celle-ci qui céda si aisément à des fomentations & à l'eau de poulet, à peine s'en trouvera-t-il une qui soit suivie de cet événement, & qu'après tout, la menace d'une maladie n'est pas la maladie elle-même.

*Des coliques hépatiques*, dit M. Brun dans la même Réponse, *provenant de la contraction spasmodique des tuyaux excrétoires du foie & de la vésicule du fiel, reconnues par Sydenham, & guéries par les relâchans, seront aussi rejetées.*

M. Brun veut nous faire entendre que M. Pomme a parlé des coliques hépatiques dans l'observation dont il s'agit; & moi, je lui soutiens que non-seulement il n'en avoit jamais eu l'intention, mais qu'il n'avoit seulement pas pensé qu'il pût y en avoir, avant que je le lui eusse appris, puisqu'il nomme les accès de celle qui fait le sujet de cette observation, *des paroxysmes vaporeux*, & qu'en un mot, s'il en a aujourd'hui quelque idée, il m'en a l'obligation toute entière. Mal-à-propos dit-il que Sydenham a reconnu cette maladie: ce grand homme ne la connoissoit pas mieux que M. Pomme; mais il y a cette différence entre l'un & l'autre, que, du tems du premier, on ne l'avoit point encore reconnue, & qu'aujourd'hui, un médecin, qui s'érige en auteur, & sur-tout, qui s'avise de dogmatiser, doit rougir de paroître n'en avoir pas eu la

plus petite connoissance. En vain M. Brun entreprend-il de justifier Sydenham de ce reproche, en lui faisant donner à la colique hystérique une cause à laquelle il ne pensa jamais, sçavoir la constriction spasmodique des tuyaux excrétoires de la bile ; il prouve seulement par-là, qu'il n'a jamais lu Sydenham, ou qu'il n'a pas sçu le comprendre (a). Cet auteur a tenu un tout autre langage ; & , s'il vivoit encore, il en conviendrait, sans user de détour ; il ajoûteroit cet acte de modestie à bien d'autres qui ne rendent sa mémoire que plus respectable ; ce qui devoit engager M. Pomme à l'imiter.

*VI. RÉPONSE de M. BRUN. La sixieme est une tumeur scrophuleuse ; mais cette tumeur étoit ovale, & non angulaire ; & cette figure géométrique caractérise, à son avis, une tumeur squirrheuse. Cette ridicule remarque nous apprend tout au plus, que l'extrait de ciguë est bon non-seulement pour les écrouelles, mais encore pour le squirrhe ; ce que M. Storck ne connoissoit pas avant cet auteur.*

Est-ce pour se donner un air de géometre, que M. Brun nous parle de géométrie où il n'y en a que faire ? Que ne se donne-t-il plutôt l'air de médecin, en quittant celui d'em-

(a) Sydenham, *Opera medica*, sect. 4, cap. vij a  
*Ubi de Colicis biliosis.*

pyrique ? Alors il sera contraint d'étudier ; & il apprendra que M. Storck n'est pas à sçavoir que *l'extrait de ciguë est bon non-seulement pour les écouelles, mais encore pour le squirrhe*. Il apprendra qu'un médecin, qui raisonne par principes, trouve des lumières où l'empyrique ne trouve que des ténèbres ; il apprendra enfin, puisqu'il ne le sçait pas, qu'une des propriétés des tumeurs scrophuleuses est d'être le plus souvent inégales ou angulaires ; ce que je n'ai avancé que d'après des auteurs respectables, & mes propres observations, mais sans que j'aye dit, comme il a l'infidélité de le faire entendre, que *l'absence de ces inégalités caractérise une tumeur squirrheuse*. Veut-il, en disant *cette ridicule remarque*, nous faire voir qu'il n'excelle pas moins que M. Pomme à parler avec cette indécence qu'ils ne cessent de reprocher, sans fondement, aux contradicteurs de leur doctrine ? Il nous en a donné tant d'autres preuves, qu'il pouvoit se dispenser d'y ajouter celle-ci.

. VII. RÉPONSE. de M. BRUN. *Dans la septième ; on rapporte une fièvre spasmodique, reconnue de M. Fizes, & de tout médecin expérimenté, laquelle fièvre, étant produite sans matière, sera néanmoins regardée comme une fièvre putride mal-traitée, dont on a empêché les crises salutaires. Mais, si on demande à ce Critique sévère : Qu'est de-*

*venue cette matière fébrile qui auroit dû procurer des crises salutaires ? Il sera bien embarrassé ; & , s'il répond , ce sera par des injures.*

Il est singulier que ces MM. affectent , à tout moment , de m'imputer des excès dont ils sont seuls coupables ; qu'ils m'accusent , aussi souvent qu'ils le font , de tronquer , de défigurer les passages , de leur dire des injures , des personnalités , *des sottises* , & que , pour le prouver , ils n'ayent jamais recours qu'à de fausses imputations. J'en ai déjà dévoilé un assez grand nombre ; & il s'en faut bien que j'aye fini. Ils me font dire ici , qu'une fièvre , qu'ils nomment *spasmodique* , ( comme si toutes les fièvres ne l'étoient pas , ) doit être regardée comme une fièvre putride ; & je n'ai rien dit qui puisse le faire soupçonner. Serait-ce parce que j'ai observé que l'on avoit empêché toutes crises salutaires par le trop grand nombre de saignées ? Mais ne se fait-il donc des crises que dans les fièvres putrides ? Les fièvres purement inflammatoires , comme la pleurésie , la péripneumonie , & les fièvres éphémères , continuës-simples , les fièvres ardentes , &c. ne se terminent-elles pas par des crises ? & leur soupçonne-t-on de la putridité ? D'ailleurs pourquoi veulent-ils nous faire une loi de l'autorité de M. Fizes , pour nous faire connoître *une fièvre produite sans*

*matiere*, tandis qu'en toute autre occasion, M. Pomme parle de ce célèbre praticien avec indécence ? M. Brun me demande enfin, qu'est devenue cette matiere fébrile qui auroit dû procurer des crises salutaires ; & il affecte de dire que, si je lui réponds, ce sera par des injures. Mais ai-je donc besoin d'emprunter son langage, pour répondre à cette question ? Je n'ai qu'à lui répondre que cette humeur demeura dans les vaisseaux, & qu'elle occasionna à cette maladie des suites aussi longues que fâcheuses, mais qui ne ressembloient en rien à ce que l'on appelle *des vapeurs*.

*VIII. RÉPONSE de M. BRUN. La huitieme traite à fond une matiere intéressante : ce sont des convulsions survenues à la fin d'une véritable fièvre putride inflammatoire, lesquelles convulsions se terminerent par la roideur de tout le corps. Est-ce ici un symptome de la maladie, ou simplement l'effet d'un mauvais traitement ? Oui, sans doute, répondra l'anonyme, puisque l'on a employé des saignées, des émétiques, des purgatifs, & en grand nombre. Mais, quand on lit, dans cette observation, qu'on n'employa qu'un émétique & deux minoratifs dans tout le cours de cette maladie, on jugera pour lors bien différemment ; & on verra que les anonymes savent tromper & défigurer les pas-*

*pages qu'ils censurent ; mais celui-ci le fait avec si peu d'adresse , qu'on le découvre d'abord , ainsi que sa mauvaise foi.*

Cette accusation contient trois chefs ; & ce sont autant de fausses imputations. Si l'on vouloit caractériser cette conduite de M. Brun , que pourroit-on dire de plus juste que ce qu'il dit de moi en particulier , & des anonymes en général ? Il m'accuse d'avoir dit que M. Pomme a employé des saignées , des émétiques , des purgatifs , & en grand nombre : cependant je n'ai pas dit un mot des émétiques , sçachant mieux que lui , que l'émétique convient très-souvent dans le commencement des fièvres putrides. En parlant des purgatifs , je n'ai point dit & *en grand nombre* , parce que c'est bien moins par le nombre des purgatifs , quoique souvent condamnable , que pèchent les médecins sans principes , que parce qu'ils ne sçavent pas reconnoître & saisir le tems de la coction , pour les placer à propos. Enfin , quoique M. Pomme convienne d'avoir fait saigner sa malade plusieurs fois du bras & du pied , je ne lui en ai pas fait le reproche ; ce que j'aurois bien pu lui faire avec raison , puisqu'il n'y a rien dans cette observation , qui signifie que la fièvre fût inflammatoire , quoiqu'il la dise telle ; puisque les saignées multipliées conviennent fort mal dans une fièvre putride , & puisqu'elles sont , de même



que les purgatifs déplacés, très-capables d'empêcher toute espèce de crises, & d'occasionner, tout au moins, des convalescences aussi fâcheuses que le fut celle-ci.

*IX. RÉPONSE de M. BRUN. Dans la neuvième, il nous fait voir qu'il ne connoît pas non plus le vomissement atrabilaire, puisqu'il appelle celui que M. Pomme cite, vomissement d'humeurs d'une amertume insupportable, par la raison, dit-il, que, s'il eût été atrabilaire, il eût tué le malade, dans quelques minutes. Et qu'est-ce que c'est que cette matière noire, qui étoit d'une amertume & d'une acerbité insupportables, si ce n'est l'atrabile des Anciens ? Mais qu'on se rassure : ces sortes de vomissements ne tuent les malades ; en quelques minutes, que lorsqu'un médecin de la trempe de cet anonyme est appelé trop tôt.*

M. Brun a donc juré un éternel divorce avec la vérité ! Voici encore une fausse allégation de sa part. Il me fait dire, & assez platement, que, si ce vomissement eût été atrabilaire, il eût tué le malade, en quelques minutes ; mais ai-je donc prétendu que le vomissement atrabilaire tue toujours dans quelques minutes ? J'ai reproché à M. Pomme de n'avoir dit que *ce vomissement est méprisé des médecins modernes*, que parce qu'il ignore qu'il ne faut souvent que quelques minutes à un vomissement

véritablement atrabilaire , pour tuer un homme , & que , si l'on y survit , c'est , comme le dit Van-Swieten , pour finir bientôt un reste de vie la plus languissante & la plus misérable ; au lieu que , dans l'exemple que rapporte M. Pomme , *deux années s'écoulerent en chutes & rechutes* , sans que son malade abandonnât les occupations de son état de procureur , & qu'il guérit bientôt après qu'il y eut renoncé , pour aller se dissiper à la campagne. Ce langage ne ressemble-t-il pas bien à celui qu'il me fait tenir ? Ce n'est pas , au reste , la seule raison qui m'a fait croire que ce vomissement n'étoit pas atrabilaire : j'en ai jugé aussi par le défaut de vérité qui se fait appercevoir dans l'exposé de M. Pomme. Il établit pour principe que *l'humeur atrabilaire est au goût des malades d'une acerbité insupportable* (a) : il falloit donc que l'humeur rendue par le procureur , fût telle à son goût , pour que M. Pomme la jugeât atrabilaire : cependant il ne nous dit pas qu'elle fut acerbe , comme M. Brun a l'infidélité de le supposer ; il dit

(a) M. Pomme , qui paroît n'avoir quelque idée de cette maladie , que par une lecture superficielle , ignore que tous les médecins éclairés reconnoissent , d'après Hippocrate , & leurs propres observations , deux especes d'atrabile , l'une excessivement acide , & l'autre putride , & sentant le cadavre.

seulement qu'elle étoit *d'une amertume insupportable* : or il y a une si grande distance de l'acérbe à l'amer ; il est si inouï , que les personnes attaquées de cette maladie , se plaignent de l'amertume de cette humeur ; & enfin il y a si peu d'apparence qu'avec un vomissement atrabilaire si souvent répété, & si terrible que M. Pomme veut nous faire entendre que l'étoit celui-ci , le malade ait pu vivre deux années , en continuant les fonctions de son état de procureur , & guérir ensuite aussi facilement qu'il le fit , que je ne doute pas que tous les praticiens éclairés ne regardent avec moi cette observation , & la plupart des autres , ou comme autant de preuves qu'il n'a aucune connoissance des maladies , ou comme des histoires apprêtées pour jeter de la poussière aux yeux du public. Mais ce public se persuadera-t-il bien que M. Pomme , que M. Brun , & les autres partisans du racornissement , soient des médecins d'une meilleure *trempe* qu'Hippocrate , que Galien , que Boerhaave , que l'illustre Van-Swieten , & que tous les médecins qui raisonnent par principes , qui disent , comme moi , que le vomissement atrabilaire tue souvent en quelques minutes ? Je n'en crois rien ; & je suis persuadé que leur présence rassureroit très-peu ceux qui seroient véritablement attaqués de cette funeste maladie , & qu'en un mot , ils ne la

méprisent si fort , que parce qu'ils ne la connoissent pas.

*Je n'ose pas , dit M. Brun , le suivre plus loin dans ses écarts ; car il m'obsède autant par ses sottises , qu'il croit avoir effrayé M. Pomme par sa Critique.*

C'est grand dommage que M. Brun n'ose pas me suivre plus loin : il disoit , chemin faisant , de si jolies choses , que le public ne pourra que s'affliger de son silence. Qu'il y a de l'esprit à prétexter des injures imaginaires , pour se donner le droit d'y répliquer par les injures les plus réelles ! Qu'il y a d'art à suppléer le mensonge à la vérité , parce que celle-ci ne lui fournit pas les moyens d'attaquer mes objections avec avantage ! & qu'il est beau d'avoir enrichi la langue françoise d'une expression toute neuve , en disant que *je l'obsède par mes sottises* ! Il est vrai que cette expression manque de justesse ; mais elle emprunte son mérite de l'occasion qui l'a fait naître. Jusqu'ici , obséder quelqu'un , c'étoit le poursuivre par-tout , ou en personne , ou par écrits ; c'étoit l'affaillir de tous côtés , & en toute rencontre , pour parvenir à quelques fins ; & je n'ai jamais vu M. Brun ; je ne lui ai jamais dit un mot de bouche , ni par écrit ; & je serois encore à sçavoir qu'il existe dans ce monde , s'il eût eu la prudence de se taire sur ce qui me regarde. Mais il lui falloit

un prétexte pour cesser une attaque dont il prévoyoit ne devoir pas se tirer avec honneur ; & en est-il de plus honnête que celui qu'il trouve dans sa répugnance à me suivre, parce que je *l'obsède par mes sottises* ? Peut-on s'exprimer avec plus de délicatesse, & se tirer plus heureusement d'un mauvais pas ? Il paroît que M. Pomme ne réussit pas moins bien à former l'éducation de ses élèves, & à leur suggérer des expédiens, quand ils sont embarrassés, qu'il est heureux à les former dans les sciences.

M. Brun veut me faire entendre que je n'ai point effrayé M. Pomme par ma Critique : à la bonne heure ; aussi n'ai-je pas prétendu l'effrayer, & encore moins le fâcher : je n'ai eu d'autre intention, en censurant sa doctrine, que d'éloigner le piège qu'il tend aux jeunes médecins, en leur offrant un empyrisme qui les laisseroit croupir dans l'ignorance, en les dispensant de toute étude. Mais est-il bien vrai qu'il n'ait point été effrayé ? Que signifient donc les trois lettres (a) qu'il écrivit, en moins de deux jours, à M. Roux, pour l'engager à publier, dans son Journal de Médecine, ce qu'il appelle *une Réponse à ma Critique*, pour le menacer de l'autorité du magistrat,

(a) Voyez le Journal de Médecine de Juillet 1769, pag. 12 & 13.

s'il se refusoit à sa prière, & ensuite pour le remercier de lui avoir rendu ce service dont il témoigne du regret, une année après, parce que cette prétendue Réponse lui attira de ma part une réplique (a) qui le désespère ? Que signifie cette Réponse, remplie d'injures & de fausses imputations, qu'il me fait par l'organe de M. Brun ? Que signifie cet emportement avec lequel il m'attaque, dans sa quatrième édition, par une phrase qui porte, à chaque ligne, l'empreinte de la fureur (b) ? Il me semble que ç'en est bien assez pour témoigner la plus vive alarme. Il n'en est pas de même du brave M. Brun : après m'avoir dit qu'il n'osoit me suivre plus loin, j'espérois au moins, qu'il me laisseroit le tems de reprendre haleine ; mais la ruse est permise où la force ne suffit pas. Il n'abandonne sa première attaque, que pour venir me surprendre par un autre côté, où il s'attend à trouver moins de résistance : voyons ce qu'il en fera.

*Je viens, dit-il, à des reproches bien plus extraordinaires : c'est la Matière médicale de M. Pomme, c'est sa Chymie, sa Physique & son Hydrostatique, qu'il s'avise de censurer en professeur expert.*

Hé ! pourquoi ne prendrais-je pas le ton

(a) Voyez le Journal de Février 1768.

(b) Traité des Affect. vap. pag. 185.

de professeur expert ? J'aurois eu mauvaise grace d'écrire sur des matieres dans lesquelles j'aurois cru ne l'être pas. Que M. Brun ne croie pas que je sois assez dépourvu d'amour-propre, pour me dissimuler que je puis prétendre à cette qualité à infiniment meilleur titre que MM. les medecins à l'eau chaude & à l'eau froide.

Mais il ne falloit pas être bien expert en matiere médicale & en chymie, pour démontrer à M. Pomme; qu'il n'en a pas les plus foibles notions; puisqu'il reconnoît de la volatilité dans le quinquina, de l'alkalescence dans le vin, dans la craie de Briançon; dans le cachou; dans tous les élixirs & cordiaux; quels qu'ils soient; dans l'eau de fleurs d'orange, dans l'infusion des herbes vulnéraires; puisqu'il croit que les yeux d'écrevisses augmentent les aigreurs, en faisant fermenter les liqueurs digestives qui sont, dit-il, les unes alkalescentes, les autres acides; que les acides & les alkalis produisent, par la fermentation, une liqueur des plus acides; que le bouillon, par ses parties alkalines, irrite le velouté de l'estomac; que la mélisse, l'armoise, les fleurs de tilleul sont des substances incendiaires; capables de *porter le feu*.

Il ne falloit pas être un grand physicien pour lui apprendre que l'eau tiède relâche; que l'eau froide resserre; que le racornissè-

ment, qu'il fait lui-même consister dans l'oblitération des vaisseaux, priveroit nos organes de toute sensibilité & de tout mouvement, & en éteindroit la chaleur, comme il fait dans les vieillards, au lieu de l'augmenter de manière à produire une raréfaction capable de faire furnager les malades dans le bain; qu'une vie molle & oisive, & l'abus des boissons théiformes relâchent nos solides, bien loin de les tendre & de les racornir, & qu'au lieu de dessécher le sang & de l'épaissir, ces boissons en augmentent la fluidité; qu'employer les relâchans, pour rétablir le ressort de la matrice relâchée, ce seroit imiter celui qui se mettroit dans l'eau, pour se garantir de la pluie, &c.

Enfin M. Pomme, attribuant l'immersion totale des vaporeux qui, au commencement, furnageoient dans le bain, à ce que *le corps devient plus pesant, lorsque le relâchement est survenu, parce que le bain diminuant sa chaleur interne, l'air y est moins raréfié*; il ne falloit pas être bien habile pour démontrer la frivolité de ce raisonnement. Je n'ai eu garde de recourir, à cet effet, aux loix de l'hydrostatique: il ne m'eût pas entendu; & il auroit pu me répondre alors, comme il me fait répondre aujourd'hui par M. Brun, que *les règles de l'hydrostatique sont fausses*. Il a donc fallu me réduire à ne l'attaquer que par ses pro-



pres principes, selon lesquels il faut deux conditions, pour que le corps devienne plus pesant dans le bain, sçavoir que l'air y soit moins raréfié, & qu'il s'y fasse un relâchement. Mais, si le bain est froid, il ne se fera point de relâchement, puisque le froid resserre tous les corps, bien loin de les relâcher. Que si la chaleur du bain est supérieure, ou seulement égale à celle du corps, l'air ne perdra rien de sa raréfaction, puisque le corps ne perdra rien de sa chaleur; ainsi, dans l'un & l'autre cas, il manquera une des deux conditions, dont le concours est nécessaire, selon ses principes, pour faire que le corps devienne plus pesant, & qu'il se précipite dans le bain.

M. Brun ne fait que glisser sur ces objections; il se garde bien d'y répondre; & il a raison: de plus habiles que lui n'y réussiroient pas; mais il auroit dû aussi, pour son honneur & pour celui de M. Pomme, se dispenser de dire:

*La meilleure justification que je puisse donner des connoissances de M. Pomme, dans ces quatre parties de la médecine, c'est d'avoir sçu éloigner la première, & la réduire à sa juste valeur; d'avoir sçu rejeter la seconde du traitement dont il s'agit; d'avoir ajouté à la troisième de nouveaux rayons de lumière que nous ne connoissons pas; d'avoir enfin prouvé, par une expé-*

science toute neuve , que les règles de l'hydrostatique étoient fausses , dans l'explication du surnagement des malades dans le bain.

Que M. Pomme ait rejeté la chymie , on peut lui en faire honneur à certain égard : n'en ayant pas la plus legere teinture , il n'en eût pu faire qu'un mauvais usage. Qu'il ait réduit la matiere médicale à la plus petite valeur , il a pu le faire , en l'appréciant par les connoissances qu'il en a (a). Mais M. Pomme avoir répandu , dans son Livre , de nouveaux rayons de lumiere sur la physique ! Mais M. Pomme avoir prouvé que les règles de l'hydrostatique sont fausses !... J'ai promis de ne repliquer qu'avec modération ; aussi me contenterai-je de dire qu'il ne peut y avoir rien qui surpasse le ridicule. De cet éloge, que la démarche que M. Pomme a faite de le faire imprimer lui-même à la suite de son Ouvrage.

Il demande à présent , s'il faudra justifier M. Pomme sur la fausse interprétation des auteurs ?

La demande est singuliere ! Il me semble

(a) Que ces MM. ne qualifient pas encore cet Ecrit de *Libelle* ; qu'ils ne me taxent pas , selon leur coutume , de leur dire des injures , des sottises , des personnalités : je n'attaque que leur doctrine , & non leurs personnes ; & je n'avance rien que je n'aye bien clairement démontré.

que le reproche en vaut bien la peine, s'il peut en trouver les moyens; mais je l'en défie : aussi ne l'entreprend-il pas; il se contente de l'excuser, en disant :

*Ces reproches seroient valables, s'il avoit cité les auteurs, pour les critiquer; mais non : il les appelle à son secours.*

Je dis, au contraire, que, s'il n'en eût fait de fausses interprétations que pour les critiquer, il n'eût fait tort qu'à lui-même, parce que la gloire des auteurs qu'il a cités, est au-dessus de semblables critiques; au lieu que, dans le second cas, en le supposant volontaire, il se seroit rendu bien plus coupable, puisqu'en s'efforçant d'accréditer des erreurs en médecine, par de fausses interprétations des auteurs, il auroit fait tout ce qu'il pouvoit faire pour attenter à la vie de son prochain. Mais j'aime à lui rendre plus de justice, & à croire qu'il ne les a si mal interprétés, que parce qu'il ne les a pas mieux entendus.

Il m'accuse d'avoir *puisé mes autres objections dans un premier anonyme . . . . de les avoir terminées par des invectives, par une comparaison de M. Pomme avec le sieur Ailhaud, &c.*

Je lui proteste que je n'ai jamais lu, sur ce qui regarde le Livre & la Doctrine de M. Pomme, que ce qu'il en est dit en différens endroits des Journaux de Médecine,

si j'en excepte quelques complimens en prose & en vers, que ses disciples lui ont adressés par le Courier d'Avignon, & les éloges magnifiques qu'il s'est fait donner par l'auteur du Mercure, qui cependant, de peur de se compromettre, a cru devoir insinuer à ses lecteurs, qu'il n'entendoit rien aux matieres contenues dans le Livre dont il avoit la complaisance de dire les plus belles choses (a). Mais les erreurs, que renferme ce Livre, y sont si multipliées & si frappantes, qu'il seroit étonnant que je fusse le seul qui les eût relevées. A l'égard des invectives, j'en mérite si peu le reproche, que je défie, encore une fois, M. Pomme de faire voir que j'ai dit un seul mot contre sa personne ; j'ai seulement censuré sa doctrine par un Ecrit anonyme ; ce que j'ai pu faire, quoiqu'il en dise, sans sortir des bornes que prescrit le droit commun ; je l'ai comparée avec celle du sieur Aillaud, en ce que l'une & l'autre ne tendent qu'à un honteux empirisme ; & je ne m'en dédis pas, parce que cela est vrai.

*Telles sont les objections surannées de cet anonyme, dit enfin l'apologiste de M. Pomme : sa turpitude, la voici ; c'est de se taire sur la question principale qui seule*

(a) Mercure du mois de Mars 1769. L'auteur n'entre, dit-il, dans aucun détail sur le fond des matieres qui ne sont pas de son ressort.

*doit terminer la dispute. Ce sont des observations contraires qu'on lui a demandées, & qu'il n'a pu fournir. Mais attendons : si les premières années ont été stériles, la septième en fournira, dût-on les fabriquer ; ce qui coûte très-peu aux anonymes. Ces nouvelles découvertes exciteront l'émulation des antagonistes de ce système ; & la mienne se réveillera, pour découvrir l'imposture.*

C'est ici que M. Brun termine sa Réponse ; & je crois qu'il fait bien : ce n'est pas parce qu'il manque de bonnes raisons ; il s'en est bien passé jusqu'à présent : les injures, ajoutées à l'infidélité avec laquelle il a sçu faire des extraits de ma Critique, pour y faire trouver des impostures, lui en tiennent lieu. Mais, quelle que soit sa fécondité dans ce genre d'écrire, il lui seroit difficile de se soutenir plus long-tems avec le même éclat, sur-tout après avoir rassemblé, dans cette dernière phrase, les reproches de turpitude, de fourberie & d'impostures. D'ailleurs voulût-il faire de plus grands efforts d'imagination pour m'offenser, je lui déclare qu'il y perdrait sa peine, & que c'est avec la plus grande tranquillité que je vais lui répondre que ces objections, eussent-elles été faites depuis cent ans, elles seront toujours neuves, jusqu'à ce qu'on en

ait donné la solution ? Et ai-je donc tort de ne les avoir proposées qu'après avoir lu le Livre qui m'en devoit fournir le sujet ? & ces MM. s'imaginent-ils que ce Livre ait fait un assez grand bruit dans la république des lettres , pour que j'aye dû en avoir connoissance , dès le moment de sa naissance ? Je l'ai lu , quand le hazard me l'a offert ; encore me serois-je bien gardé d'en poursuivre la lecture , après la première ou la seconde page , si j'eusse été d'un tempérament susceptible de vapeurs , & sur-tout , si j'eusse été assez simple pour ajoûter foi à l'étrange métamorphose dont il assure les vaporeux.

Je lui réponds , en second lieu , que , n'ayant promis des observations telles que M. Pomme les demande , qu'après qu'il aura justifié les siennes des reproches que je leur ai faits , je puis , *sans turpitude* , attendre qu'il ait satisfait à cette condition (a) , n'y ayant aucune nécessité à opposer des observations véritables à de prétendues observations dont j'ai fait voir la frivolité. D'ailleurs à quoi serviroit de fournir à ces MM. de nouvelles observations , dès qu'ils sont tellement décidés à persévérer dans les

(a) Si M. Brun s'étoit flaté d'avoir satisfait à cette condition , j'espère que cette réplique l'en défabusera.

ténébres de leur empyrisme; qu'ils rejettent toutes celles qui ont été faites par les auteurs les plus respectables, parce qu'ils ne vivent plus, ou qu'ils vivent hors du royaume, c'est-à-dire par la raison qui devoit les leur faire paroître d'autant moins suspectes, qu'ils n'ont répondu à des observations très-concluantes, qui leur ont été produites dans le Journal de Médecine, qu'en éludant les difficultés qu'elles leur présentent, & qu'ils s'inscrivent en faux, par avance, contre toutes celles qu'on pourroit leur produire à l'avenir.

Enfin, pour ne pas demeurer en reste envers M. Brun, je le suivrai jusqu'à son dernier mot; & ce sera pour lui dire qu'en supposant que les contradicteurs du système de M. Pomme fussent capables d'impostures, ce qu'il ne craint pas d'avancer, sans aucune apparence de preuves, il a raison de se charger du soin de les découvrir; mais on ose lui conseiller, dans cette recherche, de respecter un peu plus la vérité qu'il ne l'a fait dans sa Réponse.

*RÉPONSE* à une objection de M. *Pomme*. Pour ne laisser aucun subterfuge aux partisans de la doctrine du racornissement, je veux bien encore répondre à une objection que M. Pomme me fait dans sa nouvelle édition, pag. 185, tom. ij; mais ce sera

mon dernier mot ; & dussent-ils m'attaquer par les Ecrits les plus multipliés ; dussent même ces Ecrits être plus injurieux , si cela pouvoit être , que ceux auxquels je daigne repliquer aujourd'hui , je déclare à ces MM. que je leur voue , dès à cette heure , le plus entier silence & le plus parfait oubli.

M. Pomme rapporte une observation , qu'il a extraite de la Critique que j'ai faite de son Livre , par laquelle il assure que j'ai fourni *des armes contre moi* : cela seroit bien mal-à-droit de ma part ! Il s'agit d'une affection spasmodique dont fut attaquée une fille qui guérit sans le secours d'aucuns remèdes ; & M. Pomme dit : *Cela ne prouve-t-il pas qu'on rend les maladies spasmodiques incurables par les remèdes que l'on a coutume d'y apporter ?* Mais les remèdes , qu'on a coutume d'y apporter , sont souvent ceux qu'il y apporte lui-même , avec cette différence qu'on ne les apporte qu'avec connoissance de cause , & seulement quand ils conviennent. Prétend-il exclure les relâchans du nombre des remèdes que l'on a coutume d'employer pour le traitement des maladies spasmodiques ? & ne voudroit-il pas faire entendre qu'il n'appartient qu'à lui seul & à ses sectateurs de sçavoir les employer ? Mais qu'il se souvienne donc que



je lui ai démontré invinciblement qu'on en connoît mieux que lui l'efficacité, & que l'on n'a jamais cessé d'en faire le plus grand usage dans toutes les occasions où l'on a jugé, par une saine physique, qu'ils pouvoient être utiles. Qu'il se souvienné aussi, que je lui ai démontré avec la même évidence, que ce discernement est au-dessus de ses lumières, puisqu'il ne sçait pas distinguer les relâchans d'avec les plus puissans toniques, tels que sont l'eau froide, & la glace; & que, dans les cas où les relâchans ne conviennent pas, il est incapable de leur substituer d'autres remèdes, puisqu'il en ignore totalement les propriétés, & même celles de l'eau froide. Combien ne seroit-il donc pas plus raisonnable de conclure que cette maladie eût pu devenir incurable, & même mortelle, si la malade eût été confiée à ses soins, puisque le hazard eût seul décidé du choix qu'il auroit fait de l'eau chaude, ou de l'eau froide, pour la traiter? La conséquence, qu'il tire de mon observation, est aussi-bien raisonnée que celles que renferme la sublime phrase par laquelle il l'annonce dans son Livre, & qui peut servir d'échantillon pour faire juger du reste de ses Ecrits. Je vais la rapporter ici en gros caractères, pour la beauté du style emphatique de son au-

430 ANALYSE DE LA RÉPONSE, &c.  
teur, pour la justesse de la pensée qu'elle  
exprime, & pour la politesse qui s'y fait  
admirer.

QUAND ON EST ASSEZ TÊMÉRAIRE  
POUR SE MONTRER EN AUTEUR RES-  
PECTABLE, ON EST TOUJOURS ASSEZ  
INCONSÉQUENT POUR FOURNIR DES  
ARMES CONTRE SOI; C'EST CE QUE  
VIENT DE FAIRE CET ANONYME, EN  
PRÉSENTANT L'OBSERVATION SUI-  
VANTE, QUE L'ON TROUVE ISOLÉE  
DANS UN TAS DE SOTISES ET DE PER-  
SONNALITÉS.

*C'est donc être téméraire, selon M. Pomme ;  
que de se montrer en auteur respectable ; &  
l'on ne sçauroit être respectable, sans être  
inconséquent. Quelle profondeur de juge-  
ment ! Faut-il s'étonner, après cela, qu'il  
déclare fausses les règles de l'hydrostatique,  
parce qu'elles ne s'accordent pas avec la  
manière de raisonner sur le furnagement des  
malades dans le bain ?*



## DESCRIPTION

*D'un nouvel Instrument de Chirurgie , propre à extraire les corps étrangers , engagés dans l'œsophage , & à faire passer dans l'estomac les alimens & les médicamens liquides dans les difficultés d'avaler ; par M. DE BEAUVÉ , maître en chirurgie de Paris.*

Nous inférâmes dans notre Journal de Juillet 1768 , une Lettre dans laquelle on rendoit compte du succès qu'avoit eu , dans le cas d'une paralysie des organes de la déglutition , un instrument inventé par M. De Beauve , maître en chirurgie de Paris , instrument par le moyen duquel on peut introduire dans l'œsophage tout aliment & médicament liquide. Plusieurs de nos correspondans ayant désiré avoir quelques détails sur cet instrument , nous avons cru devoir déférer à leurs prières , & en insérer ici une description tirée principalement d'une brochure que M. De Beauve a publiée en réponse à une Critique assez indécente de son invention , qu'on avoit répandue clandestinement dans le public.

Cet instrument a le double avantage de pouvoir extraire les corps arrêtés dans

l'œsophage, & de pouvoir servir à porter les alimens, ou les médicamens liquides, dans l'estomac, indépendamment des organes de la déglutition; ce qui a déterminé M. De Beauve à lui donner le nom d'*instrument œsophagien* dans le premier cas; & celui de *cannulle œsophagienne* dans le second.

La Figure première de la Planche représente l'instrument œsophagien, ouvert dans toute sa longueur, pour en faire voir le mécanisme intérieur. La Figure seconde représente la cannulle isolée, & telle qu'il est nécessaire qu'elle soit pour servir à injecter les liquides dans l'estomac.

Cette cannulle, Fig. 2, a douze pouces de longueur; elle est d'abord droite: ensuite elle décrit une courbe douce de trois pouces six lignes de *a* en *b*. L'extrémité *b*, qui a deux ou trois lignes de diamètre, est terminée par une légère éminence, en forme d'olive, percée latéralement de deux yeux ou ouvertures *c c*. Sa partie postérieure, *DD*, qui a cinq lignes de diamètre, est terminée par une vis, au-dessus de laquelle sont soudés parallèlement une anse *E*, & un anneau *F*. Cette cannulle sert, comme nous l'avons dit, à conduire dans l'estomac des médicamens & des alimens liquides, même d'une certaine consistance, tels que des crèmes de riz, d'orge, &c. « Pour cet » effet, dit M. De Beauve, la cannulle sou-

» tenue

» tenue sur les trois doigts de la main  
 » droite, l'index dans son anneau, le pouce  
 » dans l'anse, on conduit le long de la base  
 » de la langue son extrémité antérieure, la-  
 » quelle, en baissant l'épiglotte, est portée  
 » vers la partie postérieure & inférieure du  
 » pharynx, & de-là dans l'œsophage; en-  
 » suite on élève un peu son pavillon, en  
 » appuyant sur la langue: un aide y adapte  
 » la seringue, Fig. 3, remplie du liquide  
 » que l'on veut faire passer dans l'estomac,  
 » & l'y injecte, en poussant le piston. La  
 » grosseur de l'extrémité antérieure de cette  
 » cannulle empêche qu'elle ne puisse être  
 » introduite dans le larynx: sa courbure,  
 » déterminée selon les parties, en facilite  
 » l'intromission dans l'œsophage; & sa soli-  
 » dité rend celui qui opère, le maître de la  
 » conduire avec sûreté, & à volonté.

» Il est très-fréquent, ajoute M. De  
 » Beauve, de trouver des cas où la déglu-  
 » tition est très-difficile, ou absolument im-  
 » possible; tels que dans la paralysie des  
 » muscles destinés à cette fonction, dans les  
 » convulsions, l'esquinancie, les plaies de  
 » la gorge, & particulièrement dans les  
 » maladies des enfans, &c. Un émétique,  
 » placé à propos, dans ces cas urgens,  
 » lorsque le foyer de la maladie est dans  
 » l'estomac, seroit capable de tirer les ma-  
 » lades des bras de la mort, si l'impossibilité

» d'avalcr ne mettoit un obstacle infurmon-  
 » table à l'adminiftration de ces fortes de  
 » remedes ; obstacle que l'instrument , que  
 » je propofe , eft feul en état de vaincre. »  
 Pour en donner un exemple , M. De Beauve  
 rapporte la copie d'une Lettre de M. Le  
 Blanc , maître en chirurgie à Orléans ; Lettre  
 que l'importance de la matiere nous oblige  
 d'inférer ici en entier.

» On vous a dit vrai , Monsieur & cher  
 » Confrere , lorsqu'on vous a rapporté que  
 » je m'étois fervi avec fuccès , de votre  
 » instrument , pour faire paffer un verre  
 » d'eau émétiſée dans l'eſtomac d'un malade  
 » qui ne pouvoit avaler. Voici le fait :

» Un homme , âgé de quarante ans , atta-  
 » qué d'une eſquinancie confidérable , pour  
 » laquelle il avoit été ſaigné quatre fois du  
 » bras , une fois du pied , ſe trouva , le  
 » fixieme jour de ſa maladie , dans un état  
 » à ne pouvoir ni parler ni avaler. Il y avoit  
 » douze heures qu'il n'avoit rien pu faire  
 » paſſer. Je ſoupçonnois un abcès ; mais  
 » la difficulté de porter avec ſûreté le pha-  
 » ryngotome , précifément ſur le lieu abſcédé ,  
 » pour en faire ſortir le pus , nous fit prendre  
 » le parti , ſon médecin & moi , de lui preſ-  
 » crire l'émetique. Comme il ne pouvoit  
 » rien avaler , la difficulté étoit de le faire  
 » paſſer dans l'eſtomac. J'envoyai chercher  
 » chez moi votre instrument que j'avois

» apporté de Paris, dès le mois de Juillet  
 » dernier : je l'introduisis avec circonspec-  
 » tion dans l'œsophage ; & , au moyen  
 » d'une seringue de poitrine, j'injectai dans  
 » l'estomac, avec facilité, à la faveur de  
 » votre cannule œsophagienne, un verre  
 » d'eau tiède émétique. L'émétique fit son  
 » effet. Il prit au malade des envies de  
 » vomir ; & il rejetta une assez grande quan-  
 » tité de pus, en s'écriant qu'il étoit guéri.  
 » Je lui présentai un verre d'eau tiède, qu'il  
 » but alors avec facilité. Nous continuâmes  
 » de lui faire prendre la dose d'émétique,  
 » & plusieurs verres d'eau tiède, sans le  
 » secours de la cannule œsophagienne ; ce  
 » qui lui procura une évacuation suffisante.  
 » Sans votre instrument, je crois que cet  
 » homme seroit mort ; car il étoit sans  
 » pouls, quand je lui ai fait cette opéra-  
 » tion, &c. »

Quand on veut se servir de cet instru-  
 ment pour extraire quelque corps arrêté  
 dans l'œsophage, on ajuste la canoniere A,  
 le pouffoir ou pièce à pouce B, le ressort à  
 boudin C, & le mandrin d'argent PP.

La canoniere A est un cylindre de vingt-  
 une lignes de longueur, dont le diamètre  
 de l'extrémité antérieure est diminué par  
 l'épaisseur de la paroi, seulement de la lon-  
 gueur de l'écrou C, qui y est pratiqué pour

recevoir la vis D de la cannulle; ce qui forme intérieurement, & à la base de cet écrou, un rebord saillant d'environ une ligne. A l'extrémité opposée, & extérieurement, est une vis H, pour recevoir un opercule qui tient au poussoir.

Ce poussoir, ou pièce à pousse B, est composé d'une tige & de deux platines. Cette tige, de la longueur de dix lignes entre ces deux platines, se visse d'une part à la platine I, ou externe, &, de l'autre, excède un peu en M la petite platine K, ou interne, laquelle y est soudée. A l'extrémité M, est creusé dans cette tige un écrou fortifié par la petite platine K, pour recevoir le mandrin P, dont l'extrémité postérieure est en vis. Entre ces deux platines glisse l'opercule N, lequel se visse sur la canoniere.

La canoniere A G H renferme le ressort à boudin C, dont le sommet renversé est appuyé sur la platine K, & arrêté à sa base par le rebord que forme l'écrou de la canoniere.

Le mandrin d'argent P P, monté dans la tige du poussoir par une vis, forme d'abord l'axe du ressort, s'étend, dans tout l'intérieur de cette cannulle, jusqu'en R, où il se termine par une pince d'acier en bec de canne qq, laquelle s'étend jusqu'à l'extrémité b, sans déborder ce canal. Les mâ-



choires de cette pince font ressort , tendent à s'écarter , & ne sont maintenues jointes que par les parois de la cannulle.

De la construction de cet instrument il résulte que tout l'effort du ressort , se portant sur la platine K , la chasse postérieurement , fait saillir la tige L en dehors , & retient dans la cannulle , ainsi que la pince , le mandrin qui y est adhérent , comme on le voit dans la Fig. 1 , qui représente l'instrument en repos. Si l'on vient à comprimer le ressort par le moyen de la pièce à pince , on fera sortir à volonté la pince de la cannulle ; mais , lorsqu'on viendra à l'abandonner , la réaction du ressort fera rentrer la cannulle , & repoussera en dehors la pièce à pince.

Lorsqu'on veut se servir de cette pince , on introduit la cannulle : arrivé au corps étranger , on comprime le ressort ; & la pince poussée en dehors , entr'ouvre ses mâchoires avec lesquelles on saisit le corps étranger , en avançant légèrement la cannulle en même tems qu'on abandonne le ressort. La tige du poussoir fait alors connoître à l'opérateur , par son plus ou moins de saillie , si le corps étranger est engagé dans la pince , parce que , dans cet état , les mâchoires , ne pouvant plus se joindre , empêchent la pince de remonter dans la cannulle ; ce qui diminue à proportion la lon-

gueur de la pièce à pouce. Alors toute la force du ressort étant employée à maintenir dans cette pince le corps qui y est engagé, on en fait l'extraction, en retirant l'instrument.

M. De Beauve a profité de cette occasion pour publier la description d'un *speculum oris*, aussi de son invention, qu'il dit avoir des avantages sur celui qu'on trouve décrit dans les auteurs. Cet instrument, qui est représenté, Fig. 4, est composé, 1<sup>o</sup> de deux grandes pièces A & B, longues de huit pouces de C en A & B; 2<sup>o</sup> d'un ressort E, attaché, par l'un de ses bouts, avec la vis D, à l'extrémité de la branche A, & libre vers l'autre bout, dirigé du côté de la charniere; 3<sup>o</sup> d'une lame d'acier F, de deux pouces de long, percée de sept trous, & attachée par une charniere à l'extrémité de la branche A. Les deux pièces A & B sont réunies en G par une charniere. La partie opposée au manche, a deux pouces six lignes de G en C; elle ressemble à un bec émouffé, aplati vers son extrémité C, pour en faciliter l'introduction. On a fait à cette partie quatre dentures, 1, 2, 3, 4, pour empêcher que l'instrument ne glisse & n'échappe, quand on opere. Les deux parties, qui composent ce bec, quoique réunies en C, laissent un vuide, vers la charniere G, en forme de triangle isocèle, dont la base,

près de G, à fix lignes de vuide. Les branches du manche sont écartées de dix-huit lignes à leur extrémité A B ; elles sont maintenues ouvertes par le ressort C, qui tient, en même tems, le bec fermé. Pour ouvrir le bec ; on rapproche les branches du manche, & on les tient rapprochées à volonté, par le moyen de la lame d'acier que l'on accroche par ses trous à une éminence cylindrique, ménagée à l'extrémité de la branche B.

Cet instrument peut servir à ouvrir & à tenir la bouche ouverte autant qu'il est nécessaire pour en examiner le dedans, y faire des injections, & y pratiquer les opérations.

» Il a, dit M. De Beauve, plusieurs avantages sur le *speculum oris* à vis des Anciens, & sur tous ceux qu'on a inventés jusqu'à ce jour. 1<sup>o</sup> Il donne beaucoup de facilité à l'opérateur, parce que l'écartement, ménagé à la base de son bec, s'étend à mesure qu'on l'ouvre, & donne plus d'aisance pour voir dans tout l'intérieur de la bouche, y porter les instrumens, les alimens & les médicamens.

» 2<sup>o</sup> L'effort, que l'on fait sur les muscles, en ouvrant la bouche, se fait mieux sentir avec cet instrument, que lorsqu'on emploie le *speculum oris* à vis, qui agit avec une telle violence, qu'il peut causer des douleurs, des inflammations, & même des convulsions. (Voyez HEIST. *Instit.*

» *Chir. chap. 78.*) 3° Il donne la liberté d'en  
 » débarrasser le malade , dans un clin d'œil ,  
 » en détachant , d'un coup de doigt , la lame  
 » d'acier qui tient le bec de l'instrument ou-  
 » vert ; ce qu'on ne sçauroit faire prompte-  
 » ment avec la vis. »

---

## E X T R A I T

*D'une Lettre de M. KECK , chirurgien-  
 major au Régiment Suisse d'Eptingen ,  
 au sujet de l'addition qu'il a faite aux  
 sondes de M. LEVRET , pour la ligature  
 d'un polype utérin , dont l'histoire a été  
 donnée dans le Journal de Médecine du  
 mois de Décembre 1768 ; par M. DU  
 MONCEAU , licencié en médecine , de  
 l'université de Louvain , &c.*

Entre les différentes méthodes de lier les  
 polypes , la ligature , qui se fait par torsion ,  
 mérite , suivant les maîtres de l'art , la pré-  
 férence ; mais elle n'est pas sans inconvé-  
 niens : en effet , les fils , après les premières  
 torsions , peuvent se casser , & cela , près de  
 l'instrument , comme il m'est arrivé ; alors on  
 seroit obligé d'abandonner la ligature , qui se  
 trouve hors de la portée des doigts : si , en ce  
 cas , le pédicule du polype est gros , & peu  
 serré , on n'a d'autres ressources que d'en  
 faire une seconde , qu'on tâche , s'il est pos-

fible, de placer au-dessus de la première, sans quoi, la séparation faite, la première seroit attirée dans la matrice, où la présence d'un corps aussi étranger causeroit, par son irritation, les accidens les plus graves. On éprouve d'ailleurs de grandes difficultés, lorsqu'on est obligé de la desserrer, soit par l'indocilité du malade, ou par d'autres accidens imprévus. C'est pour obvier à ces inconvéniens arrivés à M. Levret lui-même, & qu'il a cherché à prévenir par un instrument très-ingénieux, dont on lit la description à la fin de l'Histoire qu'a donnée M. Du Monceau, page 538 du même Journal, que je me suis déterminé dans la critique circonstance où je me trouvois, à ajouter aux sondes ordinaires les branches & treuil de bois qu'il a décrits, avec la façon dont je m'en suis servi, mais que depuis j'ai rectifié de la manière qui suit :

A, (voyez la Fig. 5.) deux petites branches soudées à leurs faces externes, étant plus larges à leurs extrémités, & percées d'un trou pour recevoir un petit treuil d'argent B, qui est tant soit peu creusé dans son milieu, & percé d'un trou pour laisser passer les deux fils d'argent : à l'une des extrémités du treuil, il y a un cliquetage C, ayant fait aplatis l'autre D, pour recevoir le doigt index ; de manière que, par leurs actions, en tournant le treuil, le pédicule étant embrassé par l'anse de

la ligature, les deux fils passés par le trou, & arrêtés, je serre à volonté, & lâche de même, en levant le petit ressort E, qui forme le cliquetage avec la roue.

On voit, par l'idée que je viens de donner de cet instrument, les avantages qu'on peut en retirer; il obvie très-certainement à tous les inconvéniens de la ligature par torsion: il tire les fils en droite ligne; ce qui en garantit la rupture: une fois placé, il reste immobile dans le vagin; on peut à volonté, & avec la plus grande aisance, serrer & desserrer, sans inquiéter le malade en aucune façon.

On pourroit d'ailleurs, comme l'idée m'en est venu, de même qu'à deux de mes confreres... (a)... retrancher une sonde, & lorsqu'il s'agit de lier un polype du nez, diminuer de sa longueur, en rendant, par ce moyen, l'instrument plus aisé à manier dans un endroit resserré.

Voilà ce que j'avois à ajoûter aux Réflexions de M. Du Monceau: je trouve que le conseil, qu'il a eu la bonté de me

(a) MM. Chabrol & Marchand, le premier, ancien chirurgien aide-major des armées du roi, & chirurgien-major du Corps du génie.

Le second, ancien chirurgien-major du régiment d'Anhalt, & chirurgien-major de l'hôpital de Méziers, tous deux fort connus, & méritant, à juste titre, la confiance & l'estime du public auquel ils donnent leurs soins.

donner, de lire, avant d'opérer, les différens ouvrages de M. Levret, particulièrement son Mémoire inséré dans le troisieme volume des Mémoires de l'Académie, étoit superflu; car on voit, dans ma premiere Lettre où j'ai annoncé le genre de maladie, les moyens curatifs que j'avois en vue: quel est, en effet, le chirurgien ami de l'humanité, & de l'honneur de son état, à qui un Recueil aussi profond que les Mémoires de l'Académie, & un ouvrage aussi utile que celui de M. Levret, puissent être inconnus?

Je ne parlerai pas non plus de la remarque, qu'il me fait, page 544; c'est aux maîtres de l'art, & particulièrement à ceux qui, dans la même circonstance, conseillaient les anti-septiques, tant intérieurement, qu'en injections, à juger de la cause de la fièvre qu'a éprouvée ma malade; fièvre qui a disparu le jour même de l'extraction du polype.

J'ai remarqué, suivant la copie que j'ai gardée de la méthode de lier les polypes, dont je me suis servi dans cette opération, & que j'ai envoyée à l'Académie, que celui qui l'a copiée, au lieu de deux livres neuf onces passées que le polype pesoit, n'avoit mis que neuf onces.



## R É P O N S E

*De M. DEMOURS, bachelier de la Faculté de médecine de Paris, médecin ordinaire oculiste du roi, de l'Académie royale des sciences, censeur royal, & ancien démonstrateur & garde du cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi, à la Lettre de M. DESCOMET, docteur-régent & professeur de médecine de la même Faculté, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril dernier.*

L'analyse, que M. Descomet a faite de ma Lettre à M. Petit, du 20 Mars 1767, & qu'il a fait insérer dans le Journal de Médecine du mois d'Avril dernier, m'autorise à en faire une semblable de la Thèse de chirurgie du mois de Février 1758, & de son Mémoire sur la Choroïde, qui se trouve dans le cinquième volume de ceux des Sçavans étrangers, imprimé en 1768, & qui n'est qu'une traduction paraphrasée de cette thèse : ce sont-là les sources où il prétend que j'ai pris ce que j'ai avancé dans cette Lettre, non-seulement au sujet de la lame cartilagineuse de la cornée & de l'enveloppe qu'elle fournit aux deux chambres de l'humeur aqueuse, mais encore les remarques de pra-



tique, que j'en ai déduites; c'est un double larcin dont il m'accuse, & dont je ne puis me justifier qu'en prouvant,

1<sup>o</sup> Que la lame cartilagineuse de la cornée, dont j'ai donné la description dans ma Lettre, diffère entièrement, quant à son origine & à son étendue, de la membrane de l'humeur aqueuse;

2<sup>o</sup> Qu'il n'y a rien, ni dans sa Thèse ni dans son Mémoire, qui ait le moindre rapport avec les usages que j'en ai indiqués;

3<sup>o</sup> Que je connoissois cette partie, bien des années avant qu'il en eût parlé.

Ma lame cartilagineuse de la cornée diffère entièrement, quant à l'origine, de la membrane de l'humeur aqueuse de M. *Descomet*. Voici ce qu'il en dit au §. I de sa Thèse, dont j'ai traduit littéralement le passage.

Après avoir parlé de la sclérotique, il ajoute tout de suite :

» La seconde tunique, qui se laisse ap-  
 » percevoir, est connue sous le nom de  
 » *choroïde*. Elle tapisse la concavité de la  
 » sclérotique, & se divise en deux lames  
 » sur lesquelles on apperçoit un grand nom-  
 » bre de nerfs & d'arteres. L'intérieure,  
 » qu'on nomme *la lame Ruyschienne*, naît  
 » de la sclérotique, près du nerf optique,  
 » perce la lame externe, est presque cari-

» lagineuse , blanchâtre , bleuâtre en quel-  
 » ques endroits ; & devient insensiblement  
 » plus mince , à mesure qu'elle s'éloigne de  
 » son origine. Parvenue à l'endroit où la  
 » sclérotique forme la cornée , elle s'en  
 » écarte , s'insinue entre les fibres du liga-  
 » ment ciliaire , revêt la face postérieure de  
 » l'uvée , dont elle forme le limbe , se ré-  
 » fléchit ensuite sur la face antérieure de  
 » cette membrane , & se prolonge jusqu'à  
 » sa circonférence : de là elle se porte enfin  
 » sous la forme d'une membrane diaphane  
 » très-élastique , jusqu'à la concavité de la  
 » cornée qu'elle tapisse , & à laquelle elle  
 » est adhérente dans l'endroit qui répond à  
 » la prunelle. Elle est entièrement déta-  
 » chée dans les adultes , dans les animaux  
 » nouveaux-nés , & dans ceux qui sont jeu-  
 » nes : on peut lui donner le nom de *mem-  
 » brane de l'humeur aqueuse* (a). »

(a) *Tenuis deinde tunica , quæ se præbet conspi-  
 cienda , choroïdea audit , cavam superficiem sclé-  
 roticæ succingit , in binas lamellas , infinitis diverso  
 reptatu nervis & arterioliis præditas ; dividitur ,  
 quarum interior , Ruyschiana dicta , à scleroticâ  
 propè nervum opticum nascitur , exterioremque per-  
 forat ferè catilaginea , albida , colore cæruleo par-  
 tim depicta , sensim gracilescens ; dein pergit ad  
 locum ubi sclerotica corneam facit , ab eâ recedit ,  
 inter fibras ligamenti ciliaris sese insinuat , poste-  
 riorem uvæ faciem vestit , ejus limbum facit , mox  
 refligitur in anteriorem uvæ faciem , & ad illius*

Cette membrane, selon M. *Descemet*, tire donc son origine de la sclérotique même, perce la lame externe de la choroïde, est presque cartilagineuse, &c. C'est, en un mot, la lame Ruyfchienne elle-même qui, devenant insensiblement plus mince, à mesure qu'elle s'éloigne de son origine, parvient jusqu'à la cornée dont elle tapisse la concavité, & mérite le nom de *membrane de l'humour aqueuse*; la cornée est, par conséquent, l'endroit où elle doit avoir le moins d'épaisseur. Je le félicite d'une pareille découverte; mais je l'exhorte, en même tems, à en donner la démonstration, ce dont j'ose le défier.

La lame postérieure de la cornée, que j'ai décrite, pag. 19 de ma Lettre, est une membrane cartilagineuse, transparente & élastique, qui n'a rien de commun avec la lame Ruyfchienne; elle revêt la concavité de la cornée, où elle est beaucoup plus épaisse que la lame Ruyfchienne elle-même à sa naissance, & se continue sur la face antérieure de l'uvée, en devenant insensiblement plus mince. J'ai ajouté qu'il étoit

*circumferentiam serpit. Tandem progreditur summè diaphana, elastica valdè ad concavitatem corneæ quam induit, & cui adhærescit è regione pupillæ: in adultis, in recens natis, & juvenibus animalibus omninò libera, aquei humoris membrana meritis guncupanda.*

vraisemblable qu'elle se prolongeoit sur la face postérieure de cette membrane, & qu'elle se réfléchissoit sur les procès ciliaires, & sur la capsule du crySTALLIN. C'est ainsi qu'elle forme un vrai sac capsulaire qui ne contient que la sérosité qui remplit la chambre; au lieu que la membrane de l'humeur aqueuse, étant, selon M. *Descemet*, continuë avec la lame Ruyschienne, fait intérieurement un globe semblable à celui que forment la cornée & la sclérotique; & ce globe renferme également le corps vitré, le crySTALLIN & l'humeur aqueuse. La description, que j'ai donnée de la lame cartilagineuse de la cornée, diffère donc entièrement de celle de sa membrane de l'humeur aqueuse, comme on le verra par les deux figures ci-jointes.

La première, Fig. 6, représente le sac capsulaire de l'humeur aqueuse, conformément à l'idée que j'en ai donnée dans ma Lettre;

Et la seconde, Fig. 7, la membrane de l'humeur aqueuse dans toute l'étendue que lui donne M. *Descemet*.

Il résulte des remarques précédentes, qu'il a, à la vérité, entrevu cette membrane, mais qu'il l'a si mal décrite, tant dans sa Thèse que dans son Mémoire, que j'ose lui dire, à mon tour, qu'il n'en a qu'une fautive idée. En effet, cette membrane de l'humeur aqueuse n'est ni un prolongement ni une continuation

continuation de la lame Ruyschienne. Ce sont deux choses très-différentes : leur structure ne se ressemble aucunement ; & c'est ne connoître ni l'une ni l'autre , que de les avoir confondues.

J'ai dit que la lame interne de la cornée , ainsi que la partie antérieure de la capsule du crySTALLIN , ne ressembloient pas mal à un cartilage. Cette expression a choqué M. *Descomet* ; & il auroit désiré , dit-il , que j'eusse donné les raisons que j'avois d'admettre une pareille ressemblance : les voici. La lame interne de la cornée est très-élastique , & se roule sur elle-même , quand on l'a détachée. Il l'a remarqué comme moi. Si on la fait tremper dans l'eau , elle n'y souffre aucune altération : il en convient aussi. Ajoutons à ces deux caracteres , qu'elle se déchire en tous sens , & toujours d'une façon nette : or les membranes n'ayant aucune de ces propriétés , qui sont particulières aux cartilages , il s'ensuit que la lame interne de la cornée ne sçauroit être regardée comme une membrane ordinaire ; & qu'elle ressemble plutôt à une lame cartilagineuse , qui ne diffère , que par sa transparence , des vrais cartilages. Mais ce qui m'étonne , c'est qu'en s'appesantissant sur cet endroit de ma Lettre , M. *Descomet* ait porté l'inattention jusqu'à oublier qu'il a dit

lui-même que la membrane dont il s'agit, étoit presque cartilagineuse.

La choroïde, dit-il dans sa Thèse, §. I, se divise en deux lames, dont l'intérieure, qu'on nomme la *lame Ruyschienne*, naît de la sclérotique, près du nerf optique, perce la lame externe, est presque cartilagineuse, &c; mais la membrane de l'humeur aqueuse en est la continuation : or, si elle est presque cartilagineuse à sa naissance, elle doit l'être encore, lorsqu'elle est parvenue jusqu'à la chambre antérieure. Cette membrane est donc, selon lui, presque cartilagineuse ; & , selon moi , elle ne ressemble pas mal à un cartilage. En quoi différons-nous donc quant à ce point ? Cependant il a blâmé l'expression dont je me suis servi ; & c'est même à raison de cette expression, qu'il ajoûte, dans sa Lettre, que je ne connois seulement pas la structure de la membrane dont je parle. Ce qu'il y a d'étonnant à ce sujet, c'est la qualification de *presque cartilagineuse* qu'il donne à la lame Ruyschienne qui sûrement en est très-éloignée, & le refus qu'il fait de reconnoître la lame interne de la cornée comme telle, quoiqu'elle ait réellement tous les caractères qui conviennent aux cartilages. Je le livre là-dessus à ses propres réflexions. Mais, si, par honnêteté, je lui épargne celles que

tout autre que moi se permettoit en pareil cas, je ne dois pas pousser la complaisance jusqu'à ne pas relever les erreurs multipliées qui sont contenues dans cet endroit de sa Thèse.

La lame interne de la choroïde ne naît point de la sclérotique, comme il le dit, ne perce pas la lame externe, & n'est aucunement cartilagineuse (a) : c'est la méconnoître entièrement que de lui donner cette qualification. Elle est, au contraire, fibreuse comme toutes les membranes ordinaires ; & celle de l'humeur aqueuse, qui ne s'insinue point, comme il le dit encore, entre les fibres du ligament ciliaire, mais qui les couvre simplement, n'en est point une continuation. La rétine ne passe pas sur la capsule du crySTALLIN, ainsi qu'il le prétend ; car à quoi serviroit-elle (b) ? Enfin la membrane arachnoïde ne tire pas son origine de la choroïde, n'y est aucunement attachée, & n'embrasse pas la rétine de tous côtés (c).

(a) *Quarum interior Ruyschiana dicta, à scleroticâ, propè nervum opticum nascitur, exterioremque perforat, ferè cartilaginea.*

(b) *Denique medullosa nervi optici portio ingressa oculi bulbum, expanditur undique in fundo bulbi, super visreum assurgit, lentem crystallinam amplectitur.*

(c) *Tenuissima tandem membranula arachnoïda dicta, ob summam pelluciditatem ferè inconspicua.*

Il faut avouer que M. *Descemet* a des idées bien neuves de la structure de l'œil.

Il m'accuse aussi d'avoir puisé, tant dans sa Thèse que dans son Mémoire, ce que j'ai dit des usages de la lame interne de la cornée. J'ai lu & relu plusieurs fois l'un & l'autre; & tout ce que j'y trouve, se réduit à avoir reconnu que la membrane de l'humour aqueux conserve sa transparence dans l'eau, tandis que la cornée y perd une partie de la sienne. Il s'ensuit, sans doute, de cette propriété, qu'elle n'est pas susceptible de macération, & qu'elle est destinée à en garantir la cornée. Cette conséquence, toute naturelle qu'elle est, lui a échappé, puisqu'il n'a pas même employé le mot de *macération*. L'enveloppe, que fournit la lame cartilagineuse de la cornée à toutes les parties contenues dans la chambre postérieure, produit le même effet, par rapport au cristallin, dont elle fortifie la capsule antérieurement. Elle empêche, de plus, l'humour aqueux de détacher la poussière noire dont quelques-unes de ces parties sont enduites, & de les entraîner avec elles; ce qui n'auroit pas manqué d'offusquer la vue. Ce sont-là des usages assez importants pour mériter qu'on les indique; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire, s'il les avoit aperçus,

*undique vinculis nervis choroïdis cavo annexa, imò partim fabrefacta, retinam undique ambit, &c.*



puisqu'il n'oublie pas d'observer que la membrane de l'humeur aqueuse lui paroît devoir être le siège de la cataracte membraneuse, qui se forme, dit-il, dans la chambre antérieure de l'œil. Cet usage est le seul dont il ait parlé ; c'est même la partie la plus importante de son travail, ( la conclusion de sa Thèse & de son Mémoire ; ) & il la regarde comme si intéressante, qu'il annonce là-dessus un second Mémoire.

Il s'en faut cependant de beaucoup que cet usage ne soit aussi réel & aussi incontestable que le sont ceux que j'ai détaillés dans ma Lettre, dont il n'a pas dit le mot, & que je ne puis, par conséquent, avoir pris dans sa Thèse.

Quant à son Mémoire, où il prétend aussi que j'ai puisé, comment concilie-t-il une pareille imputation avec l'aveu qu'il fait, dès la première page de sa Lettre, que ce Mémoire n'étoit pas imprimé, lorsque j'ai publié la mienne ? Comment puis-je y avoir pris des usages & des remarques de pratique dont il n'y est aucunement parlé ? Car, quant à la membrane de l'humeur aqueuse, la description, qu'il en donne dans ce Mémoire, est la même que celle qui se trouve dans sa Thèse, à cela près, que la lame Ruyschienne, qui étoit d'abord presque cartilagineuse, étant mieux examinée, y

est qualifiée de *fibreuse*. Cette description diffère donc de même totalement, quant à l'origine & à l'étendue, de la membrane de l'humeur aqueuse, de celle que j'ai donnée de la lame cartilagineuse de la cornée; ce que j'avois essentiellement à prouver.

J'ai dit, en troisieme lieu, que je connoissois cette partie avant que M. *Descemet* en eût parlé: j'avoue que les preuves, que j'ai à en apporter, ne sont pas de nature à convaincre quelqu'un aussi intéressé que lui à ne pas m'en croire sur ma parole; mais elles ne sont pas assez dénuées de vraisemblance, pour n'être pas de quelque poids vis-à-vis de tout autre que lui.

Le fait est que cette découverte est conignée dans mes cahiers depuis plus de trente ans, ainsi que quelques autres Observations sur la Structure de l'œil, & même quelques particularités sur celle des parties de cet organe, qu'il a le plus examinées, & qu'il n'a point apperçues. Je réservoïs pour un ouvrage particulier toutes ces observations, dont la première y est contenue dans les termes suivans, que je transcris ici, sans y rien changer.

» Dans un œil de bœuf qui étoit en  
 » macération depuis une quinzaine de jours,  
 » j'ai trouvé la cornée trois fois environ plus  
 » épaisse qu'elle n'est dans l'état naturel.

» l'épaisseur étoit beaucoup plus considé-  
 » rable vers le centre, que vers l'endroit  
 » de son union avec la sclérotique. Elle  
 » m'a paru composée d'une infinité de  
 » fibres tendineuses, qui se divisent en plu-  
 » sieurs ramifications très-fines : ces fibres  
 » sont attachées à la sclérotique, tout  
 » autour, & leurs ramifications se trou-  
 » vent vers le centre de la cornée. A la  
 » partie interne de la cornée dans l'œil de  
 » bœuf, j'ai trouvé une membrane de la  
 » nature de la partie antérieure de la cap-  
 » sule du crySTALLIN : elle étoit aussi épaisse,  
 » se déchiroit de même, & se séparoit ai-  
 » sément de la surface interne de la cor-  
 » née. »

» Dans la cornée de l'homme, j'ai sé-  
 » paré aussi de la surface interne, une mem-  
 » brane, mais qui se déchiroit moins aisé-  
 » ment, se séparoit plus difficilement, &  
 » étoit d'une structure un peu différente de  
 » celle qui se trouve à la surface interne  
 » de la cornée dans l'œil de bœuf. Duddel  
 » dit que les cataractes membraneuses  
 » sont formées par des pellicules qui se  
 » détachent de la tunique arachnoïde, ou  
 » de la cornée. Seroit-il possible que cette  
 » pellicule, qui tapisse la surface interne de  
 » cette dernière, s'en détachât, pour for-  
 » mer une cataracte membraneuse ? C'est

» dans son *Traité des Maladies de la Corée*  
 » née, page 131. »

Dans un autre endroit du même cahier,  
 qui a pour titre *Anatomie de l'Œil, & Ob-*  
*servations*, il y a encore :

» La membrane, qui revêt la partie anté-  
 » rieure de l'uvée, paroît être une conti-  
 » nuation de la lame interne de la cornée,  
 » qui est cartilagineuse. »

Quoique ces passages ne fussent pas faits  
 pour être imprimés tels qu'ils sont, j'ai cru  
 devoir les rapporter mot à mot, parce que  
 la découverte de la lame cartilagineuse qui  
 revêt la concavité de la cornée, y est bien  
 clairement énoncée, & qu'il y est même dit  
 que cette lame se prolonge sur la face an-  
 térieure de l'uvée : il y auroit tant d'impu-  
 dence à controuver de pareils faits, que  
 j'ose me flater qu'on ne m'en croira pas  
 capable. Ce que je dis, au reste, là-dessus,  
 paroîtra au moins très-vraisemblable à qui-  
 conque réfléchira au travail que j'ai dû  
 faire sur la cornée, pour découvrir qu'elle  
 n'est pas une continuation de la sclérotique,  
 comme on l'avoit cru jusqu'alors, &  
 comme M. *Descemet* paroît le croire en-  
 core lui-même, puisqu'il dit dans sa *Thèse* :  
*Sclerotica corneam facit*. Or j'ai démontré,  
 dans un Mémoire que j'ai lu à l'Acadé-  
 mie, en 1741, & dont le sçavant historien

à donné un ample extrait dans le volume de la même année, que ces deux membranes n'étoient point une continuation l'une de l'autre; qu'elles étoient d'une structure totalement différente dans l'homme; que cette différence étoit encore plus frappante dans les oiseaux & les poissons, & qu'il étoit facile de les séparer après quelques préparations, même sans le secours d'aucun instrument tranchant. C'est en faisant ces recherches que j'ai découvert la lame cartilagineuse de la cornée. Elle ne sçauroit échapper à quiconque voudra examiner si la sclérotique & la cornée ne forment qu'une seule & même membrane, ou si ce sont deux membranes distinctes; qui disséquera avec attention cette dernière, pour s'assurer de la disposition de ses fibres, des différentes couches qu'elles forment, de leurs attaches au bord supérieur de la gouttière, que l'on voit à la sclérotique, à l'endroit où elle se joint à la cornée, & du tissu fibreux qui unit ces deux membranes.

M. *Descemet* pourra voir au reste, dans le passage que j'ai transcrit de mes cahiers, que *Dyddel*, chirurgien oculiste Anglois, avoit dit, il y a quarante ans, la même chose que lui, touchant le siège de la cataracte membraneuse de la chambre antérieure. Je ne l'accuserai cependant pas

de l'avoir prise de lui , pour s'en faire honneur : je ne le crois pas plus capable que moi de pareils larcins ; & je ne rapporte cela , que pour lui prouver que deux observateurs peuvent se rencontrer sur un même sujet. Mais alors, l'honneur de la découverte doit rester à celui qui a le mieux observé & le mieux décrit ; & c'est aux maîtres de l'art , à qui j'en appelle , à prononcer entre lui & moi , en comparant ce que j'ai dit dans ma Lettre sur la structure, la situation & les usages de la lame interne de la cornée, avec ce qu'il a dit, tant dans sa Thèse que dans son Mémoire , de la membrane de l'humeur aqueuse.

J'observerai en passant , au sujet de la découverte telle quelle de cette membrane, que M. *Descemet* l'a présentée comme nouvelle à l'Académie , quelques années après l'avoir publiée dans sa Thèse ; car celle-ci est de 1758 , & le volume des Sçavans étrangers , où se trouve son Mémoire , est de 1768. Je n'ignore pas qu'il l'a lu à l'Académie plusieurs années avant l'impression de ce volume ; mais pour le public , il y a toujours dix ans d'intervalle entre ces deux époques. Il ne peut excuser cette petite infidélité , qu'en se rejetant sur le peu de publicité des thèses de médecine, & qu'en convenant que ces sortes d'ouvrages restent

ordinairement concentrés dans les écoles, & ne sont guères connus que de ceux qui les fréquentent. Il en paroît si convaincu, qu'il n'a pas même daigné parler de la sienne dans son Mémoire, qu'il n'en est cependant qu'une traduction paraphrasée. Il ne sera donc pas surpris si je lui proteste de n'avoir eu aucune connoissance de cette thèse avant l'impression de ma Lettre ; ce qui ne doit pas lui paroître plus étonnant qu'il ne l'est pour moi, qu'il n'en ait eu lui-même aucune de mon Mémoire sur la cornée, puisqu'il admet encore le sentiment que j'ai combattu dans ce Mémoire.

Il résulte enfin des remarques ci-dessus ;

1<sup>o</sup> Que je n'ai puisé, ni dans sa Thèse ni dans son Mémoire, ce que j'ai dit, dans ma Lettre, de la lame interne de la cornée, & de l'enveloppe qu'elle fournit à toutes les parties qui concourent à la formation des deux chambres de l'humeur aqueuse ; que nos descriptions diffèrent entièrement, quant à l'origine & à la disposition de cette membrane, & que celle qu'il en a donnée dans l'un & l'autre de ses ouvrages, est si erronée, qu'on peut à peine lui accorder de l'avoir entrevue.

2<sup>o</sup> Qu'il n'y a rien, ni dans sa Thèse ni dans son Mémoire, qui ait aucun rapport avec les usages que j'ai assignés à cette

lame cartilagineuse ; car je ne conviens pas même, ni avec lui ni avec Duddel, du seul qu'ils lui attribuent d'être le siège de la cataracte membraneuse de la chambre antérieure. Cette espece de cataracte doit être, en effet, bien rare, puisque depuis près de quarante ans que je me suis entièrement adonné au traitement des maladies des yeux, je n'ai encore rien vu de semblable. Sans doute la lame interne de la cornée est susceptible d'inflammation, & peut, en conséquence de cette inflammation, être altérée dans sa transparence ; mais il n'en résultera jamais une cataracte, parce que le siège de cette maladie est constamment dans la chambre postérieure de l'humeur aqueuse, entre la prunelle & le corps vitré. Tout autre sentiment jetteroit trop de confusion dans l'idée qu'on doit se former de la cataracte, que je crois pouvoir définir.

Une maladie de l'œil, qui consiste dans une opacité contre nature, provenant de cause interne ou externe, qui se forme plus ou moins lentement entre la prunelle & le corps vitré, qui offusque d'abord la vue, la diminue ensuite, & l'obscurcit enfin totalement, en raison de l'obstacle qu'elle oppose au passage de la lumière. Le crysallin ou ses enveloppes en sont le siège or



dinaire; & c'est par le déplacement ou l'extraction du corps opaque, qu'on parvient à rétablir les fonctions de l'organe.

3<sup>o</sup> Que cette découverte étoit consignée dans mes cahiers, long-tems avant qu'il en eût parlé.

Au reste, puisque M. Descomet connoît si bien ce qu'il appelle *les chambres de l'œil*, & qu'il faut nommer *les chambres de l'humour aqueuse*, & les usages de sa membrane, je puis lui proposer la solution du problème anatomique suivant :

*Déterminer l'usage d'une troisieme chambre de l'humour aqueuse, qui se trouve au yeux de certains animaux.*

C'est encore une observation qui est consignée dans mes cahiers depuis un grand nombre d'années.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## S E P T E M B R E 1769.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	12 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{2}{3}$	28 2
2	12	17	14	28 3	28 $3\frac{1}{2}$	28 4
3	12	18 $\frac{1}{4}$	15	28 4	28 $3\frac{1}{2}$	28 $2\frac{3}{4}$
4	13	17 $\frac{1}{2}$	15	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
5	13 $\frac{1}{2}$	18	15 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
6	14 $\frac{1}{4}$	19	15 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28
7	14 $\frac{1}{2}$	15	13	27 8	27 $6\frac{1}{2}$	27 $7\frac{1}{2}$
8	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{4}$	27 10	27 11
9	13	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11
10	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	13	27 11	27 11	27 10
11	13	14	10	27 7	27 $7\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{4}$
12	11	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	27 9	27 $7\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{4}$
13	12 $\frac{1}{2}$	17	13	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1
14	11 $\frac{1}{2}$	18	16 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{4}$
15	13	16 $\frac{1}{2}$	11	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2
16	9 $\frac{3}{4}$	15	11	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{3}{4}$	28 3
17	10	17 $\frac{1}{4}$	11	28 3	28 3	28 $2\frac{1}{4}$
18	9 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{3}{4}$	12	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
19	10 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
20	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $1\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
21	12 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	12	28 $1\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$
22	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28
23	12	14 $\frac{1}{2}$	11	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
24	9 $\frac{1}{2}$	15	11 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
25	13	14	9	27 10	28	28 $\frac{1}{2}$
26	9	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
27	10	15 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28 1 $\frac{1}{2}$
28	11	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
29	10 $\frac{1}{2}$	16	9 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4	28 $5\frac{1}{2}$
30	8	14	9 $\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{2}$

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 463

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-O. cou- vert.	N-N-O. pet. pluie.	Couvert.
2	N-O. couv.	N-O. nuages.	Beau.
3	N-N-O. b.	N-N-E. beau.	Nuages.
4	N-N-E. n.	S. nuag. écl.	Beau.
5	E. couvert.	O. nuages.	Couvert.
6	S. nuages.	E-S-E. beau.	Couvert.
7	E-S-E. pl.	E-S-E. cou- vert. pluie.	Pluie.
8	S-O. beau.	S-O. beau.	Beau.
9	S-S-E. nuag.	S-S-O. nuag.	Beau.
10	O-S-O. nua- ges. ond.	S-O. ondées. nuages.	Nuages.
11	O. nuages. v. pluie.	O. pluie. nua- ges.	Beau.
12	S-O. pluie. v.	O. nuages. v.	Nuages.
13	O. nuages.	O-S-O. nua- ges.	Couvert.
14	S. nuages.	S-S-O. nuag. pet. pl. écl.	Couvert.
15	O. couvert. nuages.	O-S-O. nuag. petite pluie.	Beau.
16	O. b. nuages.	O. pl. nuag.	Nuages.
17	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
18	S. beau.	S. beau.	Beau.
19	S. leg. nuag.	S. leg. nuag.	Nuages.
20	E. pluie. nua- ges.	O-N-O. nua- ges. gr. pluie.	Pluie.
21	N. couvert. pluie.	N. pl. cont.	Pluie.
22	N. nuages.	S. nuages.	Nuages.
23	S-O. pluie.	S-O. pluie. n.	Nuages.
24	O-S-O. nua- ges.	O-S-O. pl. cont.	Pluie.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	O. nuag. gr. vent.	O. nuages.	Beau.
26	O. nuages.	O. pet. pl. n.	Nuages.
27	S-O. nuages.	S-O. n. petite pluie.	Nuages.
28	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
29	O. b. nuages.	O. nuages.	Beau.
30	O-N-O. b. nuages.	N. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $20\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur, de 8 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de  $12\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $6\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

3 fois du N-N-E.

2 fois de l'E.

2 fois de l'E-S-E.

1 fois du S-S-E.

6 fois du S.

2 fois du S-S-O.

6 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

20 fois de l'O.

2 fois de l'O-N-O.

4 fois du N-O.

Le vent a soufflé 1 fois du N-N-O.

Il a fait 14 jours beau.

24 jours des nuages.

9 jours couvert.

14 jours de la pluie.

3 jours du vent.

3 jours des éclairs.

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1769.*

La petite vérole a continué ses ravages pendant tout le mois, & elle a fait périr un grand nombre de personnes, sur-tout parmi le peuple.

On a vu aussi un grand nombre de diarrhées, & quelques dyssenteries, mais qui n'ont pas été dangereuses : on a observé encore un assez grand nombre de fièvres bilieuses & putrides, & quelques fièvres intermittentes qui ont pris, pour la plûpart, le type des fièvres double-tierces, parmi lesquelles on a observé quelques fièvres quartes.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois d'Août 1769 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Quoiqu'il ait plu, ce mois, plus que le précédent, la pluie n'a point fait de tort à la moisson, parce qu'elle n'avoit lieu que par intervalles : d'ailleurs un tems serein & brûlant ne succédoit point aux reprises de pluie. Il y a eu néanmoins, au commencement du mois, d'assez fortes chaleurs pendant quelques jours : la liqueur du thermometre, le 3, le 5 & le 9, s'est portée au terme de 26 degrés, & même un peu au-dessus ; mais, le reste du mois, elle n'a pas dépassé celui de 17 à 18 degrés.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, tout le mois, au-dessous du terme de 28 poudces : le 5 & le 21, il est descendu à 27 poudces 5 lignes ; &, le 22, à 27 poudces 4  $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a toujours été *sud*, si l'on en excepte quatre à cinq jours au commencement, & vers le milieu du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 26  $\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés

au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $18\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 27 pouces 11 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $6\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

3 fois du N. vers l'Est.

1 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

22 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

1 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 29 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse presque tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Août 1769.*

Les maladies régnantes de ce mois ont été des fièvres catarrheuses, des fièvres aphteuses, des fièvres double-tierces, & des angines.

La fièvre catarrheuse portoit principale-

ment à la poitrine, & commençoit avec la plupart des symptomes de la péripneumonie; mais d'une manière moins vive; elle étoit, dans plusieurs, accompagnée d'angine: elle se terminoit; le plus communément, par une expectoration purulente, & par des selles bilieuses. Cette fièvre a été aphtheuse & maligne dans nombre de sujets de tout âge. Dans le progrès de la maladie, l'intérieur de la bouche & du gosier s'excorioit, présentoit des aphthes qui parfois s'étendoient sur les côtés & la racine de la langue, & même jusques dans la trachée-artère & les bronches, & excitoient une toux très-incommode: quand la maladie en étoit venue là, il étoit fort difficile d'y remédier: si les sujets ne succomboient point de suite à sa violence, ils tomboient dans une fièvre hectique, qui les minoit peu-à-peu. L'humour aphtheuse a porté, dans quelques-uns, jusques sur la vessie, & a causé une strangurie. Les remèdes indiqués ont été des anodins & des mucilagineux, les décoctions diaphorétiques, & les doux sudorifiques: le lait, avec les décoctions des graines adoucissantes, le gruau, l'orge, &c. devoit terminer la cure: on s'est bien trouvé d'en entre-mêler l'usage avec celui des sucres des plantes anti-scorbutiques douces, le bécabunga, le cresson, &c. Des vésicatoires,



appliqués à la nuque du col, immédiatement après l'emploi des remèdes généraux, ont opéré une diversion favorable à l'humeur âcre & caustique, qui étoit la matière des aphthes.

Nous avons vu, ce mois, beaucoup de gens travaillés de diverses éruptions cutanées, mais point de rougeole ni de petite vérole : il y a eu encore des atteintes d'apoplexies.

---

## PRIX PROPOSÉ

*Par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, pour l'année 1770.*

L'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, proposa l'année dernière, pour le prix de physique, fondé par M. *Christin*, qui sera distribué à la fête de S. Louis, en 1770, le sujet suivant :

*Déterminer quels sont les principes qui constituent la lymphe ; quel est le véritable organe qui la prépare ; si les vaisseaux, qui la portent dans toutes les parties du corps, sont une continuation des dernières divisions des artères sanguines, ou si ce sont des canaux totalement différens & particuliers à ce fluide ; enfin quel est son usage dans l'économie animale.*

Toutes personnes pourront aspirer à ce prix : il n'y aura d'exception que pour les membres de l'Académie, tels que les Académiciens ordinaires, & les Vétérans. Les Associés résidens hors de Lyon, auront la liberté d'y concourir.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'une manière lisible.

Les auteurs mettront une devise à la tête de leurs ouvrages : ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, avec leurs nom, demeure & qualités. La pièce, qui aura remporté le prix, sera la seule dont le billet sera ouvert.

On n'admettra point au concours les Mémoires dont les auteurs se feront fait connoître, directement ou indirectement, avant la décision.

Les ouvrages seront adressés, francs de port, à Lyon,

A M. *de la Tourrette*, conseiller à la cour des monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac ;

Ou à M. *Bollioud Mermet*, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue du Plat ;

Ou chez *Aimé de la Roche*, Libraire-Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Les sçavans étrangers sont avertis qu'il

ne fuffit pas d'acquitter le port de leurs paquets jufqu'aux frontieres de la France, mais qu'ils doivent auffi commettre quelque'un pour affranchir ces paquets depuis la frontiere jufqu'à Lyon, fans quoi leurs Mémoires ne feroient point admis au concours.

Aucun ouvrage ne fera reçu après le premier Avril 1770. L'Académie, dans fon affemblée publique, qui fuivra immédiatement la fête de S. Louis, proclamera la pièce qui aura mérité les fuffrages.

Le prix eft une *médaill*e d'or, de la valeur de 300 livres : elle fera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire fur le fujet propofé.

Cette *médaill*e fera délivrée à l'auteur même, qui fe fera connoître, ou au porteur d'une procuration de fa part, dreffée en bonne forme.

## AUTRE PRIX PROPOSÉ

*Pour la même année 1770.*

*On demande des recherches fur les caufes du Vice cancéreux, qui conduifent à déterminer fa nature, fes effets, & les meilleurs moyens de le combattre.*

M. Pouteau le fils, chirurgien gradué de l'Académie royale de chirurgie de Paris,

de celle de Rouen , & l'un des membres de l'Académie de Lyon , après s'être occupé à traiter ce sujet dans des Lettres qu'il est sur le point de publier , n'a pas cru l'avoir épuisé ; & , pénétré de l'importance dont il est pour l'humanité , il a désiré de le voir soumis à de nouvelles recherches. En conséquence , il s'est engagé vis-à-vis de l'Académie des sciences , belles-lettres & arts de Lyon , à donner la somme de 600 l. à l'auteur qui aura composé sur ce sujet le meilleur ouvrage , au jugement de la même Académie. Cette compagnie a agréé l'engagement de M. *Pouteau* , & s'empresse d'annoncer ce prix pour l'année 1770 , aux mêmes conditions énoncées dans le programme précédent : il sera distribué à la même époque.

*OBSERV.* L'ancienne médecine paroissoit avoir décidé que tout cancer , qu'on ne peut extirper , est d'une nature incurable. On a introduit , depuis quelques années , l'usage interne de quelques plantes , jusqu'à réputées vénéneuses ; on a essayé de la *bella-dona* : la ciguë lui a succédé ; & l'Europe entière en a conçu les plus grandes espérances. D'autres médicamens inconnus ont obtenu des suffrages ; mais les succès des uns & des autres n'ont pu réunir les esprits , & décider la question.

Les auteurs, qui voudront concourir, doi-

vent donc s'attacher spécialement à fixer les bornes de la possibilité physique de détruire par des médicamens, tant internes qu'externes, les causes & les effets du virus cancéreux; considération faite de l'âge, du sexe, du tempérament du sujet, & des divers degrés d'acrimonie dont ce virus est susceptible. L'Académie exige que les auteurs, qui auront des guérisons à rapporter, entrent dans le détail de toutes les circonstances, & que, sans néanmoins se faire connoître, ils ne négligent rien pour donner aux faits toute l'authenticité possible.

---

## P R I X P R O P O S É

*Par l'Académie d'Amiens.*

La miliaire, vulgairement connue sous le nom de *sutte des Picards*, est une maladie nouvelle pour la France. C'en est qu'en 1718, qu'elle a pénétré en Picardie, par le port de S. Valeri : peu-à-peu elle s'est étendue le long des côtes, & assez avant dans les terres, tant de la Picardie que de la Normandie. Depuis une vingtaine d'années, elle paroît s'être répandue plus universellement dans le royaume. Endémique dans plusieurs cantons des provinces occi-

dentales & septentrionales, elle a aussi, de tems en tems, fait des ravages épidémiques jusques dans les provinces du midi. L'isle de France, l'Orléanois, & le Bourbonnois, ont éprouvé ses fureurs : elle a sur-tout laissé de profondes traces de deuil, en 1750, à Beauvais, à Chamblis, & à Beaumont-sur-Oise. Cette maladie est d'autant plus redoutable, qu'elle prend le masque de la plupart des maladies aiguës, sous lequel elle en impose aux praticiens le plus attentifs : il est important de bien connoître son génie & ses métamorphoses. Jusqu'ici, peu d'écrivains François se sont donné la peine de communiquer au public les observations qu'a pu leur fournir cette maladie, telle qu'elle se montre en France, & les remèdes qui y réussissent le mieux. L'Académie, n'ayant rien de plus à cœur que de concourir aux progrès des sciences utiles à l'humanité, invite les praticiens de lui faire part de leurs lumières sur cet objet ; elle demande :

1<sup>o</sup> *La description de la fièvre miliaire ; l'ordre & la marche des phénomènes qui l'annoncent, ou qui l'accompagnent à ses différens périodes.*

2<sup>o</sup> *La distinction de ses especes, soit essentielle ou symptomatique, soit bénigne ou maligne, soit simple ou compliquée, &c.*

L'Académie desire qu'aux signes diagnostics, propres à chaque espèce, on joigne le pronostic propre à chaque symptôme.

3<sup>o</sup> *Quelle est la nature & l'essence du levain morbifique dans la fièvre miliaire ? Est-il inflammatoire ou putride ? Quels sont ses rapports avec les autres maladies exanthémateuses, & quelles sont ses différences ?*

4<sup>o</sup> *L'éruption miliaire est-elle une crise ; une dépuration de la masse du sang que la nature débarrasse d'un miasme étranger, comme elle le fait dans la petite vérole ? ou, comme le prétend le célèbre de Haën (a), médecin de Vienne, l'éruption ne seroit-elle qu'un symptôme factice, fruit d'un régime chaud, & d'un traitement incendiaire ?*

5<sup>o</sup> *En conséquence, quelle doit-être la méthode curative ? Doit-on attendre l'éruption, en préparer la facilité, la favoriser ? ou doit-on, comme M. de Haën, la prévenir, & par quels moyens ?*

6<sup>o</sup> *Quelles sont les maladies ou les indispositions que la miliaire laisse après elle, & quels sont les moyens de les prévenir ou de les guérir ?*

L'Académie avertit qu'elle ne donnera son attention qu'aux Mémoires fondés sur l'observation clinique.

(a) Voyez son Ouvrage intitulé *Ratio medendi in nosocomio*, imprimé à Vienne ; & à Paris, chez Didot.

Le prix, que l'Académie décernera, à sa séance publique du 25 Août 1770, sera une médaille d'or de la valeur de 300 livres.

Elle propose, pour sujet d'un second prix, la question suivante :

*Quelle est l'influence des mœurs sur la santé ? De quelles maladies anciennes nous ont-elles délivrés ? Quelles maladies nouvelles nous ont-elles données ?*

Ce prix fera une médaille d'or de la valeur de cent écus.

Les Mémoires, francs de port, seront adressés à M. *Baron*, avocat, & secrétaire perpétuel de l'Académie. Les auteurs auront soin de ne point se faire connoître. Les ouvrages seront écrits en latin ou en françois, & porteront une devise qui sera répétée dans un billet cacheté avec le nom de l'auteur.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

De la Conservation des Enfans, ou les Moyens de les fortifier, de les préserver & guérir des maladies, depuis l'instant de leur existence, jusqu'à l'âge de puberté ; par M. *Raulin*, docteur en médecine, &c. Tome II, avec cette épigraphe : *Est in Rege pater*. A Paris, chez *Merlin*, 1769, in 8<sup>e</sup> & in-12.



Nous nous occuperons incessamment de cet ouvrage, dont nous avons déjà fait connoître le premier volume.

Avis au Public, sur son plus grand intérêt, ou l'Art de se préserver de la petite vérole, réduit en principes, & démontré par l'expérience; par M. *Paulet*, médecin. A Paris, chez *Ganeau*, 1769, brochure in-12.

Lettres à un Médecin de Province, pour servir à l'Histoire de la Médecine en France; avec cette épigraphe: *Animos novitate tenebo*. A Coppenhague; & se vend à Paris, chez *Pyre*, rue neuve Richelieu-Sorbonne, 1769, in-8°.

C'est un ouvrage périodique dont on a déjà publié trois Lettres: la première contient le *Prospectus*. Les auteurs se proposent d'embrasser, dans leur plan, la littérature de médecine, les découvertes qui viendront à leur connoissance, l'histoire naturelle, la physique médicinale, la médecine proprement dite, & ses branches; la vétérinaire même. Ils s'engagent plus particulièrement à rendre hommage à ceux qui, pendant leur vie, auront enrichi l'art de leurs écrits, ou qui auront bien mérité de la patrie & de l'humanité dans l'exercice pénible de leur profession. Ils se proposent en outre, à mesure que leurs correspondances s'augmenteront, de remonter à l'ori-

gine des différentes facultés du royaume : ils en décriront les exercices , & feront connoître les thèses nouvelles qu'on y soutient ; ils étendront ces recherches jusqu'aux établissemens faits en faveur de la chirurgie & de la pharmacie , l'époque & la forme de ces établissemens , leur consistance , les actes probatoires pour parvenir à la maîtrise dans ces deux professions. Ils ont soin de prévenir que leur but n'est pas de rassembler des Mémoires raisonnés sur aucun des objets de ces parties de l'art , ce qui fait l'objet du Journal de médecine , ni de donner des extraits étendus des ouvrages qui paroîtront , tels que ceux qu'on trouve dans ce Journal , & dans celui des Sçavans ; mais ils se contenteront de recueillir les faits isolés , & de donner de courtes notices des livres qu'ils jugeront à propos de faire connoître. Les deux Lettres suivantes , qui sont faites d'après ce plan , nous ont paru intéressantes & curieuses.

---

## COURS D'ANATOMIE.

M. Portal , professeur d'anatomie de M<sup>gr</sup> le Dauphin , professeur de médecine au Collège-Royal de France , de l'Académie royale des sciences , &c. commencera , lundi 13 Novembre , à neuf heures & de-

COURS D'ANATOMIE. 479  
mie , un Cours d'Anatomie , qu'il continuera , les jours suivans.

*Son amphithéâtre est rue du Mont-Saint-Hilaire.*

---

## COURS D'ANATOMIE.

M. *Ferrand* , maître en chirurgie de Paris , adjoint au Comité perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie , ancien professeur d'anatomie & d'opérations à l'Ecole pratique , associé des Académies de Florence & de Rouen , recommencera son Cours d'Anatomie , le lundi 6 Novembre , en son école , rue Mâcon.

---

## COURS DE CHYMIE.

M. *Demachy* , maître apothicaire , & des Académies impériale des Curieux de la nature , & royale des sciences de Prusse , fera l'ouverture de son Cours , le jeudi 16 Novembre , à quatre heures de relevée , dans son laboratoire , rue du Bacq , vis-à-vis les Dames Sainte-Marie.



# T A B L E.

<i>EXTRAIT des Fondemens de la Matière médicale de M. J. Fréd. Cartheuser, médecin.</i>	Page 387
<i>Analyse de la Réponse de M. Brun aux Réflexions sur les Affections vaporeuses. Par M. Rostain, médecin.</i>	395
<i>Description d'un nouvel Instrument de Chirurgie, inventé par M. De Beauve, chirurgien.</i>	431
<i>Addition faite aux Sondes de M. Levret, pour la Ligature du polype utérin. Par M. Keck, chirurgien.</i>	440
<i>Réponse de M. Demours, médecin, à la Lettre de M. Descemet, touchant la Membrane de l'Humeur aqueuse.</i>	444
<i>Observations météorologiques faites à Paris, au mois de Septembre 1769.</i>	462
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1769.</i>	465
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1769. Par M. Boucher, médecin.</i>	466
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août 1769. Par le même.</i>	467
<i>Prix proposés par l'Académie de Lyon.</i>	469
<i>par l'Académie de d'Amiens.</i>	473
<i>Livres nouveaux.</i>	476
<i>Cours.</i>	478

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1769. A Paris, ce 23 Octobre 1769.

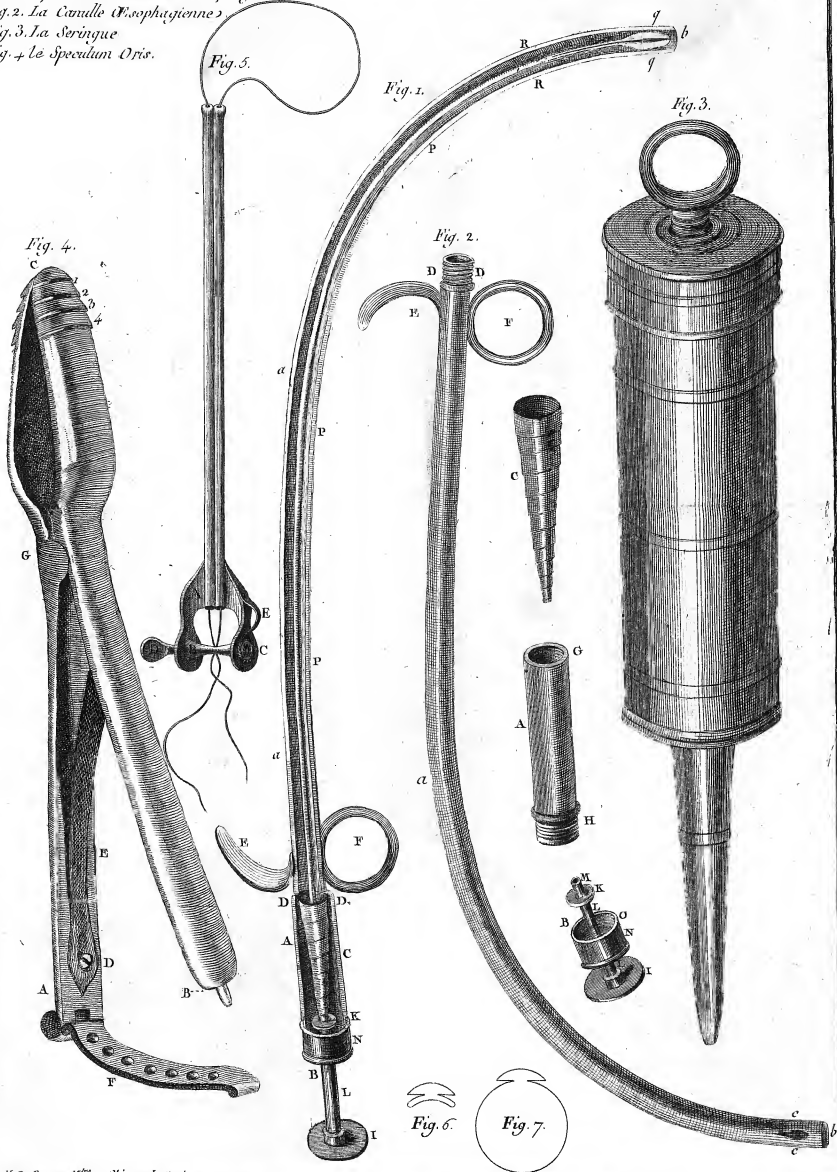
POISSONNIER DESPERRIÈRES.

Fig. 2. Représente l'instrument Oesophagion ouvert :

Fig. 2. La Canule (Oesophagienne)

Fig. 3. La Seringue

Fig. 4. Le Speculum Oris.



Par M. De Bourse Médecin Chirurgien de Paris.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

D É C E M B R E 1769.

---

TOME XXXI.



A P A R I S,

Chez VINGENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

## A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions  
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer le Journal de Médecine, &c. Le prix de la Souscription pour toute l'année, est de *neuf livres douze sols* pour les personnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres* pour celles qui demeurent en Province, le port par la poste compris, lequel est fixé à quatre sols par Cahier, ou Mois, pour quelque Ville du royaume que ce soit, & qu'on est obligé de payer au Bureau de Paris, avant le départ.

C'est à l'adresse ci-dessus, que l'on envoie les observations & ouvrages qui peuvent y être insérés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne seront pas affranchis, seront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce Journal, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

DÉCEMBRE 1769.

---

EXTRAIT.

*De la Conservation des Enfans, ou les  
Moyens de les fortifier, de les préserver  
& guérir des maladies, depuis l'instant  
de leur existence jusqu'à l'âge de puberté ;  
par M. RAULIN, docteur en médecine,  
conseiller-médecin ordinaire du roi, &c.  
Tome II, avec cette épigraphe :*

*Est in rege pater.*

*A Paris, chez Merlin, 1769, in-8°, &  
in-12.*

EN rendant compte du premier volume  
de cet ouvrage, dans notre Journal du  
mois de Février de la présente année, nous

H h ij



avons exposé le plan de l'auteur. Suivant ce plan, il s'étoit proposé de donner, dans les quatre premiers volumes, la théorie des quatre époques dans lesquelles il a divisé son *Traité*, & de les faire suivre par la pratique qui devoit composer également quatre volumes; mais le Ministère, par l'ordre duquel il a entrepris ce travail, ayant jugé que le besoin pressant de pourvoir à la conservation des enfans du premier âge, exigeoit qu'il rapprochât des deux premières époques les connoissances nécessaires à la cure des maladies qui en dépendent, il annonce qu'il donnera, dans les troisième & quatrième volumes, la méthode curative des maladies des deux premières époques. On trouve, dans le volume que nous annonçons, avec la théorie de la seconde époque, où la façon d'élever les enfans depuis la naissance jusqu'au sevrage, les accidens les plus graves, auxquels ils sont exposés, & une partie des secours les plus prompts & les plus efficaces pour en prévenir le danger. Nous allons tâcher d'exposer, aussi brièvement qu'il nous sera possible, l'ordre & la méthode que l'auteur a suivi dans la distribution de ces matieres.

Il a subdivisé cette seconde époque en deux sections. La première traite des soins nécessaires aux enfans, après l'accouchement; la seconde, de la nourriture des

enfans depuis la naissance jusqu'au sevrage.

Le premier soin, que l'enfant exige, après qu'il est né, est la ligature du cordon ombilical : c'est une opération simple, facile, & très-connue : il est cependant des circonstances où elle demande quelque attention. Nous allons rapporter une ou deux observations de l'auteur sur ce sujet. Il arrive quelquefois que le cordon est plus gros ou plus petit qu'à l'ordinaire ; ce qui exige des précautions particulières. L'auteur a observé que le cordon a, dans ses membranes, un nombre d'interstices cellulaires qui contiennent une liqueur épaisse ; lorsque cette liqueur est abondante, elle grossit tellement le cordon, que, quoiqu'on y fasse une forte ligature, la substance intermédiaire venant à se dessécher, la ligature reste trop lâche ; & le sang s'écoule. Quelquefois, dans les accouchemens laborieux, le cordon se gonfle par un effet de la souffrance du fœtus ; son volume diminue : lorsque la ligature est faite, elle devient inutile. La liqueur des interstices cellulaires du cordon ombilical est quelquefois en si petite quantité, sur-tout dans les enfans qui ne sont pas à terme, qu'on apperçoit ses vaisseaux à travers la membrane qui les revêt : dans ce cas, le cordon est mince, vermeil, & se rompt facilement à l'endroit

de la ligature , à moins qu'on ne se serve d'un fil large & plat.

Ce sont trois cas différens , également dangereux , & qui exigent les attentions les plus sérieuses. On remédie aux deux premiers , en ferrant la ligature , dès qu'il y a quelque suintement ; & au troisieme , en en faisant une nouvelle au-dessus de la premiere , dès qu'on s'apperçoit que celle-ci a fait quelque déchirement. On peut prévenir les accidens qu'on a à craindre dans ces circonstances , en faisant une seconde ligature au-dessus de la premiere , disposée de façon qu'on puisse la serrer sur le champ , dès que la premiere est devenue insuffisante. Mais , pour pouvoir placer cette seconde ligature , M. Raulin veut qu'on fasse la premiere à trois doigts de l'ombilic , ou environ.

Les moyens de remédier à l'extrême foiblesse qui accompagne les premiers instans de la vie dans certains enfans , font le sujet du chapitre suivant , qui est le troisieme de la premiere section. Comme ces moyens sont généralement connus , même des sages-femmes , nous ne nous y arrêterons pas : nous nous contenterons d'observer que l'auteur en indique un qui est usité dans quelques cantons de l'Allemagne , mais qui paroît être inconnu dans nos climats ; c'est la succion des mammelles de l'enfant. Han-neman , Lædélius , & quelques autres obser-

vateurs, rapportent des effets surprenans de cette pratique dans des cas désespérés : elle est trop innocente & trop aisée, suivant la remarque de M. Raulin, pour la négliger dans des circonstances où elle pourroit être utile.

Lorsque les enfans viennent au monde, leur peau est couverte d'une crasse gluante qui est utile au fœtus, selon notre auteur, pour diminuer la grande dissipation qui se feroit par des sueurs trop abondantes, mais qui deviendroit inutile à l'enfant, en faisant obstacle à une transpiration nécessaire. C'est pour détruire cette matiere excrémentitielle, & pour fortifier la peau des enfans, que les différens peuples de la terre ont employé différens moyens que notre auteur a cru devoir rapporter dans le plus grand détail. Après avoir apprécié ces moyens, & avoir indiqué les avantages & les inconvéniens dans les différentes circonstances où se trouvent les enfans nouveaux-nés, il donne la préférence à l'eau de savon, & aux frictions sèches pour les enfans robustes, & bien constitués : il y fait ajoûter un peu de beurre, ou de quelque huile douce, lorsque les enfans ont la peau sèche & ridée ; il conseille sur-tout de continuer ces lotions & ces frictions pendant les deux ou trois premiers mois de la vie. Cette matiere, qu'il a cru devoir discuter avec le plus grand soin,

occupe depuis le quatrième jusqu'au huitième chapitres inclusivement : il passe, dans le chapitre neuvième, à l'examen du corps des enfans ; examen nécessaire pour découvrir les défauts de conformation, qui pourroient mettre leur vie en danger, & indique les moyens d'y remédier. Il s'élève, dans le dixième, contre l'usage de serrer & de garrotter ces tendres créatures dans leurs maillots, & en fait sentir les pernicioeux effets, tant pour leur santé que pour la belle conformation. *Au lieu d'emmailloter les enfans, il suffit, dit-il, de les mettre dans des linges bien doux & bien secs, sans être chauds, garnis d'une couche, & de les envelopper d'une couverture de laine ou de futaine, en leur laissant la liberté de remuer leurs membres sans gêne & sans contrainte.*

L'évacuation du *meconium* est une des opérations les plus nécessaires pour conserver la santé des enfans dans les premiers jours de leur vie. La nature avoit préparé dans le sein de leurs meres un lait aqueux & tenu, très-propre à en favoriser la sortie ; mais l'usage barbare, qui s'est introduit, de faire remplir par une nourrice mercénaire le devoir si essentiel pour une mere d'allaiter son propre fruit, a mis les médecins dans la nécessité de chercher d'autres moyens de venir au secours de la nature.

Les plus doux doivent être préférés. Notre auteur donne le premier rang au petit-lait non clarifié, auquel on peut ajouter un peu de sucre ou de miel, pour le rendre plus laxatif ; s'il ne suffit pas, il permet d'y substituer un peu de cassé mondée, ou de quelque syrop légèrement laxatif ; mais il proscriit avec raison tous les catarctiques irritans, capables de faire des impressions trop vives sur des organes à peine formés, & trop sensibles pour supporter la plus legere irritation. Cette matiere fait l'objet du onzieme chapitre qui est le dernier de la premiere section.

Après avoir donné, dans le premier chapitre de la seconde section, une idée du suc nourricier, il démontre, dans le second, que le lait des meres est la nourriture naturelle de leurs enfans ; & il recherche les causes générales des vices qu'il contracte : il les attribue aux alimens dont la mere se nourrit, aux abus qu'elle commet dans son régime, à ses passions, à son tempérament, &c. C'est en partant de ces principes, qu'il s'attache, dans le troisieme chapitre, à faire sentir aux meres combien il importe à la conservation de leurs enfans, qu'elles se chargent elles-mêmes de les nourrir ; & il leur donne les règles de conduite qu'elles doivent suivre, pour le faire

avec succès. Elles doivent avoir le courage d'observer , pendant tout le tems de la nourriture , une modération constante dans les passions de l'ame , une sobriété non interrompue , & un régime de vie doux , égal , proportionné à leur tempérament. Elles ne doivent jamais perdre de vue que le lait conserve les qualités des alimens dont elles se nourrissent , & que le choix qu'elles en font , décide de la force , de la foiblesse , de la santé , des maladies de l'enfant qu'elles allaitent. Une mere peut donner à tetter à son enfant , dix ou douze heures après qu'il est né , plutôt dans la vue de le purger que de le nourrir. Il n'a besoin de nourriture que vers son troisieme jour , lorsqu'il a rendu son *meconium* : tout autre lait lui seroit nuisible jusqu'alors. On n'est point d'accord sur le nombre de fois qu'il convient de donner à tetter à un enfant toutes les vingt-quatre heures. M. Raulin a cru devoir décider qu'il suffisoit , pendant les deux premiers mois , de les faire tetter toutes les trois heures , & ensuite toutes les quatre heures jusqu'au septieme ou huitieme mois ; ou plutôt il veut que les meres soient attentives à certains petits gestes naturels , par lesquels les enfans indiquent le besoin qu'ils ont de nourriture ; gestes qui leur sont inspirés par le sentiment de la faim.

¶ La fièvre de lait est ordinairement peu considérable dans les femmes qui allaitent leurs enfans : quelquefois elles n'en ont point du tout. Il n'y a pas d'inconvénient de donner le sein aux enfans pendant cette fièvre, lorsqu'elle est legere. Mais, si elle est considérable, comme sa cause est alors compliquée, le lait s'altère, & deviendrait funeste à l'enfant : il vaut mieux l'en priver, & le nourrir avec du petit-lait non clarifié, chauffé au bain-marie. Il est essentiel, dans ce cas, de prendre les moyens les plus efficaces pour faire couler le lait dont les mammelles sont gorgées. Notre auteur propose d'exposer le sein nud à la vapeur d'une terrine d'eau chaude, ou d'appliquer au mamelon une bouteille dont le goulot soit bien uni, & qu'on a chauffée au point de lui faire faire l'office de ventouse. Il n'approuve point la méthode, qu'on a voulu introduire, depuis quelque tems, à Paris, d'appliquer des linges imbibés d'eau-de-vie sur le sein, afin d'empêcher le lait d'y monter, tandis qu'on tâche de l'attirer en en-bas, en couvrant la région hypogastrique de catapâmes émolliens. Pour faire mieux sentir les dangers de cette méthode, il rapporte l'observation suivante, que nous avons cru devoir transcrire ici.

» Il y a peu de tems qu'une dame nou-



» vellement accouchée , employa tous ces  
 » moyens pour tarir son lait : il lui survint  
 » bientôt une petite toux qui augmenta assez  
 » promptement , & devint importune par  
 » sa fréquence ; il s'établit une fièvre lente ,  
 » & un crachement de pus qui faisoit des  
 » progrès assez rapides. La malade , étant  
 » dans cette triste situation , & déjà dans un  
 » état de phthisie confirmée , eut la facilité  
 » de se laisser persuader que sa maladie n'é-  
 » toit autre chose que *des roideurs de nerfs* ,  
 » *des crispations* , & *des racornissemens des*  
 » *fibres* ; elle prit , en conséquence , *des*  
 » *bains domestiques* , *se gorgeant d'eau de*  
 » *veau* , & MOURUT , en se croyant au  
 » moment de guérir. »

Il est malheureux que des exemples aussi funestes ne guérissent pas le public de la manie de se livrer à ces empyriques qui ne sçavent qu'abuser des meilleures méthodes , & que quelques succès , qu'ils doivent plus au hasard qu'à leurs lumières , entretiennent dans une erreur qui les rendroit les plus criminels des hommes , si-on pouvoit les supposer plus éclairés. L'observation de M. Raulin n'est pas la seule que nous puissions apporter pour justifier ces réflexions. M. Rostain , médecin de Roanne , où il jouit d'une confiance & d'une réputation bien méritées , nous fit part , il y a quelque tems , d'un fait

qui a beaucoup de rapport à celle que nous venons de transcrire. Une dame de son pays, ayant été jugée atteinte d'une véritable phthisie, vint à Paris, pour consulter sur son état : on y décida que sa maladie n'étoit qu'un racornissement des nerfs, pour lequel on lui prescrivit les relâchans qui la conduisirent bientôt au tombeau. Tout Paris a été instruit du sort d'une autre dame qui mourut au sortir d'un bain froid où on l'avoit plongée, pour rappeler des lochies qui s'étoient supprimées. Deux médecins très-accrédités dans leur province ; m'ont certifié avoir vu périr sous leurs yeux un malade attaqué d'un faux squirrhe au foie, accompagné d'inflammation, par l'usage imprudent qu'on fit d'application d'eau froide & de glace sur le ventre, de lavemens de même espece, &c ; remèdes qu'on ne lui administra que pour dissiper une tympanite supposée. Puissent ces exemples faire rentrer en eux-mêmes les jeunes médecins qui se livrent avec trop d'enthousiasme à toutes ces tentatives téméraires ! Ces secours sont efficaces, sans doute ; mais que de prudence n'exigent-ils point dans leur application, & que les cas où on peut la faire avec succès, sont rares & difficiles à saisir ! Mais revenons à l'Ouvrage de M. Raulin.

Lorsque quelque infirmité naturelle , ou la force du préjugé , empêchent une mere de nourrir son enfant , il est essentiel du moins de lui choisir une bonne nourrice. L'auteur , que nous analysons , prescrit de faire choix d'une femme qui ait de bonnes mœurs , de la tempérance dans le régime de vie , de la modération dans les passions de l'ame , & de l'éloignement pour toutes sortes d'excès. Il est essentiel qu'elle soit saine , assez charnue , sans être trop grasse ; qu'elle soit bien faite , d'un teint & d'une figure agréables. Elle doit avoir la poitrine large , le thorax relevé , les seins bien conditionnés , & les mammelons médiocres & saillans : son âge doit être de vingt-cinq à trente ans. Il faut faire attention qu'elle n'ait point fait de fausses-couches : il est bon qu'elle soit habituée à l'exercice & au travail. Les nourrices ne doivent point changer leur façon de vivre ordinaire : ce changement pourroit altérer leurs fonctions , & être funeste à leurs nourriçons. *Galien* , dit *M. Raulin* , jugeoit par le goût , l'odorat , & par la vue , de la qualité du lait des nourrices ; il ne regardoit comme bon que celui qui étoit d'une saveur douce , & d'une odeur agréable ; il exigeoit qu'il fût blanc , égal , & d'une consistance moyenne. Il regardoit comme de mauvaise qualité celui qui

*étoit épais, cassé, trop sérieux, inégal, & sur-tout celui qui approchoit d'un goût amer ou salé. Il paroît qu'il adopte toutes ces règles.*

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails où il entre sur la manière de diriger la nourriture des enfans, lorsqu'on est forcé de les confier à une nourrice étrangère, & sur les inconvéniens de plusieurs pratiques funestes qui ne sont que trop suivies par ces sortes de femmes. Nous croyons devoir renvoyer aussi à l'Ouvrage même pour ce qui regarde la manière d'habiller les enfans ; nous observerons seulement, que l'auteur proscriit les corps de jupe & de baleine, & qu'il fait très-bien sentir les accidens qui résultent de leur usage.

L'éducation des enfans-trouvés occupe un chapitre qui n'est pas le moins intéressant du Livre. Lorsqu'on réfléchit à la sagesse des loix établies pour le régime des hôpitaux destinés à les recevoir, à l'exactitude & au zèle avec lequel elles sont exécutées, on est étonné qu'il périsse un si grand nombre de ces victimes de la débauche, ou de la misère du peuple. L'auteur croit devoir attribuer cette grande mortalité aux hôpitaux même, qui sont très-propres à répandre la contagion. Les hommes ne sont pas faits pour vivre en troupes, a dit un auteur mo-

derne : M. Raulin ajoûte que les enfans le font encore moins , parce que la substance de leur corps est plus mucilagineuse , & plus près de la corruption que celle des hommes. Outre les maladies générales , communes à tous les hôpitaux des enfans-trouvés , il en est de particulieres aux hôpitaux de certaines provinces , qui y sont véritablement endémiques. Il en régne une de cette espece à Paris , qu'on appelle *le muguet*. L'auteur la regarde comme une espece de scorbut propre aux enfans dans les premiers jours de leur naissance , & jusqu'au quarantieme : lorsque ce jour est passé , on prétend qu'ils en sont exempts.

Cette maladie se démontre d'abord par de legeres rougeurs au palais & à la langue , qui dégènerent bientôt en boutons & en pustules ; ceux-ci se répandent , en peu de tems , dans tout le dedans de la bouche , s'étendent au gosier , & jusques dans le ventricule. Ces boutons sont de deux especes : les uns sont blancs ; & les autres sont d'une couleur grisâtre : ceux-ci sont d'un plus mauvais caractere ; ils rendent bientôt la langue noire ; & il se manifeste alors des symptomes gangreneux qui annoncent une mort très-prochaine. Les autres se couvrent d'une espece de farine jaunâtre , s'exfolient & se dissipent. Les enfans , qui sont atteints  
de

de cette maladie, tombent souvent dans le marasme, & périssent très-promptement. S'il leur survient un cours de ventre, ils meurent, dès le troisième jour. Mais, lorsqu'on peut leur donner de bonnes nourrices hors de l'hôpital, dès qu'ils en sont affectés, ils guérissent assez communément. Si les nourrices se chargent des enfans avant que le *muguet* se manifeste, il est rarement dangereux : s'ils restent dans l'hôpital, ayant cette maladie, ils en périssent presque tous. Les nourrices, qui ont donné à tetter à un de ces enfans, communiquent la maladie à d'autres, en leur donnant le sein d'abord, & même un an après, sans qu'il paroisse qu'elles en soient atteintes. La seule incommodité qu'elles éprouvent, c'est qu'il leur survient quelquefois une légère rougeur aux mammelons, que l'on guérit aisément, en les baignant avec du vin chaud. Les sœurs de l'hôpital ont observé qu'il leur vient souvent de Flandres des enfans qui ont déjà le *muguet*, lorsqu'ils arrivent : ceux qui naissent à l'Hôtel-Dieu, & qu'on y garde quelques jours, selon l'usage ordinaire, en sont presque tous atteints, dès les premiers jours de leur naissance, & quelquefois le troisième.

M. Raulin ne distingue point cette maladie des aphthes que tous les médecins ont

regardées comme la maladie la plus pernicieuse à la première enfance : il l'attribue à l'air corrompu par les exhalaisons d'une quantité immense de malades, de mourans & de morts, tel que celui qu'on respire dans l'Hôtel-Dieu ; d'où il conclut, & du ralentissement de cette maladie, depuis qu'on a exhaussé les appartemens de la maison de la couche, que, si l'on faisoit accoucher les femmes ailleurs qu'à l'Hôtel-Dieu, & que, si l'on éloignoit la maison de la couche de cet hôpital, pour la placer dans un air plus libre & plus salubre, on conserveroit à l'Etat un grand nombre de sujets utiles.

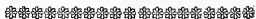
Après cet exposé de la maladie terrible qui dévaste l'hôpital des Enfans-Trouvés, l'auteur s'occupe des aigreurs auxquelles les enfans sont si exposés, & des nombreuses maladies qui en sont la suite, il conseille, pour les prévenir, de remédier au défaut des digestions, qui en est la source la plus ordinaire, en leur faisant user du syrop de chicorée simple, ou de celui d'absinthe, des infusions de racine de petite valériane, de chicorée sauvage, de pissenlit, &c. & de les corriger par le moyen de la magnésie blanche, & du savon qu'il préfère à tous les autres absorbans.

La difficulté de se procurer de bonnes

nourrices , avoit fait imaginer de recourir au lait des animaux , pour y suppléer ; mais les tentatives , qu'on a faites à Paris & à Rouen , n'ont été rien moins qu'encourageantes. M. Raulin expose très-en détail ces tentatives , les causes qui en ont empêché le succès ; & , après avoir examiné les méthodes qu'on a proposées pour nourrir les enfans sans le secours du lait , il conclut qu'il ne seroit pas impossible de faire réussir ces moyens , en s'y prenant autrement qu'on n'a fait ; c'est-à-dire , si , au lieu d'enfermer ces enfans dans un même lieu , on les disperseoit dans les campagnes , en les distribuant à de vieilles paysannes qui pourroient en nourrir chacune trois ou quatre avec du lait de vache qu'elles leur feroient boire à la cuillère. Dans les pays où le lait seroit trop rare , on pourroit y substituer des bouillies & des panades à l'eau , au pain , à la farine de Malte , au beurre , à l'huile , &c.







## DESCRIPTION

*Des Maux de Gorge épidémiques & gangreneux qui ont régné à Péruwelz en Hainaut, sur la fin de 1765, & le commencement de 1766; par M. P L A N C H O N, médecin à Tournai.*

*Pueris usque ad pubertatem maximè hoc morbo tentantur. ARÆTÆUS Cappad. tom. j, cap. 9, pag. 16.*

Les maux de gorge gangreneux sont mis, à juste titre, au nombre des maladies malignes, dont les progrès sont aussi rapides que meurtriers. Le tableau, que nous en ont tracé les médecins qui ont été les spectateurs de leurs ravages, est trop frappant pour ne pas fixer l'attention de tous les praticiens. MM. *Raulin, Huxham & Marteau* sont ceux qui nous ont transmis plus au long le détail de ces épidémies funestes; c'est dans leurs Livres qu'on trouve les moyens indiqués pour résister à cet hydre furieux, dont les attaques insidieuses & cachées ne sont souvent sensibles, que lorsqu'il a porté ses coups. Eclairés du flambeau de l'expérience, ils ont tracé une route qu'on peut suivre, sans craindre de s'égarer. C'est un service qu'ils ont rendu au public; & on ne peut que contribuer au

même bien, en publiant ce qu'on observe, en d'autre tems, sur la même maladie. Différentes circonstances rendent une épidémie plus ou moins terrible : quoique le génie de la maladie soit toujours le même, on la voit, dans un canton, faire plus de progrès & de ravage que dans un autre. On sçait que la constitution de l'air, qui l'a précédée & qui l'accompagne, que la situation des lieux, le genre de vie, le tempérament donnent à la cause d'une épidémie plus ou moins de force. Celle dont parle M. Tiffot, dans son *Avis au Peuple*, en parlant des maux de gorge ordinaires, avoit des symptômes plus benins, moins fâcheux que ceux que nous dépeint M. Marteau. Les maux de gorge, qui ont régné à Péruwelz, tenoient le milieu entre ceux-ci & ceux qu'a vus M. Tiffot ; ils n'étoient pas, pour la plûpart, meurtriers ; & la somme des symptômes, en général, avoit moins d'in'ensité. Quelques-uns cependant ont succombé aux progrès qu'a faits, en peu de tems, l'escarre gangreneuse ; d'autres ont péri dans le principe de l'attaque. Cependant il en eût péri moins, si l'indolence, la négligence, ou peut-être l'avarice des parens, n'avoient laissé ces petites victimes en proie au venin qui les rongeoit, sans demander des secours salutaires. Ce qui entretenoit ce peu de soin à les secourir,

c'est ce fatal préjugé, qu'on nourrit dans bien des familles, *qu'à des enfans il ne faut pas de médecins.*

On conçoit de ce que je viens de dire, que cette épidémie attaquoit spécialement les enfans : elle parut dans l'automne de 1765. Cette saison fut pluvieuse : les vents du midi soufflerent souvent ; & l'humidité de l'air plus ou moins froid, favorisoit beaucoup ces maladies qui résultent du dérangement de l'insensible transpiration. Parmi celles-là, on a vu éclore des maux de gorge qu'accompagnoit une éruption rouge qui passoit dans l'esprit du public pour la rougeole (a).

Les gelées & le dégel, qui succéderent par degrés à cette saison pluvieuse, entretinrent la même cause ; & cette maladie devint plus commune vers la fin de l'hyver : voici comme elle débutoit. Tout-à-coup, & sans aucuns signes précurseurs, des enfans, qui paroissoient se bien porter, se trouvoient accablés : les frissons, qui y succédoient, annonçoient une fièvre des plus

(a) *La fièvre catarrhale a persisté parmi les enfans : dans quelques-uns, elle a pris le caractère de la fièvre rouge ; & souvent il y avoit complication d'angine. Des adultes en ont aussi été atteints. Journ. de Méd. tom. xxiv, pag. 187, Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Novembre 1767.*

fortes. Il y avoit des envies de vomir, quelquefois des vomissemens, une haleine très-puante chez ces malades, qui se plaignoient bientôt d'une douleur à la gorge, qui n'empêchoit pas, dans le principe, la déglutition. Les amygdales & toute l'arrière-bouche se gonfloient insensiblement. Chez presque tous, on y découvroit une crasse blanche, muqueuse, ténace & fétide, qui commençoit à une amygdale, s'élargissoit, gaignoit l'autre, & le voile du palais, &c. On devoit, chez les plus jeunes, tâcher de l'arracher avec les doigts couverts d'un linge, pour empêcher qu'ils ne suffoquassent, tant l'abondance des mucosités ajoûtoit à la cause première de suffocation. Ceux qui étoient plus avancés en âge, s'en débarraffoient, en partie, eux-mêmes, & la crachoient, après plusieurs efforts répétés, par une toux fréquente, & après l'avoir détrempée par un gargarisme commun.

Quelquefois le mal de gorge, plus ou moins léger, précédoit la fièvre; mais souvent les malades ne s'en plaignoient que du deuxième jour au troisième. Il se faisoit une éruption scarlatine (a); & je l'ai vue

(a) Tissot, *Avis au Peuple*, pag. 98. (Raulin, *Traité des Maladies par les variations de l'air*, pag. 268.) [Huxham, pag. 449.] (Marteau, *Description des Maux de Gorge gangreneux*, pag. 24.)

paroître avec la fièvre : cette éruption étoit précédée , chez quelques-uns , d'affections convulsives. J'ai vu des enfans dans le *tetanos* : il en est mort , à cette époque , dans une vraie épilepsie. Cette maladie ne parvenoit point à son état , sans que la plupart délirassent , à mesure que la fièvre augmentoit ; d'autres tomboient dans des affections comateuses qui dépendoient autant des obstacles qui gênoient le retour du sang du cerveau , que de la violence , de la rapidité & de l'âcreté des humeurs portées à cet organe. Beaucoup de malades étoient constipés ; quelques-uns avoient une diarrhée séreuse & fétide. La plus grande partie des enfans , pris de cette épidémie , rendoient des vers dans tout le cours de la maladie. J'en ai vu un qui l'a commencée avec des symptômes effrayans : il lui prit un *cholera-morbus* qu'on auroit pu appeller *vermineux*. Il rendit des selles copieuses qui n'étoient qu'une pourriture fétide , semblable à des vers morts-fondus : il y avoit défaillance , anxiété , pâleur , un affaïssement mortel , un délire obscur. Le lendemain , il s'alluma une fièvre des plus véhémentes : le pouls étoit très accéléré ; & les forces paroïssent avoir repris de la vigueur. L'éruption se fit ce jour-là ; & ce garçon , âgé d'environ six ans , eut la maladie avec tous les symptômes les plus aigus. Le mal de

gorge s'étoit déclaré, dès que les évacuations s'étoient ralenties. Appelé au premier instant de l'invasion, je rompis la première impétuosité de la maladie qui parcourut ses fens : quelque secours que j'y apportasse, il survint une parotide qui ne suppura point, & fit place à une fièvre lente hectique à laquelle a succombé le petit malade. M. Marteau parle d'un *cholera-morbus* aphtheux, semblable à celui-ci (a). Cette ébullition à la peau, plus symptomatique que bien-faisante, qu'on devroit pourtant respecter comme *critico symptomatique*, duroit cinq à six jours ; & les malades n'en étoient que légèrement soulagés. Il y avoit souvent une aridité extrême de la peau : c'étoit une *peau chagrinée* (b). J'ai vu la miliaire crySTALLINE succéder à la scarlatine chez une petite fille de neuf ans ; & la petite convalescente fut ensuite attaquée d'une éruption galeuse qui dura très-long-tems.

Ceux à qui il survenoit des sueurs co-

(a) Marteau, *Description des Maux de Gorge gangreneux*, pag. 40, 41, 42.

(b) Dès que l'éruption commençoit à s'amortir, la peau tomboit en desquamation ; il se faisoit une suffurescence qui ne rendoit pas la maladie meilleure : la peau restoit sèche, aride chez la plupart ; ce qui dénotoit un défaut de transpiration, dont l'humeur, confondue avec la masse, ne pouvoit qu'ajouter à la cause primitive de la maladie, & l'aggraver.

pieuses, étoient bientôt tirés d'affaire par le secours de la nature, de même que ceux dont la peau étoit couverte d'une douce moiteur pendant le cours de la maladie : il survenoit à d'autres une diarrhée salutaire par laquelle l'humeur morbifique s'évacuoit.

Les humeurs, chez quelques malades, avoient acquis un tel degré d'acrimonie, que j'ai vu une corrosion manifeste dans les endroits d'où la sérosité âcre découloit. J'ai vu les yeux, les narines, les joues, la peau même du bras, sur lequel j'ai vu s'élever des phlyctènes comme dans ces érésipeles vésiculaires, s'excorier, & y survenir ulcère malin.

Le pouls de ces malades étoit extraordinairement accéléré; il étoit vif, petit, ferré : il y avoit une soif extrême, particulièrement pour la petite bière. La langue, dans cette maladie, étoit chargée d'une crasse blanche qui enfin noircissoit, devenoit sèche, aride & rétrécie, si le mal devenoit mortel.

Outre les enfans, qui, depuis un an jusqu'à douze, étoient sujets à cette épidémie, les adultes, de tems en tems, en étoient atteints, sur-tout, parmi les uns comme les autres, ceux qui n'étoient pas sains à tous égards; car les sujets d'un bon tempérament en ont été presque tous à l'abri, ou.

n'étoient que légèrement malades (a). Il en est qui ne l'ont été que huit jours, d'autres, quatre à cinq, sans être extrêmement affectés. Ceux-ci passioient les quatre états de la maladie, sans aucuns symptomes effrayans; ils pouvoient même se lever, aller & venir dans la maison, à l'exception du tems du redoublement qui arrivoit souvent vers le soir, comme on l'observe dans les fièvres catarrhales.

La maladie, qui augmentoit, chaque jour, tant par l'embarras de la gorge, le gonflement des amygdales & du larynx, par l'aggrandissement de l'escarre gangreneuse, que par le feu de la fièvre, étoit assez ordinairement dans son état vers le douzieme & le quatorzieme jour. A cette époque, si les sueurs ou les selles, dont j'ai parlé, survenoient, ces évacuations critiques fauvoient les malades; &, s'ils crachoient beaucoup des mucosités gluantes & épaisses, qui faisoient partie de la croûte qui revêtoit l'arriere-bouche, celle-ci se

(a) « Il semble que la mollesse & le relâchement des fibres soient des prédispositions à cette maladie : de-là vient qu'en général, elle est moins dangereuse pour ceux dont la fibre est forte & élastique, que pour les constitutions phlegmatiques, lâches & molles. » MARTEAU, *Description des Maux de Gorge gangreneux*, pag. 2.



détachoit insensiblement ; & les symptomes disparoissoient : si ceci n'arrivoit pas , ou ne se faisoit qu'imparfaitement , les malades passaient de l'état de la maladie dans un déclin languissant , ou il survenoit des parotides qui étoient longues à abs céder , & dont la matiere étoit sujette à repasser dans le sang , à se déposer sur quelques viscerés , & causer une mort prompte , comme je l'ai vu arriver ; ou la fièvre dégénéroit en lente hectique : cette langueur entraînoit même avec elle ces parotides qu'il falloit ouvrir de bonne heure , si on vouloit en éviter la délitescence : j'en ai vu qui sont devenues presque squirrheuses. Chez d'autres malades , il survenoit une leucophlegmatie opiniâtre qui les faisoit presque toujours mourir , si elle étoit négligée ; & même le plus grand nombre des convalescens éprouvoit de la bouffissure ; & de ce que j'ai observé , j'ose opiner que cette maladie , de sa nature , se termine par ce gonflement cedémateux de toute l'habitude du corps , & qui , s'aggrandissant , inondoit bientôt les cavités , surtout de la poitrine : c'est alors que les malades périssent dans une angoisse inexprimable. Il en est peu de ceux qui n'ont pas été secourus de bonne heure , qui n'y aient succombé : j'en ai vu pourtant , dont le tempérament d'ailleurs bon & robuste , qui se sont tirés d'affaire , quoiqu'ils n'aient rien

pris pour dissiper l'enflure. Je dois dire aussi qu'elle n'étoit jamais, chez ceux-ci, portée à un degré extrême.

Dans le tems de cette épidémie, qui s'est ralentie, pendant le mois de Mai, pour s'étendre dans les villages circonvoisins qui sont au *nord-ouest* de Péruwelz, il y eut des maux de gorge inflammatoires qui attaquoient les adultes, mais qui tenoient plus ou moins, du génie de ceux des enfans, puisque, chez les uns comme chez les autres, je ne les ai pas vus suppurer (a).

Au reste, le tempérament du malade décidait souvent de la nature de la maladie courante : elle étoit quelquefois inflammatoire ; & l'éruption n'avoit pas lieu, dans ce cas, si on saignoit, dans le principe, avant qu'elle eût paru. S'il arrivoit qu'on saignât dans l'éruption, comme je l'ai vu pratiquer par un chirurgien de la campagne, le malade périssoit souvent. Il est vrai cependant qu'un chirurgien de cet endroit, observant que ses enfans prenoient cette maladie par contagion, osa saigner les au-

(a) MM. Huxham, Marteau, Raulin & Tissot ont fait la même observation, pendant ces épidémies d'angines gangreneuses, dont ils nous ont transmis le détail. *Vide* Huxham, pag. 433 ; Marteau, pag. 55 ; & Raulin, pag. 247, dans son *Traité des Maladies occasionnées par les variations de l'air* ; Tissot, *Avis au Peuple*, pag. 99.

tres, malgré l'éruption : de ceux-ci, il n'en mourut qu'un, à la suite de la maladie, par l'effet de la bouffissure.

D'autres fois, cette maladie paroissoit sous les symptômes d'une fièvre putride par dissolution, où la saignée étoit meurtrière (a). Elle étoit de cette nature chez les sujets atteints d'un vice scrophuleux, scorbutique, rachitique, &c. Chez les premiers, le sang étoit couenneux; chez les autres, s'il est arrivé qu'on les eût saignés une fois, le sang étoit couvert d'une pelli-cule glaireuse, dont le *crassamentum* étoit presque dissous, sans consistance. Le nombre, qu'on auroit dû saigner, étoit aussi grand que celui à qui la saignée étoit interdite, si on eût appelé les médecins assez tôt.

Cette fièvre, établie dans une maison, passoit, par contagion, d'un enfant à un

(a) La maladie, telle que je l'ai décrite, paroissoit donc sous deux faces opposées : les sujets pléthoriques l'avoient avec des symptômes de phlogose où la saignée étoit indispensable, à bien des égards : à ceux, au contraire, dont le tempérament étoit foible ou cachectique, dont les humeurs étoient dans une sorte d'inertie, ou acrimoneuses, dont les digestions viciées donnoient lieu à la saburre des premières voies, la saignée ne convenoit pas ; & je ne saignois point. M. Tiffot a observé la même chose, & eut la même réserve.

autre ; de sorte qu'on en voyoit quelquefois jusqu'à six malades dans une même famille. Ce mal se contractoit souvent , en respirant l'haleine puante d'un malade : c'est la remarque qu'a fait M. *Marteau* , pag. 2.

J'ai fait remarquer que bien peu de malades périrent dans le fort de la maladie , & que beaucoup languirent , parce qu'ils n'avoient pas de médecin , ou qu'on l'appelloit trop tard. Sous prétexte que ces petits citoyens refusoient tous secours , je fus appelé plus d'une fois , quand ils étoient près de succomber à une bouffissure universelle , où les angoisses & les inquiétudes étoient extrêmes. J'en ai vu qui furent plus de deux mois toujours languissans , qui de la leucophlegmatie sont tombés dans un marasme qu'on croyoit incurable. Ils mangeoient beaucoup ; rien ne les rétablissoit : leurs yeux devinrent chassieux , enflammés. Il leur survint des parotides qui devinrent presque squirrheuses , & ne se guérèrent point. Les oreilles laissoient couler un pus sanieux , corrosif : le nez fournissoit une abondance extrême de mucosité de même nature. Un autre eut le visage tout couvert d'une quantité prodigieuse de pustules qui s'abscederent , & le défigurèrent : toute la tête en fut couverte , & la rongeoient. On adoucissoit ce mal avec l'*onguent blanc Rhafis* : depuis lors , les humeurs sont toujours si acrimonieuses ,

qu'il lui en est resté une ophthalmie opiniâtre (a). On n'a pu corriger ces humeurs, parce qu'il ne fut pas possible de leur faire prendre les remèdes nécessaires, & qu'on s'opposa à l'application d'un cautere ou du *garou* : ils sont encore à présent dans le même état. Je conseillai, dans le commencement du marasme, l'usage du lait, par lequel ils reprirent, en quelque sorte, leur embonpoint. Il s'est trouvé des malades qui n'avoient pas de gonflement aux amygdales : le mal de gorge étoit pourtant violent ; la déglutition presque impossible, & la voix nazillarde : l'intérieur de la gorge étoit d'un rouge cramoisi, & d'une aridité extrême.

Les urines ont toujours été abondantes dans le tems de la fièvre ; & , sur la fin, elles dépofoient un sédiment briqueté : alors la maladie se terminoit heureusement (b).

(a) M. Marteau, pag. 38 & 39, parle de ces suites fâcheuses de cette maladie, qu'on ne peut attribuer qu'à une acrimonie insigne de l'humeur aphteuse, dont la nature, quelque effort qu'elle fasse, ne peut se dépouiller. L'art peut-être le dompteroit, si on avoit à traiter des malades qui se soumissent à tout ce qui est indiqué.

(b) On saignoit les malades dans nos contrées ; on leur tiroit du sang à proportion du tempérament & des symptomes. Raulin, *ibid.* pag. 260. Chez les adultes, j'ai employé la saignée & les rafraichissans, tant qu'il paroissoit de l'inflammation ;

La saignée étoit indiquée chez ces malades dont le bon tempérament étoit manifeste, chez lesquels les forces de la vie n'étoient pas abbatues, & la fièvre étoit très-aiguë, avec un teint vermeil & fleuri. Malgré l'âcre morbifique, cause prédominante, il étoit aisé de reconnoître chez eux l'état phlogistique de la gorge : on devoit la répéter une fois ou deux, selon l'urgence des cas, & le feu de la gorge. Après la première saignée, l'état des premières voies exigeoit qu'on fit vomir le malade. Ces deux moyens généraux abrégéient la maladie. Il rejettoit, par le vomissement, un amas d'humours corrompus; ensuite les legers laxatifs, les lavemens entretenoient une diarrhée continuelle & bienfaisante. Les boissons aigrelettes & rafraîchissantes rendoient la maladie moins à craindre pour ses suites; & même j'ai observé que par-là on évitoit les parotides & la bouffissure. Les émético-cathartiques remplissoient souvent les premières vues curatives : cependant, si la gorge, malgré cela, restoit embarrassée; & la déglutition impossible par le gonflement des amygdales, j'y faisois faire quelques legeres scarifications, d'où l'on voyoit un mieux sensible d'abord : c'étoit sur-tout chez

*ensuite il falloit évacuer les premières voies, après cela, faire suer doucement. TISSOT, Avis au Peuple, pag. 99.*

les adultes que cette pratique réussissoit. Les enfans chez lesquels on ne pouvoit guères agir ainsi, s'en trouvoient également bien : la gorge alors se dégageoit plus aisément de la crasse aphtheuse qui la revêtoit ; mais il étoit difficile, chez ces derniers, d'en venir à cette méthode ; & même les petits ne demandoient pas la saignée (a).

Les gargarismes émolliens, résolutifs & tempérans aigrelets, foulageoient, en gargarisant souvent : il se détachoit, chaque fois, quelque chose de cette crasse blanche gangreneuse, qui, quoique bénigne, s'élargissoit, & se reproduisoit. Il entroit dans ces gargarismes le miel rosat, le rob de sureau, le sel de prunelle, le syrop de meures ; les décoctions de guimauve, de figues & de feuilles de ronces : j'y ajoutai, à l'imitation de M. Raulin, le sucre de Saturne (b). Le rob de sureau étoit un remède convenable pour tempérer les humeurs, atténuer leur épaisissement, & rappeler la transpiration supprimée que l'aridité de la peau manifestoit visiblement.

Extérieurement, je faisois appliquer des catapâmes résolutifs, faits avec le nid d'hi-

(a) *Je n'ai pas fait saigner d'enfans : les vésicatoires, après l'évacuation des premières voies, & beaucoup de délayans, étoient leurs remèdes.*  
TISSOT, Avis au Peuple, pag. 100.

(b) Raulin, *ibid.* pag. 260.

ronnelle, bouilli dans le vinaigre, ou des limaçons gris qu'on cherchoit dans les caves. Je me suis servi, dans les cas les plus pressans, d'un liniment fait avec le baume tranquille, & l'esprit volatil de corne-de-cerf, parties égales; j'ai substitué à ce dernier l'eau de Luce qu'on broyoit avec le même baume dans un mortier de verre ou de marbre, jusqu'à consistance de liniment. Ce savon volatil, assez semblable à celui de M. *Pringle*, qui n'y met que de l'huile d'olives, à laquelle j'ai substitué le baume tranquille, pour ses principes narcotiques & aromatiques, plus convenable dans une maladie gangreneuse, étoit propre à résoudre les suc stagnans dans les parties enflammées, & à solliciter la transpiration qui succède à l'effet de ce topique: de plus, il calmoit les douleurs de la gorge (a). Ceux qui n'appelloient point de médecins, appliquoient souvent une tranche de pain de seigle trempé dans le vinaigre: ce simple résolutif & répercussif a guéri nombre d'enfans de ce mal de gorge.

Les malades d'un mauvais tempérament, chez qui les forces vitales étoient affaiblies, qui avoient l'œil terne, le visage pâle &

(a) Je l'ai cru préférable à celui de *Pringle*; pour les raisons que j'ai avancées plus haut: celui que M. *Marteau* a composé, est également préférable à rien des égards.



défiguré, le pouls petit, accéléré & foible ; ne devoient donc pas être saignés ; ceux-là se trouvoient mieux d'être émétiés (a), & de suivre la méthode susdite. Les scarifications des amygdales ont été employées dans quelques-uns qui, sans elles, eussent été suffoqués ; elles étoient contre-indiquées cependant, s'il n'y avoit pas de gonflement. Ces moyens curatifs arrêtoient les progrès du mal ; & la fièvre se terminoit comme j'ai dit. Quand la fièvre avoit plus d'intensité, on appliquoit un vésicatoire à la nuque. Je vis deux enfans qui, malgré ces épipastiques, périrent, dans le fort de la fièvre, par une gangrene qui survint à la gorge & à l'habitude du corps. Je dois dire qu'un chirurgien saigna deux fois un de ses enfans pendant l'éruption, & que d'abord le malade tomba dans le délire, dont il ne revint point, malgré les vésicatoires que je fis appliquer, pour rappeler l'éruption disparue tout-à-coup, ou du moins ouvrir une issue à l'humour acrimonieuse. Ce fut à ce petit malade qu'il survint des plaques gangreneuses par-ci-par-là sur l'habitude du corps,

(a) Dans quelques-uns, il n'y avoit pas des symptômes inflammatoires ; & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides des premières voies... alors je n'ai pas fait de saignées ; mais les remèdes vomitifs produisoient, dans le commencement, un excellent effet. TISSOT, Avis au Peuple, pag. 99.

sur la fin de ses jours. Je donnai inutilement le kermès minéral, pour pousser à la peau, comme le recommande M. Tiffot.

Ce détail, comparé avec celui qu'a donné au public M. Marteau, laisse entrevoir une différence notable entre les deux épidémies, dont le génie étoit le même, sans produire les mêmes effets, & dont la terminaison n'étoit pas si perfide : la nôtre étoit bénigne (a). En seroit-il de l'épidémie du mal de gorge gangreneux comme de la petite vérole, dont l'une seroit bénigne, & l'autre maligne ? Il s'est trouvé deux femmes qui la subirent avec des symptômes si insidieux, qu'elles en furent bientôt la victime. La première fut une femme enceinte de six mois ; après une saignée de précaution, le mal de gorge lui prit, le lendemain : il étoit violent. Je n'y fus appelé que le troisième jour : le mal avoit déjà fait des progrès ; la déglutition étoit presque impossible ; la voix étoit nazillarde ; la fièvre étoit forte ; le pouls étoit serré, vit & fréquent ; les amygdales

(a) En même tems que les aphthes phagédéniques . . . . il régné des aphthes d'une « espece » plus bénigne, & qui cedent plus facilement aux » premiers remedes. Je suis tenté de croire qu'ils » ne diffèrent que du plus ou du moins, soit à » raison de la disposition du sujet, soit à raison de » la quantité de l'humeur morbifique, &c. » MARRÉAU, *ibidem*, pag. 36.

étoient gonflées. Cette malade fut une des premières, qui porta la peine de l'épidémie dont je n'avois pas encore entendu parler : c'étoit la mi-Octobre de 1765 ; & l'on ne parloit que de la rougeole qui attaquoit les enfans. Je fis répéter la saignée au bras : on la saigna sous la langue, le tout inutilement. Les gargarismes & les topiques résolutifs émolliens ne soulagerent point : il se fit une éruption rouge du quatrième au cinquième jour. Les parens vouloient que ce fût la rougeole, quoique je disse le contraire : ils n'y firent pas toute l'attention qu'elle méritoit, non plus que la malade, qui étoit indocile, se levoit, se couchoit, & s'exposoit au grand air, malgré ce que je lui représentois. Cependant la fièvre étoit toujours vive ; & l'abattement des forces étoit frappant. Le ventre ne fournissoit qu'à force de lavemens, des selles peu dégénérées : enfin la pétulance de la malade fit disparaître tout-à-coup l'éruption. Il survint des maux d'un travail prochain : elle avorta bientôt. A cette époque, le mal de gorge étoit tout-à-fait dissipé ; la déglutition étoit très-aisée : il n'y avoit qu'une foiblesse & un abattement des forces vitales (a). La

(a) « Un phénomène, qui m'a toujours étonné ; » c'est qu'il arrive souvent que les malades avancent plus facilement le dernier jour, que dans l'état de la maladie : à voir la déglutition si libre,

disparition de la scarlatine me fit proposer des vésicatoires qu'on ne voulut point laisser appliquer. L'avortement, qui arriva vers les quatre heures du matin, ne laissa la malade que dans une fausse sécurité; &, sur les neuf heures, il survint un délire obscur; les forces s'affaïssèrent; les yeux se ternirent; le pouls s'évanouit; & la malade mourut ainsi tout-à-coup. Ce mal de gorge meurtrier étoit vraisemblablement de la nature de l'éruption, contre lequel il eût fallu pouvoir prescrire des remèdes propres à rappeler l'éruption, & résister à la gangrene. Les vésicatoires, le camphre & le quinquina eussent été appliqués & donnés à propos, si, avec des parens plus soumis, & le tems qu'exigent ces anti-septiques pour opérer, la malade en eût fait usage. Dans le mois de Mai 1766, une femme de trente ans environ, d'un tempérament phlegmatique, foible & délicate, nourrissant un enfant de quelques mois, se plaignit du mal de gorge & d'un accablement extrême: la fièvre étoit violente avec un pouls tel qu'avoient les autres; les amygdales étoient gonflées, & recouvertes d'une tache blanche qui, à mesure qu'elle s'aggrandissoit, s'é-

» on seroit tenté de les croire hors de danger, si  
 » les symptômes les plus alarmans n'annonçoient  
 » la proximité de leur fin. » MARTEAU, *Description des Maux de Gorge gangreneux*, pag. 18.

tendit jusques sur les lèvres ; la déglutition étoit impossible ; la voix étoit nazillarde ; la fièvre avoit des redoublemens tous les soirs ; l'éruption se fit du troisieme au quatrieme jour ; elle n'étoit presque point sensible ; le délire survint ; il augmenta chaque jour. On fit, le premier jour, une saignée de quatre à cinq onces : le sang avoit peu de consistance. Elle fit usage de gargarismes où entroit le sucre de Saturne, le baume du Commandeur ; elle prit un léger vomitif, de doux évacuans, & des boissons rafraîchissantes vineuses : tous ces moyens n'empêcherent pas que le mal ne fit des progrès. L'escarre s'aggrandit : on fit de legeres scarifications ; les gargarismes, ou l'esprit minéral acide dominoit ; les touches de l'escarre avec ces topiques anti-gangreneux, les applications extérieures résolutives, les vésicatoires, ainsi que l'indiquoit M. *Marteau* dans le Journal de Médecine ; tout fut inutile. La décoction de quinquina fut mise en usage, autant qu'il étoit possible de la lui faire avaler : malgré cela, le mal de gorge gagna tellement, qu'en peu de tems, les lèvres furent couvertes de cette escarre ; les accidens augmentèrent ; le délire, les soufbresaults des tendons, les agitations continuelles, les anxiétés, les angoisses se succéderent de près ; les forces étoient abbatues, le visage pâle, les yeux ternis ; les

défaillances furent bientôt les signes manifestes d'une mort prochaine.

Ces circonstances indiquoient les antiseptiques les plus puissans. Un autre médecin conseilla l'extrait de quinquina dissous dans un véhicule spiritueux avec quelques grains de résine de jalap, sous prétexte d'entraîner une saburre putride & boueuse. Ce remède procura des selles copieuses & fondues, & n'empêcha pas que la malade ne pérît, le septième jour, dans un délire obscur. Cette angine gangreneuse étoit bien conforme à celles que nous rapportent *Huxham* & *Marteau* : heureusement on en vit peu d'aussi meurtrières !

Il étoit dangereux d'appliquer des répercutifs sur les parotides : il falloit les amener à maturité, & donner de bonne heure une issue à cette humeur qui n'étoit qu'une sanie purulente. J'ai vu des enfans périr dans un accès d'épilepsie occasionnée par la délitescence de cette humeur purulente. Un jeune homme de quatorze ans, eut cette maladie assez légèrement : la convalescence fut marquée par des parotides qu'on négligea. Il se trouva, après quinze jours, en état de sortir. Le lendemain, il tomba dans une épilepsie qui dura trois heures, & le fit périr : les parotides étoient disparues.

Si on purgeoit les malades sur le déclin

de la maladie, on accéléroit leur rétablissement.

La bouffissure, que je crois être inséparable de la convalescence, comme j'ai déjà fait remarquer, demandoit des diurétiques toniques, qui quelquefois ne suffisoient pas, des purgatifs hydragogues. L'humeur morbifique, déposée en partie dans le tissu cellulaire relâché par l'effet de la maladie, ne pouvoit repasser dans le torrent de la circulation, & s'évacuer, si on ne rendoit aux fibres leur ressort affoibli, si on ne rappelloit leurs oscillations ralenties. *L'essence douce de Stahl* m'a réussi dans ces circonstances : je la donnois jusqu'à soixante gouttes, chaque jour, dans le vin du Rhin, la petite biere, ou une autre boisson appropriée ; quelquefois je répétois la même dose, le même jour, jusqu'à trois fois. J'ai guéri un garçon de douze ans, qui, à la suite de cette maladie, fut pris de la fièvre tierce avec bouffissure & hydrocèle : l'humeur morbifique trop visqueuse, le relâchement des solides étoient cause de cette maladie. Je fis appliquer sur le scrotum la poudre absorbante aromatique de *Monro* : il prit *l'essence douce de Stahl*. Toute l'enflure se dissipa en trois jours ; &, pour la fièvre, je la guéris avec le quinquina, l'iris de Florence, & l'æthiops martial de *Lémery*. C'est ce qui me fait conjecturer que cette leuco-

phlegmatie est attachée au génie de cette fièvre qui se termine le plus souvent ainsi, c'est que j'ai vu qu'elle arrivoit à des convalescens qui n'avoient pas encore quitté le lit, & ne s'étoient pas même encore exposés au grand air, en sortant trop tôt, comme le remarque M. Tiffot, pag. 99.

Il est vraisemblable que cette épidémie devoit son origine au tems froid & humide qu'on avoit essuyé dans l'automne : le grand froid de l'hyver, qui y succéda, entretint la même cause (a). C'est du dérangement de l'insensible transpiration, dont je veux parler, auquel sont plus sujets les enfans que les plus avancés en âge. Ce froid âpre fut suivi d'un tems doux & sec, dans le commencement de Mars, qu'un vent du nord très-piquant a fait disparoître quinze jours après. Cette alternative de froid & de tempéré est propre à favoriser le désordre d'où cette espece de mal de gorge a pris naissance, &

(a) La saison, qui fut si long-tems froide & humide, ne les occasionna-t-elle point, dit *Huxham*, pag. 441, en empêchant le cours libre & régulier de la transpiration ? La matiere de la transpiration supprimée devient très-âcre, & produit, à la fin, quantité de maladies . . . & plus immédiatement les catarrhes ; les esquinancies, &c. *Hinc credere par est gelu nimio constrictas summi corporis fibras, indeque humores, immunita perspiratione, acriores factos, illam genuisse.* MEAD, *Monit. & Præcept. medic.* pag. 21, 22.



fut entretenu. J'ai déjà fait observer que la nature s'en rendoit maîtresse chez la plupart des malades, étant aidée par beaucoup de boissons aigrelettes & rafraîchissantes ; c'est ce qui fait croire que le vice gangreneux étoit benin. On n'a souvent employé pour le mal de gorge que des gargarismes rafraîchissans & ordinaires, sans avoir recours au sucre de Saturne ni à l'esprit de sel, pour arrêter les progrès de l'escarre. Ceux qui refusoient les boissons, & que la fièvre consumoit avec des symptomes des plus violens, ne se relevoient guères, à moins qu'il ne survînt bientôt une parotide : alors la leucophlegmatie se mettoit de la partie.

Cette épidémie s'est répandue dans bien des villages circonvoisins : j'appris qu'elle avoit toujours paru sous le même type, & avoit les mêmes suites, sans être si commune. On en voyoit par-ci-par-là, dont les uns se tiroient d'affaire aisément ; d'autres languissoient long-tems, & succomboient quelquefois à la bouffissure. Je fus consulté pour quelques enfans de la campagne, devenus leucophlegmatiques, à la suite de cette fièvre : après les avoir purgés avec la teinture hydragogue, je donnai l'*essence douce de Stahl*, qui les guérit. Il s'en est trouvé un qui, malgré ces remèdes, a succombé. Je ne fis point usage de la *scille* : les enfans n'en eussent pas pris. Je donc

taut une fois l'oxymel colchique qui ne fit rien.

Depuis que je suis venu à Tournai, ( dans le mois de Mai 1767, ) je vis ce mal de gorge attaquer une jeune fille de quatorze ans, avec toute la violence possible. Il lui prit tout-à-coup un accès d'épilepsie vif qui dura près d'un quart d'heure : à peine fut-il fini, que, dans l'affoupissement qui en fut la suite, la fièvre succéda avec une douleur à la gorge, qui répondoit aux amygdales. L'âge, le tempérament, les forces, le pouls plein, la chaleur de la peau m'engagerent à la faire saigner : je fis répéter la saignée, l'après-dînée ; ce qui calma les symptômes. Je fis mettre sur la gorge une flanelle imbibée d'un liniment savonneux volatil & calmant, fait avec le baume tranquille, & l'esprit de corne-de-cerf : elle fit usage d'un gargarisme fait avec le miel rosat, le sucre de Saturne, & l'eau de plantain. Le même jour, après la saignée, elle prit un vomitif qui l'évacua par haut & par bas : elle rendit beaucoup de matieres putrides ; l'haleine fut toujours puante ; l'intérieur de la gorge étoit vivement enflammé ; on voyoit sur l'une des amygdales une tache blanche. La fièvre eut des redoublemens : elle sua un peu ; &, du second au troisieme jour, l'éruption rouge parut, & se soutint pendant quelques jours : alors l'épiderme tomba en desquamation ;

& la peau devint sèche & aride, & demeura telle tout le tems de la maladie. L'éruption n'empêcha point que le délire ne survînt, que l'escarre gangreneuse ne fît des progrès; mais, au lieu de ne faire qu'une croûte, ce n'étoient que des aphthes blanches qui pulluloient, & se détachotent tous les jours; elle en rendoit des portions dans des crachats visqueux. Une salivation continue & abondante fatiguoit la malade (a); les déjections étoient fétides & fréquentes, selon qu'on les sollicitoit, ou par des minoratifs, ou par des lavemens; elles entraînoient des vers, de tems en tems. Le délire, l'état de la gorge firent que je lui appliquai un vésicatoire à la nuque, qui suppura long-tems; on mit des sinapismes aux pieds, qui firent l'effet des vésicatoires, dont la suppuration fut longue: même après la convalescence, ils servirent d'égout pour laisser couler une partie de l'humeur morbifique.

La fièvre persista, eut ses redoublemens tous les jours, & dura près de trente. Le dix-septieme, elle diminua d'intensité: les délires moins sensibles avoient fait place à une affection comateuse; & les urines com-

(a) *Si albidæ [aphthæ] cum humore copioso prorumpunt, multumque saliva expuatur, non magnum periculum, sed salutem potius ostendunt, morbumque solvunt.* MEAD, *Præcepta & Monita medica de Febre miliari, sect. iv, pag. 20.*

mencerent à déposer , & , sur la fin , se troublerent , & donnerent un sédiment briqueté. La fièvre persista encore , & parut alors plutôt sous le voile d'une fièvre lente, jusques vers le trente-quatrième jour. La malade étoit d'une maigreur extrême. Les boissons aigrettes & mucilagineuses furent données & prises exactement pendant le cours de la maladie ; & , pour soutenir les forces abbatues , je prescrivis une partie de vin & deux d'eau d'orge avec un peu de sucre & quelques tranches de citron.

Dès que la fièvre ne fut plus si sensible , la malade n'avoit pas encore quitté le lit , parce que ses pieds étoient ulcérés par l'effet des sinapismes, & qu'elle les avoit irrités , en se frottant pour soulager une demangeaison insupportable : elle devint toute bouffie , malgré cette suppuration abondante. La fièvre disparut alors ; la malade eut de l'appétit , & prenoit des legers analeptiques. Cette leucophlegmatie fut portée à un haut degré : les urines ne couloient guères ; les sellés étoient tardives ; de sorte qu'un jour je la vis dans une pente sensible à la léthargie : un purgatif dissipa l'orage ; & l'essence douce de *Stahl* (a) , prise dans le vin blanc , & une boisson faite avec le marc de café ,

(a) Ce remède apéritif & tonique guérissoit , si on le continuoît assez long-tems : il en est qui en ont pris une once , & plus.

rapellerent le cours des urines. Cette liqueur rendit du ressort aux fibres relâchées, atténua l'épaississement des suc visqueux, dont l'inertie caufoit cette bouffissure : la malade en fut bientôt quitte ; elle reprit des forces : ses ulceres se cicatriferent , après l'avoir tenue long-tems au lit.

Cette humeur , déposée dans le tissu cellulaire , est quelquefois si tenace & si abondante, & les solides si relâchés , que les purgatifs , les diurétiques & les toniques ne suffisent point pour la rendre mobile , & l'évacuer.

Le fils de M. de J. . . seigneur de M. . . : âgé de six ans environ , après avoir éprouvé cette maladie , devint bouffi avec hydrocèle. Je le purgeai , de deux jours l'un , avec la teinture hydragogue de *Minet* , & le syrop de nerprun : dans l'intervalle , il faisoit usage de l'essence douce de *Stahl* , avec l'oxymel colchique. Les eaux épanchées ne se dissipèrent qu'à-demi ; l'hydrocèle ne céda point à l'application d'une poudre aromatique absorbante : j'y fis faire des legeres scarifications ; j'ajoutai à l'usage des diurétiques celui du vin scillitique de M. *Storck* (a). La bouffissure diminua ; les urines coulerent plus abondamment : cependant ces remedes , continués plus de

(a) Storck , *Ann. medic.* pag. 285.

dix jours, ne purent dissiper entièrement cette enflure. Je n'avois vu ce malade, jusques-là, qu'en l'absence de M. *Dumonceau*, qui fit enfin appliquer une emplâtre vésicatoire à la nuque, & qui donna issue à ces humeurs infiltrées. Le malade alors s'est rétabli, ayant fait usage des amers, à la suite d'un dépôt purulent, qui se fit sur le bras, & qu'on ouvrit, d'où le reste de l'humeur morbifique s'est écoulé.

Cette observation prouve bien que l'humeur âcre, qui cause cette épidémie, est d'une nature à procurer non-seulement ce mal de gorge gangreneux avec tous ses symptômes, mais qu'il est si difficile à dompter, que, s'il ne donne pas la mort, dans le principe, la nature victorieuse ne l'est que jusqu'à un certain point; que, d'elle-même, elle ne peut la subjuguier; que l'art doit l'aider, s'opposer aux effets lents qu'on voit naître du reste de la matière morbifique, qui trouble encore l'économie animale, & la détraque; qu'il doit chercher à l'en débarrasser par des évacuans toniques & incisifs, tels que ceux que j'ai indiqués. L'effet des cantharides correspond à cette indication: leur sel âcre & caustique, repassant dans le sang, atténue la viscosité de l'humeur; & leur irritation réveille les oscillations des fibres, qui sont presque dans l'inertie.

*EXTRAIT d'une LETTRE de M. DES-*  
*WATINES , médecin à Péruwelz ,*  
*sur la même Epidémie.*

» Mon fils , comme j'ai eu l'honneur de  
 » vous le dire , Monsieur , fut un des pre-  
 » miers malades. Cet enfant perdit d'abord  
 » son agilité , sa gaieté naturelle ; il ne quit-  
 » toit plus la maison ; il paroissoit triste , ab-  
 » batu ; & son visage le dénotoit assez : le  
 » pouls étoit moins fréquent qu'il devoit  
 » être dans ce bas-âge. Deux ou trois jours  
 » s'écoulerent sans changement : après ce  
 » terme , je m'apperçus qu'il avaloit avec  
 » difficulté. Je visitai la gorge que je trou-  
 » vai d'une couleur telle que l'annonce  
 » M. *Marteau*. L'haleine étoit très-fétide ;  
 » le pouls très-petit , très-accélééré ; les uri-  
 » nes crües , & les autres symptomes com-  
 » muns à cette maladie.

» Le septieme jour , à compter du pre-  
 » mier , l'éruption parut : elle étoit si confi-  
 » dérable , que vous & moi l'avons mise au  
 » rang des fièvres rouges. Au lieu d'ap-  
 » porter un changement favorable à l'œco-  
 » nomie animale , elle parut tendre à l'anéant-  
 » tir : tous les symptomes augmentèrent ;  
 » l'intérieur de la gorge étoit couvert d'aph-  
 » thes gangreneuses ; la sérosité , qui couloit  
 » ci-devant du nez , étoit devenue un ichor  
 » épais , caustique , qui enflammoit , gon-

» floit & bouchoit les narines , affectoit par-  
 » reillement la membrane pituitaire , l'os  
 » cribriforme , les sinus frontaux , &c. Là  
 » tête étoit prise , l'oppression considérable ,  
 » la déglutition presqu'impossible. La ma-  
 » ladie eut son cours : il survint des paro-  
 » tides qui furent ouvertes de bonne heure ;  
 » elles suppurerent long-tems ; & la vio-  
 » lence de la fièvre diminua , & prit le type  
 » d'une fièvre lente hectique.

» Rappelez-vous que les enfans , chez  
 » qui les parotides ont suppuré , rendent en-  
 » core actuellement par les oreilles une ma-  
 » tiere semblable à celle qui s'écouloit par le  
 » nez , du tems de leur maladie ; que cer-  
 » tains sont restés sourds ou hébétés.

» Les malades étoient , dans l'état de la  
 » maladie , comme anéantis & léthargiques ;  
 » le plus souvent jusqu'au quatorzième jour ,  
 » & quelquefois plus.

» Vous sçavez, Monsieur , que peu mou-  
 » roient dans le fort de la maladie ; que la  
 » terminaison étoit , ou des parotides , ou  
 » la leucophlegmatie , ou la fièvre hecti-  
 » que ; que , si les parotides dispafoissoient ,  
 » la mort suivoit souvent de près , si la leu-  
 » cophlegmatie ne succédoit ; que la fièvre  
 » hectique n'en a attaqué guères qui n'y  
 » succombassent : c'est ainsi qu'est mort mon  
 » fils Henri à *Hal*. Cet enfant devint un vrai  
 » cadavre ambulante ; il puoit autant que s'il



## 532 EXTRAIT D'UNE LETTRE

» y eût eu un mois qu'il fût mort : ses cra-  
 » chats étoient de couleur de café ; son ha-  
 » leine, ses excréments étoient d'une fétu-  
 » rité qui excitoit des nausées, des vomisse-  
 » mens.

» Vous vous rappelez, sans doute, que  
 » la leucophlegmatie ne cédoit pas aux pré-  
 » parations de *scille* : ces remèdes ne fai-  
 » soient qu'effleurer la cause, sans l'em-  
 » porter. Tant, & si long tems, que je me  
 » suis borné à ces secours, tous mes ma-  
 » lades ont péri. Mais, dès que j'ai admi-  
 » nistré une teinture de jalap, faite avec  
 » l'esprit de cochléaria, je les ai tous sauvés :  
 » si cette teinture n'étoit pas suffisante,  
 » j'ajoutois, à proportion de l'âge, quel-  
 » ques grains de résine, dissous dans l'esprit-  
 » de vin. J'ai suivi, dans cette suite comme  
 » dans les autres, *David Hamilton*. » Vide  
*Sydenham*, tom. j, pag. 396, *De Febre*  
*miliari* ; *David Hamilton*.

» Dans la cure, je ne me suis pas éloigné  
 » des sentimens de M. *Marteau* : les vo-  
 » mitifs, les lavemens, la diète anti-septi-  
 » que ; car je ne donnois pour nourriture que  
 » la décoction de pain avec un peu de vin,  
 » l'infusion de *contrayerva* pour remèdes ;  
 » des injections avec le miel rosat, l'extrait  
 » de sureau. J'avoue que j'ai négligé les vé-  
 » sicatoires : je les ai crû tellement né-  
 » cessaires plus tard, que, dans plus de six

» de mes Lettres écrites à *Hal*, au sujet de  
 » mon fils, je répérois qu'on ne négligeât  
 » point les vésicatoires. Je dois vous dire,  
 » avant de finir, que des fîches de tabac  
 » de Hollande, que j'introduisois dans les  
 » narines de mon autre fils, ont infiniment  
 » contribué à dégager les parties attaquées ;  
 » que, par le moyen des doigts, je débou-  
 » chois la gorge, & détachois, de tems à  
 » autre, des lambeaux gangreneux. M. *Mar-*  
 » *teau* ne paroît pas trop approuver cette  
 » méthode : pour moi, je n'en ai jamais vu  
 » des suites fâcheuses ; au contraire.

» Vous avez vu, comme moi, pendant  
 » le tems de cette épidémie, des maux de  
 » gorge inflammatoires qui cédoient faci-  
 » lement : je saignois dans cette espèce ;  
 » mais je n'ai pas employé la lancette dans  
 » les maux de gorge gangreneux (a).

» J'ai vu cette maladie régner à *Pome-*  
 » *rœul*, en 1758 : elle fut terrible. De  
 » soixante-dix ou quatre-vingt malades ;  
 » cinquante guériss.

(a) Je ne fus pas si réservé sur la saignée, dans  
 cette épidémie ; je vis des malades chez qui elle  
 étoit indiquée, malgré la nature gangreneuse des  
 maux de gorge. Il falloit, comme j'ai dit plus  
 haut, distinguer les sujets : ceux dont parle  
 M. *Deswatinés*, & qu'il n'a pas saignés, étoient  
 ceux qui avoient la maladie avec toutes les mar-  
 ques de la putridité.

### 334 EXTRAIT D'UNE LETTRE

» deux seuls sont existans, mon épouse &  
 » la fille d'un nommé *Amoré*, boulanger.  
 » Elle attaquoit principalement les enfans  
 » & les adultes qui, par leur délicatesse,  
 » approchoient le plus de l'âge de ceux-ci :  
 » quarante-huit heures ou soixante faisoient  
 » toute l'affaire. De la santé la plus parfaite  
 » on passoit à un état désempéré : la fièvre, le  
 » mal de gorge se manifestoient ; l'éruption  
 » suivoit de près, suivant que l'attaque de  
 » la fièvre, & que les sujets étoient, ou  
 » plus jeunes, ou plus délicats.

» Je vous dirai quelque chose de la ma-  
 » ladie de mon épouse ; des autres, je ne  
 » peux rien vous mander, n'ayant été ordi-  
 » nairement appelé que pour les voir mou-  
 » rir : le peuple de ce canton, comme bien  
 » d'autres, pense que ces enfans n'ont pas  
 » besoin de secours.

» Mon épouse, qui fut la première attaquée  
 » de cette cruelle maladie, étoit, le jour  
 » des Rois, d'une gaieté telle qu'elle ne  
 » fut jamais. Vers minuit, elle se plaignit  
 » de mal de gorge : le matin, elle réitéra  
 » ses plaintes. Je voulus la faire saigner.  
 » A peine le vaisseau étoit ouvert, qu'elle  
 » tomba en syncope : on ne tira pas davan-  
 » tage de sang. Je réfléchis au début de  
 » cette maladie, alors assez singulière pour  
 » moi : c'étoit ma seconde année de pra-

» tique. Le mal de gorge augmentoit sensi-  
 » blement ; le pouls étoit fréquent , très-  
 » petit , concentré. Chaque fois qu'elle le-  
 » voit la tête pour quelque nécessité , la  
 » foiblesse renaissoit avec des envies de vo-  
 » mir , qu'un vomitif calma , sans les anéan-  
 » tir : le visage étoit pâle , les yeux ab-  
 » batūs , les urines crües.

» Après quatre à cinq jours de fièvre ,  
 » l'intérieur de la gorge , qui étoit d'un  
 » rouge éréspélateux , se couvrit d'aphthes  
 » couleur de vélain : l'oppression devint alors  
 » considérable ; la difficulté d'avaler aug-  
 » menta ; l'éruption parut ; la tête devint  
 » lourde ; la malade délira.

» Vers le quatorzième , le pouls m'an-  
 » nonçoit la crise par les sueurs ; & j'espé-  
 » rois d'autant plus une issue heureuse , que  
 » les injections détersives anti-septiques , que  
 » je faisois dans la gorge , n'étoient pas sans  
 » fruit. Je fus trompé : la terminaison fut  
 » des parotides très-considérables , que je  
 » n'ai jamais pu amener à suppuration. Après  
 » un mois , & plus , elles disparurent ; & ,  
 » ce qu'il y a de singulier , c'est qu'aucune  
 » évacuation sensible , qu'aucune lésion n'en  
 » fut la suite , sauf que la malade resta lan-  
 » guissante , tant , & si long-tems , qu'une  
 » fièvre continuë-rémittente est venue ,  
 » treize mois après , achever ce que la na-

» ture alors avoit laissé de défectueux. Je  
 » ne vous dirai rien sur la méthode curative  
 » que j'ai employée : elle est à-peu-près  
 » la même que j'ai mise en usage en 1765  
 » & 1766. »

---

## OBSERVATION

*Sur un Dépôt critique , survenu à l'os  
 sacrum , à la suite d'une petite vérole ;  
 par M. MICHEL ARNAUD , chi-  
 rurgien à Paris.*

Au mois de Février dernier , la nom-  
 mée *Héricourt* , du Pont-aux-Dames en  
 Brie , âgée de vingt-quatre ans , fut tout-  
 à-coup saisie de maux de tête , de reins ,  
 d'estomac , avec des envies de vomir ,  
 & un dévoiement qui ne dura que vingt-  
 quatre heures : il y a tout lieu de présumer  
 que , pendant ce tems , la fièvre se mani-  
 festa. La suppression subite des évacua-  
 tions , & l'augmentation de la fièvre , ayant  
 contraint de recourir au chirurgien , la  
 malade fut réduite par son ordre à une  
 prise de pilules , & à celle d'une liqueur ,  
 desquelles j'ignore la composition. Le qua-  
 trième jour , la malade eut tous les symp-  
 tomes extérieurs d'une petite vérole mali-

gne & confluyente ; maladie qui étoit alors épidémique dans le canton. Les pustules, qui occupoient les différentes parties du corps, ne se remplissoient point de l'humeur variolique ; & , s'il s'en remplissoit quelques-unes , ce qu'elles contenoient , rentrant subitement dans la masse des liqueurs , la peau n'étoit plus marquée que d'exanthèmes d'un très-mauvais caractère. Du 8 Février jusqu'au premier Avril suivant , la malade fut dans un délire continuel , qui ne se termina que par une nouvelle crise qui procura plusieurs selles abondantes , d'une matiere noire , & de très-mauvaise odeur. La malade , abandonnée par son chirurgien , n'observoit d'autre régime que de prendre du vin & du bouillon ; mais , son état empirant , & le chirurgien en étant instruit , il la revit pour annoncer qu'elle étoit sans ressource , fondé sur l'état des jambes qui répandoient une odeur cadavéreuse , aussi-tôt qu'on les découvroit : il y avoit une suppuration établie à la jambe gauche ; & un ulcere fistuleux occupoit la partie la plus postérieure de l'os *sacrum* , duquel il couloit une matiere purulente , d'une très-mauvaise odeur.

La gangrene , qui s'étoit déjà manifestée , & l'écoulement purulent que fournissoit la fistule & la jambe , diminuerent le volume du levain variolique ; ce qui calma un peu

le délire, de même que les autres accidens, & donna quelques espérances de rétablir la malade.

Les premiers soins consistèrent à tenir proprement toutes les parties affectées, en y appliquant dessus un peu de cérat.

Malgré tous ces soins, la malade dépérissoit, & sembloit implorer de nouveaux secours que l'on crut devoir me charger de lui donner. Ce fut le 25 Avril dernier, que je vis la malade, pour la première fois, & que je scus tout ce qui s'étoit passé précédemment.

L'état de la malade me parut très-périlleux : le pouls étoit foible & concentré ; le ventre étoit tendu ; le sphincter de la vessie étoit tellement relâché, que la malade ne pouvoit plus retenir ses urines.

La suppuration de la jambe étoit arrêtée ; depuis quatre jours ; & toutes les deux avoient acquis une extrême grosseur : de plus elles étoient dures, & parsemées, de distance en distance, de nombre de petites tumeurs que je regardois comme formées par une portion du levain variolique, qui s'étoit jeté & fixé sur les parties inférieures.

Mes vues se dirigerent ensuite du côté de l'os *sacrum* : la gangrene avoit fait de tels progrès dans cette partie, qu'elle avoit détruit les portions charnues des muscles

qui s'attachent & recouvrent l'os *sacrum* dans la partie supérieure. Les parties aponevrotiques du sacrolombaire & du long dorsal existoient encore ; & la portion en quarré des lombes , qui avoisine les parties latérales de l'os *sacrum* , étoit menacée de gangrene : en un mot , l'os étoit à découvert ; ce que je reconnus , lorsque je l'eus débarrassé d'une matière noire & fétide , qui le recouvroit , & qui étoit contenue sous une espee d'escarre noire & épaisse. Enfin il y avoit deux petits trous fistuleux sur les parties latérales de l'os , par où s'écouloit la matière purulente. La première indication , que je vis à remplir , fut d'enlever les parties sphacélées , afin de donner issue à la matière retenue. Je profitai , pour parvenir au but que je me proposois , des trous fistuleux ; & y passai une sonde cannelée , à la faveur de laquelle je reconnus l'étendue du sinus ; ce qui me facilita l'extirpation de toutes les parties gangrenées.

Je pansai ensuite le tout avec de la charpie trempée dans de l'eau-de-vie camphrée , & j'assujettis l'appareil par le bandage nommé *le double T*.

Au second pansement , je trouvai que la charpie avoit absorbé toute l'humidité ; ce qui me permit de voir l'os à nud. Je découvris encore , dans ce moment , un second



sinus qui avoit trois pouces de profondeur, & qui côtoyoit la partie latérale gauche des vertebres lombaires, par lequel il se faisoit un écoulement de matiere purulente. Comme la situation de ce sinus étoit favorable à l'écoulement du pus, je ne tentai aucune opération : je le pansai simplement avec trois bourdonnets de charpie, imbibés d'eau-de-vie camphrée, & chargés d'un digestif animé, le tout dans l'intention de m'opposer à la gangrene, & de procurer la chute du reste des parties sphacélées ; je m'apperçus encore, en découvrant l'ulcere, qu'il y avoit un troisieme sinus, qui étoit sur le point de se faire jour dans le *rectum* : je jugeai qu'il étoit nécessaire de le dilater dans toute son étendue, afin que rien ne séjourât dans son fond.

L'opération faite, je pansai la plaie avec de la charpie trempée dans l'eau-de-vie camphrée, & j'appliquai sur le reste de l'ulcere des plumeaux chargés d'un digestif animé : je continuai à panser ainsi jusqu'à ce que, m'étant apperçu que les deux premières apophyses épineuses de l'os *sacrum*, qui imitent celles des vertebres lombaires (quoiqu'elles soient moins élevées,) étoient vacillantes. Je saisis ces apophyses avec la pince, & je n'eus point de peine à les enlever : les autres parties, me paroissant en bon état, j'appliquai dessus un pluma-

ceau imbibé d'essence de girofle, tant pour absorber les matieres qui pouvoient être restées dans les porosités de l'os, que pour empêcher le séjour du pus sur la membrane qui recouvre le trou de conjugaison, que j'avois eu soin de recouvrir avec un plumaceau. Voyant que tout alloit bien d'ailleurs, je portai mes vues sur la cause du mal, que j'ai dit être un virus variolique : l'abondance de la suppuration me faisoit craindre pour la malade, qui étoit déjà très-foible, & avoit du dégoût pour tout ce qu'on lui offroit. Je prescrivis une bouillie faite avec un peu de mie de pain, un jaune d'œuf, du sucre, du lait ; & , dans l'intention de m'opposer à la gangrene intérieure, je fis ajouter à cette bouillie une décoction de deux gros d'écorce du Pérou dans une suffisante quantité d'eau. Mes espérances ne furent point trompées : la malade reprit des forces ; le calme & le sommeil revinrent peu à peu, & j'entrevis les espérances d'une guérison complete. La boisson de la malade fut faite alors avec une infusion de lierre terrestre, afin de diviser l'humeur, & de la disposer à prendre quelques voies salutaires. De cette façon, en sept ou huit jours, la malade reprit assez de force pour la rendre méconnoissable à ceux qui l'avoient vue dans son premier état, quoique

la suppuration fût toujours abondante. Cette amélioration m'engagea à lui faire mettre les deux jambes, jusqu'aux genoux, dans un bain émollient; ayant soin que, dans la situation que cette malade étoit obligée de prendre pour recevoir ces bains, les reins ne fussent point fatigués. Le premier bain ne fut que d'une demi-heure, le second d'une heure, & le troisième d'une heure & demie; & les autres furent de deux heures, jusqu'à parfaite guérison. A la sortie de chaque bain, je faisois envelopper les jambes de la malade dans les herbes hachées, étendues sur un linge, & arrosées d'une forte décoction de guimauve, au lieu d'huile de lin, & autres corps onctueux du même genre, dans la crainte de boucher les pores, & d'empêcher la transpiration que j'avois dessein de procurer: j'observai, après que la malade eut pris quinze ou dix-huit bains, de mêler peu-à-peu, & successivement, des plantes aromatiques aux émollientes, dont je soustrayois à proportion une partie; de sorte que je finis par lui faire prendre des bains purement aromatiques.

Comme, à chaque pansement, je voyois qu'il y avoit toujours du mieux; que la malade n'étoit plus si foible, je lui fis user, d'un jour à l'autre, d'une tisane sudorifique, qui, ayant procuré des sueurs abon-

dantes, firent que l'ulcère ne suppura plus tant, & que les jambes diminuèrent considérablement.

Mais, dans le tems que la maladie donnoit les plus belles espérances d'une guérison prochaine, les chairs, qui se régénéroient, furent couvertes d'une matiere noire & fétide, qui annonçoit la gangrene: cet accident ne pouvoit être occasionné que par un reste du levain variolique. Comme je l'avois déjà bien combattu, je crus devoir m'opposer au progrès qu'il auroit pu faire extérieurement, sans faire prendre d'autres remèdes intérieurs: je me bornai à employer avec le plus grand succès une décoction faite avec les bourgeons de noyer, & le sucre candi, de laquelle j'injectai & j'arrosai l'ulcère, & en imbibai pareillement les plumaceaux que je chargeai, comme à l'ordinaire, de digestif animé.

L'éloge que M. de la Faie fait de ce remède, m'engagea à le mettre en usage, en joignant à cette conduite la continuation de la tisane sudorifique, à la dose d'un verre, dans le tems que la malade étoit dans son bain; d'un second, lorsqu'elle sortoit; & d'un troisième, deux heures après. La nature, aidée de ces remèdes, procura une sueur qui dura près de six heures, pendant lesquelles la malade fut changée avec beaucoup de précaution, comme je l'avois

ordonné : j'avois également soin que les linges fussent blancs de lessive, ayant remarqué que ceux dont on se servoit n'étoient que lavés dans l'eau froide ; ce qui ne pouvoit produire qu'un retard dans la guérison. Depuis que l'on se fut conformé à mon observation, la malade s'en trouva mieux ; & l'ulcere rendit toujours une suppuration louable.

Quand je vis que tout alloit bien, que la vessie avoit repris son ressort qu'elle n'avoit sans doute perdu que par un relâchement occasionné par la fonte des parties graisseuses & charnues, qui l'avoisinent, je purgeai la malade ; & , le surlendemain de la purgation, je lui fis prendre dix grains d'une opiate fondante, qu'elle continua pendant six jours, sans abandonner la tisane de lierre terrestre, & les bains à l'ordinaire : j'observai enfin, dans mes pansements, qu'il y avoit toujours du mieux. Après deux jours de l'usage de l'opiate, je revins aux sudorifiques, qui produisirent de si bons effets, que la malade se leva toute seule, se promena, à l'aide d'un bâton, & put s'asseoir dans un fauteuil : je continuai de la panser ainsi jusqu'à sa parfaite guérison.

D'après ce fait, qui s'est passé sous mes yeux, je me crois autorisé à regarder la petite vérole naturelle comme une des maladies les plus funestes : l'état où elle réduit

duit les personnes qu'elle attaque , est souvent si déplorable , qu'il vaudroit infiniment mieux pour eux succomber sous les coups , que de se voir exposés , après les tourmens les plus cruels , les uns à être estropiés ; d'autres à perdre la vue , ou à être défigurés , au point de devenir méconnoissables à leurs amis. Quand il n'y auroit que cette considération , en est-il une plus puissante pour faire desirer de voir s'étendre parmi nous la méthode de l'inoculation , qui , outre qu'elle conserveroit des milliers de citoyens , mettroit les autres à l'abri de ces mutilations quelquefois plus cruelles que la mort ? Il est sage , sans doute , de ne pas adopter sans examen toute espece de nouveauté , sur-tout en médecine ; mais , lorsqu'une expérience aussi constante que celle que nous avons aujourd'hui de l'inoculation , a démontré l'utilité d'une pratique , il est permis d'être étonné que l'esprit de parti aveugle assez certains hommes pour les engager , je ne dis pas à ne pas adopter , mais à vouloir faire rejeter ce que des nations entieres pratiquent avec tant d'avantages.



## NOTES

*De M. LE VEILLARD , gentilhomme servant ordinaire du roi , en Réponse à une Pièce insérée dans le Journal encyclopédique , du 15 Août dernier , ayant pour titre Observations sur l'Article PASSY du Dictionnaire des Gaules.*

Cette pièce a été précédée de nombre d'autres toutes du même style , & apparemment des mêmes auteurs ; elle n'est elle-même que la copie , mot pour mot , d'une Lettre anonyme , insérée dans le Mercure de Janvier 1756. Les auteurs , non contents d'écrire , ont souvent fait courir les mêmes bruits. Les propriétaires des nouvelles eaux , certains d'avoir fourni au public les preuves les plus authentiques de l'existence naturelle de leurs sources & de leur salubrité , n'ont jusqu'ici rien répondu ; ils ont espéré que , las d'attaquer en vain la vérité , les anonymes garderoient , à la fin , le silence. Mais , comme ces Ecrits ne finissent point , & qu'il n'y a rien qu'on ne parvienne à faire croire , à force de le répéter , j'ai cru que je devois enfin donner une Réponse , & tirer d'erreur ceux qui , peu à portée d'approfondir la vérité , se seroient flés tromper. On verra que , si je me suis

tu jusqu'à présent, ce n'étoit pas manque de pouvoir réfuter mes adversaires ; & j'espère démontrer, une fois pour toutes, le cas qu'on doit faire de ces écrivains anonymes. Pour mettre le lecteur en état de juger entr'eux & moi, j'ai cru devoir faire réimprimer leurs Observations, & d'insérer mes Réponses à mi-marge. Voici cette pièce telle qu'on la trouve dans le Journal cité.

En parcourant, Messieurs, le *Dictionnaire des Gaules*, j'ai jetté, par hazard, les yeux sur l'article PASSY ; & voici ce que j'ai trouvé qui peut induire le public en erreur. *Il y a aussi plusieurs sources d'eaux minérales fort connues : on distingue les anciennes & les nouvelles eaux minérales de Passy ; il n'y a que ces dernières qui aient de la réputation. Elles consistent en quatre sources principales, toutes ferrugineuses, mais inégalement... Leur goût de fer, au moindre degré, est très-sensible, & piquant ; mais ce goût se perd, lorsqu'après les avoir fait fermenter par la chaleur, on les laisse refroidir & se clarifier : alors elles n'ont qu'une petite pointe de sel. Dans leur état naturel, elles conservent leur limpidité & leur goût, au moins dans les tems froids. Plusieurs chymistes les ont analysées, & y ont découvert du vitriol naturel, du sel de Glauber, du sel marin,*



*des alkalis terreux , de la sélénite , & de l'huile minérale. Ces différentes substances n'y sont pas en égale quantité ; & c'est cette combinaison variée , qui fait la différence des sources. Le fer sur-tout y est très-finement dissous en doses inégales.*

Il ne faut que lire cet article , pour sentir qu'il a été fourni à l'auteur de ce Dictionnaire par des personnes intéressées à décrier les eaux anciennes ; & cela est fait si mal-adroitement , qu'il seroit inutile de le relever , si le bien public ne l'exigeoit. (1.) Il ne faut , pour cela , que s'arrêter à l'histoire des anciennes & nouvelles eaux de Passy : les anciennes sont connues depuis près de trois cens ans. Le terrain dans lequel est la fontaine qui les distribue , étoit anciennement une tuilerie ;

(1.) Je n'ai point l'honneur de connoître M. l'abbé Expilly , auteur du *Dictionnaire des Gaules* ; je ne l'ai jamais vu ; nous n'avons eu ensemble aucune correspondance même indirecte ; & , quoique j'aie lu plusieurs articles de son Ouvrage , je ne connoîtrois pas celui de PASSY , sans les observations de l'anonyme. Il me seroit difficile de le prouver , parce qu'il est souvent impossible de démontrer la négative d'un fait ; mais , quand celui qui l'avance , n'en donne

& l'endroit s'appel- aucune preuve , on  
 loit expreffément *les* a droit de le lui nier ,  
*eaux falutaires*. Ce fur-tout s'il eft d'ail-  
 nom, qui peut-être au- leurs convaincu de  
 jourd'hui paroîtroit n'avoir pas dit la vé-  
 un peu faftueux, étoit rité. Heureufement le  
 fort fimple , dans des paffage lui-même dé-  
 tems plus fimples ; il montre que je ne l'ai  
 leur avoit été donné pas fuggéré. L'auteur  
 par l'expérience des du Dictionnaire, très-  
 habitans. La réputa- exact fur le réfumé  
 tion de ces eaux ré- des différentes ana-  
 veilla, il y a cinquante lyfes des nouvelles  
 ans , l'attention des eaux de Paffy , fe  
 médecins du roi : ils trompe fur le nombre  
 les vifiterent (2.) ; & des fources : il en cite  
 quatre ; & il y a qua-  
 rante ans qu'il n'y en a plus que trois , la  
 fouille d'un voifin ayant fait perdre la  
 quatrieme. M. l'abbé Expilly eft très-excu-  
 fable de l'avoir ignoré ; mais il eft certain  
 que je le fçais , moi , & que je n'aurois cité  
 que trois fources , fi j'avois fourni l'Arti-  
 cle , à moins qu'on ne prétende que j'ai  
 commis cette erreur exprès , pour me mé-  
 nager la préfente juftification.

(2.) Je ne fçais fi l'antiquité , qu'on  
 donne aux anciennes eaux , eft vraie ; je  
 vois feulement qu'on dit qu'elles exiftoient ;  
 il y a trois cens ans , fans en donner au-  
 cune preuve ; & comment le vérifier ? Je

après un mûr examen, il les ordonnerent à madame la duchesse de Bourgogne.

(3.) Le bien qu'elles firent à cette princesse, engagea le Roi à faire construire à ses dépens l'aqueduc qui sert à faire écouler les eaux de la source dans la rivière, & qui traverse sous terre le chemin de Versailles.

Depuis cette heureuse expérience, les anciennes eaux de Passy, en possession de la confiance publique, devenoient, de jour en jour, plus célèbres : un incident leur suscita des rivales, & fit éclore tout-à-coup les nouvelles eaux. Les premières, dans leur plus grande vogue, étoient afferméées pour très-peu de chose à un particulier, dont je tais le nom, par considération pour sa famille. Le produit considérable que le sieur M.... tiroit de ces eaux, fit ouvrir les yeux au propriétaire : il voulut augmenter le prix du bail ; & le sieur M.... n'ayant

doute que les médecins du roi les aient visitées, il y a cinquante ans, puisqu'on ne rapporte d'eux ni analyse ni approbation, & que l'anonyme dit plus bas, qu'avant M. Brouzet, dont l'Analyse n'a que seize ans, personne ne les avoit examinées.

(3.) Il y avoit 7 ans qu'elle étoit morte.

(4.) On ne croit plus aujourd'hui, qu'une source puisse être détruite avec du vis-à-

pas voulu souffrir la moindre augmentation, le premier bail expiré, ce propriétaire prit le parti de faire valoir ses eaux par lui-même. Le sieur M. . . . en quittant, jeta une quantité de vis-argent suffisante pour faire crevailler le puits, & y introduire l'eau de la rivière. (4.) Cette noirceur lui réussit; le vis-argent fit tout le ravage qu'il en attendoit, & l'eau douce pénétra dans le puits. Dans le même tems, (c'étoit celui du système, en 1720,) il alla trouver l'abbé le Ragois; & il lui proposa d'acheter, en billets de banque, une maison située près des anciennes eaux, pour en établir de nouvelles, qui feroient tomber les premières. L'abbé le Ragois

gent, sur-tout quand elle est sur un fonds glaiseux, comme celui des eaux de Passy.

L'anonymé dit, à la fin de l'alinéa précédent, qu'on bâtit un aqueduc pour l'écoulement des eaux dans la rivière. Il faut, pour cet effet, qu'elles soient au-dessus de son niveau, &, en même tems, cependant, qu'elles soient au-dessous, pour que l'eau de la rivière s'y introduise.

(5.) L'abbé le Ragois étoit d'une probité reconnue, & incapable d'une pareille manœuvre. Il est fort peu important que les nouvelles eaux aient été achetées, en tel ou tel tems, en billets de banque, ou

goûta son projet , & acheta cette maison, (5.) qui appartenoit au duc de Lauzun. Il s'y trouva un filet d'eau , (6.) qui fut érigé en eaux minérales; & comme alors les anciennes s'affoiblissoient sensiblement , par l'abominable expédient du fleur M. . . bien des médecins accréditèrent les nouvelles. Voilà , Monsieur , exactement l'origine de ces nouvelles eaux: je tiens ces faits de personnes sûres , qui ont connu le fleur M. . . qui avoua tout lui-même , à l'article de la mort, à la propriétaire des anciennes eaux; ce qui la mit en état de réparer le mal. (7) En effet, aussitôt qu'on sçut d'où provenoit cette altération , dont , sans

en argent comptant; mais il l'est de dire toujours la vérité. L'abbé le Ragois n'acheta point la maison en 1720 ; il l'avoit dès 1719 ; & le contrat d'acquisition porte qu'elle fut payée argent comptant, dont une partie même avoit été empruntée.

(6.) Il y a trois sources, dont une , la seconde , est très-abondante ; & , en 1720 , il y en avoit quatre.

(7.) Malgré les personnes sûres, qui malheureusement ne sont pas citées par l'anonyme , je doute que les gens sensés croient sur sa parole l'histoire de M. M. . . celle du vif-argent , & la confession à l'article de la mort.

(8.) MM. Senac

l'aveu du coupable , & Vernage ne pré-  
 on n'auroit jamais de- ferent point les an-  
 viné la cause , on fit ciennes eaux aux  
 d'abord combler le nouvelles : le second  
 puits, parce qu'il étoit a eu l'honnêteté de  
 trop profond ; & l'on m'en faire remettre  
 construisit un bassin un Certificat ; & le  
 de pierre où tombent premier m'a permis  
 les eaux de la source , d'assurer qu'il étoit  
 aussi pures qu'en sor- du même sentiment ,  
 tant de la mine , sans & qu'il le certifie-  
 courir le risque d'au- roit à quiconque vou-  
 cun mélange avec des droit le lui deman-  
 eaux étrangères. De- der : d'ailleurs la  
 puis ces réparations , Note ci-après le  
 nos plus grands mé- prouvera complet-  
 decins , MM. Molin, tement.

Senac, Pouffe , Ver- Malheureusement  
 nage , & bien d'au- MM. Pouffe & Mo-  
 tres , ont toujours lin ou Dumoulin sont  
 préféré les anciennes. morts.

(8.) Ce sont toujours Ce seroit peut-être  
 les anciennes eaux icile lieu de rapporter  
 qu'on ordonne à la une foule de témoi-  
 gnages en faveur des  
 nouvelles eaux ; mais ce n'est pas mon ob-  
 jet : je ne veux que les justifier.

(9.) Madame Victoire prend actuelle-  
 ment les nouvelles eaux ; & il y a dix-  
 huit mois , sans discontinuer , qu'elle en  
 fait usage. Plusieurs Dames de France les

Famille Royale. (9.) ont prises en divers tems, notamment en 1758, 1759, 1760, &c, chaque fois, pendant trois à quatre mois de suite. Il est aisé, moyennant les dates que je donne, de vérifier ce que j'avance.

(10.) Je vous assure, Monsieur, que madame la Dauphine n'a jamais pris les anciennes eaux minérales de Passy.

*Signé HÉVIN, premier chirurgien de madame la Dauphine,*

J'ignore si Mesdames les ont prises ; mais l'anonyme auroit dû donner les moyens de le vérifier.

(11.) Excepté les réparations & reconstructions dont il est parlé quinze ou vingt lignes plus haut.

(12.) Les sources des nouvelles eaux sont enfermées pour leur sûreté & pro-

fontaine & ses dépendances. Chacun peut s'affurer par ses propres yeux, que ces eaux sont réellement

telles que Dieu les donne, suivant l'expression de M. Molin, qui ne les désignoit pas autrement.

Il n'en est pas de même des nouvelles eaux : il n'est pas aisé d'en voir la source ; elle est soustraite aux regards profanes de tous les curieux inutiles. (12.) On me mena

dîner, il y a quelques années, chez M. Belami, propriétaire de ces eaux. (13.) Tout nous fut ouvert ; nous descendîmes dans les caves : j'y vis différens réservoirs qui avoient tous leur robinet ; ces robinets m'étoient suspects. Mais je fus bien surpris, lorsque j'aperçus dans le coin d'une cave un fort gros tas de mâchefer : j'allois demander bonnement à quoi servoient-là ces scories ; la réflexion me fit supprimer une question qui pouvoit être indiscrete, & je me contentai d'en soupçonner l'usage. (14.)

preté ; mais je défie de trouver un seul homme à qui on ait refusé de les montrer.

(13.) Il y a bientôt dix-huit ans que M. Belamy est mort.

(14.) Un grand nombre de médecins & de chymistes, MM. Molin Demargueri, Terrei & Falconet, par ordre du roi, en 1724 ; Grosse, Cantwel, Demachy, Monnet, &c ; plu-



## 356 RÉPONSE AUX OBSERVATIONS

seurs membres de l'Académie des sciences, MM. Boulduc, Geoffroy, par ordre du roi ; Baron ; la Faculté de médecine, plusieurs fois par commissaires, le doyen à la tête, en 1720 & 1749 ; les premiers médecins du roi, MM. Dodart & Chicoyneau, en 1724 & 1741, ont examiné scrupuleusement les nouvelles eaux de Passy, & ont affirmé, dans des Analyses publiques, que ces eaux étoient naturelles, & très-salutaires ; qu'on les avoit accusées à tort d'être factices. Ils ont fait plus : ils ont assuré qu'il étoit impossible que l'art en fit de pareilles. La plupart de ces Analyses ont été faites à l'insçu des propriétaires, du propre mouvement des sçavans, & insérées dans les Mémoires de l'Académie des sciences.

En 1724, le sieur Guichon, propriétaire d'une maison voisine des fontaines, prétendit qu'elles passaient dans son terrain ; qu'il avoit droit de les couper, & de s'en emparer. Il fouilla, & détourna effectivement les sources. Il en fit disparaître une, & pensa perdre les trois autres,

Le 11 Novembre de la même année ; après un très-grand nombre de visites d'experts, & d'analyses des eaux, le roi, séant au conseil des dépêches, rendit un arrêt, de son propre mouvement, & jugea que le bénéfice de l'invention devoit appar-

tenir à l'inventeur , & que d'ailleurs , si tous les propriétaires voisins faisoient la même manœuvre , une découverte utile au public , seroit infailliblement perdue. Le sieur Guichon fut condamné à vendre le terrain où il avoit creusé ; & les sources y sont encore.

Par le même arrêt , le roi autorise le débit des nouvelles eaux , & fait défenses à tous les propriétaires voisins d'*ouvrir & creuser aucune source , puits ou puisarts , attendu qu'il s'agit de l'utilité publique.* Si les eaux étoient factices , cet arrêt , & la discussion qui le précède , auroient-ils eu lieu ?

L'anonyme n'a certainement pas pris garde que , par ses assertions , qu'il n'accompagne pas même de la moindre preuve , il offense toutes les autorités respectables que je viens de citer , & les Magistrats qui veillent avec tant d'exactitude à la sûreté publique , & qui certainement ne souffriroient pas au milieu de la capitale un entrepôt d'eaux soupçonnées d'être factices.

Les eaux sortent de terre dans des regards , d'où elles tombent , par des robinets , dans des bassins de pierre ; & de-là , par un aqueduc , elles sont conduites dans un puits au niveau de la rivière. Ce puits s'emplit du dépôt ferrugineux des eaux : il faut le vider de tems en tems. Les ruisseaux même , par où ces eaux s'écoulent , & les

## 558 RÉPONSE AUX OBSERVATIONS

regards où elles fourcillent , sont chargés de ce dépôt. Il est possible qu'un homme peu instruit , & d'une intelligence peu active , prenne cette matiere pour du mâchefer , & imagine qu'on l'apporte pour faire passer les eaux par-dessus , & les rendre ferrugineuses. L'anonyme ignore que le mâchefer , ou les scories de fer , sont insolubles dans l'eau , & ne peuvent lui donner aucune qualité.

Je demande pardon aux lecteurs sensés de les accabler d'une multitude de raisons , dont une seule suffiroit pour les convaincre ; mais je les prie de faire attention que ce n'est pas seulement pour eux que je parle ; que même , malgré l'évidence de tout ce que j'avance ici , je ne dois pas m'attendre à persuader tout le monde , parce que , quand il s'agit d'un fait , une vérité n'est jamais universellement reconnue. Je demande cependant à ceux qui persisteroient à croire que les nouvelles eaux de Passy sont factices , s'il n'est pas au moins possible qu'elles ne le soient pas , & s'ils peuvent raisonnablement en exiger de meilleures preuves ?

Les propriétaires des anciennes eaux sont bien éloignés de penser comme l'anonyme ; ils conviennent , au contraire , que les nouvelles sont les meilleures ; car , il y a deux ans , on apprit qu'ils débitoient les leurs

sous le nom, & avec l'étiquette de *Nouvelles Eaux minérales de Passy*. Il y eut, par ordonnance de M. le lieutenant général de police, une descente de commissaires dans leur bureau, rue des Vieux-Augustins. On y trouva des bouteilles pleines, cachetées de leur cachet, & étiquetées *Nouvelles Eaux minérales de Passy*. Ils convinrent que l'eau qu'elles contenoient, étoit la leur, & qu'ils en avoient vendu de semblables pour nouvelles eaux. Il intervint une sentence qui leur fit défenses de récidiver, & les condamna aux dépens qu'ils se hâterent de payer.

Les anciennes eaux de Passy, dont la longue possession & les bons services auroient dû seuls leur attirer l'attention de nos chymistes, n'étoient encore connues que par leur succès. (15.) M. Brouzet, médecin ordinaire du roi, & de l'infirmerie royale de Fontainebleau, en fit l'analyse, il y a quelques années; & son Mémoire, après

(15.) Il se trompe; M. Le Givre analysa les anciennes eaux, en 1658: il est vrai que son rapport ne leur est pas favorable. M. Duclos les a aussi examinées quelque tems après, & les traite encore plus mal: M. Léméri, le fils, les a un peu relevées; enfin M. Molin de Margueri les a trouvées à-peu près telles que M. Duclos l'avoit dit.

avoir été présenté à (16.) Il faut lire l'Académie des sciences, fut aussi-tôt imprimé. On y trouve la comparaison des anciennes eaux avec les nouvelles ; elle est faite de main de maître. (16.) Cette pièce suffiroit seule pour décider la question ;

mais quelques réflexions sur les faits que je rapporte en homme instruit, & parfaitement (17.) *désintéressé*, jointes à la préférence que les médecins du roi donnent constamment aux anciennes eaux, lorsqu'il s'agit des santés les plus précieuses, démontrent la fausseté de ce que l'on avance dans le Dictionnaire des Gaules.

*On ne distribue les nouvelles eaux, à Paris, que dans la rue du Cœur-Volant, fauxbourg Saint-Germain, chez M. L'Admiral, neveu de M. Perrier ; mais, pour la commodité du public, il y aura, au printemps prochain, un autre Bureau, rue Saint-Honoré.*



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## OCTOBRE 1769.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.				
	A 6 h. 6 degrés du mat.	A 2 h. 6 degrés du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.		
1	7 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28	3	28 2
2	6	10	6	28	1 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28 1
3	4	8	6	28	1 $\frac{1}{2}$	28	2	28 1
4	6	8 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28 1
5	4	5 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28	1	28	1	28 1
6	4	5 $\frac{1}{2}$	4	28	28	28		28
7	3 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28		28 1
8	3 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5	28	28	18	1	28 1
9	3	10	5 $\frac{1}{2}$	28	28	18	2	28 2
10	5	10	8	28	2 $\frac{1}{4}$	28	3	28 3
11	6 $\frac{1}{2}$	11	8	28	3	28	4	28 4
12	6 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	7	28	4 $\frac{1}{4}$	28	4	28 4
13	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28	5 $\frac{1}{4}$	28	5	28 5
14	2 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28	4	28	3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
15	2 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1	28 1
16	3 $\frac{1}{2}$	11	9	28	1 $\frac{1}{4}$	28	1	28 1
17	8	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	28	28	28	1	28 1
18	8	15 $\frac{1}{2}$	10	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
19	7 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	2	28	2	28 2
20	8	16	10	28	2 $\frac{1}{4}$	28	2	28 1
21	6	13	9	28	28	27	11	27 11
22	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	9	27 11	27 11	27 11	11	27 11
23	8	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 11	28	28		28
24	4 $\frac{3}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28 2	28	28	3	28 3
25	01	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 4	28	3 $\frac{1}{4}$	4	28 4
26	2 $\frac{1}{4}$	9	3 $\frac{1}{2}$	28 4	28	4	4	28 4
27	0	7 $\frac{1}{2}$	3	28 4	28	3 $\frac{1}{2}$	4	28 4
28	1 $\frac{1}{4}$	9	4	28 1	28	27 11	11	27 11
29	2 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	8	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9		27 9
30	9	13	11 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 8		27 8
31	9 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8	27 7 $\frac{1}{4}$	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$		27 10 $\frac{1}{2}$

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. b. nuages.	N. pl. nuag.	Nuages.
2	N-E. beau. nuages.	N-E. nuages. couvert.	Nuages.
3	N-E. nuages.	N. nuages.	Nuages.
4	N. couvert.	N-E. nuages. petite pluie.	Couvert.
5	N-E. couv.	N-E. couv. petite pluie.	Couvert.
6	N-E. couv.	N-E. pluie, c.	Couvert.
7	N. couvert.	N. couv. pl.	Couvert.
8	N-O. couv.	N. couv. n.	Couvert.
9	O. nuages.	O. n. pet. pl.	Beau.
10	O N-O. nuages.	N. nuages.	Nuages.
11	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Nuages.
12	N. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
13	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
14	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
15	E-N-E. couv.	E. couv. pl.	Nuages.
16	E-S-E. nuag.	S-E. nuages. écl. t. pluie.	Nuages.
17	S. c. nuages.	S. pl. nuages.	Nebuleux.
18	S-S-E. beau. leg. nuages.	S-E. leg. nuages.	Leg. nuages.
19	S-E. leg. nuages.	S-E. leg. nuages.	Beau.
20	S-E. leg. br. beau.	S-S-E. beau.	Beau.
21	S-E. brouill. couvert.	S-E. c. br.	Nuages.
22	S-E. brouill. nuages.	S-E. n. couv.	Nuages.
23	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
24	N-E. n. couv.	N-E. c. nuag.	Beau.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
25	N-E. beau.	N-E. beau.	Couvert.
26	N-E. br. b.	E N-E. beau.	Beau.
27	E-N-E. beau.	E-N-E. b. br.	Beau.
28	E. beau. leg. nuages.	E. leg. nuag. brouillard.	Beau.
29	E-N-E. épais brouillard.	E N-E. pluie contin.	Couvert.
30	S-E. nuages.	S. pluie.	Pluie.
31	S. nuages.	S-O. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 1 degré au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $7\frac{1}{2}$  lignes: la différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{4}$  lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

- 1 fois du N-N-E.
- 12 fois du N-E.
- 4 fois de l'E-N-E.
- 2 fois de l'E.
- 1 fois de l'E-S-E.
- 7 fois du S-E.
- 2 fois du S-S-E.
- 3 fois du S.
- 1 fois du S-O.
- 1 fois de l'O.



## §64 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 14 jours beau.

7 jours du brouillard.

22 jours des nuages.

14 jours couvert.

11 jours de la pluie.

1 jour des éclairs & du tonnerre.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1769.*

Les petites véroles sont encore la maladie dominante : elles sont toujours accompagnées d'accidens plus ou moins graves ; & elles continuent à faire périr beaucoup d'enfans parmi le peuple.

Outre cela, on a vu quelques maladies inflammatoires qui ont attaqué principalement la gorge & la poitrine ; des fièvres intermittentes, des dévoiemens, même des dyssenteries, & un très-grand nombre d'affections catarrhales.

---

## A V I S.

*Un accident nous ayant fait perdre la copie qui nous avoit été adressée des Observations météorologiques & des Maladies qui ont régné à Lille, par M. BOUCHER, nous tâcherons de réparer cette perte pour le mois prochain.*

## LIVRES NOUVEAUX.

*Synopsis universæ Praxeos medicæ in binas partes divisa, quarum prior omnium morborum conspectum exhibet; altera verò rem medicamentariam, perpetuis commentariis illustratam sistit; cui subjungitur Liber de Cibo & Potu: nova editio ulteriùs elaboratâ, vel cæteris tum gallicis, tum latinis, multò amplior & accuratior. Auctore Josepho Lieutaud, Academia Regiæ scientiarum, & Societatis Regiæ Londinensis, nec - non cubicularis serenissimi Delphini, & Styrpis Regiæ medico, imperante dilectissimo Ludovico XV. Parisiis, apud P. Fr. Didot juniorem, 1770, in-4° 2 vol. Prix rel. . . . . 24 liv.*

La Médecine pratique, rendue plus simple, plus sûre & plus méthodique. On commence par le *Traité des Maladies de la Tête*, pour servir de suite à la *Médecine de l'Esprit*; par M. Le Camus, docteur-régent de la Faculté de médecine, en l'Université de Paris, &c. A Paris, chez Ganeau, 1769, in-12.

Le libraire a encore quelques Exemplaires de cet Ouvrage in-4°, ainsi que de la *Médecine de l'Esprit*, dont il vient de faire une nouvelle édition.

566 LIVRES NOUVEAUX.

Méthode de traiter les Fièvres putrides & vermineuses, qui régnent, depuis plusieurs années, dans les environs de Lille; par M. . . . méd. audit Lille. A Lille, de l'imprimerie de *Pétérinck - Crame*, 1769, broch. in-8° de dix-neuf pages.

Cette brochure, qui a été imprimée par ordre de M. *de Caumartin*, intendant de la province, nous a paru mériter l'attention des médecins en général, mais plus particulièrement de ceux qui sont chargés du traitement de ce genre de maladies qui sont épidémiques dans plusieurs de nos provinces. Il ne peut que faire honneur aux lumières & au zèle du médecin qui l'a composé.

Examen des principales Méthodes d'administrer le mercure pour la guérison des Maladies vénériennes; par M. *De Horne*, docteur en médecine, ancien premier médecin de l'hôpital royal & militaire de Metz, avec cette épigraphe :

*Veritatem dies aperit SENECA. de Ira.*

A Londres; & se trouve à Paris chez *Didot*, le jeune, 1769 in-8°.

Nous comptons nous occuper plus particulièrement de cet Ouvrage dans un des Journaux suivans.

Traité des Maladies des Yeux, dans lequel l'auteur, après avoir exposé les diffé-

rentes méthodes de faire l'opération de la cataracte ; propose un instrument nouveau qui fixe l'œil tout à la fois , & opere la section de la cornée ; par M. Guérin , gradué de l'Académie Royale des sciences de Montpellier , ancien chirurgien en chef du grand Hôtel-Dieu de Lyon , & démonstrateur des opérations , au collège de chirurgie de la même ville. A Lyon , chez la veuve Reguilliat , & fils ; & à Paris , chez Des Ventes de Ladoué , 1770 , in-12.

Traité des Maladies de la Poitrine , connues sous le nom de *phthisie pulmonaire* , où l'on développe les causes qui concourent à les produire ; les accidens qui en résultent ; & la manière de les traiter dans les différens degrés ; par M. Dupré de Lisle , docteur en médecine , & médecin à Versailles , avec cette épigraphe :

*Non est in medico semper repletur ut æger ,  
Interdum doctâ plus valet arte malum.*

OVID.

A Paris , chez Contard , 1769 , in-12.  
Traité de la Vitriolisation & de l'Alunation , ou l'Art de fabriquer les vitriols & l'alun , avec une Dissertation sur la minéralisation , & sur l'état du soufre dans les mines & les métaux ; par M. Monnet , membre de la Société Royale de Turin , & de l'Académie Royale des sciences , arts &  
Nn iv

belles-lettres de Rouen , avec Fig. A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez *Didot* , le jeune , 1769 , in-12. Prix relié . . . 3 liv.

## COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

*M. Valmont de Bomare* , démonstrateur d'Histoire naturelle , avoué du gouvernement , censeur royal , membre de plusieurs Académies des sciences , belles-lettres & beaux-arts , maître apothicaire , &c ; ouvrira son Cours d'Histoire naturelle , le lundi 4 Décembre 1769 , à dix heures & demie très-précises du matin , & le continuera , les mercredi , vendredi & lundi , à la même heure , en son cabinet , rue de la Verrierie , vis-à-vis la rue du Coq.

*N. B.* Le même démonstrateur ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle , le jeudi 7 Décembre 1769 , à onze heures & demie très-précises du matin. Ce Cours particulier sera continué , les samedi , mardi & jeudi de chaque semaine , à la même heure. Ceux qui voudront prendre part à ce Cours , sont avertis d'entendre le discours général annoncé pour le 4.



---

## LEÇONS DE CHYMIE PHARMACEUTIQUE.

M. *Mitouart*, maître apothicaire, donnera, pendant le cours de cet hyver, des Leçons de Chymie, dans lesquelles il analysera les substances des trois règnes de la nature ; développera la théorie des opérations, & en fera l'application à la pharmacie. Il a commencé, le jeudi 16 Novembre 1769, à quatre heures de relevée, en son laboratoire, rue de Beaune, fauxbourg S. Germain, & continue les lundi, mardi, jeudi & vendredi de chaque semaine.

*Fin du Tome XXXI.*

## T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traité de la conservation des enfans, &amp;c. Par M. Raufin, Tome II.</i>	Page 483
<i>Description des Maux de gorge épidémiques, qui ont régné à Péruwelz en Hainault. Par M. Planchon, médecin.</i>	500
<i>Observations sur un Dépôt critique à la suite de la petite vérole. Par M. Arnaud, chirurgien.</i>	516
<i>Réponse de M. Le Veillard aux Observations sur l'article PASSY du Dictionnaire des Gaules, insérées dans le Journal encyclopédique.</i>	546
<i>Observations météorologiques faites à Paris, au mois d'Octobre, 1769.</i>	561
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1769.</i>	564
<i>Livres nouveaux.</i>	555
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	568
<i>Cours de Chymie pharmaceutique.</i>	569

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le  
*Journal de Médecine* du mois de Décembre 1769. A  
 Paris, ce 23 Novembre 1769.

POISSONNIER DESPERRIERES.



# T A B L E

## G E N E R A L E

### D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers  
Mois du Journal de Médecine  
de l'année 1769.

#### L I V R E S A N N O N C É S.

#### M É D E C I N E.

- L E T T R E S* à un médecin de province, pour  
servir à l'Histoire de la médecine en France. Page 477
- Mémoires de l'Académie royale de Prusse, con-  
ce tant l'anatomie, la physiologie, &c.* Par  
M. Paul. 93
- De la conservation des enfans, &c. Tome II.* Par  
M. Raulin. 476
- Synopsis Praxeos medicæ, auct. Josepho Lieutaud.* 565
- La Médecine pratique rendue plus simple.* Par M. Le  
Camus. Ibid.
- Examen des principales méthodes d'administrer le  
mercure.* Par M. De Horne. 566
- Observations sur l'asthme & la coqueluche.* Par  
M. Millar. 94
- Essai suivi d'Observations sur la phthisie, la fièvre  
lente.* Par M. de la Broulle. Ibid.



## 572 TABLE GENERALE

<i>Traité de la phthisie pulmonaire.</i> Par M. Dupré de Lisle.	567
<i>Méthode de traiter les fièvres putrides &amp; vermineuses.</i> Par M <sup>r</sup> M.....	566
<i>Précis historique de la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole.</i> Par M. Power.	94
<i>Avis au public sur son grand intérêt.</i> Par M. Paultet.	477.

## CHIRURGIE.

<i>Mémoire de chirurgie.</i> Par M. Arnaud.	93
<i>Réponse à un écrit anonyme, au sujet d'un nouvel instrument de chirurgie.</i> Par M. de Beauve.	95
<i>Traité des maladies des yeux.</i> Par M. Guérin.	566

## HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE & PHARMACIE.

<i>La Botanique mise à la portée de tout le monde, ou Collection de planches, &amp;c.</i> Par M. Regnault.	381
<i>Septieme distribution des planches du Traité historique des Plantes de la Lorraine.</i>	383
<i>Physico-Chymie théorique.</i> Par M. de la Croix.	Ibid.
<i>Traité de la Vitriolisation &amp; de l'Alunation.</i> Par M. Monnet,	567
<i>Essai sur la putréfaction des humeurs animales.</i> Par M. Gardane.	95
<i>Observations sur les eaux minérales de Pougues,</i> Par MM. Raulin & Costel.	Ibid.
<i>Les Fondemens de la matiere médicale.</i> Par M. Cartheuser,	92

## EXTRAITS.

<i>Traité des affections vaporeuses des deux sexes.</i> Par M. Pomme.	3.
---	----

## DES MATIERES. 573

<i>Transactions médicales, publiées par le collège des médecins de Londres; premier Extrait.</i>	99
<i>Second Extrait.</i>	195
<i>Mémoires de l'Académie royale de Prusse.</i>	291
<i>Fondemens de la matiere médicale. Par M. Cartheuser.</i>	387
<i>Traité de la conservation des enfans. Par M. Raulin.</i>	483

## OBSERVATIONS.

### MÉDECINE.

<i>Réponse de M. Demours à M. Descemet, au sujet de la membrane de l'humeur aqueuse.</i>	444
<i>Observation sur deux fœtus enfermés dans une même enveloppe. Par M. Leautaud.</i>	156
<i>Réponse de M. Marteau à M. Desbrest, sur les naissances tardives.</i>	58
<i>Mémoire sur l'usage des vomitifs dans le commencement des maladies aiguës. Par M. de la Balme, premiere partie.</i>	123
<i>Seconde partie.</i>	220
<i>Observations sur deux maladies spasmodiques. Par M. Taillere, médecin.</i>	41
<i>Lettre à l'auteur des Réflexions sur les affections vaporeuses. Par M. Laugier.</i>	47
<i>Lettre de M. Pomme à M. le Camus.</i>	152
<i>Lettre sur les convulsions, occasionnée par la vapeur du charbon, guéries avec le secours de la glace. Par M. Renard.</i>	352
<i>Analyse de la Réponse de M. Brun aux Réflexions sur les Affections vaporeuses. Par M. Rostain.</i>	395
<i>Observations sur un mal de gorge gangreneux. Par M. Marteau.</i>	302

## 574. TABLE GENERALE

*Description des maux de gorge épidémiques, qui ont régné à Péruwelz.* Par M. Planchon. 500

*Constitution épidémique.* Par M. Darluc. 310

*Observation sur le Ver solitaire.* Par M. De Laborde. 35

— *sur une fiuxion catarrhale de la vessie.* Par M. Planchon. 21

— *sur une pierre sortie de la vessie d'une femme.* Par M. Guérin. 162

*Réponse à la Question proposée par M. Renard.* Par M. Laborde. 277

*Observation sur une hydropisie enkystée.* Par M. Andrieu. 350

*Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de*

*Mai 1769.* 89

*Juin 1769.* 187

*Juillet 1769.* 284

*Août 1769.* 373

*Septembre 1769.* 465

*Octobre 1769.* 564

*Maladies qui ont régné à Lille, par M. Boucher, pendant les mois de*

*Avril 1769.* 91

*Mai 1769.* 189

*Juin 1769.* 286

*Juillet 1769.* 375

*Août 1769.* 467

## CHIRURGIE.

*Lettre sur les maladies des Sinus.* Par M. Beaupreau. 63

*Observations sur les maladies des Sinus* Par M. Jourdain. 357

— *sur les découvertures d'os.* Par M. Martin. 80

## DES MATIERES. 575

<i>Observations sur la membrane du tympan.</i>	Par le même.	178
—————	<i>sur un faux anévrisme de l'artère cubitale.</i>	
	Par M. Aurtan.	366
<i>Description d'un nouvel instrument de chirurgie.</i>	Par M. De Beauve.	431
<i>Addition faite aux sondes de M. Levret.</i>	Par M. Keck.	440
<i>Observation sur un dépôt critique à la suite de la petite vérole.</i>	Par M. Arnaud.	536
<i>Mémoire sur le défaut d'anus.</i>	Par M. Aubray.	257
<i>Mémoire sur une prétendue luxation de la cuisse.</i>	Par M. Leynard de la Combe.	246
<i>Observation sur l'amputation d'une cuisse.</i>	Par M. Beauflier.	269
—————	<i>sur une plaie du pied, avec lésion du tendon.</i>	
	Par M. Lebel.	172

## HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE ET PHARMACIE.

<i>Observations météorologiques, faites à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1769.</i>	86
<i>Juin 1769.</i>	184
<i>Juillet 1769.</i>	281
<i>Août 1769.</i>	370
<i>Septembre 1769.</i>	462
<i>Octobre 1769.</i>	561
<i>Observations météorologiques, faites à Lille par M. Boucher, pendant les mois de</i>	
<i>Avril 1769.</i>	90
<i>Mai 1769.</i>	188
<i>Juin 1769.</i>	285

## 776 TABLE GENER. DES MAT.

<i>Juillet 1769.</i>	373
<i>Août 1769.</i>	466
<i>Observation sur une prétendue propriété de la graine de jusquiamé. Par M. Desbrest.</i>	158
<i>Réponse de M. Le Vieillard aux Observations sur l'article PASSY du Dictionnaire des Gaules, &amp;c.</i>	546

### A V I S   D I V E R S.

<i>Avis sur une collection de minéraux.</i>	190
<i>Programme de l'Académie de Bordeaux.</i>	376
<i>Prix proposés par l'Académie de Lyon.</i>	469
<i>————— par l'Académie d'Amiens.</i>	473
<i>Différens Cours d'Anatomie, de Chymie, &amp;c.</i>	478
<i>Cours d'Histoire naturelle, &amp;c.</i>	568

Fin de la Table.